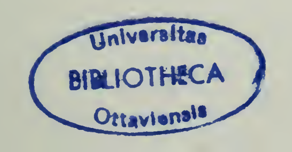
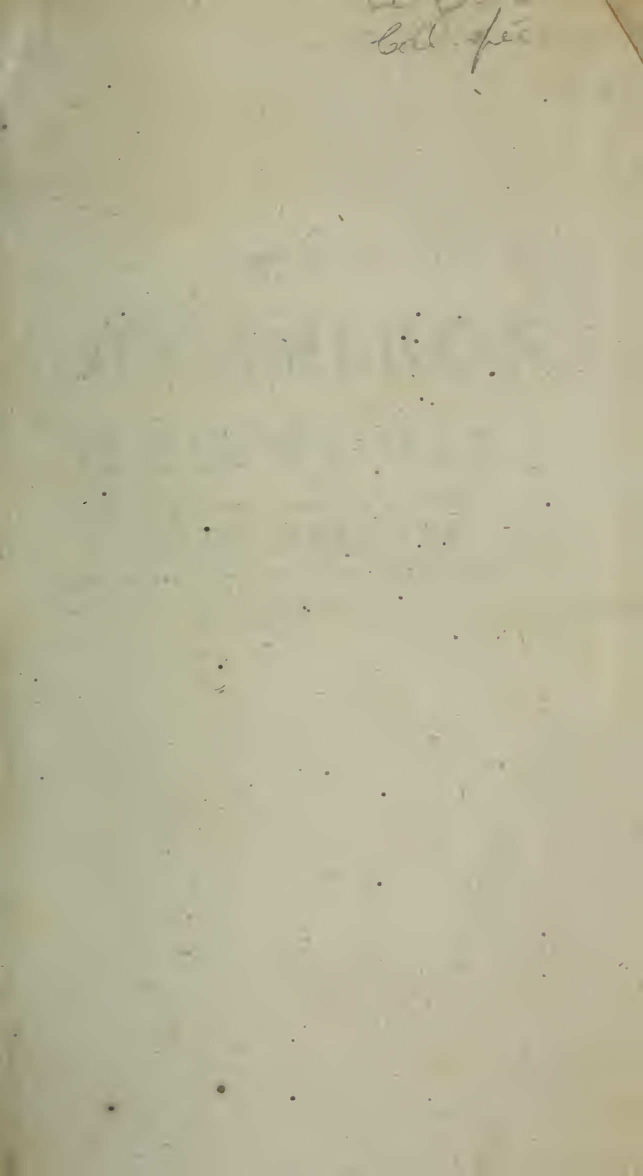



Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis



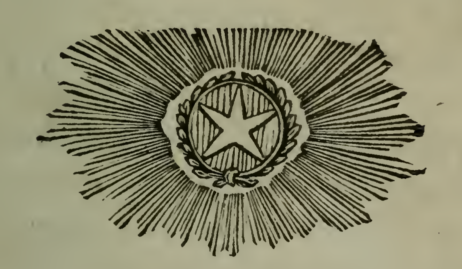
LE
DÉCAMÉRON
FRANÇOIS.

TOME PREMIER.

LE DÉCAMÉRON FRANÇOIS,

PAR M. D'USSIEUX.

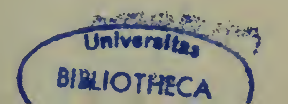
TOME PREMIER.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR, & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXV.





PRÉFACE.

LES Arabes ont eu dans tous les temps un goût particulier pour la fiction. Pendant leur séjour en Espagne, ils communiquerent aux Ecrivains romanciers de cette nation, les ressources que présentoit à leur plume une imagination exaltée, mais peu féconde. Delà est venu, sans doute, l'usage d'introduire dans les contes & les nouvelles, des Génies, des Enchanteurs, des Magiciens, &c. Les guerres fréquentes qu'eurent les Espagnols avec les Maures, tinrent en haleine cette nation naturellement brave & guerriere : la Chevalerie devint à la mode.

Un prodige de valeur fait par un Preux, fut le ſujet d'une nouvelle. Mais combattre contre des hommes, c'eût été trop peu ; on ne manquoit pas de donner un enchanteur pour adverſaire au brave Chevalier. Son courage lui attiroit les bonnes graces de quelqu'autre ſage magicien ; & celui-ci le protégeoit contre ſon ennemi. Cette rivalité d'enchanteurs, l'intérêt qu'on prenoit au ſort d'un homme, combattant ſans ceſſe contre ſa mauvaiſe fortune, & l'eſtime que lui acquéroit ſa conſtance en amour, fixoit l'attention des Lecteurs. On a vu de très-beaux eſprits, entr'autres l'Arioſte, donner dans ce genre extravagant & bizarre : le héros de ſon Poëme, eſt un Chevalier errant.

A cette Chevalerie fabuleuſe & groteſque, ſuccéderent de longues

Paſtorales, où les Bergers faiſoient l'aveu de leurs fades amours, avec autant d'art & de politeſſe qu'un petit-maître de la Cour : de ce genre eſt l'*Aſtrée*, Roman de d'Urfé.

Une femme de beaucoup d'eſprit, dont le cœur étoit ſenſible, le ſtyle riche & brillant, ſonda le goût du Public ſur les Romans héroïques. Elle choiſit ſes perſonnages dans l'hiſtoire; mais elle manqua leurs caracteres. D'après elle, Cyrus n'eſt plus qu'un amoureux tranſi, toujours occupé à ſoupirer pour Mandane. On trouve le même défaut dans Clélie : ce qui a fait dire au célebre Deſpréaux :

» Gardez-vous de donner, ainſi que dans Clélie,
» L'air ni l'eſprit François à l'antique Italie;
» Et ſous des noms Romains faiſant notre portrait,
» Peindre Caton galant, & Brutus dameret.

Les Romans de la Calprenede & de Lancelot du Lac, ſont devenus inſupportables par le ton de langueur qui y regne, par le nombre prodigieux d'épiſodes inutiles dont ils ſont ſurchargés. On ne lit plus Sylvandre, Caſſandre, Cléopâtre, Pharamond, Perce-Forêt, Amadis des Gaules, Palmérin d'Olive, Olivier de Caſtille, le Chevalier du Soleil, les Subtilités de Damoiſelle plaiſir de ma vie, Maître Eliſabeth, Kirie eleiſon de Montauban, &c. que pour ſe repréſenter l'état où étoit notre langue, au temps où ces ouvrages ont été compoſés.

Il appartenoit à Michel Cervantes de combattre le mauvais goût des Romanciers qui l'ont précédé : il l'a fait d'une maniere victorieuſe dans ſon *Don Quichotte*. Cet Ouvrage immortel n'eſt pas le ſeul tribut que

Cervantes ait payé aux Lettres ; il eſt auteur de douze Nouvelles, écrites avec autant de pureté que d'élégance. Ses Ouvrages, en général, ſont un modele de ſtyle pour les Eſpagnols. Les écrits de Bocace ſont également admirés des Italiens. Son *Décaméron* (amuſements de dix jours) jouit d'une réputation que les ſujets obſcenes qui y ſont traités n'ont pu détruire. *Non ſi può negare*, dit le bon Vannozzi (1), *che l'opera del Decameron non ſià ſtata di notabil giovamento alla lingua Toſca, della quale egli è veramente Maeſtro.* Mais que de courtiſannes il a produit, ajoute le même Ecrivain, dans un inſtant de ferveur ! *Chi poteſſe contare quante puttane ha fatto, rimarrebe ſtupido, & ſenſa ſenzo ?*

(1) Delle Lettere Miſcellance, vol. 1, p. 580.

C'eſt d'après Bocace, que l'ingénieux & naïf La Fontaine nous a donné ſes Nouvelles du Muletier, de la Gageure des trois Commeres, du Calendrier des Vieillards, & du Cuvier. L'Auteur Italien avoit lui-même pris ce dernier ſujet dans Apulée.

La Reine Marguerite de Navarre, ſœur de François I, s'appliqua aux Lettres dès ſa jeuneſſe. Nous poſſédons ſes poéſies ſous le titre de *Marguerites de la Marguerite des Princeſſes*, & un recueil de Nouvelles, intitulé l'*Heptaméron* (Amuſements de ſept jours). Toutes les productions de cette Princeſſe étoient écrites d'un ſtyle agréable pour ſon temps. On vit l'Académie Françoiſe, dès ſa naiſſance, leur donner une place dans la liſte des Ouvrages qu'elle propoſoit pour modele aux littérateurs.

Il eſt des Ecrivains qui ont voulu ravir à la Reine de Navarre l'avantage d'avoir composé l'Heptaméron. Sur quoi pouvoient-ils être fondés? Ecoutons La Croix du Maine, dans ſon vieux langage. *Je ne ſais*, dit cet Auteur (1), *ſi laditte Princeſſe* (Marguerite de Navarre) *a composé ledict Livre* (l'Heptaméron) *d'autant qu'il eſt plein de propos aſſez hardis, & de mots chatouilleux.* Sorel (2) ne conçoit pas *que cette Princeſſe ait pu faire tant de Contes exécrables de Prêtres & de Cordeliers, toutes leſquelles choſes ne furent jamais, & ont été inventées par un Huguenot qui a composé le Livre.* L'opinion de M. de Thou eſt abſolument oppoſée à celle

(1) Bibliotheque Françoiſe, p. 309.

(2) Remarques ſur le treizieme Livre du Berger extravagant, p. 720.

des Auteurs que l'on vient de citer. Cet Hiſtorien ne doute en aucune maniere que la ſœur de François I. n'ait composé l'Heptaméron (1); ſi cet Ouvrage ne paroît pas digne de la gravité & de la conduite de cette Princeſſe, le temps & l'âge où elle le compoſa, ſerviront à l'excuſer. L'aſſertion de Brantome, dont la famille avoit été attachée à cettre Princeſſe, doit réſoudre toutes les difficultés qu'on a pû faire naître à ce ſujet. Voici comment s'exprime l'Hiſtorien des Dames illuſtres (2) : „ Elle „ fit en ſes gayetez un livre qui s'in„ titule les Nouvelles de la Reyne „ de Navarre, où l'on y voit un ſtyle „ ſi doux & ſi fluant & plein de ſi „ beaux diſcours & belles ſentences,

(1) Thuan, Lib. VI, p. 117.

(2) Brant. Dames illuſtres, p. 320, 321.

„ que j'ai oui dire que la Reine mere
„ & Madame de Savoye eſtans jeu-
„ nes ſe voulurent meſler d'en eſcrire
„ des Nouvelles à part à l'imitation
„ de ladite Reyne de Navarre, ſça-
„ chant bien qu'elle en faiſoit; mais
„ quand elles eurent veu les ſiennes,
„ elles eurent ſi grand dépit des
„ leurs, qui n'approchoient nulle-
„ ment des autres, qu'elles les jette-
„ rent dans le feu, & ne les voulu-
„ rent mettre en lumiere.... Elle
„ compoſa toutes ces Nouvelles, la
„ plupart dans la littiere, en allant par
„ pays; car elle avoit de plus gran-
„ des occupations eſtant retirée. Je
„ l'ai oui ainſi conter à ma grand'mere
„ qui alloit toujours avec elle dans la
„ littiere comme ſa Dame d'honneur,
„ & lui tenoit l'eſcritoire, & les met-
„ toit par eſcrit auſſi-toſt & habile-
„ ment ou plus que ſi on lui eut dicté „.

Malgré le ſuccès qu'ont eu les Nouvelles de Bocace, de Marguerite de Navarre, de Cervantes, de Scarron (1), & même de Ségrais, ce genre de littérature étoit ſuſceptible d'un degré de perfection qu'il a acquis de nos jours : nous en ſommes redevables à M. d'Arnaud. Cet Auteur eſtimable, que l'on appelle l'Ecrivain du cœur, le Peintre du ſentiment, fait mouvoir les reſſorts des paſſions avec adreſſe, peint les caracteres avec force, & répand dans

(1) Les Nouvelles de Scarron ſont tirées des Auteurs Eſpagnols. Il a pris le ſujet de ſes *Hypocrites* dans un Roman intitulé : *La Fouine de Séville*.

Le Gilblas, le Diable boiteux, ſont également empruntés de l'Eſpagnol ; mais le Traducteur s'eſt approprié ſes ſujets de maniere que les Auteurs reconnoîtroient à peine leurs Ouvrages dans la verſion Françoiſe qu'en a fait M. le Sage.

ſes écrits une morale d'autant plus agréable, qu'elle naît, pour ainſi dire, des ſujets qu'il traite.

Quelle que ſoit la définition qu'ont donné les anciens Auteurs au mot de *Nouvelles*, il eſt bon de prévenir le Lecteur qu'on annonce ici, ſous le titre du *DÉCAMÉRON FRANÇOIS*, un Recueil d'anecdotes miſes en action, & preſque toutes tirées de l'Hiſtoire. Quand l'on s'eſt permis de varier ou de multiplier les ſituations des perſonnages dont les noms ſont conſacrés dans les faſtes hiſtoriques, on a obſervé de ne point altérer leur caractere, non plus que celui de la Nation qui leur a ſervi de théâtre. Si l'on demande quel but s'eſt propoſé l'Auteur dans cet Ouvrage, il répond : J'ai voulu imprimer à l'eſprit les traits les plus ſaillants de l'Hiſtoire, intéreſſer les ames

ſenſibles en faveur de la vertu malheureuſe, & prémunir contre les égarements ou peuvent entraîner des paſſions violentes & ſans frein.

Tous les genres de littérature veu-être traités avec dignité. Dans celui-ci, on ne pardonne point un ſtyle froid, une action languiſſante, une ſituation commune, un épiſode chevillé ; auſſi l'immortel Ségrais n'acquit pas moins de célébrité par ſes *Nouvelles Françoiſes*, que par la Préface qui ſe trouve à la tête de ſa traduction de l'Enéïde. Le premier de ces Ouvrages annonce une imagination vive & brillante ; le ſecond paſſe pour un chef-d'œuvre d'éloquence & d'érudition.

On publiera ces Nouvelles l'une après l'autre ; mais elles ſe ſuccéderont avec rapidité. La partie typographique en ſera exécutée de maniere que les Pieces pourront être réunies pour former un corps d'ouvrage.

LE DÉCAMÉRON FRANÇOIS,

Nº. I.

HENRIETTE ET LUCI.



HENRIETTE

ET

LUCI,

OU

LES AMIES RIVALES,

NOUVELLE ÉCOSSOISE.



Acques I, Roi d'Ecosse, fut long-temps assis sur un trône chancelant. Les Grands de son Royaume, divisés entre eux, formoient plusieurs partis : les uns, entrainés dans la conspiration du Comte d'Athol, soutenoient les intérêts de ce Prince, avec un zele qui lui devint funeste ; les autres, conduits par des vues différentes, ne parloient que des droits du Roi, & de leurs dispositions à lui conserver la Cou-

ronne. On ſait comment le Comte d'Athol termina ſa carriere, & combien la rigueur de ſon ſupplice indigna ſes amis. Ils s'éloignerent de la Cour; chacun d'eux ſignala les premiers mouvements de ſa colere, par le projet de venger la mort du malheureux Prince, qui venoit d'être la victime de ſon ambition.

Au nombre des mécontents, étoit le Lord Comte de Millſont. A l'âge de vingt-cinq ans, il ſe voyoit poſſeſſeur d'une fortune immenſe; ſon courage avoit été plus d'une fois éprouvé; ſes amis lui étoient vraiment attachés, & le rendoient redoutable au parti du Roi. A ces avantages, il réuniſſoit un caractere doux & honnête, une imagination vive, une figure intéreſſante, titres puiſſants auprès d'un ſexe, l'arbitre & le maître du nôtre. Après la mort du Comte d'Athol, le Comte de Millſont ſe retira dans ſa terre, ſituée à quelques lieues d'Edimbourg.

Parmi les grands Officiers de ſa Cour, le Roi diſtinguoit ſur-tout le Général Murcé. Ce brave Capitaine avoit eu aſſez de crédit ſur l'eſprit de ſon Maître, pour obtenir la grace de ſon ancien ami, le Baron de Sainclair, fauſſement accuſé d'avoir trempé dans la conſpiration du Comte d'Athol. La Maiſon de Sainclair poſſédoit une terre aux environs du Comté de Millſont; &

ce voisinage étoit une source de procès entre deux familles : depuis nombre d'années, elles se portoient une haine implacable.

Le Baron de Sainclair jouissoit en paix des charmes de sa retraite, lorsque le Général Murcé, veuf depuis cinq ou six ans, le vint trouver, accompagné de Luci, sa fille unique. — Mylord, dit-il à son ami, le Roi m'a chargé d'une importante commission auprès du Roi d'Angleterre. Permettez que je dépose en vos mains le trésor qui m'est le plus précieux. La santé de Luci ne lui permet pas d'entreprendre ce voyage : je l'abandonne à vos soins, à l'amitié de Myladi. L'air de la campagne, la société de l'aimable Henriette, rassurent ma tendresse paternelle sur les jours de Luci. A mon retour, je ferai ce qui dépendra de moi pour reconnoître.... Dispensez-nous, Sir, interrompit vivement la Baronne de Sainclair, de répondre à des expressions dont notre délicatesse est blessée : c'est à nous à parler de reconnoissance.

Le Général Murcé partit le même jour, & laissa sa fille chez son ami. Depuis quelques semaines, la santé de Luci s'affoiblissoit, ses charmes étoient moins piquants, & la langueur répandue sur ses traits excitoit la sensibilité de Henriette; celle-ci étoit un peu plus jeune que Luci, & connoissoit beaucoup moins le monde. Les

chagrins, ſuite d'une paſſion malheureuſe, n'avoient point encore altéré ſa beauté. Henriette étoit vive, enjouée; dans chacun de ſes propos, on remarquoit une ſaillie. Elevée loin de la Cour & du monde, on lui avoit toujours accordé une honnête liberté. Il n'en étoit pas de même de Luci : elle avoit pour Gouvernante une vieille *Bonne*, dévote, inquiete, de mauvaiſe humeur, qui n'avoit jamais vu ſourire ſon éleve ſans lever les mains au ciel. Dès que la Demoiſelle Miller (c'eſt le nom de la Gouvernante) ſortoit de l'appartement commun des deux jeunes amies, Henriette couroit à Luci, l'embraſſoit, pleuroit avec elle, l'invitoit par ſes careſſes à lui confier les ſecrets de ſon cœur : malgré ſon peu d'expérience, Henriette ſoupçonnoit que l'amour avoit part aux chagrins de ſon amie. Luci s'obſtinoit à garder le ſilence; elle craignoit que l'aveu de ſa paſſion n'altérât la tendreſſe de Henriette. Un jour que les yeux de Luci étoient plus abattus qu'à l'ordinaire, Henriette vint à elle avec vivacité, & lui dit, en la ſerrant dans ſes bras : Ma chere Luci, au nom de l'amitié que j'ai pour vous, au nom du tendre ſentiment qui nous unit, ayez la générоſité de me confier le ſujet de vos chagrins. Suſpecteriez-vous ma diſcrétion ? ſeriez-vous aſſez injuſte ?... cruelle amie ! — Henriette, ma confiance en vous

n'a point de bornes; mais hélas!.. tu ne peux que me plaindre. De nouvelles larmes tombe-rent des beaux yeux de Luci. Henriette devint plus pressante, & Luci lui dit, en cachant son visage sur le sein de son amie : Apprends que ma tendresse pour le Comte de Millfont est la source de tous mes maux. — Millfont! — Lui-même, dont le nom est odieux à votre famille, à le mienne. Je le sais, je suis criminelle à vos yeux, Henriette; je le serois à ceux de mon pere, s'il pénétroit dans les replis de mon ame. Moi-même, je rougis peut-être... où m'égare... ah ! Millfont, Millfont, pardonne un instant d'erreur! Ciel, que je pris à témoin de mes serments, réunis sur ma tête tous les maux que tu réserves aux parjures, s'il m'arrive de les rompre! Un morne silence succéda à ces mots, prononcés avec toute l'énergie qu'inspire une passion violente. Luci voulut ensuite excuser la douce erreur de sa flamme, par le mérite de celui qui en étoit l'objet. — Ma jeune amie, n'allez pas apprécier les qualités du Comre de Millfont d'après les préjugés de votre famille & de la mienne. Les favoris ne l'ont vu que par les yeux de l'envie. Si vous le connoissiez! il est le plus généreux, le plus sensible & le plus beau cavalier du Royaume. Jamais Luci n'avoit parlé avec plus de chaleur. Qu'elle prêtoit de char-

mes à l'avantage d'avoir Millfont pour amant! Elle raconta de quelle maniere ils s'étoient vus à la Cour; ce qu'il avoit fait pour lui plaire; son penchant naturel à l'aimer; l'espece de satisfaction qu'elle avoit éprouvée à se rapprocher de la terre du Comte. — Quel bien en peut-il résulter pour vos amours, lui dit froidement Henriette, en baissant les yeux? — Celui de mourir près de lui, repliqua Luci, avec une fermeté dont Henriette fut déconcertée.

L'arrivée de la Demoiselle Miller interrompît ce tête-à-tête. L'émotion de Luci passa pour un effet de sa maladie; l'air attentif de Henriette fut attribué à l'intérêt que lui inspiroit l'état de sa compagne. Malgré sa vivacité, son naturel gai, son inexpérience, Henriette ne put s'empêcher de donner quelques larmes à la situation de Luci; mais sa pétulance ordinaire la ramena bientôt à ses premieres folies. Elle voulut même faire un jeu à Luci, de sa passion; la lui reprocher comme une extravagance, à laquelle sa raison, son devoir, les vues de sa famille étoient absolument contraires. Luci n'entendoit ces leçons qu'avec peine. — Je vois bien, Henriette, que vous ne connoissez pas l'amour: & plaise au Ciel que vous ne le connoissiez jamais! Apprenez que loin de m'abuser sur ce qui fait le tourment de ma vie, je sais que nos amours

ne peuvent qu'être malheureux, que mon ſort ne ſera point uni à celui de l'amant que j'adore : mille obſtacles inſurmontables s'y oppoſent.... J'éprouve cependant quelque ſatisfaction, ajoutoit-elle, avec plus de ſérénité ; cette paſſion rompra bientôt les liens qui m'attachent à la vie ; Je vois le tombeau s'entrouvrir ſous mes pas.... je plaindrai le Comte de Millfont, je le plaindrai ; & toi, ma chere Henriette.... je te plaindrai auſſi.

Plus Luci trouvoit de difficultés à pouvoir donner de ſes nouvelles au Comte, plus elle réfléchiſſoit aux moyens de les ſurmonter. Preſque tous les ſoirs la Baronne de Sainclair, Henriette & ſon amie alloient reſpirer le frais dans une longue avenue du Château, bornée par un chemin qui conduiſoit ſur les bords de la mer. Elles y virent paſſer un jour, quelques Cavaliers à cheval, ſuivis de pluſieurs perſonnes à pied, qui portoient des filets, des lignes, & tous les inſtrumens propres à la pêche. Luci ſentit palpiter ſon cœur. La Baronne de Sainclair queſtionna ſes gens : ils lui répondirent que le Comte de Millfont prenoit ſouvent cette route pour aller goûter le plaiſir de la pêche. Au nom de Millfont, Henriette ne put s'empêcher de jetter ſur ſon amie un léger coup d'œil, en ſouriant : & Luci rougit. Dès-lors, Luci devint

plus distraite ; elle passa le reste de la soirée & la nuit suivante dans la plus cruelle agitation. Ne sçachant à quoi se déterminer, ni quel seroit le résultat de son projet, elle profita d'un quart-d'heure, où sa Gouvernante la laissa vis-à-vis d'elle-même, pour écrire à son amant.

„ Depuis que je suis privée de vous voir, je „ ne cesse de verser des larmes. Le désespoir „ auroit déja mis un terme à ma douleur, si la „ tendresse que j'ai pour vous ne s'y fût oppo„ sée : elle m'a inspiré la démarche que je fais „ aujourd'hui. Milord, si vous m'aimez encore ; „ si vous voulez adoucir les maux d'une amante „ qui vous adore, vous repasserez demain, vers „ six heures, devant l'avenue où vous dûtes „ appercevoir hier plusieurs Dames. Si je vous „ y vois, & revêtu de mes couleurs, ce sera „ une preuve que cette lettre vous est parvenue, „ & que vous ne m'avez pas oubliée. “

Luci eut assez de prévoyance pour indiquer à Millfont un endroit de l'allée, où il trouveroit une seconde lettre, en cas que celle-ci lui parvînt. Elle ploye le paquet, le cachette, écrit d'une main tremblante le nom ne son amant, & se résout à l'abandonner aux caprices de la fortune, ne pouvant le confier à personne dont la fidélité lui fût connue. Le lendemain, à sa promenade ordinaire, elle laissa tomber secretement

sa lettre, au bout de l'allée. Ce stratagême lui réussit beaucoup mieux qu'elle n'avoit osé s'en flatter. Un des gens ou des vassaux du Comte trouva cette lettre, & la remit fidélement à son adresse.

Millfont ne s'étoit accoutumé qu'avec peine à ne plus voir son aimable Luci; mais il en étoit séparé depuis plus de six mois; il avoit eu le temps d'examiner de sang froid combien l'espérance de l'épouser étoit peu fondée. D'ailleurs, il ne doutoit point qu'elle n'eût accompagné son pere en Angleterre, & qu'elle ne s'y mariât avec quelque Seigneur de la Cour de Londres. Le souvenir de ses amours n'agissoit plus que foiblement sur son cœur: ses projets de vengeance absorboient tous les instants de sa vie. Telle étoit la situation du Comte de Millfont lorsqu'il reçut la lettre de Luci. — Elle m'aime donc encore, s'écria-t-il! Vertueuse amante, je sens de quel prix est ton cœur! La constance de Luci rétablit dans l'ame de Millfont les premiers transports de sa tendresse. Il ordonna les préparatifs de la pêche, endossa la livrée de sa Dame, selon la coutume des Chevaliers de ce temps, & disposa la partie de maniere qu'à l'heure précise, il passa à l'endroit que lui avoit indiqué Luci.

Les Dames s'étoient rendues dans l'allée.

Henriette, inſtruite par ſon amie de ce qui ſe paſſoit, engagea adroitement la Baronne de Sainclair à prolonger la promenade juſqu'au bout de l'avenue. Elles y arrivoient lorſque le jeune Comte y paſſoit. Il jetta ſur ſon amante le coup d'œil le plus vif; & elle l'enviſagea de l'air le plus paſſionné. Sa langueur, le roſe tendre dont ſes joues ſe colorerent dans ce beau moment, auroient inſpiré le plus vif intérêt au cœur le moins ſenſible à l'amour. — Que je ſuis heureuſe, ſe dit-elle à elle-même, dans cet inſtant où triomphoient ſes charmes & ſa conſtance! que je ſuis heureuſe! ô Millfont, tu connois la vertu des amants! Elle voulut parler à Henriette; mais Henriette porta ſa main tremblante ſur celle de ſon amie, la ſerra avec force: & ce fut-là toute ſa réponſe. Elle faiſoit mille efforts pour cacher ſon trouble. Luci s'en apperçut, en fut affligée; elle attribuoit l'inquiétude de Henriette, aux tendres ſollicitudes qu'inſpire une amitié ſincere. Combien il tardoit à Luci de pouvoir s'expliquer dans un tête-à-tête! Le même ſoir, elles ſe promenerent ſeules dans le parc. — Henriette, tu l'as vu? — Oui, ma chere, répondit celle-ci, en baiſſant les yeux. — Eh bien.... tu ne me dis rien?.. ma Henriette déſapprouve ma tendreſſe... Millfont... j'ai cru qu'il ſuffiſoit de le voir pour l'aimer... Henriette, votre

ſilence me fait mourir... hélas ! ton ſuffrage eût fait le bonheur de ma vie. — J'éprouve la joie la plus pure à penſer que le Comte de Millfont eſt digne de vous ; mais l'eſpérance d'un bonheur à venir n'eſt peut-être qu'une cruelle illuſion. — Si je l'enviſageois du même œil, y ſurvivrois-je un inſtant ? Mais la fortune du Comte peut changer ; s'il rentroit en grace, qui ſait ? d'ailleurs, je peux.... je peux devenir l'arbitre de mon ſort... Henriette, je ne le deſire pas... oh, non... que je ſuis malheureuſe !

Elles ſe ſéparerent ainſi, toutes deux également affectées, toutes deux jalouſes de poſſéder le cœur de Millfont. A peine Henriette eut-elle le loiſir de jetter un coup d'œil ſur la ſituation de ſon ame, qu'elle ſe vit infiniment plus malheureuſe que Luci. — Si Luci l'aime, au moins elle eſt aſſurée d'en être aimée à ſon tour ; mais moi... il ne me connoît pas, il ne m'a jamais vue.... plût au Ciel !... Luci, mon pere, vous ſerez tous vengés.... Elle parle de mourir ; oh, je la précéderai dans le tombeau.... Luci ! que veniez-vous faire dans la maiſon de mon pere ? troubler le repos de ſa fille ! lui donner l'exemple de la déſobéiſſance ! lui peindre Millfont ſous des couleurs qui ne me paroiſſent, hélas ! que trop vraies ! Luci ſe plaint ;

eh ! ne ſuis-je pas cent fois plus malheureuſe qu'elle ? Le cruel ſentiment de la jalouſie vint encore ajouter aux maux de Henriette. Tandis qu'elle ſe plaignoit en ſilence, qu'elle reprochoit à ſon cœur d'être trop ſenſible, Luci jouiſſoit d'un calme délicieux. Si elle entrevoyoit des obſtacles à continuer ſa correſpondance, elle ſe flattoit que Henriette l'aideroit par ſes conſeils, n'épargneroit rien pour ſervir l'amitié. Cependant Henriette affectoit d'éviter tout entretien particulier avec ſon amie : & celle-ci s'en apperçut. Dès qu'elles purent ſe revoir ſans témoins. — Que je te ſais gré, chere Henriette, lui dit Luci, du trouble qui paroît t'agiter ! Tu remplis à mon égard les devoirs ſacrés de l'amitié ; ta ſenſibilité compatiſſante ſera mon bonheur. Vertueuſe amie, tu jouiras un jour de tous les effets de ma reconnoiſſance.... Voici un billet à l'adreſſe du Comte de Millfont.... aimable Henriette, je te le confie.... tu le lui remettras.... toi-même. La ſurpriſe de Henriette ne lui permet pas d'interrompre ſon amie. — Oui, tu le lui remettras : que je t'envie cet inſtant ! ... le Comte de Millfont.... le voir, l'aimer ; recevoir de nouveau ſes ferments ; & puis je mourrois contente.

Henriette ne prit d'abord ces paroles que pour les expreſſions d'une amante que la vio-

lence de sa passion jettoit dans le délire. Elle voulut rappeller son amie à elle-même : mais Luci continua sur le même ton. Alors le plaisir d'avoir un entretien particulier avec Millfont, se peignit dans les beaux yeux de Henriette. Elle voulut être tirée de l'embarras où la jettoit cette étrange proposition ; elle voulut savoir sur quoi les projets de Luci pouvoient être fondés ; & Luci lui confia qu'elle avoit adressé une seconde lettre au jeune Comte, pour le prier de se rendre le lendemain à une rampe du parc, qui donnoit dans la campagne. Elle avoit espéré de pouvoir lui parler elle-même ; mais l'importune Miller y mettoit obstacle.

Henriette éprouvoit sans doute une joie secrette à pouvoir exécuter la commission de son amie ; mais s'exposer à revoir le Comte de Millfont, qu'elle n'avoit encore vu qu'une fois, & dont elle portoit déja les chaînes : c'étoit voler au-devant du précipice. — Y pensez-vous, Luci ? quoi ! j'irois compromettre votre réputation & la mienne dans un tête-à-tête avec un homme, que vous ne voyez peut-être que par les yeux d'une funeste prévention ; j'irois prêter des armes contre vous & contre moi au Comte de Millfont, qui n'est peut-être qu'un vil séducteur ! — Arrête, cruelle ! que ne puis-je arracher à ta mémoire, les secrets que tu m'as

forcée de te confier ! ... Hélas ! je m'étois flattée de trouver dans ton amitié un remede à mes maux; & tu viens irriter une amante désolée, jetter dans son cœur des soupçons, dont les effets seroient plus rapides que ceux du poison le plus subtil.... Est-ce ainsi, Henriette, ajouta Luci en versant des pleurs, est-ce ainsi que je t'aurois traitée ? Ce reproche attendrit Henriette; ses yeux se remplissent de larmes. — Pardonne, ma chere, pardonne-moi cet instant d'un zele trop amer peut-être, mais que l'amitié seule m'a suggéré. Tu le veux ? eh bien, je verrai le Comte de Millfont. (Elle prend le billet.) Je lui remettrai moi-même ce nouveau gage de ta constance; il m'est un garant assuré de son mérite. Que j'éprouve de satisfaction à me le persuader ! — Ah ! dis-lui, dis-lui que je ne respire que pour l'aimer; que, ravie de sa tendresse, je ne vois rien au monde, après le bonheur de lui plaire. Elle ajoute avec un nouveau transport : Ma Henriette le verra; elle ne pourra s'empêcher d'approuver ma tendresse; elle aimera Millfont, & je n'en serai point jalouse. Elle prend un ton plus grave : Souvenez-vous, Henriette, que vous êtes l'arbitre de mon sort, & de celui du Lord Comte de Millfont.

Dès que Henriette se fut retirée dans son appartement, elle vit d'un coup d'œil tous les

maux que lui préparoit la confiance de Luci. — Hélas ! si je m'expose à le voir encore, puis-je me promettre de ne trahir ni la confiance, ni l'amitié; d'avoir assez de forces pour m'immoler seule ? Si Luci eût pu lire dans mon cœur, elle se seroit bien gardée de me donner une pareille tâche à remplir.... oh, non, je ne le verrai point; je mettrai mon amie dans le secret de mon cœur. Puisque l'amour agit avec tant d'empire sur son ame, elle sentira tout ce que je sens; nous gémirons ensemble; elle me saura gré de ma confiance; elle regardera l'aveu de ma foiblesse comme un effort suprême de vertu... Ainsi, je ne verrai point Millfont... je ne le verrai point. Ma rivale aura seule le droit d'en être aimée : & peut-être parce qu'il ne me connoît pas. S'il étoit à même de sonder nos cœurs, & que le sien pût être le prix de celle qui l'aime le plus, combien je redouterois peu la concurrence !... Je serai seule malheureuse. Je servirai à cimenter les nœuds de leur amour; je m'ensevelirai vivante; mes larmes creuseront mon tombeau.... Luci, soyez heureuse. Si je revois le Comte de Millfont, ce ne sera que pour assurer votre bonheur.... Cruelle, qu'exigez-vous ! quel sacrifice ! ah ! je ne puis.... Henriette se leve, se promene à grands pas, se rassied, & commence une lettre. A mesure

qu'elle épanche ſon cœur, que ſon papier ſe couvre de larmes, elle ſe ſent ſoulagée.

Depuis bien du temps, Luci n'avoit paſſé une nuit ſi paiſible. — O! ma chere Henriette, s'écrioit-elle, je te devrai le bonheur de mes jours. Après Millfont, tu occupes la premiere place dans mon ame.

Millfont avoit lu la ſeconde lettre de Luci. Le plaiſir de revoir ſon amante, calma pendant quelques heures ſon eſprit allarmé par les nouvelles qu'il venoit de recevoir d'Edimbourg. Le peu d'amis qu'il y conſervoit lui marquoient que le Roi, toujours prévenu contre lui, ſembloit être ſur le point de ſe rendre aux repréſentations de ces lâches courtiſans, auxquels le Comte avoit donné tant d'ombrage & de jalouſie. On lui conſeilloit de ſe retirer dans un pays étranger, s'il vouloit échapper à la vengeance de ſes ennemis.

L'idée de s'expatrier faiſoit peu d'impreſſion ſur l'eſprit du Comte; mais il ne pouvoit ſe résoudre à s'éloigner de Luci, à ne la plus voir. — Je lui confierai juſqu'où ces vils flatteurs portent l'injuſtice & la cruauté. Peut-être ſera-t-elle aſſez généreuſe pour ne pas m'abandonner. Il prit le chemin du rendez-vous.

Il y avoit plus de deux heures que Henriette tremblante & toujours combattue par ſes ſenti-

ments pour Millfont, & par fon amitié pour Luci, parcouroit les allées du parc. Il lui tardoit toujours de fe trouver vis-à-vis de la rampe, afin de voir arriver Millfont, & d'en être apperçue plutôt; mais chaque fois qu'elle y revenoit, fon trouble augmentoit, elle fe trouvoit plus irréfolue que jamais. Elle apperçoit enfin Millfont dans le lointain. Il eft feul; il s'avance; quelques arbriffeaux dérobent encore Henriette à la vue du jeune Comte. Il fait quelques pas de plus, la voit & la prend pour Luci. — O! c'eft elle. Moment délicieux! j'expirerai à fes pieds d'amour & de reconnoiffance. Henriette pâlit, choifit un fentier détourné, & s'avance, en côtoyant la muraille, jufqu'au commencement de la rampe. Le Comte y étoit déja. Elle détourne la tête, avance fa main tremblante à travers le grillage, & remet un paquet à Millfont. Il veut faifir la main qui le lui préfente; mais Henriette la retire auffi-tôt, & s'enfuit. Mifs, Madame, qui que vous foyez, daignez.... au nom de l'adorable Luci.... ne puis-je favoir à qui je dois.... Il n'apperçoit plus Henriette; mais elle avoit entendu prononcer le nom de Luci. Ses genoux chancelerent; elle tomba évanouie au pied d'un arbre.

Le Comte rompt le cachet de l'enveloppe. Il trouve une lettre écrite d'une autre main que

de celle de Luci, avec une petite boîte d'or émaillée. Le premier mouvement de sa curiosité le porte à l'ouvrir. Il y trouve le portrait de la plus belle personne qu'il eût jamais vue : c'étoit Henriette à dix-sept ans. — O, Luci, que n'ai-je tes vertus ! de sang-froid je contemplerois peut-être des charmes si puissants ! Il parcourt le billet.

„ Mylord, le Ciel a seul été témoin de ce „ que j'ai souffert, avant que j'aye pu me résou- „ dre à vous confier cette lettre. Je l'abandonne „ à la discrétion du plus grand ennemi de ma „ famille. Elle vous apprendra que le cœur de „ Henriette de Sainclair est une nouvelle victi- „ me que le sort vous immole. Mylord, si vous „ m'abandonnez, où trouverai-je un asyle ? qui „ me protégera ? mes larmes..... mon impru- „ dence.... Luci.... elle m'a parlé de vous ; „ elle a voulu que je vous visse. Ma cruelle „ rivale compte sur les droits que lui donne sa „ beauté : & je n'ai d'autre garant de mon sort „ que votre générosité..... Mylord, ne vous „ reverrai-je plus ? "

Un autre que Millfont se féroit applaudi d'une pareille conquête ; mais le premier mouvement du jeune Comte fut de plaindre Henriette. Luci a mérité mon cœur, se dit-il à lui-même ; elle le possede ; & je ne pourrois le lui ravir sans être

un monſtre à mes propres yeux, aux yeux de la nature entiere. Il parcourut la lettre une ſeconde fois, fixa le portrait, & le ferma avec précipitation, comme s'il eût craint ſa propre ſenſibilité.

Millfont reprit le chemin de ſa terre. Son eſprit étoit abſorbé dans de profondes réflexions. Il venoit de voir par lui-même qu'un cœur ſenſible à l'excès peut être la ſource des plus grands maux. Cependant, il ne pouvoit ſe refuſer de conſoler Henriette. — Je la reverrai une fois, une ſeule fois, puiſque c'eſt néceſſaire à ſon repos. Je lui repréſenterai avec le reſpect que je lui dois, tout ce que la bonne foi, la vertu, la confiance de ma chere Luci & l'intérêt qu'elle inſpire, me ſuggéreront. Le ſecret qu'elle m'a confié.... il eſt ſacré; je le garderai, dût-il m'en coûter la vie.

De nouvelles lettres, venues d'Edimbourg, ajouterent à ſon trouble. Ses amis le preſſoient encore de ſortir au plutôt d'Ecoſſe. — Et j'abandonnerois Luci à elle-même, à ſon déſeſpoir? je ſerois ſon bourreau, celui de Henriette? elles m'intéreſſent trop l'une & l'autre. Henriette a beſoin de mes conſeils. Quand j'aurai pu détruire les impreſſions qu'a fait ſur ſon cœur un funeſte amour; quand je me ſerai aſſuré de Luci, que je la poſſéderai, je craindrai peu de renoncer au ſéjour de mon ingrate patrie.

Henriette étoit revenue de son évanouissement. Combien elle redoutoit l'aspect de Luci ! une question, un geste, un coup-d'œil de son ancienne amie devoit être pour elle un reproche amer de trahison, de perfidie. A peine Luci l'apperçoit-elle, qu'elle se précipite dans ses bras. — Tu l'as vu. Que t'a-t-il dit ? suis-je heureuse ? — Il vous aime, Luci.... il est à présumer qu'il vous aimera toujours. — Et tu ne partages point l'excès de ma joie ? L'importune Miller parut. Luci ne put s'empêcher de faire un geste d'impatience ; & ses démarches n'en furent par la suite que plus observées.

Le lendemain, Henriette se rendit dans le parc. Que les moments s'écoulent avec lenteur, s'écrioit-elle ! Peut-être viendra-t-il ; & s'il vient, oserai-je lui parler ? que lui dirai-je ! Millfont paroît. — Ah ! Mylord ! — Miss ! — Je voudrois me dérober à vos yeux.... & je ne le puis. Vous savez qu'il n'a pas dépendu de moi de dompter les mouvements de mon cœur.... m'accordez-vous au moins quelque pitié ? Millfont, que je suis malheureuse !... Daignez.... par vos conseils.... ayez la générosité.... non.... gardez-vous.... Quoi ! pour vous aimer je serois criminelle ? eh ! n'ai-je pas réuni toutes mes forces pour combattre ce funeste sentiment ? & parce qu'il n'a pas été en mon

pouvoir de me vaincre moi-même, hommes injustes, vous êtes assez barbares pour m'accuser..... Mylord, ajouta-t-elle d'une voix tremblante, comment dois-je interprêter votre silence?... que dirai-je à Luci?... que vous ne respirez que pour elle.... je la hais autant que je voudrois vous haïr vous-même. Millfont saisit la main de Henriette, l'arrose de ses larmes. — Que ne puis-je? cruel honneur! — Barbare! de quel honneur oses-tu parler? — Henriette, je partage votre crime; vous triomphez. — Arrête, cher Millfont, je lis dans tes yeux; ô Amour, quelle victoire!

Après cet aveu réciproque, l'esprit de Henriette devint plus calme. Elle entra avec son air de sécurité ordinaire dans l'appartement de la Baronne. Luci & le Baron y étoient. Chacun la combla de caresses, lui dit des choses agréables sur son teint, sur la vivacité de ses yeux. Luci lui fit mille agaceries en souriant, & sortit. La Baronne étoit assise sur une terrasse, occupée à monter une rosette de brillants. — Henriette, dit-elle à sa fille, c'est pour vous que je travaille. Henriette courut embrasser sa mere: elle vit tomber quelques larmes de ses yeux; & elle-même se sentit attendrie, sans en soupçonner la cause. Un instant après, le vieux Baron vint à elle, la prit par la main, l'embrassa, &

la fit asseoir à ses côtés. Après un instant de silence, il lui adressa la parole. — Vous touchez, ma fille, à l'époque la plus intéressante de votre vie. Voici le moment où votre mere & moi allons épancher notre cœur dans le vôtre. Ecoutez-moi, & regardez ce que je vais vous dire, plutôt comme les conseils d'un ami jaloux de votre bonheur, que comme les leçons d'un pere.... Henriette, nous allons être séparés. Le Baron avoit retenu ses larmes jusqu'à cet instant, où il leur donna un libre cours. Henriette ne pleuroit point; elle n'étoit que surprise, inquiete, ne soupçonnant rien, avide de toucher au dénouement de cette scene. Le Baron reprit avec un ton plus assuré : La nature & l'usage ont désigné un temps où les enfants passent dans un état, qui les rend, pour ainsi dire, indépendants de ceux qui leur ont donné le jour. Le mariage semble briser ces premiers liens, pour leur créer de nouvelles chaînes. Celles-ci durent autant que la vie; & souvent il ne faut pas moins de véritable vertu que de douceur & de prudence pour les supporter avec courage. Rendez graces au Ciel, ma fille; dans la nouvelle carriere où vous allez entrer, vous n'aurez point à combattre les penchants d'un époux, que son âge & ses principes mettent au-dessus des foiblesses ordinaires des hommes : &

ne vous en coûtera rien pour être vertueuſe. Le Général Murcé vous aime ; il vous aimera toujours. — Ciel ! — Oui, le pere de votre amie, mon bienfaicteur. Quelle marque plus ſenſible de ma reconnoiſſance pouvois-je lui donner? Ami généreux, tu ſentiras tout le prix de mon ſacrifice.... Henriette, ce n'eſt point un ſacrifice. Je n'ai d'autre ambition que d'établir ſolidement votre bonheur. Nous partirons inceſſamment pour Londres, où les affaires du Roi le retiennent. Je te conduirai au pied des autels ; je verrai cimenter dans le tranſport de ma joie notre union avec le Général Murcé. Henriette, abymée dans ſa douleur, ſe leve avec précipitation, court vers ſa mere, tombe à ſes genoux. — Myladi, vous me ſacrifiez ! elle ſeule ſera donc heureuſe ? s'il eſt vrai que vous m'aimiez, j'invoque votre tendreſſe.... La Baronne de Sainclair laiſſe tomber ſa tête ſur le ſein de ſa fille. Le Lord s'approche : Eh ! vous me faites mourir. Il leve les mains au Ciel, ſe tourne vers Henriette : Fille dénaturée, eſt-ce là le fruit des leçons que votre mere & moi vous avons données ? hélas ! j'eſpérois trouver en toi la conſolation de mes vieux jours.... ſouvenez-vous que je dois tout au Général ; que, ſans lui, votre malheureux pere ne ſeroit plus ; le dirai-je ? qu'il eût peut-être expiré ſur l'échafaud.

Murcé, lui ſeul, a eu le courage de détromper un maître ingrat que ſa paſſion aveugloit ſur mon compte. Sans lui, je devenois le compagnon d'une foule de ſcélérats; j'étois enveloppé dans cette honteuſe proſcription, où le Comte de Millfont s'eſt ſignalé par un zele criminel. Je ne puis prononcer ce nom, ſans frémir de rage & d'horreur. Le monſtre! il exiſte des loix, & il vit encore! Sang des Millfont, race odieuſe à mes peres, à moi-même déteſtable.... Mais ce n'eſt pas ici le moment d'exhaler ma haine contre lui.... Le Ciel ne m'a point abandonné au milieu de mes malheurs; j'ai été heureux juſques dans ma diſgrace; j'ai trouvé un ami généreux, une épouſe vertueuſe que j'adore. Henriette, ſi vous le voulez, nous ſerons tous heureux. Acquitez-moi envers le Général Murcé. C'eſt la premiere fois que vous entendez parler un pere; ſi ce nom ne ſuffit pas, regardez-moi comme un ami (il l'embraſſe). Rendez-vous à nos vœux; je vous en conjure, ma fille, ſi ce n'eſt pas aſſez de vous l'ordonner. Henriette ne put répondre à ſon pere.

A peine l'eût-on laiſſée vis-à-vis d'elle-même, qu'elle ſe leva avec vivacité de deſſus ſon ſiege, parcourut l'appartement à grands pas. — Millfont, je t'en conjure, viens me ſouſtraire à l'eſclavage, à la tyrannie... s'il eſt vrai que tu

m'aimes, permettras-tu qu'on te raviſſe une amante qui t'adore?... Viens me venger, te venger toi-même. Tous ceux qui m'entourent ſont injuſtes à mon égard ; ils le ſont envers toi. Luci exige que tu l'aimes : & de quel droit?... mon pere veut... je dois l'acquitter... moi?... ô qu'il eſt cruel d'avoir reçu le jour d'un tel pere! Après un inſtant de réflexion : Je le ferai donc mourir ce vieillard vénérable, qui peut-être eſt attaché à la vie, uniquement parce que je lui ſuis chere.

Elle deſcendit dans le parc, où elle s'abandonna au déſeſpoir ; elle enviſagea l'horreur d'être toute ſa vie à un homme qu'elle ne pourroit aimer, & de ſe priver pour toujours de ce qu'elle trouvoit de plus aimable. Sa vertu chancela ; elle vit que ſi ſes ſentiments étoient au-deſſus de ſes forces, elle étoit maîtreſſe de ſes actions. —Je puis mourir, ſi je ne puis être heureuſe ; & j'aurai la ſatisfaction d'immoler mes jours à mon amant.

Le Comte de Millfont ſavoit avec quel ſuccès ſes envieux s'étoient efforcés d'aigrir, contre lui, l'eſprit du Roi. Preſſé d'éviter une captivité plus redoutable que la mort, il s'étoit déterminé à paſſer en France. Il ordonne les préparatifs de ſon voyage ; ſes équipages partent pour Irvin, où il compte s'embarquer ; & le ſeul ob-

jet qui ſuſpend ſon départ, c'eſt l'aimable Henriette, dont les charmes avoient fait oublier ceux de Luci. Cependant, le jour de ſon départ eſt fixé : il ſe met en route. — Je ne la reverrai donc plus? ennemis cruels! vous me ſéparez de tout ce que j'aime. Sa voiture s'approchoit toujours du château de Sainclair. Il ne ſe trouve plus qu'à très-peu de diſtance de ces lieux charmants, où, avec l'ingénuité des beaux jours du monde, elle lui a fait confidence de ſa tendreſſe. Si je pouvois la voir encore! c'eſt le ſouhait de Millfont. Il fait arrêter ſa voiture, deſcend, ordonne à ſes gens de l'attendre, & pénetre à travers les brouſſailles dans une prairie qui touchoit au parc de Sainclair.

Henriette y gémiſſoit alors. Elle apperçoit Millfont; ſes eſpérances renaiſſent; ſon courage n'apperçoit aucun danger; elle s'élance hors de la barriere, franchit un large foſſé, & court ſe jetter dans les bras de ſon amant. — Si vous êtes généreux, ſauvez-moi. Exténuée de fatigue, elle n'en put dire davantage. — Il eſt vrai, belle Henriette, que vous me voyez ſur le point de quitter ma patrie... de vous quitter, peut-être pour jamais. J'abandonne cette terre qui m'a vu naître. Je trouverai, ſans doute, en France une nouvelle patrie; mais, Henriette, y trouverai-je des cœurs comme le vôtre? Non, lui repartit

Henriette, avec force ; & cependant, cruel, tu te résous à m'abandonner, à ne me plus voir ?.. barbare, il n'en sera rien ; ou plutôt, délivre-moi d'un joug qui m'est onéreux, que je ne puis plus porter, éloignée de toi ; arrache-moi la vie... Millfont, je t'en conjure... tu balances encore ?... Pardonne ; mais, dis-moi, l'honneur, cet honneur sur lequel doivent être fondées les vertus d'un Chevalier loyal, t'est-il cher ? — Henriette, qu'osez-vous me demander ? — Hé bien, c'en est fait, je me résous à partager ta destinée ; je t'accompagne ; mais avant, jure-moi, foi de Gentilhomme, que ton premier soin en arrivant sur les terres de France, sera de cimenter nos nœuds éternels, par un acte authentique. — Je t'en donne ma parole. Ils partent. Ni le chagrin mortel qu'occasionnera sa fuite à un pere, à une mere qui l'adorent, ni la mort de l'infortunée Luci, qui probablement suivra de près cette infidélité, ne viennent l'agiter : pour Millfont elle auroit sacrifié plus encore, sans en être allarmée. Ils arriverent le même jour à Irvin, où le vaisseau sur lequel ils avoient projetté de s'embarquer devoit mettre à la voile dès le lendemain.

Tandis que Henriette se livroit aux doucenrs d'un sommeil nécessaire à la réparation de ses forces épuisées, le deuil & la douleur régnoient

à Sainclair. Les heures des repas s'étoient écoulées, sans qu'on eût vu reparoître Henriette au Château. Chacun livroit son imagination à de funestes conjectures. Les uns, instruits des propositions du Général Murcé, & de la répugnance qu'avoit témoignée Henriette pour cet engagement, présumoient qu'emportée par le désespoir elle avoit pu se donner la mort; les autres craignoient qu'un accident imprévu ne l'eût soustraite à la tendresse paternelle. On parcourut le Parc, les campagnes voisines; on interroge les habitants du canton: rien de satisfaisant. Le Baron, la Baronne de Sainclair & Luci, rassemblés, confondent leurs larmes, ne s'énoncent que par les expressions du désespoir. Le vieux Baron, sur-tout, dans l'excès de sa douleur, poussoit des cris effroyables; il accusoit le Ciel d'être injuste; il invoquoit la mort. — N'ai-je donc échappé à tant de dangers que pour voir mes maux se multiplier ainsi! Thom paroît: c'étoit un ancien valet, qui avoit accompagné son maître à plus de trente batailles, & qui, par son attachement & ses services, avoit mérité la confiance du Baron. Thom veut parler; les sanglots le suffoquent. Enfin il balbutie qu'un bucheron, travaillant aux environs du parc, avoit vu Miss Henriette s'entretenir pendant quelque temps avec un Ca-

valier; qu'enfuite ils étoient montés enfemble dans une voiture, qui avoit pris la route de Duglas & d'Irvin. — Ma fille m'eft donc ravie, s'écrie le vieux Baron! fille barbare, combien de fois en un même jour tu me donnes la mort! Thom, mon ami, viens, accompagne ton malheureux maître; ne l'abandonne pas. Pourfuivons l'infâme raviffeur de ma fille... fi je la retrouve, je la retrouverai criminelle..., ah! je ne furvivrai point à mon déshonneur; ou bien, quel qu'il foit, j'aurai lavé ma honte dans le fang de mon plus cruel ennemi. (En embraffant fa femme,) fi la fortune m'abandonne, Thom, tu viendras effuyer les pleurs de ta maîtreffe.

La Baronne de Sainclair & Luci étoient defcendues de leur appartement; elles avoient vu partir le Baron. L'une pleuroit la perte de fa fille; l'autre verfoit des larmes de rage & d'indignation, que lui arrachoient l'infidélité de fon amant & la trahifon de fon amie. D'après le rapport de Thom, Luci ne pouvoit douter que Henriette n'eût pris la fuite avec le Comte de Millfont; mais elle ne put prendre fur elle de dévoiler ce myftere: c'eût été s'avouer la premiere coupable. Elle dévore en fecret fa douleur. — Amie infidelle, n'as-tu point pitié des maux que tu me fais fouffrir? feras-tu bientôt

ſatisfaite ? Nous perdons l'une & l'autre le Comte de Millfont; & quand tu lui portes le coup de la mort, tu n'as ſur moi que le cruel avantage d'en être aimée.... & je l'aime mille fois plus que tu ne l'aimes.

Le fidele Thom & ſon maître s'approchoient d'Irvin : ils avoient fait pluſieurs milles ſans rompre le ſilence. Thom levoit de temps en temps les yeux ſur le Baron; & il n'oſoit le diſtraire. Le vénérable Sainclair avoit la tête penchée ſur ſon eſtomac ; ſes yeux étoient ouverts & immobiles : ils annonçoient une ame avide de vengeance, en proie aux divers mouvements de la colere & du déſeſpoir. Il ſort tout-à-coup de cette ſombre léthargie. — Thom, te repréſentes-tu la ſituation de ton maître, comme celle du plus malheureux des hommes?... Il eſt peu de familles dans le Royaume auſſi illuſtres que la mienne ; il n'en eſt point qui ait eſſuyé autant de revers. Il ajoute avec dignité : Mon aïeul, à la tête de la Nobleſſe Ecoſſoiſe, plaça Robert-Bruce ſur le trône. Mon pere conſerva la Couronne à Robert II; & moi, Thom... & moi, tu en as été témoin, j'ai vaincu les Anglois trois fois en un jour. Ce bras, que ſoutenoient alors la vigueur de la jeuneſſe & l'avidité de la gloire, a raffermi le trône chancelant d'Ecoſſe... A ces beaux jours ont ſuccédé les

les jours du désespoir. A peine sorti du champ de la victoire, je suis devenu la victime de la basse jalousie; on m'a représenté sous les couleurs les plus noires; on m'a peint aux yeux du Souverain, comme un serviteur rebelle, ambitieux, ingrat: ingrat! moi? qui aurois versé jusqu'à la derniere goutte de mon sang pour lui acheter un instant de gloire. Forcé par la calomnie de chercher un asyle paisible, je me suis retiré dans ma terre. Hélas! j'y goûtois en paix le témoignage d'une conscience pure, faveur dont le Ciel ne récompense que les ames honnêtes. Mes plaisirs les plus doux étoient de faire le bonheur de mes vassaux; tu m'as vu essuyer les larmes de l'affligé, faire participer le malheureux à ma fortune; tous voyoient en moi un pere compatissant; & je suis le plus malheureux des peres! Henriette faisoit le bonheur de ma vie.... elle m'abandonne; elle ne craint point de changer en opprobre la gloire dont se sont couverts ses peres, de me précipiter au tombeau; elle se jette dans les bras d'un inconnu, d'un homme qui n'a probablement signalé sa carriere que par des crimes. Eh! Thom, trop heureux encore, si ce vil séducteur, mon ennemi le plus cruel, consent à devenir l'époux de ma fille!

A son réveil, Henriette s'entretint avec elle-

même de ſon bonheur. — S'il ne vient point, c'eſt qu'il craint de troubler mon repos : ô Millſont! l'Amour te peignoit ainſi à mon cœur, attentif & complaiſant. Viens, viens; ne ſois point victime de tes ſoins; trop de prévoyance outrageroit ma tendreſſe.

Les heures s'écoulent, le jeune Lord ne paroît point; un mouvement d'effroi s'empare de Henriette : ſon appartement donnoit ſur le port. Elle entend les cris des matelots; elle tremble, ſort de ſon lit avec précipitation, s'approche de la fenêtre; on leve l'ancre, on déploye les voiles, & le vaiſſeau quitte la rade. — Dieux! Millſont m'auroit-il abandonnée? Elle appelle; on vient. — Où eſt le Lord? — Le Lord? lui répondit avec dériſion la maîtreſſe de l'hôtellerie, il eſt actuellement chargé de fers dans les priſons d'Edimbourg. Henriette apprend que, pendant la nuit, Millſont a été arrêté par ordre du Roi; qu'on lui a interdit juſqu'à la cruelle ſatisfaction de faire un éternel adieu à ſa chere Henriette. Malgré la précaution qu'il avoit priſe de déguiſer ſon nom, il n'avoit pu échapper à la vigilance de ſes ennemis. Depuis long-temps, on avoit donné les ordres les plus précis, dans toutes les Villes frontieres du Royaume, de s'oppoſer à ſon évaſion.

Ce fut dans cet inſtant fatal que Henriette

vit toute l'horreur de ſon ſort, ſa famille plongée dans la douleur la plus amere, ſon amant, chargé de fers; qu'elle ſe vit elle-même couverte d'opprobre par ſa démarche téméraire. — Le Ciel fut toujours injuſte envers moi. Eh! mon pere, le meilleur de tous les peres, dans quel état vous ai-je réduit? Hélas! s'il ſavoit où je ſuis; s'il connoiſſoit l'étendue de mes maux, il viendroit, oui, je connois ſon cœur, il viendroit conſoler ſa fille... me conſoler?... pere barbare, vous êtes l'auteur de mes peines & des vôtres... vous avez voulu me ſacrifier... Peut-être eſt-ce lui qui a employé ce qui lui reſtoit de crédit & d'amis à la Cour, pour nuire au plus ſenſible, au plus honnête de tous les hommes... Jouis donc, pere dénaturé, de toutes les délices d'une vengeance criminelle; jouis de la honte & du déſeſpoir de ta malheureuſe fille!...

Le Baron de Sainclair arrive. Thom interroge les gens de la maiſon. Il apprend qu'il n'eſt dans l'hôtellerie qu'une jeune perſonne éplorée, qui gémit ſur la perte de ſon amant. — O! c'eſt elle, s'écrie le vieux Baron; c'eſt ma fille : le cœur d'un pere n'eſt point ſourd à la voix de la nature.... je ſens mes entrailles ſe déchirer.... Thom, mon ami, mes genoux ne peuvent me ſoutenir : (il s'appuie ſur ſon va-

let) aide-moi à parvenir jusqu'à elle... D'avance, je lui pardonne tout ce qu'elle a fait contre moi; puisse-t-elle, puisse le monde oublier ce qu'elle s'est fait à elle-même! Ils montent l'escalier. Le vieillard fait une pause, & soupire après chaque marche. Henriette entend du bruit; elle croit reconnoître la voix de son pere. Elle marche à grands pas vers la porte, revient. — Ciel! où me cacherai-je?.. que vient-il faire ici? insulter à mes maux?... je ne suis que trop à plaindre. La porte s'ouvre; Henriette se tourne vers son pere. — Cruel! rendez-moi Millfont, ou craignez... Elle tombe évanouie. — Millfont! qu'entends-je? malheureux vieillard! ô ma fille! Thom, je me meurs! Le valet s'approche & soutient le Lord prêt à tomber. — Mon cher maître!

A un profond silence succéderent des sanglots, des sons inarticulés. Le premier mot que Sainclair put prononcer avec fermeté, ce fut le nom de Millfont. Le vil scélérat! peu satisfait d'attenter à ma fortune, il veut me ravir l'honneur, lui? quel Chevalier! Il fait un geste menaçant, & porte la main à la garde de son épée.

L'évanouissement de Henriette duroit toujours. Le Baron jette les yeux sur elle, & lui prodigue tous ses soins, ses caresses les plus douces. Les services multipliés du fidele Thom

eurent bientôt diſſipé ces ſymboles de la mort; mais ils furent remplacés par un rouge ardent & tous les ſymptômes d'une fievre dévorante. Ce fut dans cet état que Henriette monta en voiture pour ſe rendre à Sainclair. Le Lord lui adreſſoit ſouvent la parole; mais elle ne diſoit mot; ſon eſprit paroiſſoit abſorbé par l'ardeur de ſon mal, & par la violence de ſa paſſion. La fievre augmentoit d'un moment à l'autre : on fut obligé de s'arrêter à Duglas.

Ces détails parvinrent au Château de Sainclair dans le moment où l'on venoit d'y apprendre la mort du Général Murcé, tué à Londres par un Miniſtre du Roi d'Angleterre, dans un combat particulier. On prétend que le Gentilhomme Ecoſſois avoit ſoutenu les intérêts de ſon Maître avec un zele, une fermeté, dont le Miniſtre Anglois s'étoit trouvé offenſé. Luci eut beſoin de tout ſon courage pour ſupporter tant de coups à la fois. La Baronne de Sainclair lui propoſa de l'accompagner à Duglas; mais Luci prétexta les changements que la mort de ſon pere apportoit à ſes affaires, & l'indiſpenſable néceſſité où elle étoit de ſe rendre à Edimbourg. Elle ſe met en route, arrive à la Cour, pénetre juſques dans le cabinet du Roi, &, les yeux en pleurs, adreſſe ces paroles au Monarque, entouré de ſes Courtiſans : Sire, je ne viens point rappeller

à votre Majeſté les ſervices que lui a rendus mon pere, & m'autoriſer de ſon zele pour ſolliciter une fortune que mes principes & mon goût me rendent indifférente. Quand le Général Murcé a expoſé ſes jours pour les intérêts de ſon Maître, il n'a fait que ce qu'il devoit faire. Mais, Sire, il eſt un jeune Chevalier, peut-être plus malheureux que coupable, qui languit, chargé de fers, dans les priſons de votre Capitale : c'eſt le Lord Comte de Millfont. Le Roi fait un pas en-arriere; les favoris expriment par les mouvements de leurs yeux & leurs geſtes indécents, tout ce qu'ils nourriſſent de haine contre Millfont. L'un d'eux voulut parler; mais le Roi lui impoſa ſilence. Luci profite de cet inſtant d'émotion, ſe jette aux pieds du Monarque : Sire, vous voyez une amante éplorée.... ſes jours dépendent de l'arrêt que votre bouche va prononcer.... Eh ! Seigneur, ſi Millfont eſt innocent, permettez-lui de ſe juſtifier; s'il eſt coupable, il eſt de votre grandeur de ſavoir pardonner. On préſume que la beauté touchante, le ſort intéreſſant de Luci, firent plus d'impreſſion ſur l'eſprit du jeune Monarque, qu'aucun autre motif. Il prend Luci par la main, la releve. — Miſs, vous ne pouvez m'en impoſer, & je ne puis m'aveugler moi-même ſur la conduite du Comte de Millfont;

mais je veux bien vous accorder ſon pardon, puiſque vous vous y intéreſſez avec tant d'ardeur. Dites-lui qu'il vous doit la liberté .... qu'il vous doit la vie.... Puiſſe la démarche que vous venez de faire ne vous être jamais funeſte ! & je deſire qu'elle inſpire pour vous, au Comte de Millfont, des ſentimens qu'il n'eut jamais pour ſon Roi. Les ennemis du jeune Lord, témoins de cette ſcene, frémirent de rage, & Luci ſe retira, emportant avec elle le monument de ſa générosité, l'ordre par lequel les chaînes de Millfont alloient être briſées. Elle voulut d'abord le lui faire paſſer par une main étrangere; mais c'eût été s'interdire le cruel plaiſir de revoir ſon amant.

Luci ſe tranſporte à la priſon, à ce ſéjour d'horreur, aſyle honteux à l'humanité, mais dont la malice des hommes leur a fait un beſoin. Précédée par un géolier, elle pénetre, à la lueur d'une lampe, dans un cachot ténébreux. Ah! Luci, c'eſt vous, lui dit Millfont, d'une voix preſqu'éteinte !... Pouvois-je eſpérer ?... mes ennemis m'ont ſouſtrait à la lumiere qui éclaire tous les hommes; que ne puis-je, en cet inſtant, me dérober à vos yeux ! — Comte, la ſituation de Henriette m'a fait un devoir de cette démarche; le Roi vient de m'accorder votre liberté; dès ce moment, vous en pouvez profi-

ter. — Ah ! Luci, c'eſt vous; je vous reconnois à l'excès de votre généroſité. S'il étoit encore temps de vous parler de ma reconnoiſſance.... — Ta reconnoiſſance, cruel ?... moi ?... de ta part ?... je n'en exige aucune.... Vole à Duglas, où l'honneur t'appelle; l'honneur ! que dis-je ? ſa voix peut-elle ſe faire entendre au cœur d'un ingrat !.. Va trouver ta belle Henriette ; le moment preſſe ; elle eſt peut-être expirante, victime de ton criminel amour & de ſa témérité. Millfont veut parler ; Luci reprend : Je te quitte ; ſois heureux ; adieu pour jamais. (Le Comte tombe à ſes genoux.) Il m'en coûte, je l'avoue : mais, cruel, dès l'inſtant que je te connus, j'appris à faire des ſacrifices. Ils ſe ſéparerent.

Depuis ſa détention, le jeune Comte ignoroit le ſort de ſa chere Henriette; il l'avoit laiſſée dans un port, iſolée, abandonnée à elle-même, à ſon déſeſpoir. Il ſe rappelle que Luci lui a parlé de Duglas ; ſans réfléchir aux ſuites qui pourroient réſulter de cette démarche, il part. Le Baron, la Baronne de Sainclair & Thom, tous en pleurs, entouroient le lit où Henriette étoit prête à expirer, quand Millfont parut. Elle le voit la premiere : Mylord, où allez-vous ? Le vieux Baron, en fureur, ſe jette ſur ſon épée. — Malheureux ! viens-tu m'inſulter encore ? tu

payeras de ta vie l'outrage fait à mon honneur.

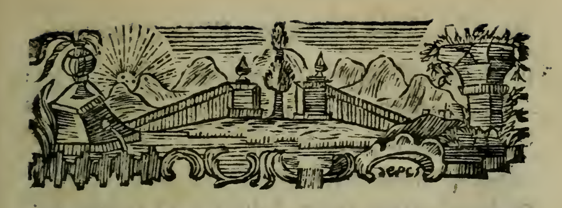
Le premier mouvement du Comte est de se mettre en garde. — Cruels, s'écrie Henriette, vous me privez d'un instant de vie que la nature m'accorde ! A ces mots, Millfont présente la poignée de son épée au Baron de Sainclair. — Ayez la générosité de vous venger. Le Baron laisse tomber ses armes. Henriette leur fit signe de s'approcher : sa voix étoit presqu'éteinte. — Mon pere, je touche au moment où je n'aurai plus rien à redouter de la part des hommes. Recevez l'aveu que je vais vous faire, comme un témoignage que je dois à l'innocence de Millfont, je puis ajouter à sa vertu. Entraînée par le puissant effet d'une passion malheureuse, & vainement combattue, j'ai trahi votre confiance, j'ai résisté à votre volonté; je me suis précipitée dans les bras d'un amant que j'adorois. Sans avoir égard à votre tendresse, à celle de ma mere, à l'odieuse trahison que j'exerçois envers Lady Luci Murcé, qui aimoit le Comte, & qui en étoit aimée, je l'ai forcé à devenir ravisseur & parjure.... Hélas ! mon pere, oublierez-vous les égarements d'un cœur dont la raison n'a pu triompher?... (Elle se tourne du côté de Millfont) Mylord, si vous revoyez la pauvre Luci, dites-lui de me plaindre, de vous plaindre

vous-même, & de nous pardonner.... l'un & l'autre puiſſiez-vous être heureux.... mon pere, Comte, ſi je vous voyois réunis, je mourrois ſans regrets. Le Baron ſe précipite dans les bras de Millſont : Mylord! mon fils! Henriette ſaiſit la main tremblante de ſon pere, la preſſa ſur ſes levres : & ce fut ſon dernier mouvement. — Elle n'eſt plus, s'écrie le vieux Baron! mes amis, j'ai tout perdu. Il ſe jette ſur le cadavre de ſa fille, l'arroſe de ſes larmes. On veut l'arracher à cet affreux ſpectacle. — Non, ç'en eſt fait, je mourrai près d'elle. Henriette, mes cendres & les tiennes ſeront réunies dans le même tombeau. Les pleurs de ſon épouſe, les prieres de Millſont, & les repréſentations de Thom, triompherent cependant de cette funeſte réſolution. Ils partirent enſemble pour Sainclair, où ils vécurent dans la plus étroite liaiſon; mais le Baron ne ſurvécut à ſa fille que de quelques mois. Millſont fit de vains efforts pour découvrir la demeure de Luci : elle s'étoit retirée dans un petit canton de l'Irlande, où elle paſſa le reſte de ſes jours dans les larmes, n'ayant plus d'autre deſir que d'oublier le monde, & d'en être oubliée.

LE DÉCAMÉRON FRANÇOIS,

N°. II.

JEANNE GRAY,



JEANNE GRAY,

ANECDOTE ANGLOISE.

NE ambition démesurée, une avarice insatiable, la soif de la vengeance portée à l'excès, & le mépris public des loix, formerent le caractere de Dudley, Duc de Northumberland, & chef du Conseil, sous Edouard VI. Impie dans le cœur, fanatique au-dehors, il sut couvrir ses projets criminels du voile de la religion. On le vit, n'étant encore que simple Gentilhomme, tantôt irriter le protecteur Sommerset contre son frere l'Amiral Seymour, tantôt peindre Sommerset à Seymour comme un rival également redoutable, & par la puissance qu'il avoit usurpée, & par le nombre de ses adhérents. Cette double intrigue réussit à Dudley : les deux freres périrent l'un par l'autre; & ce fut sur les débris de leur fortune qu'il jetta les fondements de son élévation. Devenu possesseur du Duché de Northumberland, élu Chef du Conseil-Privé, que manque-t-il encore à son ambition? De ré-

gner seul. Qu'il puisse vexer impunément les peuples, pervertir les loix, opprimer la vertu: & bientôt il sera satisfait.

Le concours de mille circonstances favorisa ce Ministre trop avide. Edouard VI régnoit sur les Anglois; il étoit jeune à la vérité, adoré de ses sujets; mais d'une complexion si délicate, que chaque jour sembloit devoir être le dernier de sa vie: tout annonçoit un changement prochain dans l'Etat. A la mort d'Edouard, la Couronne devoit passer sur la tête de Marie, & après celle-ci, à Elisabeth, sa sœur. Telles étoient les dispositions bisarres du testament de Henri VIII, leur pere. Ainsi la Marquise de Dorset, fille de la feue Reine Douairiere de France, Marie, femme de Louis XII, se trouvoit exclue de la succession, quoiqu'après Edouard, elle eût les premiers droits au trône d'Angleterre: car Henri, en appellant ses deux filles à régner, n'avoit point anéanti le décret par lequel il les avoit précédemment déclarées illégitimes: c'est ainsi que toutes les actions de ce Prince étoient marquées du sceau de son capricieux despotisme.

L'adroit Northumberland ne voulut voir dans cet acte que les effets d'une injuste préférence. Le même pouvoir qui l'avoit formé, pouvoit, sans doute, le détruire. Il en parle au jeune Roi

avec cette chaleur, ce zele qui caractérisent un Ministre aussi jaloux de la gloire de son maître, que du bonheur de ses concitoyens. Edouard, par respect pour la mémoire de son pere, ne put d'abord se résoudre à changer l'ordre de succession établi dans le testament de Henri VIII. Mais Northumberland lui rappelle l'illégitimité de ses sœurs, l'opiniâtreté de l'aînée à suivre les dogmes de l'ancienne Religion, l'exemple d'indocilité qu'elle donne au peuple. C'en est assez: la premiere délicatesse d'Edouard s'évanouit; & s'il laisse quelques droits au trône à ses sœurs, ce n'est qu'au défaut de Jeanne Gray de Dorset, qu'il appelle à régner après lui.

C'est ainsi que le favori d'Edouard ourdissoit dans le secret du cabinet la trame de son ambition, & avec d'autant plus d'art, qu'il paroissoit vouloir tout immoler à la vertu. En effet, Jeanne Gray, fille du Marquis de Dorset, & issue par sa mere du sang des Tudor, méritoit d'être distinguée de toutes les personnes de son sexe, par les charmes de sa figure, la douceur de son caractere, & les lumieres de son esprit. Ce ne fut pas sans étonnement qu'on lui vit faire les progrès les plus rapides dans les sciences sublimes & dans les belles-lettres. Mais cette noble occupation, en élevant le cœur de l'homme, ne le rend point insensible aux douces im-

preſſions de la tendreſſe; & Jeanne ne put voir Guilfort Dudley, le plus jeune des fils de Northumberland, ſans reſſentir ces premieres émotions, préſage d'un ſentiment plus vif.

Guilfort réuniſſoit toutes les vertus qui manquoient à ſon pere: il n'avoit aucun de ſes vices. Ainſi que Jeanne, il venoit d'atteindre cet âge heureux, où le feu naiſſant des paſſions ajoute encore aux charmes de la jeuneſſe, où les deſirs innocents, les tendres ſollicitudes de l'amour ſe manifeſtent dans les ames honnêtes par les expreſſions de la pudeur & de la timidité.

Il ne ſe paſſoit point de jours qu'ils ne ſe viſſent, ſoit au palais du Roi, ſoit à quelque château des environs de Londres, où les courtiſans s'empreſſoient à donner des fêtes au jeune Monarque. On cherchoit à le tirer de cette ſombre mélancolie, produite par une fievre opiniâtre. Les Princeſſes, ſœurs du Roi, tous les Grands de la Cour ne manquoient gueres de s'y trouver.

C'étoit-là que les regards éloquents de Jeanne & de Guilfort ſe rencontroient, qu'un ſoupir échappé à l'un, ſuſpendoit une larme dans les yeux de l'autre. Tous deux éprouvoient ce qu'il leur étoit permis de ſentir; mais ils n'oſoient en faire l'aveu. Cependant il arriva que, ſe promenant ſeuls dans une galerie de peintures, ils fixerent enſemble leurs regards ſur une collection

de tableaux, qui repréſentoit l'hiſtoire des amours & du divorce de Titon & de l'Aurore. Jeanne ne put s'empêcher de rompre le ſilence : combien la nature ſe trouve altérée dans les divers traits que nous a tranſmis l'imagination trop brillante des Poëtes ! — En effet, interrompit Guilfort, je ne vois dans cette hiſtoire qu'une ſuite de contradictions. Les voilà qui s'aiment avec tranſport ; ici commence la froideur : plus bas, l'horrible tableau de l'inconſtance & de l'infidélité. — Ah ! Guilfort, reprit Jeanne, en ſouriant, n'envions jamais la deſtinée des Dieux.

Ces dernieres paroles avoient enhardi la timidité du jeune Guilfort. Il étoit ſur le point de haſarder l'aveu de ſon amour ; mais les Princeſſes entrerent, & leur préſence interrompit ce tête-à-tête. On remarqua de l'émotion dans les traits de Marie ; elle voulut badiner Jeanne & Guilfort ſur leur entretien ſecret ; elle ne put même s'empêcher de mêler à ſes plaiſanteries quelques expreſſions piquantes. Guilfort ſe tut par reſpect, & Jeanne ſe retira dans un boſquet du jardin. Là, portant ſes pas au haſard : Eh quoi ! ſe dit-elle à elle-même, Marie m'envieroit-elle un cœur ſur lequel j'établiſſois toutes mes eſpérances ? Guilfort lui en auroit-il fait l'hommage ? Me ſerois-je abuſée ? Je croyois

lire dans ses yeux la tendresse qu'il a su m'inspirer... Hélas ! ajouta-t-elle, après un instant de silence, une funeste prévention m'aveugloit. C'en est fait, mon ame va se fermer à tous les plaisirs. Les beaux arts, qui répandoient des fleurs sur tous les instants de ma vie, ne me présenteront plus que de stériles occupations.... Inquiete, elle se tait & s'arrête. Bientôt quelques sons inarticulés & confus se font entendre. Elle prête l'oreille, & reconnoît la voix de Marie.

Cette Princesse, suivie de Fanny, celle de ses femmes qu'elle honoroit de sa plus intime confidence, s'étoit rendue dans le même jardin, par une allée différente. Elle avoit pénétré dans un bosquet, voisin de celui où Jeanne gémissoit alors : Non, Fanny, disoit-elle, transportée de colere, je ne puis t'écouter; tes représentations m'importunent, & ne temperent point l'ardeur de ma flamme. Née pour être esclave, accoutumée dès ta plus tendre jeunesse à faire le sacrifice de tes passions & de ta volonté, tu peux, tu dois même commander à tous les mouvements de ton ame. Pour moi que les droits de ma naissance & les dernieres dispositions de mon pere appellent au trône, je ne vois ici qu'un peuple fait pour m'obéir.... Il est un sujet, Fanny, ajoutoit la Princesse, avec plus de modération, il est un sujet que ma tendresse invite

à partager avec moi le pouvoir ſuprême, & le barbare ſe refuſe à mes vœux : il renonce au bonheur.... Ce ſont donc les charmes naiſſants de cette jeune de Dorſet, ce bel eſprit dont une ſotte vanité forme l'unique aliment, qui viennent empoiſonner mes jours, ouvrir à Marie la carriere des malheurs?... Ah! Dudley!... Fanny, je l'aime avec tranſport. Vingt fois à ſes yeux j'ai laiſſé éclater mon amour : & l'ingrat feint encore de l'ignorer. — Eh! Madame, ſans doute, la timidité l'arrête. — Je veux bien le croire; mais ſon pere qui a lu dans mon ame, & dont cet hymen flatteroit l'orgueil; ſon pere.... — Il fait ce qu'il doit à votre ſang, Madame; & la diſtance que met entre vous & ſon fils la nobleſſe de votre origine.... — Que dis-tu? qui? lui? Northumberland? le ſujet le plus vain, l'homme le plus inſolent de la Cour? Je le connois, Fanny. Autant j'aime le fils, autant je nourris de haine contre le pere. Après un moment de réflexion : Cependant, peut-être dis-tu vrai; & le favori de mon frere, fût-il plus audacieux encore, craint de ſe livrer à de ſi douces eſpérances; il craint de ſe flatter en vain de voir Guilfort aſſis au rang des Rois. Hé bien, la fille de Henri VIII, la ſœur d'Edouard, l'héritiere préſomptive de la couronne, dût-elle ſe compromettre par une démarche téméraire, dût-

elle eſſuyer un refus honteux, précipiter le triomphe de ſa rivale, déchirera bientôt le voile qui lui cache ſa deſtinée. Fanny, je ne rougirai de rien : je me ſens aſſez de force pour tout oſer.

Jeanne n'avoit rien perdu de ce funeſte entretien. Tantôt élevant vers le Ciel ſes yeux, où étoient peintes la douleur & la mort, elle le conjuroit d'arracher de ſon cœur une paſſion qui la rendroit malheureuſe ou criminelle ; tantôt les tournant vers la terre : Aſyle des infortunés, s'écrioit-elle, daigne t'entr'ouvrir & cacher dans tes entrailles une victime encore innocente ! Quelques jours, quelques heures de plus ; & peut-être ma conſcience me refuſera le témoignage qu'elle m'accorde en cet inſtant.... Guilfort ! Guilfort ! il faut donc ſe réſoudre à t'abandonner?... Mais ſe pourroit-il que le diadême eût pour lui tant d'attraits; que ſes yeux éblouis par le faſtueux appareil de la Cour, vouluſſent y voir la félicité qui en eſt bannie ; que ſon ame, déja ſéduite par ces dehors trompeurs, renonçât aux charmes de la vie privée, au plaiſir inoui de faire en ſecret des heureux?... Princeſſe, jouiſſez du bonheur qui vous attend : puiſque mon devoir m'y oblige, je m'impoſerai la cruelle loi de ne le point troubler. N'appréhendez rien de cette fragile beauté, qui ſembloit vous cauſer quelque effroi : la douleur, hélas !

en aura bientôt terni le vain éclat.... De sang-froid, barbare, tu verras donc couler mes larmes; &, sans avoir égard à ces soupirs, tant de fois échappés de mon sein à ton approche, tu passeras impitoyablement dans les bras de ma rivale!... Non, mon sort t'intéresse, tu t'attendris: hé bien, prononce: Marie te présente une couronne; & Jeanne t'offre un cœur pur, un cœur, cher Guilfort, sur lequel tu régnas le premier, & dont nul autre ne partagera l'empire avec toi.

Guilfort cherchoit avec empressement à recouvrer l'occasion qu'il avoit perdue d'entretenir la jeune de Dorset, de lui dire combien ses vertus & sa beauté avoient acquis de droits sur lui. Jeanne commençoit à deviner la tendresse de Guilfort; mais elle vouloit éviter un aveu d'où pouvoient naître des maux infinis: S'il m'aime en effet, (c'est Jeanne qui parle) s'il m'aime, & qu'il me le confie, pourrai-je lui taire qu'un semblable penchant m'entraîne vers lui? Dès-lors le sentiment de la reconnoissance venant se réunir aux impressions de l'amour, ses chaînes & les miennes n'en seront que plus appesanties. Les dehors de l'indifférence sont donc l'unique ressource d'une amante infortunée? Alternative cruelle! Je dois affecter une froideur barbare, ou nourrir une flamme inutile.

Depuis cet inſtant, Jeanne chercha divers prétextes pour ſe diſpenſer de paroître auſſi ſouvent à la Cour; mais Edouard ne ſe privoit qu'avec peine de la ſociété de cette jeune beauté, compagne des premiers jeux de ſon enfance. Un jour, que ſeule & triſtement appuyée ſur un balcon de l'appartement du Roi, ſon imagination trop habile à multiplier ſes maux, cherchoit à pénétrer dans l'avenir, Guilfort l'apperçut. Il accourt : M'eſt-il enfin permis, Madame?... Jeanne ſurpriſe : — Guilfort! Elle veut ſe retirer. — Vous me fuyez, cruelle!... Jeanne ſe retourne; ſes yeux ſe rempliſſent de larmes. — Moi? cruelle?... Sa voix expire ſur ſes levres. Elle s'éloigne.

La triſteſſe de Jeanne, les chagrins dont elle paroiſſoit accablée, étoient autant de triomphes pour Marie. Le même ſoir, cette Princeſſe ſe trouvant ſeule avec ſa confidente : Fanny, lui dit-elle, ma rivale enfin me paroît humiliée. Le dépit & les remords ont ſuccédé aux coupables ſentiments qu'elle entretenoit dans ſon ame. Il ſemble que ſa beauté ſe terniſſe pour donner plus d'éclat à mes charmes; il ſemble qu'elle n'ait aimé Guilfort que pour rendre ma victoire plus complette. Fanny, ne crois pas que je m'abuſe. La douce ſécurité que j'éprouve, eſt fondée ſur les inquiétudes de Jeanne, & ſur les

attentions du jeune Dudley pour moi. Je descendois aujourd'hui le perron du Château : mon Ecuyer étoit absent : Guilfort passe, m'apperçoit, pénetre la foule des gardes, & me présente sa main. Nos yeux se rencontrent : je lis mon bonheur dans les siens. Fanny, ce n'est point encore assez. Le cœur d'une amante est prompt à s'allarmer; mon esprit abusé par de trompeuses apparences, pourroit concevoir de nouvelles craintes : je les veux prévenir, & fixer dès ce jour le moment heureux, où des liens sacrés doivent cimenter mon union avec Guilfort, la rendre inaccessible aux diverses entreprises d'une barbare jalousie. Va donc, va toi-même chez le Duc de Northumberland; demande à lui parler; pénetre jusques dans l'appartement de Guilfort. Crains sur-tout de trahir le secret de ta maîtresse : elle veut jouir de l'effet que produiront sa candeur & sa générosité. Dis seulement, dis-leur, qu'attentive à tout ce qui les intéresse, je dois à l'heure même leur confier une affaire importante. Fanny, ma bienfaisance récompensera ton zele.

La confidente part, & se fait accompagner chez le Duc de Northumberland. Ce Ministre consacroit tous les instants de sa vie aux soins de son élévation. Il formoit ses projets dans le silence de la nuit, & passoit les jours à faire

mouvoir les divers reſſorts de ſa politique. Tantôt il entretenoit l'eſprit de ſon Maître dans de flatteuſes chimeres ; tantôt il cherchoit à s'étayer du ſuffrage des Grands, ſoit en flattant leur vanité par de faux honneurs, ſoit en accumulant ſur eux les bienfaits du trône, dont il s'étoit rendu ſeul dépoſitaire. Quand Fanny parut, Northumberland s'applaudiſſoit du ſuccès de ſa derniere entrepriſe. Le Duché de Suffolk, qu'il venoit d'obtenir des libéralités du Roi, pour de Dorſet, étoit le prix de l'alliance qui devoit unir leurs maiſons, par le mariage de Jeanne avec Guilfort.

Loin de ſoupçonner la paſſion de Marie, Northumberland tremble à la voix de Fanny. Il prend l'invitation de la Princeſſe pour un ordre, & cet ordre pour le ſignal de ſa diſgrace. Il croit ſa trahiſon, ſes projets, ſes crimes, tout découvert ; il héſite même ſi, par une prompte fuite, il ne cherchera point à ſe ſouſtraire au châtiment dont il ſe croit menacé. Cependant l'air ſerein, l'agréable ſourire de Fanny le raſſurent un peu. Il appelle ſon fils, le prend à l'écart ; & d'une voix tremblante : Guilfort, lui dit-il, la Princeſſe nous mande. Sers-toi dans ce moment de tout l'empire que ta jeuneſſe & tes agréments peuvent te donner ſur l'eſprit d'une femme... Mon fils, quels que ſoient le motif

&

& l'iſſue de l'entretien que nous allons avoir, ſouviens-toi que ſavoir diſſimuler, c'eſt poſſéder le grand art du courtiſan.

Guilfort, toujours vertueux & tendre, à l'inſtant que l'ordre de ſon pere l'avoit appellé, confioit au papier ſon amour & ſes chagrins. Il écouta ſon pere ſans l'entendre : ſon imagination ne pouvoit être fixée par aucun objet étranger à celui de ſa tendreſſe.

Cependant ils arrivent chez la Princeſſe. A la vue de Guilfort, un frémiſſement univerſel s'empare de Marie : elle ſe précipite au-devant du pere : Mylord, je conſervai toujours pour vous l'eſtime la plus ſincere. — Madame, ſi mon reſpect, ma ſoumiſſion... — Je veux que des ſentiments plus doux vous attachent à moi. Puiſſent les liens de l'amitié nous unir à jamais!... Mylord, à quelque prix que ce ſoit, je ſuis jalouſe d'acquérir des droits à votre reconnoiſſance. — Comment ai-je mérité.... — Par vos vertus. Iſſu d'une race illuſtre, revêtu d'un emploi qui vous rend le premier ſujet du Royaume, aimé de mon frere, eſtimé des Grands de l'Etat, comblé d'éloges dans toutes les Cours de l'Europe, il n'eſt point de rang auquel votre famille ne puiſſe prétendre.... Northumberland, conſentez à ne voir, après le Roi, que votre fils au-deſſus de vous. — Diſpoſez,

Madame, de mes biens, des places que j'occupe : vous le pouvez ; & je ne regarderai point comme un ſacrifice ce que vous exigerez de ma part. Guilfort gardoit le ſilence. La Princeſſe le regarde d'un air paſſionné : Et vous, Dudley, vous qui m'intéreſſâtes dans tous les temps, vous.... (un profond ſoupir échappe à Marie.) vous n'avez rien à me confier?... Ne craignez point d'épancher votre ame dans la mienne : ce n'eſt plus la Princeſſe qui vous parle.... L'amour, l'ignorez-vous?... le dirai-je?... l'amour produit l'égalité.

A ces mots, l'effroi de Northumberland ſe diſſipe. C'eſt aſſez pour lui de connoître les ſentiments de Marie : il ſaura l'abuſer par un frivole eſpoir, juſqu'à ce qu'il puiſſe braver impunément ſon courroux & ſa haine. S'il éprouve encore quelque trouble, c'eſt à la froideur trop marquée de ſon fils qu'il faut l'attribuer. Guilfort avoit entendu l'aveu de Marie, avec une indifférence qu'elle auroit priſe pour un outrage, ſi Northumberland n'avoit eu l'adreſſe de l'interprêter, de maniere que la vanité même de cette Princeſſe s'en trouva flattée. Au premier mouvement de ſurpriſe qu'elle remarqua dans Guilfort : Northumberland,... votre fils...., que dois-je penſer?... (Le vieillard tombe aux genoux de Marie). — Eh! Madame, l'étendue

de vos bontés n'a-t-elle pas de quoi nous surprendre? & tant de charmes réunis peuvent-ils vous laisser quelque doute sur l'effet de leur puissance? Soyez l'arbitre de la destinée de mon fils, & ne craignez point que son cœur démente le serment que ma bouche va prononcer. Il se releve; & avec tous les dehors de la franchise: Oui, Madame, je jure par l'éclat de votre naissaince, par le droit incontestable que vous avez de succéder à votre auguste frere, par les vœux du peuple qui vous appelle à régner; je jure par vos vertus, que vous diposerez à votre gré de la main de mon fils; que désormais tous les instants de sa vie seront consacrés à vous plaire... Trop heureux moi-même d'employer le reste de mes jours à servir ma souveraine, ma bienfaictrice. — Ici Guilfort voulut parler; mais Northumberland l'interrompit encore: Cette heure, ce lieu pourroient devenir suspects à nos ennemis: il est essentiel de tromper leur vigilance. Permettez, Madame, que Guilfort & moi puissions nous entretenir en secret du moment où vous devez mettre le comble à votre générosité, au bonheur de mon fils, & à ma gloire.

Ils sortent. Northumberland paroît absorbé dans ses réflexions; il s'avance à grands pas vers l'appartement du Roi; son fils le suit. Celui-ci, avec vivacité: Milord... mon pere.... Qu'a-

vez-vous fait ! Moi? l'époux de Marie? je ne le ferai point. Je démentois en secret ce fatal serment. Pardonnez, mais vous me forcez à vous rendre parjure. La Princeffe n'a point à mes yeux les charmes que vous lui prêtez : je ne vois en elle qu'une femme éprife d'un fol amour, entraînée par un fentiment aveugle, victime d'une paffion que le Ciel condamne; oui, mon pere, que le Ciel condamne, puifqu'il créa un objet.... Arrêtez un inftant; permettez-moi de vous en faire le tableau : je n'employerai que les couleurs de la vérité. Si vous le connoiffiez comme moi : c'eft la candeur même : ce font les graces, les vertus réunies. Que ne m'eft-il poffible de raffembler ici toutes les perfections de la nature ! Jeanne Gray s'y feroit encore remarquer; vous ne pourriez que l'aimer; l'admirer. — Northumberland, fans répondre à fon fils, lui fait figne de fe retirer; & fous le prétexte de quelqu'affaire importante, pénetre dans le cabinet du Roi.

Marie ne fonde point fes efpérances fur la parole de Northumberland : un fcélérat viole aifément fa foi; elle établit toute fa confiance dans la vanité de ce Miniftre. Délicieufement occupée de l'objet qui l'a charmée, & de l'époque qui verra fceller des nœuds long-temps defirés, fes fens s'abandonnent aux douceurs du-

repos.... Mais quel affreux réveil ! Fanny se fait entendre ; les gémissements, les sanglots entrecoupent sa voix : Madame, s'écrie-t-elle, ce seroit en vain qu'on chercheroit à vous dissimuler vos malheurs ; Jeanne l'emporte sur vous ; son mariage avec Guilfort n'est plus un mystere. Alors même que Northumberland vous combloit des éloges les plus flatteurs, paroïssoit s'applaudir des vues que vous aviez sur son fils, sembloit regarder votre alliance comme le prix glorieux des services qu'il a rendus à l'Etat & au Roi, alors même le perfide méditoit de trahir votre amour & ses serments ; déja les deux maisons étoient d'accord ; l'acte de leurs conventions réciproques étoit rédigé ; il ne manquoit plus que d'y imprimer le sceau du Monarque ; & le cruel Ministre n'est sorti d'ici que pour aller surprendre le consentement d'Edouard. Chez le Duc de Northumberland, chez le Duc de Suffolk, on ne s'occupe plus que des préparatifs de cet hymen ; on n'y parle que des plaisirs qui l'accompagneront, des fêtes dont il sera suivi. — Et Guilfort ? interrompt Marie, d'une voix presqu'éteinte. — On dit que dans les transports de sa joie, il n'est plus maître de lui-même. Il se jette aux pieds de son pere, les arrose de ses larmes : Mylord, s'écrie-t-il, que puis-je pour répondre à l'excès de votre ten-

dreſſe, de vos ſoins paternels? O! mon pere, c'eſt de vous que je tiens la vie; je vous dois plus encore, je vous dois l'objet qui en ſera le bonheur. — Arrête! s'écrie la Princeſſe, en verſant un torrent de larmes. Eh! tu ne crains point, barbare Fanny, de me donner la mort, par ce récit trop fidele de ce qu'ont pu l'audace & la fourberie?... Northumberland fut toujours un monſtre à mes yeux; mais ſon fils.... mais Guilfort.... il avoit tous les dehors de la vertu. Je lui croyois de la candeur, de la ſenſibilité; je me plaiſois à penſer qu'il m'aimoit, qu'il étoit digne du rang auquel mon cœur le deſtinoit. Fanny, ajouta Marie, d'une voix tremblante, ne m'abandonne pas.... mon ame éprouve les plus violentes ſecouſſes.... je me ſens affoiblir.... il me ſemble que les ombres de la mort.... Elle ne put achever; ſes yeux ſe fermerent, une pâleur livide couvrit ſes traits; & Fanny, croyant que ſa maîtreſſe touchoit à ſa derniere heure, pouſſa un cri de déſeſpoir.

Cependant, les ſoins de cette confidente rappellent la Princeſſe à la vie. La douleur ranime ſes ſens, le courroux éclate dans ſes regards; elle ſe leve & s'habille dans un morne ſilence; il n'échappe que ces mots à ſa ſombre fureur: Puiſque l'Angleterre a produit de tels monſtres,

ſans doute, elle ſuſcitera des bourreaux pour les détruire.

Dans le premier accès de ſon impétueuſe colere, elle auroit voulu rencontrer Northumberland. Sa fierté eût été ſatisfaite, d'abaiſſer l'orgueil de ce Miniſtre par des reproches humiliants, par des dédains affectés; mais l'amour l'éclairant ſur ſes véritables intérêts, elle préféra de diſſimuler ſon reſſentiment. Elle ſe flattoit d'avoir encore aſſez de crédit ſur ſon frere, pour lui faire révoquer le conſentement qu'il avoit donné au mariage de Jeanne & de Guilfort. Soutenue par un reſte d'eſpérance, elle tourne ſes pas vers l'appartement d'Edouard : ſa démarche avoit été prévenue par ſon ennemi. Soit que Northumberland eût corrompu le zele des gardes, ſoit qu'en effet il eût ſurpris un ordre à ſon Maître, Marie ne put avoir accès auprès du Roi.

Une femme, née au plus haut rang, élevée à l'ombre du trône, accoutumée à ſatisfaire juſqu'à ſes moindres caprices, deſtinée à régner ſur un peuple entier, à ſe faire obéir avec un empire abſolu, ne pardonne point les effets d'une telle impudence. Le dépit & la haine de la Princeſſe s'exhalerent alors en propos injurieux, & contre Northumberland, & contre Edouard lui-même. Le premier n'étoit, à ſes

yeux, que le plus vil des hommes; le second, que le plus foible des Rois.

Elle voulut faire parvenir ses plaintes à son frere par deux ou trois courtisans qu'elle espéroit mettre dans ses intérêts à force de présents & sur-tout de magnifiques promesses ; mais le ridicule fut le moins sensible des maux qui lui attirerent ces démarches. La crainte & la flatterie en eurent bientôt porté la nouvelle à Northumberland. Ce Ministre, moins étonné des efforts de Marie, que satisfait de trouver encore une occasion de lui nuire, ne manqua pas de prêter à ces intrigues, seul fruit du délire de l'amour, les couleurs de la rébellion : Seigneur, dit-il à son Maître, la Princesse cherche à se former un parti, pour contrebalancer votre puissance légitime. Les propositions qu'elle a faites au Comte de Sussex, au Lord Warton, à votre Secretaire Cécil, ne permettent pas d'en douter. Ce n'est que par un coup d'autorité que vous pouvez arrêter les odieuses entreprises de cette femme turbulente.

Tout acte de sévérité répugnoit au caractere du sensible Edouard. Il ne peut entendre, sans frémir, le rapport de son Ministre. Celui-ci, jaloux de se faire un mérite de l'acte même d'injustice qu'il sollicitoit, sembla partager la peine du Roi. Il porta la fourberie jusqu'à verser

des larmes, en ajoutant ces mots : Je ſens tout ce qu'il en doit coûter au cœur d'un frere, Seigneur ; & je vous ſupplie de regarder la repréſentation que vous fait votre Miniſtre en cet inſtant, comme le témoignage le moins équivoque du zele qui l'anime pour le ſervice de votre Majeſté.

Northumberland ſut employer avec tant d'art les reſſources de ſon éloquence naturelle ; il préſenta les intrigues de Marie ſous un aſpect ſi redoutable, que le ſort de cette Princeſſe fut remis entre les mains de ſon plus cruel ennemi.

Si le favori d'Edouard eût aſſez-tôt prévu qu'un penchant invincible pour Guilfort entraînoit Marie, que de crimes & de tortures il ſe ſeroit épargné ! Northumberland cherchoit à commander ; il lui importoit peu que ce fût au nom de Jeanne ou de Marie ; & il ne lui en auroit pas plus coûté d'employer, pour y parvenir, les dehors de la vertu que le vice à découvert. Lorſque les circonſtances l'éclairerent, elles ne lui permirent plus de revenir ſur ſes pas ; le haſarder même, c'eût été s'expoſer à voir détruire juſqu'aux fondements de ſes projets. Il ne lui reſte donc qu'à ſuivre le plan qu'il a tracé. La liberté de Marie lui porte ombrage ; il croit devoir prendre des meſures contre les efforts de cette Princeſſe : auſſi-tôt elle eſt conſti-

tuée prisonniere dans la tour de Londres. On lui interdit jusqu'aux moyens de faire parvenir à son frere ses plaintes & sa justification. Elle n'a que Fanny pour confidente de ses maux, & témoin de ses fureurs : Il suffit, cruels, s'écrie-t-elle à la vue du ténébreux asyle qu'on lui a préparé, il suffit ; mais craignez que je survive à ce dernier coup de votre audace !... Fanny, la situation de mon ame n'excite-t-elle pas ta pitié ? Il me semble que tu pourrois.... Non ; je veux vivre pour me venger. Le pere, le fils, l'amante ; qu'ils tremblent !... Je les immolerai tous.

Edouard, que les liens de la plus tendre amitié unissoient à Jeanne Gray, s'étoit réservé le plaisir d'annoncer lui-même à cette jeune amante, la nouvelle de son mariage avec Dudley. Il sembla perdre alors jusqu'au souvenir des maux dont il étoit accablé : Je ne suis point étonné, Madame, lui dit-il, que vous ayiez inspiré l'amour le plus vif à Guilfort. Tant de charmes, de talents & de vertus ont produit sur un cœur honnête l'effet qu'on en devoit attendre. Après m'être assuré de vos sentiments, j'ai souscrit l'acte de votre union : & je rends graces au Ciel, d'avoir suffisamment prolongé mes jours pour me rendre l'arbitre & le témoin de votre félicité. Vous pouvez dès ce moment regarder

Guilfort comme votre époux, & choisir entre les premiers emplois de ma Cour, celui dont vous jugerez à propos de le revêtir. — Si, par les bienfaits sans nombre que vous avez répandus sur ma famille, Seigneur, & par les bontés particulieres dont il vous a plu de me combler, vous ne m'aviez fait sentir de quel prix sont la confiance & l'amitié de mon Roi, je vous répondrois que Guilfort suffit à mon bonheur, que, satisfaite de vivre avec lui dans la retraite, mon ambition se borne à lui plaire. Mais la nouvelle faveur que je reçois de vous, en ce jour, impose un nouveau tribut à ma reconnoissance. Ce n'est point à moi, Seigneur, à prescrire le rang que doit tenir mon époux auprès de votre Majesté. Qu'il concoure avec son pere à faire observer les loix du Royaume, qu'il soit parmi les Anglois l'interprète de vos volontés, ou qu'il aille signaler sa bravoure contre vos ennemis, mourir, s'il le faut, pour assurer les droits de votre Couronne, je n'en murmurerai point: c'est à vous à commander, Seigneur.

Jeanne s'étoit énoncée du ton le plus grave. Edouard crut même appercevoir quelqu'altération dans les traits de sa jeune amie. Il lui en fit des reproches, & le pria d'en découvrir le motif: Je ne dissimulerai point à Votre Majesté, répondit-elle, que ce jour seroit le plus beau de

ma vie, ſi, par votre ordre, la Princeſſe... — Je dois punir les rebelles, interrompit le Monarque avec fermeté.... Au reſte, Madame, les circonſtances ne vous ont pas encore permis de ſentir quels maux peut occaſionner dans un état, l'eſprit ſéditieux d'une telle femme. N'oubliez jamais qu'en ſe donnant des maîtres, les peuples ne voulurent que s'aſſurer du repos. — Pardonnez, Seigneur, reprit la belle de Dorſet, couvrant d'une main ſes yeux baignés de larmes ; pardonnez, mais Jeanne ne peut ſe livrer au plaiſir, quand la voix des infortunés ſe fait entendre à ſon cœur. — Ne cherchez point à émouvoir une ame trop ſenſible en faveur d'une ingrate : je le ſais, il n'a pas dépendu de Marie d'arracher à ſon frere un ſceptre qu'il porte légitimement. — Sa conduite peut n'avoir que l'apparence du crime ; & vos Miniſtres, entraînés par un zele trop ardent, ont cru voir de la témérité dans ſes démarches, quand elles ne ſont peut-être que l'effet d'un délire momentané, des preſtiges paſſagers d'un amour malheureux.... Eh! qu'il eſt dur, ajouta-t-elle, avec un profond ſoupir, qu'il eſt cruel, Seigneur, de renoncer à l'objet de ſa tendreſſe !

Jeanne fit alors au Roi, le récit ingénu de ſes amours ; avec la même candeur, elle lui ra-

conta ce qu'elle avoit appris de la paſſion de Marie pour Guilfort; elle employa des couleurs ſi vives, à peindre l'état de la Princeſſe, qu'Edouard en fut touché. Ses pleurs ſe mêlerent à ceux de Jeanne; & la liberté de Marie fut le prix des généreuſes ſollicitations de ſa rivale.

Ces détails s'étoient paſſés à l'inſu de Northumberland. Il ne put les apprendre ſans frémir de colere: Quoi! dit-il en lui-même, Jeanne ne ſauroit-elle donc abandonner à mon expérience le ſoin de ſa fortune? Elle eſt trop jeune encore pour pénétrer dans les replis de ma politique; un jour elle apprendra ce que firent pour ſon élévation mon adreſſe & ma prudence. Quel brillant avenir j'apperçois! mais à quel prix il aura fallu l'acheter!... Renferme-toi dans mon ame, trop dangereux ſecret: qu'un voile impénétrable couvre mes projets.

En effet, loin de laiſſer entrevoir que des raiſons particulieres l'euſſent engagé à ſolliciter la captivité de Marie, il s'accuſa publiquement de trop de prévoyance; il applaudit à la ſenſibilité de Jeanne, à la conduite d'Edouard.

Cependant la Princeſſe recouvre ſa liberté. Elle ne voit dans cet événement qu'un trait de juſtice de la part de ſon frere. Aucune apparence ne lui faiſoit ſoupçonner les démarches que Jeanne avoit faites.

On étoit à la veille du mariage de Guilfort. Le Roi vouloit que les fêtes se donnassent dans son Palais. Les Princesses furent priées de s'y trouver; & cette invitation parut un nouvel outrage aux yeux de Marie. Dès-lors, le séjour de Londres lui devint odieux. Elisabeth, sa sœur, partagea son ressentiment; elles abandonnerent la Cour, & se retirerent ensemble dans le Devonshire; l'aînée emportant avec elle sa haine & ses fureurs, nourrissant encore dans son ame un feu que le temps & les contradictions n'avoient fait qu'irriter.

Tandis qu'errante au fond d'une Province, Marie se repaît du desir de se venger, & de l'espérance de régner bientôt, Northumberland, par des crimes sourds, ne travaille qu'à s'assurer des avenues du trône. Guidé par les mêmes principes, il est toujours l'appui du vice, & l'oppresseur de la vertu.

Jeanne & Guilfort, devenus heureux par le lien qui les unit, ont obtenu des bontés du Roi l'agrément de passer quelques mois dans une t erre située près de Londres.

C'est-là que, livrés à eux-mêmes, & quoiqu'époux toujours amants, ils voyent les plus beaux jours s'écouler au sein de la paix & de l'innocence. Guilfort signale tous les instants de sa vie par ses soins assidus, par son empressement

à voler au-devant des desirs de Jeanne; & les douces caresses qu'il en reçoit, sont l'inestimable récompense de son zele. Quelquefois ils se rappelloient, & toujours avec délices, de combien de soupirs & de larmes ils avoient payé leur félicité : Ah! Guilfort, s'écrioit Jeanne, qu'il m'en coûtoit de te cacher ma tendresse! A peine je te vis, que tu me devins cher; ton cœur me sembloit d'un prix infini... Je le possede enfin, ce cœur; il est à moi, à moi seule; oui, tu seras à jamais mon époux, mon amant & mon ami. — Heureux par toi, par ton amour, interrompoit Guilfort, tu es la source de mes plaisirs les plus purs. Je ne puis me lasser de rendre hommage à tes charmes, à tes vertus. Plus je te vois, & plus tu acquiers d'empire sur mon ame. Avant que le sort nous eût unis, je ne croyois pas qu'il fut possible de t'aimer davantage, & maintenant je t'aime cent fois plus qu'alors. De précieuses larmes interrompoient ces entretiens : c'étoit un tribut que la nature payoit à la tendresse.

Avec une ame sensible, un penchant naturel à faire le bien, une connoissance parfaite de ses devoirs, Jeanne éprouvoit la plus vive satisfaction, quand elle pouvoit exercer sa générosité Guilfort secondoit les vues de sa jeune épouse, en suivant son exemple. Loin de se rendre inac-

cessibles à l'infortuné, ils alloient le chercher jusques dans son humble réduit. Il suffisoit d'être homme, & sur-tout malheureux, pour avoir des droits à leur bienfaisance : il n'étoit pas un seul de leurs vassaux qui n'eût à se louer en particulier de témoignages de bonté qu'il en avoit reçus; aussi, tous cherchoient-ils avec empressement l'occasion de manifester les sentiments de reconnoissance & d'amour dont ils étoient pénétrés. Jeanne & Guilfort ne pouvoient sortir du château, qu'ils ne vissent accourir & s'empresser autour d'eux les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards mêmes. On les combloit de bénédictions; on invoquoit le Ciel en leur faveur; on lui demandoit pour eux des années sans nombre, des jours sereins, une postérité qui leur ressemblât. De retour chez soi : Oh! s'écrioit-on, comment de si bons Seigneurs ne regnent-ils pas sur le Royaume, sur l'univers entier? Tous les hommes seroient heureux.

L'hymen les enchaînoit depuis quelques mois, lorsque Jeanne s'apperçut que ces premiers nœuds alloient être resserrés par un nouveau lien. Elle ne put assez tôt en faire confidence à Guilfort : Cher époux, lui dit-elle, en le pressant dans ses bras, félicite-moi, applaudis à ton bonheur; tu me demandois un gage de ma ten-

dresse, hé bien.... — Comment!... il feroit vrai... — Je suis mere, Guilfort. En disant ces mots, elle baissa les yeux, & pencha la tête sur le sein de son époux. Celui-ci ne pouvoit exprimer sa joie par ses paroles; son silence, ses pleurs, ses caresses, n'étoient-ils pas assez éloquents!

Cette nouvelle se répandit sur le champ dans le château; elle eut bientôt pénétré jusqu'aux habitants des villages voisins: Quelle charmante perspective, s'écrioient-ils! nos enfants feront heureux comme nous: Jeanne nous annonce l'héritier de sa fortune & de ses vertus. Si c'est une fille, reprenoient les uns, puisse-t-elle ressembler à sa mere! La beauté, la candeur, l'humanité, feront son partage. Si c'est un fils, interrompoient les autres, plaise au Ciel qu'il soit juste, compatissant, généreux comme son pere?

Ils s'assemblent, & nomment un certain nombre de jeunes gens d'entr'eux, de l'un & de l'autre sexe, pour aller féliciter Jeanne & Guilfort, sur un événement qui les comble tous d'alégresse. Ceux qui ne peuvent être de cette joyeuse députation, ceux que l'âge, les infirmités ou les devoirs domestiques retiennent, chargent leurs amis, leurs voisins, de présents pour Jeanne; ils leurs confient les prémices de leurs

bergeries, les plus beaux fruits de leurs vergers, ce qu'ils ont de plus digne d'être offert.

Les jeunes époux furent d'autant plus sensibles à cette démarche, qu'elle n'étoit point l'effet d'un droit ou d'une coutume bisarres : c'étoit l'hommage des cœurs. Guilfort se trouvoit embarrassé; il ne savoit comment reconnoître le zele officieux de ses vassaux, lorsque Jeanne lui proposa d'assigner une dot à vingt-quatre jeunes filles, qui se choisirent un pareil nombre d'époux: c'est ainsi qu'en un seul jour, & dans un très-petit canton, l'hymen couronna les vœux de plusieurs amants. Depuis que Jeanne & Guilfort habitoient cette terre, on eût dit qu'elle étoit devenue le séjour favori de l'innocence & du bonheur; mais la maladie d'Edouard les rappella bientôt à la Cour.

Plus ce Prince paroissoit toucher de près à sa fin, & plus Northumberland affectoit d'intérêt à sa conservation. Il ne le quittoit plus. Par son ordre, les appartements étoient interdits à tous les Seigneurs de la Cour. Ce Ministre, qui n'ignoroit pas combien de difficultés il auroit à surmonter, avoit soigneusement caché les mesures qu'il avoit prises avec le Roi, en faveur de Jeanne Gray. Il vouloit, avant de les déclarer, que les Princesses Marie & Elisabeth fussent en son pouvoir; il avoit eu même la précaution

d'engager le Confeil à leur écrire au nom du Prince. On les invitoit de fa part à fe rendre auprès de lui, fous prétexte que fon état ne lui permettoit plus de régner par lui-même; que leurs foins, leurs confeils lui étoient néceffaires. Le Roi mourut avant leur arrivée; mais Northumberland tint cet événement fecret, pour attirer les deux Princeffes dans le piege qu'il leur avoit tendu. Marie n'étoit plus qu'à trois milles de la Cour, lorfque le Comte d'Arundel la fit avertir du danger dont elle étoit menacée.

Quels revers! Marie ne foupçonnoit rien. Elle ne croyoit trouver aucun obftacle à monter fur le trône de fes peres: fa naiffance, le teftament de Henri font les garants de fes droits. A la nouvelle de ce dernier attentat, elle demeure interdite; elle pâlit de crainte, frémit de furprife & de rage; tout ce qu'elle a fouffert de l'infolence de Northumberland, fe repréfente à fon imagination; les divers mouvements de fon ancienne fureur fe renouvellent à la fois. Elle fe croit dans les fers de fon ennemi; fes efprits s'égarent: elle veut fe donner la mort; mais la tremblante Fanny retient le bras qui dirigeoit le poignard vers le cœur de fa maîtreffe; Marie tombe, fe releve, parcourt l'appartement à grands pas; elle pouffe des cris, des hurlements effroyables; infulte à la mémoire de fon frere par

des reproches ſanglants, outrage le Ciel même par des blaſphêmes. Elle ne prononce qu'en frémiſſant le nom de l'uſurpateur, du lâche, du traître Northumberland; elle conjure l'enfer de s'armer pour elle contre le plus vil des ſcélérats. Ces tranſports multipliés d'une horrible colere affoibliſſent ſes ſens; elle veut parler encore, & ſa voix ſe refuſe à ſes efforts. Fanny profite de cet inſtant pour repréſenter à Marie que le voiſinage de ſon ennemi peut lui devenir funeſte, qu'il eſt des moyens de venger l'outrage qu'elle reçoit, & punir le rebelle qui en eſt l'auteur. La Princeſſe conçoit auſſi-tôt le projet de paſſer dans le Duché de Suffolk, & d'y lever une armée. Elle part. Le long de ſa route, dans les villages qu'elle traverſe, par-tout où elle voit des perſonnes aſſemblées : Mes enfants, les Dudley ont mis le comble à leurs forfaits; vous voyez une Princeſſe malheureuſe, fugitive : & c'eſt la fille de vos Rois, l'héritiere d'Edouard, votre Reine légitime. Je voulois régner pour le bonheur des Anglois; le titre le plus flatteur pour moi eût été celui de mere de la patrie. Mes enfants, armez-vous, & ſuivez mes traces. Combattant ſous de favorables auſpices, le deſtin vous ſecondera, & bientôt la victoire couronnera vos généreux efforts. Kenning-Hall eſt le rendez-vous de mes ſujets, des bons citoyens, des Anglois.

La chaleur que mettoit Marie dans ses discours, les promesses qu'elle faisoit au peuple, la haine pour Northumberland, & surtout l'intérêt qu'inspire une femme malheureuse, ne tarderent pas à lui former un parti nombreux. A son arrivée dans le Duché de Suffolk, elle se vit à la tête d'une puissante armée, que la Noblesse de cette Province venoit journellement grossir & fortifier. Elle écrivit alors aux Grands d'Angleterre, pour leur ordonner de prendre sa défense & celle de sa couronne. Elle dépêcha un courier au Conseil, & lui manda que la mort d'Edouard n'étoit plus un secret pour elle, qu'il eût donc à donner sur le champ les ordres nécessaires pour qu'elle fût proclamée Reine.

Northumberland jugea qu'une plus longue dissimulation seroit inutile. Il convoque les principaux Magistrats, leur fait la lecture du testament d'Edouard, & les force de le suivre à la tour (*), où, sous quelque spécieux prétexte, il avoit attiré Jeanne Gray. Il la salua le premier, avec tout le respect & le cérémonial que l'on doit à sa Souveraine.

(*) Il étoit alors d'usage pour les Rois d'Angleterre, de passer les premiers jours de leur avénement à la couronne, dans la tour. *Hist. de la Mais. de Tud. par M. Hume. Tome III.*

Jeanne ignoroit ce que le feu Roi avoit fait pour elle. Son ame, remplie de tendresse pour un époux digne d'en être l'objet, ne s'étoit jamais ouverte aux flatteuses chimeres de l'ambition. L'offre d'un trône n'eut rien de séduisant à ses yeux : elle eut même le courage de le refuser. Les droits des deux filles de Henri VIII lui paroissoient préférables aux siens ; & elle marqua le desir le plus sincere de ne pas renoncer à l'état où le sort l'avoit fait naître.

Northumberland, qui n'avoit pas prévu la résistance qu'apporteroit Jeanne à l'exécution de ses desseins, qui ne concevoit pas que l'on pût se refuser au plaisir de commander, de voir un peuple entier ramper au pied du trône que l'on occupe, d'appesantir à son gré le joug d'une nation, d'imposer arbitrairement des loix, & de faire respecter son rang plutôt que ses vertus ; Northumberland est troublé par la constance de Jeanne à refuser une couronne qu'on lui présente. C'est inutilement qu'il en releve les trompeurs avantages, qu'il étale d'un air imposant & propre à séduire, tout ce que le diadême a de flatteur : Jeanne n'en est point éblouie ; elle oppose toujours la même fermeté aux captieux discours de l'usurpateur. Il ne lui reste plus qu'à faire mouvoir dans le cœur de son innocente victime, les puissants ressorts de l'amour conjugal, de la

tendreſſe paternelle : & Guilfort paroît : le Duc, la Ducheſſe de Suffolk l'accompagnent. Tous trois étoient vertueux ; l'époux de Jeanne, ſur-tout, ne s'étoit jamais écarté de la douce habitude de faire le bien ; mais il eſt des circonſtances où les vertus ordinaires ne ſuffiſent pas, où il n'appartient qu'à l'héroïſme de triompher.

Ici ſe livrent de ſublimes combats dans l'ame de la belle de Dorſet. La nature eſt aux priſes avec l'attachement à la juſtice. Jeanne allegue ſans ceſſe les droits de Marie, les devoirs qu'impoſe la Royauté, ſon inſuffiſance, la médiocrité de ſes talents ; elle ne ſe conſoleroit jamais d'avoir répandu le ſang d'un ſeul citoyen, pour affermir ſa puiſſance. Alors ſon pere, ſa mere, ſon époux en larmes, tombent à ſes pieds, font retentir juſques dans ſon cœur les noms ſacrés de patrie, d'humanité ; ils lui parlent des vœux du peuple qui bénit d'avance les beaux jours de ſon regne ; ils lui retracent ce qu'ils auroient à redouter de la vengeance de Marie, ſi l'autorité tomboit entre ſes mains. Le vieux Suffolk lui montre ſes cheveux blanchis ſous les armes, ſon corps couvert des bleſſures qu'il a reçues pour la défenſe de la Couronne : Ma fille, ſens-tu ce qu'il en coûteroit à ma fierté, au noble orgueil d'un vieux ſoldat, pour ſe plier aux caprices

d'une femme arrogante ? Comme elle, tu es issue d'une famille illuſtre : les ancêtres de ta mere étoient des Rois ; mes aïeux étoient des Héros. Si le teſtament d'Edouard ne ſuffit pas pour établir tes droits, les ſervices que tes peres ont rendus à l'Etat, te les ont acquis ; moi-même je les ai payés de mon ſang.... Ma fille, tu me vois à tes genoux : & c'eſt la premiere fois que, dans cette attitude, Dorſet à ſollicité quelque grace. — Jeanne, avec émotion, ô ! mon pere. Elle jette les yeux ſur ſon époux, ſoupire, court eſſuyer ſes larmes : Tu le veux auſſi ! — Je t'en conjure par l'objet que tu portes dans ton ſein. — Elle le contemple avec tendreſſe : Ah ! Guilfort ! tu les as donc oubliés ces moments heureux, où, dans les premiers tranſports de ton amour, tu me diſois que le ſoin de me plaire t'occuperoit tous les jours de ta vie ; que j'étois pour toi la ſource du bonheur le plus pur ; que notre union avoit mis le comble à ta félicité : tu les as oubliés ! & maintenant il ne te ſuffit plus de régner ſur le cœur de ton épouſe. Ton ame cherche un nouvel aliment, & c'eſt aux preſtiges de l'ambition que tu l'abandonnes.... Marie t'aimoit : que ne m'immolois-tu dès-lors ! Tu ſerois l'époux d'une Reine légitime ; &, depuis long-temps, la douleur de t'avoir perdu m'auroit entraînée dans le tombeau.

Vaincue

Vaincue par les prieres & par les larmes, plutôt que par les raiſons de ſon pere & de ſon époux : Vous l'exigez donc encore?... Hé bien, ajouta-t-elle, en indiquant à Guilfort le ſiege ſur lequel étoient étalés les ornements de la Royauté, hé bien, j'accepte cette couronne; mais à condition que tu ſeras aſſez généreux pour en partager avec moi les pénibles devoirs, en même-temps que les vains honneurs.

Jeanne Gray, revêtue de la pourpre, ne cherche plus qu'à s'en rendre digne, par l'exercice des vertus, qui, ſeules, devroient immortaliſer les Rois : la bienfaiſance & la juſtice. Elle donne ſes premiers ſoins à réformer les abus du luxe, devenus onéreux au peuple. La pompe qui l'environne l'importune déja. Le lendemain de ſon couronnement, elle apperçut une garde nombreuſe aux portes de la tour, & s'en plaignit à ſon époux : Cher Guilfort, tu m'as flattée de la douce eſpérance que je régnerois ſur le cœur des Anglois; tu me diſois que la voix du peuple m'appelloit au trône : & c'eſt avec ſurpriſe que je vois ces braves défenſeurs des limites de l'Etat, entourer ce palais, interdire peut-être mon approche au malheureux que je pourrois ſecourir. Daigne leur aſſigner un poſte plus convenable au noble métier qu'ils profeſſent; dis-leur qu'un bon pere, au ſein de ſa famille, n'a

point de garde plus sûre que le cœur de ses enfants.

Les membres du Conseil assemblés dans la tour, & devenus, pour ainsi dire, prisonniers de Northumberland, firent expédier l'ordre de proclamer Reine dans tout le Royaume, la fille de Suffolk; mais on ne leur obéit qu'à Londres & dans les environs. Nulle acclamation ne se fit entendre; & tandis que les habitants de la Capitale écoutoient les hérauts dans un triste silence, Marie s'approchoit à la tête de son armée. Une flotte que le pere de Guilfort avoit envoyée à la hauteur des côtes de Suffolk, fut jettée dans Yarmouth par une tempête, & se déclara pour Marie.

Northumberland, jusqu'alors aveuglé par l'ambition, s'apperçoit enfin du danger. Il leve promptement des troupes, & les rassemble dans Londres; il se transporte auprès des Conseillers, cherche à les éblouir par son éloquence & ses promesses. Il voudroit se dissimuler en vain que leur docilité n'ait pas été jusqu'ici l'effet de leur crainte & de ses artifices : il les conjure de ne le pas abandonner. Sur le point d'aller combattre, il les voit encore, & leur fait réitérer les protestations de leur attachement.

Mais à peine a-t-il passé les barrieres de la Capitale, qu'ils rentrent d'eux-mêmes au Conseil.

Le Comte d'Arundel ouvre la conférence par un tableau frappant de l'injuſtice & de la cruauté de Dudley, de ſon inſatiable avarice, de l'entrepriſe criminelle qu'il a tramée, & dans laquelle Il a eu la coupable adreſſe d'envelopper le Conſeil. Arundel les exhorte à rendre promptement à leur Souveraine légitime les témoignages d'obéiſſance & de fidélité qui lui ſont dus. L'émotion que produiſit ce diſcours fut ſecondée par le Lord Pembroke : il porta la main ſur la garde de ſon épée, & jura qu'il étoit prêt à combattre tous ceux qui ſeroient d'un avis différent. On mande ſur le champ le Maire & les Echevins de Londres ; Marie eſt proclamée, & le peuple exprime ſa joie par ſes applaudiſſements.

Dudley marchoit à la tête de ſes troupes ; Guilfort & Suffolk l'accompagnoient. Perſuadés que leur ſalut dépend du ſuccès de cette journée, ils jurent de vaincre ou de périr. Déja l'armée de la Princeſſe, trois fois ſupérieure en nombre à la leur, ſe montre à travers un nuage de pouſſiere : déja les deux partis ne ſont plus qu'à la portée du trait ; le ſignal eſt donné, & le combat commence. On voyoit Marie, l'épée à la main, parcourir les rangs, animer ſes ſoldats, faire des prodiges de valeur. Elle apperçoit Northumberland, lance ſur lui un regard terrible, &, par un geſte de défi, le provoque à un combat

ſingulier ; elle eſt prête à s'élancer ſur ſon ennemi ; mais quelques Officiers l'arrêtent, & moderent ſon ardeur impétueuſe.

Guilfort, que ſoutenoient la fougue de la jeuneſſe, l'amour & l'ambition, combat à côté de ſon beau-pere, & ſeconde par des traits d'une bravoure inouie, l'intrépide audace de ce vieux Capitaine. Suffolk, inſtruit aux combats par une expérience de ſoixante ans, maintenoit le bon ordre, par ſes conſeils, dans cette troupe mal diſciplinée : elle fut même ſur le point de vaincre. Enhardi par cet inſtant de ſuccès, Guilfort ſe détache, s'avance ſeul vers les Comtes de Barth & de Suſſex, favoris de Marie, & d'un ſeul coup les renverſe à la fois. Mais à peine il a repris ſon rang, une fleche ſiffle à ſes côtés, une gerbe de ſang arroſe ſon braſſard, il entend un profond ſoupir, ſe tourne : & le vénérable Suffolk eſt noyé dans ſon ſang. Guilfort entend de nouveaux cris : c'eſt la voix de ſon pere ; il vole pour le ſecourir, & Northumberland eſt déja priſonnier. Cet événement, la mort de Suffolk ont répandn la terreur dans l'ame des ſoldats ; les uns ſe rendent lâchement ; les autres prennent la fuite : en vain Guilfort cherche à les rallier ; la bataille eſt perdue : Marie triomphe.

L'infortunée Jeanne, iſolée dans un vaſte

palais, abymée dans la douleur, en proie à de mortelles inquiétudes ſur le ſort de ſon époux & de ſon pere, tantôt s'accuſe ſeule de ſes maux & de ceux que l'avenir lui prépare; tantôt elle en fait intérieurement de timides reproches à ſon cher Guilfort. Elle voudroit, au prix de ſon ſang, racheter les beaux jours de leur retraite; elle ne peut ſe diſſimuler plus long-temps les diſpoſitions du peuple : dans ſes tranſports d'allégreſſe, il a fait retentir le nom de Marie juſqu'aux portes du palais. La belle Suffolk voit ſa deſtinée, la vie de ſon époux, celle de ſon pere abandonnées aux caprices de la fortune. Ses beaux yeux ſe rempliſſent de larmes : Cher Guilfort, s'écrie-t-elle, en trompant mon aveugle confiance, tu t'abuſois toi-même.... Guilfort, ſi tu vis encore, ſi ma voix peut ſe faire entendre juſqu'à ton cœur, conſerve tes jours pour une épouſe qui t'adore, pour un enfant peut-être malheureux, hélas! avant même que d'être né... Ciel! je friſſonne; quelle affreuſe image!... il me ſemble.... Guilfort, ce n'eſt ſans doute qu'une illuſion.... elle eſt horrible! Il me ſemble voir un reſpectable vieillard : & c'eſt mon pere! étendu ſur le champ de bataille à tes côtés. Ses habits, ſa chevelure ſont ſouillés de ſang : tu voudrois en vain le rappeller à la vie.... Mon pere, mon époux, vous m'aimez,

& vous avez pu m'exposer à ces doutes cruels!... Ah ! dès ce moment, je vous en conjure, renoncez pour jamais à vos projets d'élévation; quittons ces vains ornements dont l'éclat attriste mon ame ; rentrons au sein des tranquilles plaisirs, qu'autrefois nous avons su goûter. Guilfort, mon amour te dédommagera de ce foible sacrifice : & le tien, je le préfére à toutes les couronnes : il m'est plus doux de t'obéir, que de commander à l'univers.

Un bruit se fait entendre, la porte s'ouvre : c'est Guilfort. Il est pâle, tremblant; il veut parler, sa voix se perd dans sa douleur. Jeanne court à lui, se précipite dans ses bras, le presse contre son sein : Je te revois, cher époux, je te revois; il m'est encore permis de te prodiguer mes plus tendres caresses. Guilfort, & mon pere ? où est-il ?... Guilfort, mon pere ? je te demande mon pere.... tu me fais frémir... Quoi ! tu reviens sans mon pere ! (Guilfort me répond que par un geste de désespoir.) Ciel ! il n'est plus ! Cruels ! rendez-moi donc mon pere ! — Je n'ai pu ni le venger, ni mourir. — Tu voulois mourir, barbare !.. & cet enfant !

Elle tombe évanouie. Guilfort demeure immobile; ses yeux secs, égarés, restent attachés sur son épouse.

Marie triomphante rentroit dans Londres, &

goûtoit déja les premiers fruits de sa vengeance. Northumberland, chargé de fers, la précédoit: & ce spectacle l'enivroit d'un plaisir inhumain. A la porte de la tour, elle ordonne de le conduire au plus sombre cachot, d'appesantir encore ses chaînes, & de hâter son supplice. Lorsqu'on lut au sacrilege Northumberland sa sentenee de mort, on le vit se précipiter aux pieds du Comte d'Arundel, son implacable ennemi, lui demander bassement la vie, offrir, à ce prix, de changer de Religion, & rejetter sur ses enfants mêmes, les crimes dont il avoit souillé sa carriere.

L'inexorable Marie se promet de hâter & d'assouvir sa vengeance sur ses deux victimes. Elle voudroit que, dès cette heure, l'échafaud fût dressé, les voir passer devant elle courbées sous le poids des chaînes, allant à la mort; elle voudroit, dans les transports de sa fureur, elle voudroit elle-même aller chercher dans les flancs de sa rivale une troisieme victime. Elle le commettroit, ce forfait atroce; mais la crainte du peuple l'arrête. Bientôt par son ordre, une troupe de soldats, farouches ministres de ses cruautés, se rend auprès des jeunes époux.

Ils se tenoient étroitement embrassés: Ah! Guilfort, disoit Jeanne, peux-tu croire que je ressente moins vivement que toi, les maux dont

nous ſommes accablés. Je te verrois malheureux, toi, mon Guilfort, le plus tendre, la plus chere partie de moi-même, & j'y ſerois inſenſible!... Ce trône, il eſt vrai, je le quitte avec indifférence; mais je prévois... Non, je n'ajouterai point à tes peines, par de cruelles images... La parole... les larmes, tout ſe refuſe à ſoulager mon déſeſpoir... Guilfort, place ta main ſur mon cœur: qu'annoncent ces rapides mouvements? Il me ſemble que mon ame s'élance vers le ciel, où, réunie à la tienne, elle doit repoſer en paix.

On les interrompt pour les charger de fers: Cruel! arrêtez! s'écrie la jeune ſuffolk. Si c'eſt un crime d'avoir porté la couronne, je ſuis ſeule coupable; Guilfort eſt innocent. Barbares, vous ne craignez point de l'accabler du poids énorme de ces chaînes, ajoutez plutôt aux miennes; mais ſes plaintes ſont inutiles. Elle ſe débat, voudroit ſe dégager, ſecourir ſon époux; elle ſe meurtrit le ſein. Guilfort s'en apperçoit: Au nom du Ciel! n'oublies pas que tu es mere. On les ſépare; on les enſevelit dans le fond d'un cachot.

Guilfort, abattu par tant de revers, n'écoute plus que ſon déſeſpoir. Tantôt il erre en ſilence au milieu de ſa ſombre demeure; tantôt il retombe ſur ſes chaînes, immobile & mourant.

Son imagination ne lui repréſente que de ſiniſtres objets : il voit ſa jeune épouſe en proie à toutes les horreurs de l'eſclavage; il la voit dénuée des plus foibles ſecours, ſur le point d'expirer dans les douleurs de l'enfantement; il voit Marie épuiſer à ſon gré, ſur Jeanne & ſur lui, tout ce que la cruauté peut inventer d'atroce; il la voit, aſſiſe ſur le trône qu'il occupoit, jouir de ſa fortune avec arrogance. Le faſte dont il étoit environné s'eſt changé pour lui en la plus affreuſe miſere : ſes mains ne ſe portent plus que ſur des fers; ſes yeux n'apperçoivent plus que la voûte d'un rocher humide : l'air qu'il reſpire eſt infect.

Cependant, les voûtes de la priſon retentiſſent du bruit des verroux; paroît un ſatellite, miniſtre de la haine ingénieuſe de Marie. Guilfort apprend qu'il eſt pere; ſon ame ſe trouble; un torrent de larmes coule de ſes yeux; il ſe traîne vers le garde, tombe à ſes pieds : Puiſque vous êtes homme, & pere peut-être, vous ne me refuſerez pas la vue de mon épouſe & de mon fils. Le ſoldat jette ſur lui un regard de mépris, & s'éloigne. Guilfort, furieux, s'agite & ſe roule ſur la terre, pouſſe d'affreux hurlements. Mais bientôt, épuiſé de fureur, il tombe; ſes membres ſe roidiſſent, ſon ſang circule à peine : il n'exiſte que pour ſentir combien il eſt malheureux.

Jeanne ſupportoit avec plus de courage le poids de ſon infortune. Couchée ſur une natte mouillée de ſes pleurs, elle réchauffe & tient preſſé contre ſon ſein le fils de Guilfort. Un nouveau ſentiment affoiblit celui de ſes maux; ſes chaînes lui ſemblent moins peſantes; l'horreur de ſa priſon diminue : elle ne voit plus que ſon fils : c'eſt l'image de ſon cher Guilfort. Malgré l'épaiſſeur des ombres dont elle eſt enveloppée, elle reconnoît ſes traits; elle le revoit; c'eſt lui.... mon fils! mon époux!... Toutes ſes careſſes ſe réuniſſent ſur ce dépôt ſi cher. Son cœur s'ouvre encore à la joie. Ses ſoupirs ſont encore ceux de l'amour.

Cet inſtant étoit celui qu'attendoit la cruelle Marie pour accomplir ſes projets. Les ordres ſont donnés; l'échafaud ſe dreſſe; aux rigueurs de la captivité va ſuccéder toute l'horreur du ſupplice. Déja les deux époux ont entendu leur arrêt; déja par deux côtés différents ils marchent à la mort; mais l'un & l'autre ſe flatte d'expirer ſeul. La ſentence que la Reine elle-même avoit dictée, leur avoit permis cette douce, mais trompeuſe eſpérance : par un raffinement de cruauté, l'implacable Marie leur préparoit une ſurpriſe d'horreur.

Jeanne, à travers une double haye de ſatellites, s'avançoit, portant ſon fils entre ſes bras:



BERTHOLD,

PRINCE DE MORAVIE,

ANECDOTE HISTORIQUE.



CET esprit de vertige, ce zele aveugle de Religion, qu'avoit allumé l'éloquence d'un ſimple ſolitaire, régnoit encore dans toute l'Europe. Rois, Princes, Soldats, Prêtres, femmes, enfants, vieillards, tous abandonnoient leur patrie, & ſe répandoient en foule dans l'Idumée. Il ſembloit que l'Europe entiere eût réſolu de ſe tranſplanter en Aſie, pour y enterrer ſes tréſors, y voir périr tous ſes habitants. Ni les périls d'un long & pénible voyage, ni la difficulté de ſubſiſter dans un climat étranger, ni les chaleurs dévorantes d'un ciel en feu, rien ne pouvoit arrêter ces émigrations nombreuſes, que la politique de Rome conſeilla d'abord, & qu'elle finit par ordonner à la crédule piété des Rois & des peuples : tant il eſt facile de maîtriſer les

hommes, quand on les tient enchaînés par les liens de la confcience!

Un grand nombre de Prince venoit d'embraffer une nouvelle croifade ; c'eft-à-dire, la feptieme depuis celle qu'avoit prêchée *l'hermite Pierre*, vers la fin du onzieme fiecle. Ils avoient juré aux pieds des autels d'affermir fur le trône chancelant de la Paleftine, Jean de Brienne, jeune Seigneur, que Philippe-Augufte avoit donné pour époux à Marie de Montferrat, héritiere du Royaume de Jérufalem.

Déja étoit prête à marcher une armée formidable, compofée de François, d'Impériaux, de Hongrois, de Hollandois, de Frifons & de Norwégiens. Elle n'attendoit plus qu'André II, Roi de Hongrie, à qui l'on avoit déféré le fuprême commandement. Ce Prince réuniffoit tous les talents qui forment le grand Capitaine; fa valeur, fa prudence, fon génie exercés par une longue habitude des fieges & des combats, lui donnoient un rang diftingué parmi les plus fameux Héros de fon fiecle.

Toutes ces qualités, qui rarement ont contribué à la félicité des peuples, le cédoient dans le Roi de Hongrie, à des vertus moins brillantes, à la vérité, mais plus nobles & plus heureufes. Chacune de fes actions portoit l'empreinte de l'affabilité, de la clémence & de la

bonté. Mais sa clémence étoit toujours dirigée par la justice ; & sa bonté n'étoit point, comme celle de tant d'autres Souverains, cette oisive vertu, qui voit d'un œil indifférent le mal qu'elle ne fait point, & ne s'occupe jamais du bien qu'elle pourroit faire. Appliqué au bonheur de ses peuples, André les aimoit comme ses enfants, & en étoit aimé comme leur pere. Son regne étoit celui des arts, de la paix, & des vertus. La justice sur-tout voyoit ses loix religieusement observées. Le puissant n'écrasoit plus le foible, & l'indigent osoit plaider sa cause contre le riche oppresseur.

Le Roi de Hongrie avoit un Ministre, dont la sagesse & l'intégrité reconnues partageoient avec lui, depuis neuf années, les soins pénibles du gouvernement. Bancbanus étoit son nom. Les peuples applaudissoient tous les jours à son administration, & répétoient souvent, dans les transports de leur reconnoissance, que les grands Ministres sont l'ouvrage des grands Monarques.

L'épouse du Roi, l'aimable Eléonore, pleuroit un frere qu'elle aimoit tendrement, & qui, depuis trois ans, languissoit à vingt lieues de la Cour au fond d'une obscure prison. Berthold (c'est le nom de ce Prince) avoit ouvert son ame aux promesses flatteuses que lui avoient données quelques mécontents, de le placer sur

le trône de la Hongrie. Sa jeunesse, séduite par l'appas d'une couronne, avoit levé l'étendard de la révolte; & peu s'en fallut qu'André ne perdît le sceptre & la vie : mais le Ciel favorisa le parti le plus juste. Les premiers qui avoient ourdi cette trame odieuse, expierent leur crime sur un échafaud; & le jeune Prince qu'ils avoient entraîné dans le précipice, fut condamné, par grace, à finir ses jours dans le fond d'un cachot.

Là, rendu à lui-même, honteux de son crime, livré aux remords, le frere d'Eléonore se nourrissoit de sanglots, & s'abreuvoit de larmes. Tantôt parcourant à grands pas l'étendue de la prison, il gardoit un farouche silence. Tantôt immobile, joignant ses mains élevées au-dessus de sa tête, & fixant la voûte de son cachot, il poussoit un long & douloureux soupir. Souvent il se frappoit la poitrine, se déchiroit le sein, se rouloit dans la poussiere. Cent fois il avoit appellé cruels & barbares les soldats qui avoient eu la prudence de le désarmer, & d'éloigner tout ce qui auroit pu servir son désespoir : O terre! s'écrioit-il dans ces instants, ô terre! ouvre ton sein! engloutis-moi! que j'abhorre la vie! qu'elle me pese! malheureux & criminel, je n'ai que trop vécu... mais il faut que je sois puni; & la vie qu'on me laisse est mon plus cruel supplice.

Un ſeul homme, chargé de lui apporter chaque jour les aliments deſtinés à le nourrir, avoit le droit d'entrer dans ſa priſon. Long-temps Berthold avoit contenu aux yeux de cet Officier l'excès de ſon déſeſpoir. Hélas! l'infortuné captif affectoit un repos bien éloigné de ſon cœur. Laſſé d'une pénible contrainte, il laiſſe éclater un jour les remords qui le déchirent. L'Officier ému, attendri, ne peut lui refuſer des larmes. Il gémit avec Berthold; & la pitié, prenant chaque jour de nouvelles forces dans ſon ame, lui inſpire un tendre attachement pour le Prince. Dès que Berthold eut reconnu l'effet qu'avoit produit le ſpectacle de ſes malheurs, il conçut un projet qu'il ſe promit bien de faire réuſſir. Il n'oſa d'abord le confier à l'Officier: Le temps, diſoit-il à lui-même, augmentera l'intérêt qu'il prend à moi: & je le trouverai alors moins rebelle à mes deſirs.

Lorſqu'il crut enfin l'avoir amené à ce degré d'attachement & de pitié, il ne balança plus à lui ouvrir ſon ame: Tu vois, lui dit-il, combien la vie m'eſt odieuſe, je ne me ſens point la force d'en traîner plus long-temps le fardeau; aide-moi de grace à m'en délivrer. J'attends de ta pitié ce triſte, mais important ſervice. Tu peux me le rendre ſans aucun danger pour toi-même. Apprête & donne-moi un poiſon

lent qui mine ſourdement ces jours que je maudis.

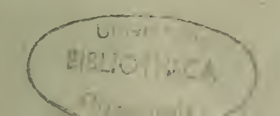
A cette propoſition, l'Officier recula d'horreur, & jura que jamais ce crime ne ſouilleroit ſes mains. Vainement Berthold employa la priere, les gémiſſements, les larmes; en vain il fit parler ſon déſeſpoir : il ne put ébranler la conſtance de l'Officier.

Cependant le mauvais ſuccès qu'avoit eu ſa demande, ne rebuta point le captif. Il perſiſte à ſolliciter chaque jour la même faveur. Enfin, ſon importunité emporte la balance, & il reçoit ce préſent ſi long-temps ſollicité ; il le reçoit avec des tranſports de reconnoiſſance dus au bienfait le plus ſignalé. Le jour que le Roi de Hongrie avoit fixé pour ſon départ, venoit de paroître.

Revêtu de l'habit militaire, André monte ſur ſon trône. Bancbanus eſt à ſa droite. Tous les Grands du Royaume, rangés autour de lui, attendent en ſilence qu'il nomme celui d'entr'eux à qui il a réſolu de confier les rênes de la régence: Les intérêts de l'auguſte loi que nous profeſſons, dit-il, m'appellent dans les champs de l'Idumée. Je pars, & je me flatte que le Ciel couronnera la valeur des nations que je vais conduire aux combats; mais je n'ai point oublié les intérêts de mon peuple. Pour le gouverner durant mon

abſence, j'ai fait choix de Bancbanus. C'eſt de lui que j'attends la félicité de ce Royaume : & mon eſpérance ne ſera point trompée. Neuf années d'un ſage & glorieux miniſtere me répondent de ſes vertus & de ſes talents. (Se tournant vers Bancbanus.) Oui, Prince, ajouta-t-il, je rémets en vos mains mon pouvoir tout entier : je n'y donne aucune borne. Un autre le recevroit limité ; mais il s'agit de Bancbanus : toute précaution eſt inutile. Il ſaura bien s'arrêter à ce point difficile où finit l'autorité d'un Monarque & commence le deſpotiſme ; cependant, ſi quelqu'un de ceux qui compoſent cette aſſemblée avoit à ſe plaindre du Miniſtre en qui répoſe ma confiance, qu'il ſe leve, & ne craigne point de faire entendre ſa voix.

Alors un murmure d'applaudiſſement remplit le ſallon du Conſeil. Chacun, loin d'improuver le Monarque, l'applaudiſſoit du geſte & de la voix. Bancbanus ſe leve, & fait éclater en ces mots ſa noble reconnoiſſance : Le choix que vous faites de moi, Seigneur, me pénetre de joie, non parce qu'il m'éleve au premier rang, mais parce que vous me jugez digne d'y monter ; & comme je ne l'ai point brigué, je ne le refuſerai point. Il eſt trop glorieux pour moi que vous fondiez ſur ma ſageſſe, la félicité de la Hongrie. Je jure de ne rien négliger pour répondre à votre juſte confiance.



Mais, Seigneur, en prenant les rênes du gouvernement, j'oserai vous demander la liberté du frere de la Reine. Berthold, il est vrai, fut coupable; il tenta de vous ravir le sceptre légitime que vous portez avec tant de gloire : c'est un crime qu'on ne pouvoit lui pardonner; & vous avez donné une preuve éclatante de votre clémence, en épargnant ses jours. Cependant, si quelque chose pouvoit diminuer la grandeur de son forfait, je vous rappellerois, Seigneur, que ce fut une faute de sa jeunesse, que ce projet n'étoit point né dans son ame, que des factieux le lui avoient inspiré. Ils fascinerent ses yeux, ils égarerent sa jeunesse jusqu'alors vertueuse. Les mutins qui avoient tramé ce complot odieux, ne sont plus. La mort a expié leur forfait, & le jeune Berthold, rendu à lui-même, revenu à la vertu, se reconnoît depuis long-temps digne du même supplice. Vous m'avez permis, Seigneur, de le visiter quelquefois dans sa prison. Là, j'ai vu combien il avoit pris son crime en horreur. Nul coupable n'éprouva jamais comme lui la violence des remords. Tout est extrême dans cette ame ardente, impétueuse : elle ne fut & ne sera jamais criminelle ou vertueuse à demi. Ah! si Votre Majesté voyoit un seul instant ce malheureux Prince, aujourd'hui même elle briseroit ses fers, & finiroit l'exil d'un cou-

pable, dont le répentir a presque effacé le crime.

Le Ministre parloit encore, lorsqu'on annonça la Reine. Elle entre précédée d'un nombreux cortege. L'épouse de Bancbanus, Mélinda, marchoit à sa suite, portant dans ses mains une riche & brillante écharpe, qu'Eléonore avoit elle-même travaillée. L'une & l'autre touchoit à peine à son quatrieme lustre; l'une & l'autre avoit reçu de la nature une beauté ravissante. Mais les charmes de Mélinda l'emportoient sur ceux de la Reine, qui toutefois par deux sentiments assez rares dans les personnes de son rang & de son sexe, non-seulement voyoit Mélinda sans jalousie, mais l'aimoit encore d'une sincere amitié.

Ni l'amour qu'avoit Eléonore pour le Roi son époux, ni le tendre attachement qui l'unissoit à l'épouse du Mnistre, ne pouvoient être comparés à l'amitié qu'elle nourrissoit pour le jeune Berthold. Les malheurs de ce frere la pénétroient d'un chagrin profond. L'éclat de ses charmes sembloit dépérir chaque jour; sa santé s'affoiblissoit, & le Roi se voyoit obligé de partir sans elle pour la Pelestine, malgré la coutume de ces temps, qui vouloit qu'une Reine accompagnât toujours son époux dans ces guerres prétendues saintes.

Souvent elle avoit projetté d'implorer la clé-

mence du Roi en faveur de Berthold, & toujours elle en avoit été empêchée par la connoiſſance qu'elle avoit de l'inflexible équité du Prince; mais le voyant enfin prêt à s'éloigner pour un long eſpace de temps, elle fait un généreux effort ſur ſa timidité naturelle. La confiance peinte ſur le front, elle approche du trône, & preſſée tout à la fois d'amitié pour ſon frere qu'elle a perdu, & d'amour pour ſon époux qu'elle va perdre:

Vous partez, cher Prince, dit-elle, vous partez! vous allez mettre entre vous & moi le vaſte intervalle des mers; & tous les dangers de la guerre vont aſſaillir une tête ſi précieuſe. Hélas! c'eſt en vain que j'ai fait parler l'inquiétude de ma tendreſſe: vous êtes demeuré ſourd à cette voix; vous n'avez écouté que celle de la gloire. Qu'elle eſt cruelle cette gloire! qu'elle m'a déja vendu bien cher les lauriers qu'elle vous deſtine! les approches de votre départ m'ont arraché des larmes; mais combien dois-je en répandre encore, dans l'incertitude du ſort qui vous eſt réſervé! Toujours préſent à ma penſée, vous ne vous offrirez à mes yeux qu'aſſiégé de tous les périls des combats; ſans ceſſe je verrai votre valeur forcée de ſuccomber ſous le nombre; ſans ceſſe des cris plaintifs, de longs gémiſſements retentiront à mon oreille: car enfin

je

Chere image de Guilfort, difoit-elle, en le preffant contre fon fein, en le baignant de fes larmes, toi, l'unique confolation qu'on laiffe à ta mere; quelques inftants encore.... & je ne te verrai plus.... voici les derniers embraffements que te donnera ma tendreffe.... Tu me perds, il eft vrai.... mais ton pere te refte. Tu croîtras fous fes yeux; il prendra foin de ton enfance.... il te parlera quelquefois de ta mere.... Nourris fans ceffe dans fon cœur l'image de celle qu'il a tant aimée!... Dis-lui qu'en perdant la vie, je ne regrettai que mon époux & mon fils!

En parlant ainfi, Jeanne arrive au lieu du fupplice. Quel fpectacle pour cette époufe infortunée! Guilfort, fon cher Guilfort touchoit au pied de l'échafaud. Elle jette un cri de douleur. Guilfort fe retourne; il la voit, & recule d'effroi.

Jeanne, friffonnante d'horreur, refte un inftant immobile; mais bientôt elle s'élance, elle fe précipite dans les bras de fon époux: Ah! Guilfort!... à quelle épreuve... je croyois...

Guilfort ofe à peine lever les yeux fur elle. Il faifit fon fils; il l'embraffe; il le preffe contre fon fein; il l'embraffe encore: Malheureux! s'écrie-t-il: c'eft moi.... époux barbare!... c'eft moi... c'eft ma criminelle ambition.... Ma

chere Jeanne, tu meurs! tu meurs au printemps de ton âge, dans tout l'éclat de la beauté!

Jeanne, en ſilence, avoit les levres collées ſur celles de ſon époux; & ſa bouche exhaloit encore les feux de l'amour.

Cependant, on les ſépare; le bourreau s'apprête; Guilfort ſe place ſur le ſiege fatal, & la chûte de ſon cadavre eſt pour Jeanne le ſignal de la mort. Elle pouſſe un profond ſoupir, recommande ſon fils à la générosité d'un citoyen vertueux; & le glaive qui avoit frappé ſon époux, aſſouvit ſur elle la vengeance de Marie.



LE

DÉCAMÉRON FRANÇOIS,

N°. III.

BERTHOLD.

---

je ne ſais quel affreux preſſentiment m'obſede. Il me ſemble qu'on m'arrache à vous pour toujours, que je vous vois, que je vous parle pour la derniere fois. Cher Prince, cher époux, prenez quelque pitié de l'infortunée Eléonore. Voyez à quelle douleur va me condamner votre abſence. Ah! dans ce triſte & cruel veuvage, ſi j'avois du moins pour adoucir ma peine, ſi j'avois un ſeul gage de notre mutuel amour, un fils, dont les traits me rappelleroient ſans ceſſe l'image de ſon pere!... mais le Ciel n'a point daigné juſques-là favoriſer notre union. Je n'ai point de fils; hélas! & je perds mon époux; je le perds, & je n'oſe ſolliciter ſa clémence en faveur du ſeul mortel qui pourroit apporter quelque ſoulagement à ma douleur. Il eſt coupable, à la vérité; mais ce coupable me fut toujours cher, mais ſon ſort m'arrache tous les jours des larmes, mais il eſt le ſeul reſte d'une illuſtre & nombreuſe famille que la mort a moiſſonnée. Mon pere ne vit plus. Ma mere l'a ſuivi dans la tombe. De tant de freres dont le Ciel avoit environné ma jeuneſſe, un ſeul me reſtoit, un ſeul me tenoit lieu de ma famille entiere: & ce frere languit depuis trois ans dans la nuit de la captivité. Il fut criminel, je l'avoue; vous l'avez puni: je n'en murmure pas. Mais, cher époux, n'a-t-il point aſſez....

Eléonore ne put achever. La douleur l'empêche de poursuivre ; ses pleurs redoublent, & sa voix se perd dans ses sanglots.

Le Roi, troublé à ce discours, descend de son trône ; il vole à son épouse, la presse tendrement dans ses bras : & si la dignité de son rang ne retenoit ses larmes prêtes à s'échapper, on les verroit se mêler aux larmes de la Reine. Cependant l'effort qu'il tente sur sa douleur, n'est point assez puissant pour dérober son trouble aux regards de sa Cour : Chere & tendre Eléonore, s'écrie-t-il d'une voix émue, rassurez-vous, calmez la douleur qui vous presse. Vous êtes dans le bras d'un époux qui vous adore. Vous demandez la liberté de votre frere ; hé bien.... ô Ciel ! puis-je vous la refuser ? Vos larmes, votre douleur ont vaincu ma sévérité qu'avoit déja ébranlée la priere de Bancbanus. Je crois au répentir de Berthold. Que Berthold soit donc libre. Je brise ses fers. Qu'il revienne auprès de vous, & que ses tendres soins servent à vous consoler de mon absence... Allez, Bancbanus, allez porter vous-même cette heureuse nouvelle à mon frere. Puisse-t-il n'oublier jamais qu'il doit à sa sœur, qu'il doit à vous-même la liberté que je lui rends ! Et vous, Madame, ajouta-t-il, en s'adressant à Mélinda, vous à qui la Reine a voué une tendre confiance, pre-

nez soin de la consoler, séchez ses larmes : & lorsqu'elle vous parlera de son époux, dites-lui qu'elle vivra toujours dans mon cœur, que son image y sera éternellement gravée ; employez tous les moyens que vous croirez propres à charmer sa tristesse.

La Reine avoit déja reçu de Mélinda l'écharpe qu'elle destinoit à son époux. Elle la déploye en gémissant ; & d'une main tremblante, elle en ceint le Monarque. Enfin, elle le voit partir. Immobile sur le seuil de son palais, elle le suit des yeux : & lors même qu'elle ne le voit plus, l'image en demeure encore présente à son esprit ; mais trop sûre qu'elle l'a perdu, elle s'abandonne à toute sa douleur. Appuyée sur sa chere Mélinda, elle rentre dans son palais. Là, rien ne peut adoucir sa profonde tristesse, que l'espérance de revoir bientôt & d'embrasser Berthold.

A peine le Roi fut parti, que le Ministre, autant pour satisfaire à l'impatience d'Eléonore, que par pitié pour le Prince, prit aussi-tôt le chemin de la forêt, où, à vingt lieues de la Cour, Berthold gémissoit dans une tour destinée à punir ces Grands, qui, par un abus insolent de leur pouvoir, tomboient dans la juste disgrace du Monarque.

Le jour avoit disparu, & Berthold veilloit auprès d'une lampe, dont la foible lueur perçoit

à peine la profonde obfcurité de fa prifon. C'étoit l'inftant fatal qu'il avoit deftiné à l'exécution de fon horrible deffein. L'œil étincelant d'un feu fombre, le vifage pâle, & les cheveux hériffés d'horreur fur le front, il demeure quelque temps immobile & filencieux; puis, emporté comme d'une fureur fubite, il fe leve & s'écrie: Mes maux ont trop duré; il eft temps que je meure. A quoi me ferviroient de plus longs jours? à boire, à épuifer goutte à goutte la coupe de l'infortune & de l'ignominie. Je ne m'en fuis que trop abreuvé. Malheureux! quel ufage ai-je fait des premiers inftants de ma jeuneffe? puis-je y penfer fans frémir! je me fuis armé contre mon bienfaiteur, contre un Prince qui me tenoit lieu de pere. J'ai tenté de lui ravir le fceptre & la vie. C'en eft trop. En horreur à tous les hommes, en horreur à moi-même, cherchons le repos dans le fein de la mort: elle étouffera les cris importuns de ma confcience... O poifon! fers ma jufte fureur... Mais d'où vient que tout mon corps friffonne? je tremble! une froide fueur arrofe mon front. Ah! lâche, je n'ai pas craint de devenir parricide, & je crains de mourir. Lorfque je conçus la penfée de mon crime, c'étoit alors que je devois trembler!... Et pourquoi friffonner? eft-ce un fi grand malheur pour moi que de mou-

rir ? je redoute peut-être la justice d'un Dieu vengeur ? mais ce Dieu, qu'on nous peint si terrible, doit-il punir ma mort, lui qui ne me donne point la force de supporter la vie. Ne différons plus.... En disant ces mots, il approche le poison de sa bouche.

Un bruit soudain frappe son oreille, & détourne son attention. La porte s'ouvre. Il voit entrer Bancbanus. L'arrivée inattendue de ce Ministre, au milieu de la nuit, & dans ce moment terrible, le glace d'étonnement, & suspend sa fureur. Le poison lui échappe des mains, tandis que ce Ministre, dans des transports de joie qu'il a peine à retenir, vole à lui, l'embrasse & s'écrie : Vous êtes libre, Prince, oui, vous êtes libre. La Reine a fléchi la rigueur de son époux. Je n'ose penser que mes prieres ayent eu quelque poids dans la balance; mais enfin j'ai fait entendre ma voix en votre faveur; & si moi seul je n'ai point obtenu votre grace, j'ai du moins la douce satisfaction de vous en apporter la nouvelle. Hâtez-vous de me suivre. Venez vous jetter dans les bras de la Reine, votre présence lui rendra la santé, & la joie, qu'elle avoit perdues depuis votre captivité.

Qu'on se représente la surprise de Berthold au discours du Ministre. Dire qu'il se pencha sur les mains de Bancbanus, les couvrit de bai-

ſers, les arroſa de larmes, ajouter qu'il voulut exhaler ſa joie, & qu'il ne put s'exprimer, ce ſeroit ébaucher à peine cette ſcene attendriſſante.

Revenu enfin de ſon premier étonnement, le captif recouvre l'uſage de la voix : Croirai-je ce que je viens d'entendre? eſt-il vrai que je ſois libre? eſt-il vrai ſur-tout que la Reine, que ma ſœur m'aime encore? quoi, je lui étois cher! quoi, le tendre intérêt qu'elle prenoit au ſort d'un coupable avoit altéré ſon repos & ſa ſanté! Malheureux que je ſuis! ah, c'eſt un nouveau crime que j'ai à me reprocher. Allons, Seigneur, allons me voilà prêt à vous ſuivre. Je me jetterai aux pieds d'Eléonore & de ſon époux; je les embraſſerai; je les inonderai d'un torrent de larmes. J'avouerai mon crime. Je ne rougirai point d'en demander le pardon. Cet abaiſſement méritera peut-être que le Roi confirme ma grace de ſa bouche.

Il parloit encore : & le Prince & le Miniſtre avoient déja franchi la porte de la priſon. Bientôt ils ſortent de la tour. Un char les attendoit. Ils y montent, & prennent le chemin de la Capitale.

Il étoit nuit : & Bancbanus, en apprenant à Berthold le départ du Roi pour l'Idumée, l'entretenoit du ſpectacle intéreſſant qu'avoient donné au conſeil Eléonore & ſon époux.

Cependant l'horiſon commençoit à ſortir des ombres de la nuit. L'aube blanchiſſoit l'orient, & l'on voyoit déja vaciller les premiers rayons du jour. Berthold alloit jouir d'un ſpectacle dont l'obſcurité de ſa priſon l'avoit privé pendant trois ans. Son ame, que ſon extrême ſenſibilité emporte toujours dans les excès de la joie ou de la triſteſſe, ſon ame, long-temps reſſerrée & comme flétrie par la douleur, va renaître & s'ouvrir à une foule de ſenſations délicieuſes.

On touchoit à ce dernier des mois du printemps, où l'aſpect de la campagne, ſur-tout au lever du ſoleil, ſemble attendrir l'homme le plus ſauvage, & le pénetre d'une douce & paiſible volupté. Le ſoleil ſe levoit pur & ſerein, l'air étoit embaumé du parfum des fleurs, & les oiſeaux chantoient dans les bois voiſins. Berthold en un profond ſilence, prêtoit l'oreille à cette touchante harmonie, promenoit la vue par-tout autour de lui, & ſe rempliſſoit à loiſir de mille ſentiments étrangers à ſon cœur depuis pluſieurs années. Puis tout-à-coup, emporté comme hors de lui-même, il ſaiſit les mains du Miniſtre, & s'écrie: Oui je ſuis libre, je le ſuis, je le ſens au plaiſir que je goûte à cette heure; mais ce bonheur dont je jouis, je vous le dois en partie, Seigneur : en vain, dans le récit que vous m'avez fait entendre, avez-vous pris ſoin

de me le cacher, j'ai entrevu, malgré vous-même, que vous avez droit à ma reconnoiſſance; je vous la jure donc éternelle. Non, jamais Berthold n'oubliera ce qu'il doit à Bancbanus. Ainſi diſoit le malheureux Prince, & ſa bouche n'étoit que le fidele interprête de ſon cœur. Mais hélas! il ignoroit le crime affreux où devoient bientôt l'engager ſes paſſions toujours trop ardentes.

Ils étoient peu éloignés de la Capitale; & la Reine, que ſa tendre impatience avoit empêchée de ſe livrer au ſommeil, moins triſte, au milieu de ſa Cour, attendoit ſon frere, & comptoit tous les inſtants qui le rapprochoient de ſa tendreſſe. La compagne inſéparable de ſes jours, la belle Mélinda, l'entretenoit de ce frere chéri, & partageoit le bonheur que goûtoit déja le cœur de ſon amie. Il ſembloit même que ſa beauté en reçût un nouvel éclat. Jamais, en effet, l'épouſe du Miniſtre, depuis qu'elle faiſoit l'ornement de la Cour de Hongrie, n'avoit paru favoriſée de tant de charmes. Les courtiſans, auſſi ſurpris que s'ils ne l'euſſent jamais vue, ſe regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toujours ſur Mélinda. Son geſte, ſon regard, ſa voix même, tout en elle avoit un charme inexprimable; mais auſſi vertueuſe que belle, Mélinda ne répondoit

aux hommages intéressés de ses adorateurs, que par la sévérité de ses regards.

Tout-à-coup le bruit d'un char se fait entendre. Un garde annonce le Prince. Eléonore se leve. Berthold paroît & tombe à ses genoux qu'il embrasse. Elle essaye en vain de le relever : Non, Madame, répondit-il d'une voix émue, & les yeux trempés de larmes, non, cette attitude convient à un coupable. Au nom de votre époux absent, recevez l'aveu de mon crime, daignez en approuver le répentir, & m'en confirmer le pardon : sur-tout ne me reprochez jamais les pleurs que je vous ai fait répandre. Ce sera bien assez pour m'en punir, du reproche éternel de ma conscience. Trop heureux qu'à ce prix je rentre auprès de vous dans mes premiers droits. — Ah! mon frere, reprend avec feu la tendre Eléonore, ne parlons plus d'un temps malheureux; qu'il reste plongé dans un éternel oubli. Votre retour à la vertu en a effacé le souvenir. En parlant ainsi, elle le presse tendrement entre ses bras. Elle ne peut rassasier ses yeux du plaisir de le regarder. Quelquefois il lui semble que le bonheur dont elle jouit n'est qu'une illusion, qu'elle n'embrasse que l'ombre de son frere. Bientôt revenue de son erreur, elle se livre aux transports de la plus vive joie, & le plaisir mouille ses beaux yeux de quelques larmes.

Berthold transporté, hors de lui-même, n'entendoit, ne voyoit qu'Eléonore. On servit bientôt un splendide repas, où l'on avoit prodigué toute la pompe & tout l'appareil dont l'orgueil des Rois aime quelquefois à s'environner. La Reine assise entre Berthold & Mélinda, avoit admis à sa table les premiers d'entre ses courtisans; & ce cercle nombreux composant son geste, son langage & son maintien sur ceux d'Eléonore, se montroit comme elle enivré d'allégresse. Pour couronner la joie de cette fête, la Reine desira que sa tendre amie fît entendre la douce harmonie de sa voix. Car l'épouse du Ministre avoit ajouté aux charmes de la figure le charme le plus précieux encore des talents aimables. A la priere de la Reine, une modeste rougeur se répandit sur son visage, & le rendit plus intéressant. Un profond silence regne aussi-tôt dans l'assemblée, & Mélinda se détermine à chanter. A peine eût-il entendu les sons ravissants que formoit la Princesse, que Berthold, revenu comme d'un long assoupissement, tourne les yeux sur elle. L'aspect de cette beauté le frappe d'une longue surprise, & ses regards avides restent constamment attachés sur elle. Son cœur palpite d'un mouvement involontaire; il pâlit, & rougit tout à la fois; & dans un instant, mais pour toujours, s'allume dans son cœur le feu du plus violent amour.

La nuit arrive, & l'aſſemblée ſe ſépare. Berthold, retiré dans le ſecret de ſon appartement, ſe livre au nouveau ſentiment qui l'enivre. Il ne voit plus Mélinda, mais l'image en eſt encore préſente à ſa penſée, mais il lui ſemble qu'elle erre ſans ceſſe autour de lui, qu'elle l'environne, qu'elle lui parle. Cette voix enchantereſſe dont les ſons viennent de lui ravir ſa liberté, cette voix harmonieuſe retentit encore à ſon oreille. Douce & flatteuſe illuſion, qui ne ſert qu'à le pouſſer plus avant dans l'abyme.

Il veut ſe livrer au ſommeil, & le ſommeil refuſe de lui fermer la paupiere. Inquiet, impatient, il ſe roule ſur ſa couche, & le feu qui le dévore s'irrite par ſes efforts : Quel eſt donc, s'écrie-t-il alors, quel eſt donc le trouble de mon ame? quel mouvement ſéditieux allume mon ſang? d'où vient que je ſens tout mon corps & tranſir & brûler? ah! puis-je en douter! j'aime; oui, ſans doute, il n'eſt que trop vrai que je brûle d'amour. C'eſt pour vous, c'eſt pour vos charmes, ô épouſe de Bancbanus!... à ce nom ſacré de ſon bienfaicteur, il s'arrête en friſſonnant : Malheureux! reprend-il après quelques inſtants, quel nom eſt ſorti de ma bouche? quelle femme ai-je choiſie pour l'objet de mes coupables penſées? l'épouſe de mon libérateur. Et voilà donc le prix que je réſerve au bienfait

le plus ſignalé! n'avois-je donc pas aſſez du titre odieux de parricide? faut-il y joindre encore ceux d'ingrat ami, de vil ſéducteur, de perfide adultere? étouffons cette flamme criminelle, tandis qu'il en eſt temps encore... Qui? moi! l'étouffer! & le puis-je? j'aime. Eſt-il en mon pouvoir de ne point aimer, & le Ciel peut-il me faire un crime d'adorer ce qu'il a mis de plus parfait ſur la terre?... que dis-tu, Berthold? que la frivolité de tes excuſes prouve bien l'horreur du crime que tu médites!... Tentons un généreux effort, ſachons triompher de nous-même. Et pour cela, fuyons s'il le faut. Arrachons-nous à la tendreſſe d'Eléonore. Le ſoin de mon honneur ne doit-il pas l'emporter ſur l'intérêt de ſon repos? Dieu! témoin du combat douloureux que me livre mon cœur, ne permets pas que je ſois un exemple des fureurs de l'amour comme je le fus des folies de l'ambition! Dès demain je m'arracherai à cette Cour, dont l'air eſt empoiſonné pour moi. Je le veux, je le dois. Je me vaincrai.

Cette généreuſe réſolution a rétabli le calme dans l'ame du Prince; mais bientôt un nouveau combat ſuccede au premier, & chaque inſtant renouvelle cette lutte pénible. Au milieu du choc tumultueux de ſes penſées, il voit renaître les premiers rayons du jour. Honteux & fatigué de

lui-même, il se leve & descend dans les jardins superbes dont le palais est environné. Il espere que la fraîcheur du matin, la sérénité de l'air, l'aspect de la nature dans toute sa beauté, rendront à son ame le calme qu'elle desire.

Son espérance ne fut point trompée. A peine eût-il passé quelques instants dans ces bosquets délicieux, qu'il sentit son sang rafraîchi couler plus lentement dans ses veines. Le trouble de son cœur s'appaise comme par degrés, & sa raison, redevenue maîtresse, imposa silence au tumulte de ses sens. Berthold ose se flatter d'une prochaine victoire : L'absence, dit-il, commencera dès ce jour ma guérison que bientôt elle achevera. Et ses pas continuent de parcourir les différents bocages qui s'offrent de toutes parts à sa vue.

L'un de ces bosquets venoit de recevoir l'aimable Mélinda. Dans ce réduit solitaire qu'elle avoit obtenu de la Reine, ses mains prenoient plaisir à cultiver les plus belles fleurs du printemps. Sa jeunesse élevée & nourrie au milieu de l'innocence des champs, (car les grands, jaloux d'une noble indépendance, n'avoient point encore déserté leurs châteaux, pour venir dans le palais des Rois mendier les faveurs de la fortune, & ramper lâchement dans de viles & pénibles intrigues) sa jeunesse, transplantée depuis vingt mois à la Cour d'Eléonore, y avoit ap-

porté, y conservoit le goût des plaisirs & des amusements champêtres. Sensible à tous les charmes de la nature, c'étoit avec des transports de volupté qu'elle contemploit le lever de l'aurore, le coucher du soleil, qu'elle admiroit l'émail des campagnes, qu'elle respiroit le parfum des fleurs, & s'appliquoit à les multiplier elle-même. Pour se livrer à cette douce occupation, Mélinda se rendoit tous les jours avec l'aurore dans le bocage qu'on lui avoit réservé.

Conduit par le hasard à ce labyrinthe, Berthold y promene ses pas en rêvant. Il marche en silence, & ses yeux baissés ne voyent point l'épouse du Ministre, qui, occupée elle-même à fournir un appui à la foiblesse d'une tige naissante, ne voit point s'avancer le jeune Prince. Poursuivi d'une image qu'il chasse sans cesse, & qui revient toujours, il soutenoit les restes d'un combat que lui livroit son cœur. Il s'avance toujours rêveur, toujours distrait. Il arrive auprès de la Princesse, & là, emporté d'un mouvement soudain, involontaire : Non, dit-il, belle Mélinda... Mélinda l'interrompt, & s'écrie, qui m'appelle ? A ces mots, il ouvre les yeux, elle se tourne, & l'un & l'autre restent immobiles d'étonnement. Après un instant de silence, le Prince en hésitant & baissant la vue : Ah ! Madame, pardonnez, si je trouble votre retraite,

pardonnez, c'eſt ſans deſſein que je parois à vos yeux. Le haſard, oui, c'eſt lui qui m'a conduit vers vous... & il ſe tait : Sans doute, Seigneur, répond Mélinda, j'ai lieu d'être ſurpriſe de me trouver avec vous dans ce bocage, où jamais à cette heure perſonne ne s'offre à ma vue. (déjà le Prince a levé ſes regards ſur elle.) Ici je viens tous les jours reſpirer l'air embaumé du matin. Je veille à la croiſſance des fleurs que vous voyez répandues dans ces corbeilles. La Reine veut bien en recevoir quelquefois de ma main, & ne dédaigne point de les ajouter à ſa parure.

Aux accents de cette voix attendriſſante, Berthold s'émeut. Sa réſolution généreuſe s'évanouit, & l'amour revient plus impétueux qu'auparavant r'ouvrir ſa bleſſure à peine fermée : Que ma ſœur eſt heureuſe, Madame, reprend-il avec vivacité ! Vous aimez Eléonore ; Eléonore poſſede votre cœur. O combien ſon ſort excite mon envie ! que ne puis-je comme elle.... Mélinda ne lui permit pas d'achever. — Qu'entends-je Prince ? que dites-vous ? — Que je vous aime, répondit-il entraîné par ſa folle paſſion, que je vous aime... Ce mot m'eſt échappé ; ma bouche, malgré moi-même, vous a fait l'aveu de ma flamme. Eh bien ! connoiſſez donc ce cœur où vous régnerez toujours en ſuveraine. Dès le premier inſtant que je vous

ai vue, mon cœur vous a rendu les armes. Un moment vous a ſuffi pour enchaîner Berthold. Il ne vit, il ne reſpire que pour vous; c'eſt pour vous ſeule qu'il doit vivre & reſpirer déſormais... Mais vos yeux me lancent des regards ſéveres. Eh quoi! les larmes dont les miens ſont trempés ne pourront-elles vous attendrir? Mélinda, belle Mélinda, que mon ſort vous intéreſſe! Prenez pitié de Berthold! Que ſa vie ſera infortunée, ſi votre ame demeure inſenſible à la voix de ſes ſoupirs & de ſes larmes!

En parlant ainſi, le Prince tenoit ſes yeux humides attachés ſur Mélinda. Incertain de la réponſe qu'il va recevoir, il eſt pâle & tremblant. D'abord auſſi troublée que lui, Mélinda garde quelque temps le ſilence; enfin elle ſe raſſure, & prenant une fierté modeſte: Prince, lui dit-elle, vous êtes Chevalier, & vous reſpecteriez ſi peu mon honneur & le vôtre? Ne vous ſouviendroit-il plus de cette loyauté qui doit animer juſqu'au tombeau un digne Chevalier? & ſi j'étois aſſez criminelle pour approuver votre flamme & la partager, votre ame noble & loyale pourroit-elle m'eſtimer encore? Pourriez-vous me croire fidelle à l'amour, moi qui aurois été infidelle à l'hymen? Ouvrez les yeux, Seigneur, voyez combien je ſerois vile & mépriſable. Vous demandez mon cœur. Mais ce cœur eſt-il à moi,

pour vous le donner ? Mon époux le possède : non, jamais je ne le reprendrai. Prenez, Seigneur, des sentiments plus dignes de vous, & j'ose dire, plus dignes de moi. Cessez de prétendre que je paye votre flamme du moindre retour. Je suis à mon époux ; & si vous persistiez à me poursuivre, mon honneur & mon repos me feroient un devoir de la fuite. Oui, j'abandonnerois cette Cour. Je briserois, quoiqu'à regret, les liens précieux qui m'y tienment attachée, & vous auriez éternellement à vous reprocher de m'avoir bannie d'un séjour où j'étois heureuse des plaisirs d'une auguste amitié. Après cette sage réponse, elle précipite ses pas loin du bosquet, & rentre dans le palais.

Mais loin de guérir la blessure du Prince, elle n'a fait que l'irriter. Déjà ce c'est plus l'amour qui le tourmente, c'est un poison destructeur qui se mêle à son sang, & qui bientôt consumera ses jours. Plus malheureux peut-être qu'il ne l'étoit dans l'horreur de sa prison, tout l'éclat, tous les plaisirs dont il est environné l'importunent & le fatiguent ; & il voudroit se fuir lui-même ; & par-tout il se retrouve. Quelquefois il ose essayer de combattre son amour ; & tout le fruit qu'il emporte de ses pénibles efforts, c'est de retomber plus foible dans l'abyme qu'il s'est ouvert. Il projette d'éviter les regards

de Mélinda, & l'inſtant d'après, il vole aux lieux où il ſe flatte de la rencontrer. Il l'aſſiege ſur ſon paſſage, lui parle des yeux, la ſuit chez la Reine, l'approche en tremblant, & renouvelle chaque jour l'aveu de ſa criminelle paſſion. C'eſt en vain que Mélinda lui répete que jamais elle ne peut être à lui par l'amour; que s'il s'obſtine à la perſécuter, la fuite la délivrera bientôt de ſes importunités. Il ne voit, il n'entend, il ne ſuit que ſon malheureux amour. Il ſe plaît à le nourrir, & trouve même des charmes dans les pleurs qu'il lui fait répandre.

Cependant Mélinda, laſſe de tant de pourſuites, & craignant tout d'une paſſion auſſi violente, réſolut enfin de s'éloigner, ſon repos & ſa vertu lui donnent ce ſage conſeil; elle invente un prétexte vraiſemblable, & triomphe avec lui des raiſons qu'oppoſoient à ſon départ & l'amitié d'Eléonore, & la tendreſſe de ſon époux; car elle laiſſe ignorer à l'un & à l'autre l'amour inſenſé du Prince de Moravie. Sa fuite fut auſſi ſecrete que prompte. Cette vertueuſe épouſe étoit à quarante lieues de Berthold, lorſque ce fougueux amant apprit cet événement déſaſtreux.

A cette nouvelle, il perd l'uſage de ſes ſens. Un prompt ſecours le rappelle à la vie: & l'emportement ſuccede à la foibleſſe. Frémiſſant de

rage, il éclate, il ſe déſeſpere, il veut attenter à ſes jours. Déjà ſon écuyer, ſeul confident de ſes penſées, lui a trois fois arraché des mains le fer dont il vouloit ſe percer.

L'excès de ſon déſeſpoir eut bientôt épuiſé ſes forces. Victime d'une mortelle langueur, il touche preſque à la fin de ſa vie, & chacun tremble pour lui. La Reine, obſtinément attachée aux côtés du lit où la douleur le condamne, tient ſerrées entre ſes mains les mains de ce frere chéri, & les arroſe de larmes. Elle le voit périr d'un mal qu'il s'obſtine à taire; il hait la vie, il ſe hait lui-même: Quand ſerai-je délivré de tant de maux, s'écrie-t-il quelquefois! ô mort, je t'implore. Viens terminer mes longues douleurs! D'autres fois il s'enferme dans un morne ſilence, il roule des yeux égarés; il ſouffre à peine la préſence d'Eléonore. Il refuſe tous les ſecours de l'art. Si ſon auguſte & tendre ſœur veut l'arracher à ce ſilence obſtiné: Eh! Madame, répond-il avec impatience, laiſſez mourir en paix un malheureux! Il n'eſt plus pour moi de repos que dans la tombe.... Et il ſe tait encore. Quelques inſtants après, honteux de ſon emportement, ému des larmes qu'il fait répandre, il attache un œil attendri ſur la Reine, & d'une voix affoiblie, lui demande grace pour tous les chagrins qu'il lui cauſe.

Mais tout-à-coup arrive l'époux de Mélinda. L'intérêt qu'il a toujours pris au ſort de Berthold, redouble aujourd'hui, & l'arrache pour quelques inſtants aux ſoins de la régence. Il approche du lit. Sa tendre amitié demande & écoute le récit de ce qu'endure le malheureux Prince. Berthold le voit, & lui jette un œil où ſont peint la fureur & l'indignation : Le voilà, ſe dit-il à lui-même, le voilà l'auteur de tous mes maux. C'eſt lui qui poſſede le cœur de Mélinda, lui qui me le ravit. Sans l'amour qu'il a ſu lui inſpirer, le mien ne l'auroit point trouvée inſenſible. Oui, ma haine pour ce rival eſt légitime. Je le hais, & je dois le haïr.... Mais s'il eſt mon rival.... Il eſt auſſi mon bienfaicteur. Il n'a point dépendu de lui que je ne fuſſe heureux. Il m'aimoit, il m'aime encore ; & moi, pour prix de ſes bienfaits, je le maudis, je le déteſte, je nourris dans mon cœur un amour qui l'outrage.... mais le cruel connoît peut-être la cauſe de mon infortune. Mon ſiniſtre amour n'eſt point ignoré de lui. Mélinda, ſans doute, lui en a confié le ſecret : & il ne vient me viſiter que pour ſe rire de ma douleur. Il s'en applaudit.... il en triomphe.

Tandis qu'il ſe livroit à ces odieuſes penſées, Bancbanus lui adreſſe la parole, & ſe ſaiſit de ſa main avec amitié. Mais le Prince la retire avec

tout l'effort dont il eſt capable : Laiſſez-moi, cruel ! Je ne veux rien de vous. N'êtes-vous point ſatisfait du mal que vous m'avez cauſé ? Pourquoi m'avez-vous arraché à ma priſon ? Je ne ſerois déja plus. Cruel ! laiſſez-moi, vous dis-je ; & il détourne la vue. Le Miniſtre, qui ne ſoupçonne point que cette fureur ſoit un délire de l'amour, & d'un amour auſſi coupable, ſe retire en donnant quelques larmes au ſort d'un Prince qu'il a toujours aimé.

La Reine demeure ſeule auprès de ſon frere. Long-temps elle le conſidere en ſilence, quand tout-à-coup elle voit ſon viſage perdre les traits de l'agitation, & prendre ceux d'un homme qui médite un nouveau deſſein. Elle attend dans l'incertitude ce qui doit ſuivre cet inſtant. Le Prince tourne enfin les yeux ſur elle, & d'une voix à demi-tremblante : Vous voulez que je vive, Madame ; vous m'en preſſez.... J'y conſens ; mais ſongez que mes jours dépendent de vous. Ils ſont entre vos mains. Ce fut trop long-temps un ſecret pour vous. Je romps aujourd'hui le ſilence, dans l'eſpoir d'obtenir mon repos de vos ſoins. Eléonore, frappée de ces mots, redouble d'attention, & le Prince pourſuit : L'amour m'a réduit en l'état où je ſuis. J'ai vu Mélinda, je l'ai aimée. J'ai fait l'aveu de ma flamme ; elle l'a dédaigné. Mes importu-

nités réitérées n'ont pu ébranler un ſeul inſtant ſa vertu. Laſſe enfin de mes pourſuites, elle a pris le parti de me fuir; & la langueur où m'avoit jetté la premiere étincelle de mon amour, s'eſt tellement accrue à la nouvelle de ſon départ, que la mort ſera bientôt mon partage, ſi vous ne tendez une main ſecourable à ma foibleſſe. Que je puiſſe voir une fois l'adorable Mélinda, c'eſt tout ce que je veux. Donnez-moi l'eſpérance, que, pour la ramener ici, vous employerez toute l'autorité que vous donnent ſur elle vos droits de ſouveraine & d'amie. Je vous le répete. Je ne veux la voir qu'une ſeule fois encore. Mon cœur vient de ſe conſulter. Il vient d'étouffer le coupable amour qui le dévoroit. Mélinda n'a plus rien à craindre de ma flamme odieuſe. Ma raiſon a repris toute ſa puiſſance ſur moi. Elle me conſeille la fuite. Sans doute, ce conſeil eſt affreux à ſuivre. Je ſais tout ce qu'il en coûtera à mon cœur pour me ſéparer de vous. Il en ſaignera long-temps. Mais enfin, je l'embraſſe, & je le dois, ſi je chéris encore l'honneur. C'en eſt donc fait. Je ne balance plus. Je vais enſevelir au fond de la Moravie la honte de ma jeuneſſe. Là peut-être, mes paſſions éloignées de tout danger me laiſſeront couler des jours tranquilles. Mais avant que de m'arracher à votre amitié, que je puiſſe

tomber aux genoux de Mélinda, lui demander grace pour ma folle & criminelle erreur, la prier qu'elle l'oublie, entendre ſa bouche me prononcer un généreux pardon. O ma ſœur, me refuſeriez-vous le ſecours que j'implore! Il eſt en votre pouvoir de me ſauver. Ah! puiſque je vous ſuis cher, vous allez me rendre à la vie.

Berthold avoit ceſſé de parler, & la Reine gardoit encore le ſilence. Ce qu'elle venoit d'entendre la rempliſſoit tout à la fois d'étonnement, de douleur, d'admiration, de crainte & même de joie. Son ame ne pouvoit ſuffire à tous ces divers ſentiments. Elle prend enfin la parole : O frere, qui m'êtes plus cher que ma propre vie, ſe peut-il que vous ayiez eu juſqu'à ce jour aſſez peu de confiance en moi pour me faire un ſecret de votre amour? Ah! Berthold, eſt-ce ainſi qu'Eléonore eſt aimée de vous? quoi, vous ayiez des ſecrets pour moi! & vous périſſiez à mes yeux ſans rompre le ſilence! que je ſuis heureuſe d'être Reine, & l'amie de Mélinda! car voilà ſans doute les ſeuls titres qui m'ont mérité votre confiance. Ah! malheureux jeune homme! ſi vous m'euſſiez permis de lire dans votre cœur, je vous aurois dit, n'attendez jamais le moindre retour de mon amie. Elle eſt trop vertueuſe, pour ouvrir l'oreille à la voix d'un penchant criminel. Berthold, mon cher

Berthold, domptez votre folle passion; & peut-être que mes soins & mes conseils vous eussent rendu cette victoire facile. Mais vous avez cédé sans combat, & votre foiblesse a banni de ma Cour celle qui en étoit le plus bel ornement. Votre erreur vous a conduit aux bords du tombeau; & pour en échapper, c'est moi que vous prenez pour victime, puisque vous voulez vous arracher à moi pour toujours. C'en est fait, il faut que je vous perde, vous qui deviez être ma plus douce consolation. Eh bien, partez, j'y consens, puisque votre repos est attaché à votre fuite. Le bonheur de mon frere m'est plus cher que le mien. Je vous en fais le douloureux sacrifice... Mais ne sauriez-vous partir sans voir Mélinda ? Ne voyez-vous point que ce desir est un prétexte de votre amour, qu'il vous trompe, qu'il se joue de votre crédulité, que c'est un nouveau tourment qu'il vous prépare, si je consens à ce que vous exigez de moi? — Ah! Madame, s'écrie alors le fougueux Berthold en l'interrompant, je vois bien que ma vie vous est indifférente... Retirez-vous, & laissez-moi mourir. Je me suis cru aimé d'Eléonore. Je me trompois. Elle veut ma mort. Bientôt elle sera contente. — Cruel & barbare frere, répond la Reine en se jettant sur les mains du Prince. Eh bien vous serez satisfait. Je vais écrire à Mélinda,

Mélinda, je vais la forcer de hâter son retour. Vous la verrez. Puisse ma complaisance n'être funeste ni à vous, ni à mon amie, ni à moi-même! Et déjà la lettre est partie. Elle y rend compte du dernier entretien qu'elle a eu avec son frere, du généreux dessein qu'il a conçu d'aller vivre vivre au fond de la Moravie, pour triompher plus sûrement de l'amour qui le tyrannise. Enfin, aux prieres les plus tendres de l'amitié, elle joint les ordres d'une Souveraine.
„ Dans neuf jours, à compter de celui où je
„ vous écris, vous serez de retour auprès
„ d'Eléonore; & si elle perd un frere, vous lui
„ rendrez du moins une amie. „

Le Prince, témoin du départ de cette lettre: Oubliez, ô tendre Eléonore, oubliez mes injustes reproches. Vous m'aimez. J'étois un barbare d'en douter; & pour en être convaincu, avois-je besoin de cette preuve nouvelle?

L'espérance de revoir Mélinda, plus forte que la flamme qu'il combat quelquefois encore, l'a bientôt retiré de cette état de langueur où il étoit plongé. Quelques jours lui suffisent pour recouvrer ses premieres forces; toute la Cour regarde avec des yeux de surprise un changement aussi prompt. Elle en ignore la cause: Hier le Prince étoit mourant, se dit-on les uns aux autres, & nous le voyons aujourd'hui jouif-

ſant d'une pleine ſanté ! C'eſt une énigme qu'on cherche à deviner. Ah ! s'ils pouvoient lire dans le cœur de Berthold, leur ſurpriſe ſeroit bientôt diſſipée. Les prodiges ne coûtent rien à l'amour. Car c'eſt en vain que le Prince croit ſon ame profondément guérie. L'amour y vit encore, il y regne ; & tous les combats qu'il y ſoutient contre l'honneur & la vertu, accroiſſent ſon empire, lors même qu'ils ſemblent le vaincre & l'étouffer.

Le matin du jour auquel eſt fixé le retour de ce qu'il adore, il ſe rend auprès de la Reine ; & la joie peinte ſur le front & dans les yeux : Félicitez-moi, chere ſœur, j'ai triomphé ſans retour de mon aveugle paſſion. Je puis défier à préſent Mélinda & tous ſes charmes. J'en juge par le ſilence de mon cœur, & ſur-tout par les combats que j'ai ſoutenus, & dont je ſuis ſorti victorieux. Je pourrois même, ſi je n'euſſe arrêté le contraire, & ſi la prudence ne m'avertiſſoit de me défier d'une victoire ſi récente, je pourrois renoncer à m'éloigner, & vivre encore à cette Cour, ſatisfait de l'amitié d'Eléonore & de Mélinda. Mais je l'ai promis à vous, à moi-même. Je reſterai fidele à ma parole. Mon départ eſt arrêté. J'obéirai à ma deſtinée. Seulement accordez-moi une grace derniere. Je ſais que vous ayant confié mon crime, je ne devrois

point rougir d'en demander le pardon ſous vos yeux; c'eſt une nouvelle foibleſſe que vous pouvez reprocher à Berthold. Il veut s'humilier aux genoux de Mélinda, rendre à ſa vertu le plus parfait hommage, & peut-être qu'un vain orgueil s'oppoſeroit à cette réparation ſolemnelle de ma faute. Seul & ſans témoin, mon répentir pourra librement éclater.

Il parloit encore : un garde annonce Mélinda; la Reine regarde tendrement ſon frere : Vous ſerez ſatisfait, lui dit-elle, & je vous laiſſerai libre; mais entrez dans ce cabinet. Je vais préparer ma chere Mélinda à vous voir, à vous pardonner; & lorſqu'il en ſera temps, votre ſœur vous appellera.

Berthold ſe retire, & Mélinda paroît empreſſée de ſe rendre aux ordres autant qu'aux prieres de la Reine; elle n'a point encore vu ſon époux; ſacrifice douloureux dont ſon cœur s'attriſte, mais ſacrifice néceſſaire, puiſque ſon rang le lui impoſe.... Eléonore, (car pourquoi lui donnerois-je le titre de Reine, à l'inſtant qu'elle veut bien l'oublier elle-même, pour ſe livrer aux charmes de l'amitié) Eléonore, tranſportée de la plus vive joie, vole à ſon amie, la reçoit dans ſes bras, & lui prodigue mille careſſes auſſi tendres & auſſi pures que ſon cœur : Avouez, lui dit-elle enſuite, que j'ai dû me plaindre de vous.

Je pardonne à mon frere de m'avoir fait un ſecret de ſon amour. Il étoit criminel, & l'on n'oſe faire l'aveu de ſa faute. Mais vous, cruelle, deviez-vous me taire l'état pénible où vous réduiſoit la pourſuite obſtinée de Berthold ? Et falloit-il, pour lui réſiſter, me priver de ma chere Mélinda ? Que je ſuis malheureuſe ! Il y a deux mois que je m'applaudiſſois de vivre au milieu de mon amie & de mon frere. Que mon bonheur a duré peu de temps ! Comme il s'eſt évanoui ! Je ne ſuis point coupable, & le Ciel me frappe par où je ſuis le plus ſenſible. Je voyois mon frere, mais je vous avois perdue. Je vous revois, & je vais perdre mon frere. L'infortuné ! il avoit pris dans vos yeux un coupable amour. Il exigeoit que votre cœur partageât ſa flamme. Qu'il étoit à plaindre, quoique coupable ! qu'il a ſouffert ! qu'il a ſoutenu de rudes combats ! mais enfin, il a ſecoué ſa chaîne. Il vous craint, il ſe craint lui-même, & déjà il auroit quitté les lieux où l'amour l'a ſéduit ; mais avant que de fuir, il a voulu vous faire entendre l'aveu de ſon repentir. Je vais l'appeller moi-même, il va paroître. Que votre bouche lui prononce ſon pardon.

Pendant cet innocent entretien, l'impétueux Berthold ouvroit ſon oreille aux conſeils de l'audace la plus criminelle. L'amonr, rentré

dans ſon cœur plus violent que jamais, le brûloit de tous ſes feux, l'enivroit de ſes poiſons. Il exagere à ſes yeux les charmes de Mélinda, ſi toute fois l'imagination peut aller au-delà de la vérité. Il lui montre l'éternel ennui, qui, loin de cette beauté, doit le pourſuivre ſans relâche: Quoi, lui diſoit ſon cœur, tu vas t'éloigner pour toujours, & ta flamme n'a reçu aucune récompenſe! le véritable amour eſt reſpectueux ſans doute, mais c'eſt lorſqu'il n'eſſuye aucun mépris, lorſqu'il prévoit un terme à ſes ſoupirs.

Ainſi raiſonnoit en lui-même Berthold, déjà coupable par le deſir, lorſque la Reine l'appelle & ſe retire. A la voix de ſa ſœur, il ſe trouble. Quel homme fut jamais tranquille à l'approche du crime! Il entre cependant, & la vue de Mélinda accroît le déſordre de ſon cœur. Un tremblement univerſel parcourt ſes membres. Jamais la préſence de ce qu'il adore, n'avoit produit un ſi puiſſant effet ſur ce malheureux amant. Il tombe aux genoux de la Princeſſe; & ne ſe ſe ſouvenant plus que le répentir devoit l'y conduire, il oſe demander un prix à ſon amour. Mélinda, ſaiſie d'étonnement, & pâliſſant de crainte, ne peut croire ce qu'elle vient d'entendre. Elle le conſidere, elle voit les yeux du Prince s'allumer d'un feu qui décele celui qui brûle dans ſon cœur, elle le repouſſe. La vertu

lui prêtoit des forces; mais irrité par la résistance qu'elle oppose, Berthold devient plus emporté. Ni les plaintes de Mélinda, ni ses larmes ne peuvent rien sur cet amant furieux. Il passe jusqu'à l'insolence la plus effrénée; & nouveau Tarquin, il renouvelle le malheur de Lucrece.

Le lieu de cette horrible scene étoit un appartement écarté du palais, & dont le Prince connoissoit les plus secretes issues. C'est par-là qu'il se dérobe aux yeux de sa malheureuse victime; & dans le même instant, toute l'horreur de son attentat se peignant à son esprit en traits de flamme, odieux à lui-même, craignant tous les regards, il s'éloigne à grands pas d'une Cour, où il s'est couvert d'infamie, n'emmenant avec lui dans sa fuite que ses crimes & ses remords.

Cependant Mélinda, plongée dans un morne désespoir, immobile d'accablement, n'osoit lever les yeux sur elle-même; tantôt pâle, tantôt le visage enflammé de courroux, elle ne sait à quel parti s'arrêter. Doit-elle quitter un lieu dont la présence lui rappelle l'outrage sanglant qu'elle a reçu? mais il lui semble, si elle s'éloigne, que, portant sa honte sur le front, elle va l'exposer à tous les regards. Attendra-t-elle le retour de la nuit dans ce cabinet retiré? mais la Reine qu'elle croit complice du crime de Berthold, va

bientôt reparoître, & la vue de cette perfide amie lui feroit horrible à foutenir.

Long-temps partagée entre ces divers fentiments, elle tente enfin un effort fur elle-même, fe leve, & compofant fon vifage, dépofe fous le voile de la tranquillité la profonde douleur dont elle eft rongée; elle fort, traverfe la vafte étendue de la demeure d'Eléonore; & déja pâle & tremblante, elle eft de retour au palais de Bancbanus. La préfence de fon époux eft un nouveau tourment pour elle. Faut-il lui confier l'horrible outrage qu'on a fait à fon lit? Faut-il l'enfevelir dans un éternel filence? Tandis qu'elle fe confulte, ou plutôt tandis que fon cœur troublé lui ravit jufqu'à l'ufage de la raifon, Bancbanus, inftruit du retour d'une époufe qu'il adore, fe rend auprès d'elle, vole dans fes bras: Arrêtez, Seigneur, dit-elle en le repouffant & détournant la vue, arrêtez... Non, Mélinda n'eft plus digne de vos tranfports. Gardez-vous de les profaner; l'honneur de votre lit eft bleffé. Elle fe tait, & les larmes coulent par torrent de fes yeux. A cet aveu qu'elle a prononcé en dépit d'elle-même, fon mari demeure glacé d'horreur & de furprife; & d'une voix tremblante: Parlez, expliquez-vous, Madame; quoi! l'honneur de mon lit eft flétri, & c'eft vous qui me l'annoncez? Il fe tait à fon

tour, redoutant la réponse qu'elle va lui faire entendre. L'une & l'autre restent long-temps en silence. Enfin, Mélinda, contrainte de poursuivre l'aveu qu'elle a commencé, puisque l'estime de son époux lui est cher encore, pousse un profond soupir; & levant les yeux & les mains vers le ciel: Qu'ai-je dit malheureuse, & quelles horreurs me vois-je forcée de raconter! Que ma langue n'est-elle restée pour jamais glacée dans ma bouche!... Vous me lancez des regards de colere, Seigneur, me croiriez-vous coupable? Graces au Ciel, mon cœur est innocent. Berthold m'aimoit. J'ai pris soin de vous en faire un secret, ne voulant pas troubler votre repos. Pour échapper à la poursuite odieuse du Prince, ma fidélité à mon époux a inventé des raisons pour m'éloigner. Mon absence a conduit le furieux Berthold aux bords du tombeau. La Reine, plus criminelle, a fait parler ses prieres & ses ordres pour me rappeller à sa Cour. Voilà sa lettre, lisez, Seigneur, & voyez s'il étoit possible à Mélinda d'échapper à l'opprobre qu'on lui préparoit.

Tandis que le Ministre parcourt des yeux la lettre d'Eléonore, l'infortunée Mélinda se rejette sur son siege; & couvrant son visage de ses mains qu'elle trempe de larmes, elle attend dans l'agitation que son époux rompe le silence.

La lettre qu'il a déja lue, accroît ſa pâleur & ſon trouble. Il craint d'interroger la Princeſſe, d'approfondir l'abyme qu'il voit entr'ouvert : & cependant il ne veut rien ignorer de cet horrible myſtere : Eh bien, Madame, pourſuit-il en tremblant, achevez de m'inſtruire. Cette lettre m'apprend les raiſons légitimes de votre retour ; mais je n'y vois point que je ſois offenſé. — Eh, Seigneur, reprend-elle avec précipitation, que ne m'épargnez-vous la honte de vous le dire ! J'arrive au palais de la Reine. Elle étoit alors avec Berthold dans le ſecret de ſon appartement. Sa perfide amitié me reçoit avec des tranſports de joie, & bientôt.... Ciel ! que ne puis-je vous le cacher ! Bientôt elle m'abandonne aux emportements effrénés de Berthold. A cet affreux récit, le Miniſtre, outré de douleur & de rage, demeure quelque temps immobile. Sa juſte fureur ne médite rien moins que la mort du coupable. Ce projet de vengeance, il ſe promet bien de l'exécuter : Oui, s'écrie-t-il, les yeux étincelants de rage, qu'il tombe ſous mes coups. Son ſang peut laver ſeul l'outrage qu'il a fait à mon lit.... Berthold ! eſt-ce là cette reconnoiſſance éternelle que tu m'as jurée ? Je t'ai rendu la liberté & la vie, & tu n'as fais uſage de ce double bienfait que pour aſſaſſiner ton bienfaicteur. Va, monſtre, je t'ap-

prendrai bientôt comment je punis les ingrats.... Et toi, dont les fausses vertus nous ont si long-temps trompés, Reine sans honneur & sans foi, viens, sois témoins de la mort de ton frere, viens le voir ce frere chéri expirer sous ma main: & puisse son sang répandu jaillir jusqu'á toi! (Et s'adressant à son épouse:) reprenez la route de votre retraite, Madame; votre présence gêneroit ici ma fureur. Dès aujourd'hui je vole sur vos pas. Je vous réjoins, & nous allons ensemble annoncer au Roi notre honte & notre vengeance. Il ordonnera ma mort, s'il le veut.

Dans ce premier instant de sa honte, Mélinda ne voit point le péril où va s'engager son époux. Plus sensible à l'honneur qu'à l'amour, elle approuve la vengeance que médite cet honneur offensé. Le Ministre, à qui son infortune semble la rendre plus chere encore, lui donne un tendre embrassement. Elle part, & déja elle est éloignée de la Capitale.

La Reine cependant ignoroit les suites funestes qu'avoit eues son imprudence. Au milieu d'un cercle nombreux de courtisans, elle avoit long-temps attendu le retour de son frere & de son amie. Tout-à-coup on lui vient annoncer qu'on a vu partir seul & sans suite Berthold, qui, agité, pâle, & comme poursuivi d'un mortel désespoir,

s'est écrié : Portez mes adieux à la Reine, & dites-lui que je vais chercher la mort.

Le récit de cet événement imprévu en jettant le trouble dans le cœur d'Eléonore, l'avoit engagée à demander si Mélinda étoit encore au palais. Dès qu'on lui eût appris que son amie s'étoit rendue chez son époux, elle envoya un Ecuyer chargé de la ramener auprès d'elle. Celui-ci étoit arrivé au palais du Ministre, à l'instant que s'éloignoit le char où Mélinda s'étoit enfermée. Témoin de ce départ, il revient auprès de la Reine, & lui porte la triste nouvelle de cette fuite précipitée.

Interdite, accablée de tout ce qu'elle entend : Appellez le Ministre, dit-elle, il m'expliquera peut-être le nœud de cette double fuite. L'Écuyer retourne sur ses pas, & la Reine attend dans la douleur.

Mais Bancbanus, armé d'un poignard, avoit déja quitté son palais. Il cherchoit le Prince avec le dessein de lui percer le cœur : La postérité, disoit-il en secret, portera de ma vengeance le jugement qu'elle voudra. Je serai, si elle veut, un perfide assassin ; mais du moins je ne serai point un époux sans honneur. Tandis qu'il se livre à toute sa rage, il apprend que le coupable vient de lui échapper. Désespéré, furieux d'avoir manqué sa victime, il sort. La co-

lere qui le tourmente eſt peinte dans ſes regards : quand tout-à-coup tournant ſes pas vers l'appartement de la Reine : Que Berthold jouiſſe donc en paix du fruit de ſon crime ! Qu'il vive, puiſque je ne puis lui arracher la vie. Mais Eléonore n'eſt-elle point auſſi criminelle ? Qu'elle ſoit donc immolée à mon honneur, à ma vengeance.

Rempli de cet horrible projet, il eſt introduit chez la Reine. L'air farouche qui regne ſur ſon viſage, le tremblement dont tout ſon corps eſt agité, glacent de ſurpriſe & de crainte Eléonore & toute ſa Cour : Quel trouble vous agite, Seigneur, lui demande la Reine, & que ſont devenus & mon frere & Mélinda ? — Madame, répond le Miniſtre d'une voix émue, je vais vous l'apprendre. Donnez-moi ſeulement un inſtant d'audience ſecrete. Elle paſſe alors avec lui dans un cabinet voiſin ; mais à peine y ſont-ils entrés, que le Miniſtre ne ſe poſſédant plus : Perfide ! lui dit-il, tu as livré mon honneur & celui de mon épouſe à la brutalité de ton frere. Tiens, reçois le prix de ton forfait. En lui diſant ces mots, il tire le poignard ; & d'un bras trop aſſuré, le lui plonge dans le ſein juſqu'à la garde. Le ſang qui jaillit de la playe inonde le bras & les habits du Miniſtre, qui, fier de ſon attentat, ſort du cabinet, ſe préſente tout dé-

goûtant de ſang aux yeux de toute la Cour, & d'une voix terrible, s'écrie en préſentant le poignard qui l'a trop bien ſervi : La Reine expire, & c'eſt moi qui l'ai aſſaſſinée ; oui, moi, moi-même.... Vous frémiſſez, eh bien apprenez ſon crime en même-temps que ſon ſupplice. La perfide, ici, dans ſon palais, aujourd'hui même, a proſtitué mon épouſe à l'inſolence de Berthold. Le coupable s'eſt dérobé à ma vengeance. Il me falloit une victime, & ma juſte fureur a fait choix de la Reine, plus criminelle que ſon frere.

En achevant ces mots, il marche fiérement vers les portes ; & ſoit ſurpriſe, ſoit reſpect, tous ceux qui l'ont entendu, loin de l'arrêter, s'écartent pour lui ouvrir un libre paſſage : Je pars, ajouta-t-il, pour Conſtantinople, où le Roi doit arriver bientôt. Je cours lui révéler moi-même cette ſanglante cataſtrophe. Si quelqu'un de ceux que j'ai crus mes amis veut y ſuivre mes pas, il le peut : ce ſera me donner un témoignage éclatant d'amitié : il dit & ſort du Palais ; & trois des plus illuſtres Seigneurs de la Cour de la Reine l'accompagnent. Ils montent à cheval, & prennent enſemble la route que ſuit Mélinda, & qui doit les conduire au port de Veniſe.

Cependant les courtiſans rempliſſoient en

foule le cabinet où le corps d'Eléonore nageoit dans ſon ſang. Tous les yeux ſont arrêtés ſur cette infortunée Princeſſe, & chacun ſe demande, comment il eſt poſſible qu'une Reine ſi vertueuſe ait conçu le crime qui a cauſé ſa mort?

La nouvelle s'en répand bientôt dans toute la Capitale, & chaque citoyen vient au palais jetter un dernier regard ſur les reſtes déſigurés de ſa Souveraine.

Déja la pompe funéraire eſt prête. Elle ſe met en marche vers le lieu deſtiné à la ſépulture des Rois. Ce temple vénérable, à quelques lieues de la Capitale, touche à l'entrée d'une vaſte forêt, où le remords & le déſeſpoir égaroient les pas de Berthold. Enchaîné dans cette forêt comme par une main inviſible, il eſſayoit depuis deux jours de s'en éloigner, & je ne ſais quel charme plus fort que ſa volonté l'y ramene ſans ceſſe : Dieu terrible, que ta main eſt rudement appeſantie ſur ma tête! Que tu ſais bien venger la vertu en livrant le crime au remords! Le remords.... Comme il me pourſuit! comme il me déchire! & que faire pour m'en délivrer? Quoi, juſte Ciel! voilà donc le ſort qui m'eſt réſervé! Toujours me rendre coupable, & toujours me répentir ſans fruit. O qui me délivrera de moi-même! Je ſuis mon plus cruel ennemi. O mort, ſecourable mort, je t'implore! Viens,

de grace, viens me délivrer du fardeau de la vie. Non, tu ne viendras pas. Je n'ai point encore assez appaisé la justice céleste. Eh bien, traînons encore la chaîne qui m'accable. Que toujours mon imagination enflammée présente à mes yeux le tableau de ma vie! Que j'entende retentir sans cesse à mon oreille les noms d'André, d'Eléonore, de Bancbanus & de Mélinda! Ce supplice est affreux sans doute, mais je l'ai bien mérité. Sujet rebelle, frere perfide, ingrat ami, lâche adultere, que de titres pour être en horreur au Ciel, aux hommes & à moi-même!

Ainsi se lamentoit Berthold, poursuivi d'un trouble rongeur. Il s'arrête, & se tait. La nuit commençoit à paroître. Tout étoit calme & silencieux autour de lui: Oh! si je pouvois goûter les douceurs du sommeil! Il calmeroit sans doute mon sang trop agité. O sommeil, viens fermer ma paupiere, & il s'étend sur le gazon. Puis tout-à-coup il se leve, & s'écrie: Non, je ne puis reposer. Le sommeil n'est point fait pour le coupable. Dieu juste, tu le livres à trop de remords! Quoi donc, ne pourrai-je jamais t'appaiser? Mes cris & mes larmes ne fléchiront-ils jamais ta justice? Du moins je veux le tenter, & j'ose même l'attendre. Cette pensée rend déja ma douleur moins amere. Le coupable, dit-on, te trouve plus propice lorsqu'il t'implore

dans ton temple. Il en eſt un peu éloigné de cette forêt. Je vais m'y rendre; mais il eſt nuit. Je le trouverai fermé. N'importe. Il faut m'y traîner. Ne ſuffit-il point que je puiſſe m'étendre & pleurer ſur le ſeuil de ſes portes? Oui, ſans doute, ma préſence ſouilleroit la ſainteté de ton ſanctuaire.

Alors, tout friſſonnant d'une ſecrete horreur, il marche vers cet auguſte aſyle, par des ſentiers tortueux. Il s'avance près du temple que la forêt lui dérobe encore. Tout-à-coup ſes yeux ſont effrayés d'un jour pâle qui monte de la terre dans les airs. Son oreille eſt frappée de chants triſtes & lamentables : Fantômes effrayants! s'écrie-t-il, ceſſez de me pourſuivre; fantômes! retirez-vous. Laiſſez-moi du moins reſpirer un inſtant : je cours me jetter aux pieds de mon Dieu. En diſant ces mots, il ſort de la forêt, & arrive auprès du temple.

Le cortege funebre qui avoit accompagné le corps d'Eléonore, y venoit d'arriver. On avoit dépoſé le cercueil devant les portes, & les Prêtres prononçoient ſur lui les paroles ſacrées. Berthold, à ce triſte ſpectacle, reſte morne & muet. Ces chants funéraires, ces pâles flambeaux, ces Miniſtres revêtus de vêtements lugubres, impriment à ſon ame une nouvelle terreur, un noir preſſentiment. Il s'approche d'un

vieillard que ſon amour pour ſes Princes avoit amené à cette douloureuſe cérémonie : Mon pere, lui dit-il d'une voix tremblante, dites-moi, je vous prie, quel eſt cet homme illuſtre dont les cendres ont obtenu une place dans le tombeau de nos Rois ? — Eh quoi, lui répond le vieillard, ſe peut-il que vous ſoyez étranger parmi nous, juſqu'à ignorer les maux de la Hongrie ? Ecoutez, mon fils, & apprenez combien les paſſions entraînent de malheurs. Le frere de la Reine aimoit l'épouſe du Régent. La Reine, dit-on, par une lâche amitié pour ſon frere, lui a livré cette vertueuſe épouſe, & le Miniſtre en apprenant le crime du Prince. — S'eſt donné la mort ? reprend vivement Berthold. — Non, mon fils, il a aſſaſſiné la Reine. Et voilà ſon cadavre.

A ces mots le Prince, écartant tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage, s'élance au milieu de l'aſſemblée, & s'écrie : Le voici, le voici le meurtrier de la Reine. C'eſt moi, c'eſt Berthold ; & il vole au cercueil, & il ſe jette ſur lui ; & l'embraſſant avec effort : O ma ſœur, ô ma chere ſœur, tu n'es plus ! & c'eſt ton frere qui t'a aſſaſſinée. O qui me rendra ma ſœur ! Rendez-moi ma ſœur. Il reſte alors ſans mouvement.

Pendant cette ſcene terrible, le peuple, la

Cour & les Prêtres même verfoient des larmes. Mais lorfque le Prince fut tombé inanimé, on profita de cet inftant que lui laiffoient fes tranfports pour l'emporter fous un toît prochain, où, par les foins de fes Ecuyers qui avoient fuivi le convoi de la Reine, il ne recouvra l'ufage de fes fens que pour reprendre fa douleur & fes remords. Il appelle fans ceffe Eléonore, & fans ceffe fe reproche fa mort. Il parle d'aller trouver Bancbanus, pour lui demander un coup femblable à celui dont la Reine a été frappée.

C'eft moi qui le méritois. Moi feul j'étois coupable. On lui apprend que le Miniftre & fon époufe ont pris le chemin de Venife pour fe rendre auprès du Roi à Conftantinople. Dès-lors il conçoit le projet de voler fur les pas de Bancbanus, & de lui préfenter un combat, où il puiffe tomber fous la main qui a fait périr Eléonore.

Il embraffe ce deffein; & dès le même inftant, ordonne au plus fidele de fes Ecuyers de le fuivre. Ils s'arment tous les deux, montent à cheval, & hâtent leur marche.

Ils arrivent à Venife. On leur dit que Bancbanus, après avoir attendu plufieurs jours un vent favorable, vient enfin de faire voile vers Conftantinople; mais qu'un autre vaiffeau deftiné à fuivre celui du Miniftre, eft prêt à lever

l'ancre. Il y entre avec fon fidele Ecuyer. Après vingt jours d'une heureufe navigation, & pendant laquelle rien n'avoit pu calmer les tranfports du coupable Prince, l'un & l'autre vaiffeau entre au même inftant dans le port de Conftantinople.

A peine fortis du vaiffeau : Ami, baiffe la vifiere de ton cafque, dit Berthold à fon Ecuyer; va trouver Bancbanus, & le prenant à l'écart, dis-lui qu'un Chevalier l'attend pour le combattre à l'entrée du bois qui s'étend ici à ma droite. Garde-toi de lui révéler mon nom. Songe, puifque tu prétends au titre de Chevalier, que tu ne peux le mériter en manquant de fidélité à ton maître.

L'Ecuyer, docile à regret, s'éloigne, paroît aux yeux du Miniftre ; & fans fe découvrir, expofe le défi du Prince. Bancbanus le reçoit, & s'apprête à fe rendre au lieu défigné.

Berthold l'y attendoit : Il eft donc arrivé, difoit-il en lui-même, le terme de ma vie ! c'eft ici que je dois recevoir le falaire de mes forfaits. Ah ! Bancbanus, fi ta jufte fureur eft altérée de mon fang, je te donnerai le plaifir de le répandre. Je t'apporte la victime que tu devois frapper. Si je m'offrois à tes yeux maintenant que ton ame doit être épouvantée du meurtre de la Reine, & ta vengeance affouvie, tu me par-

donnerois peut-être, moi qui ne ſuis digne d'aucun pardon. Mais j'ai trouvé le moyen de ne point échapper à la mort que je mérite. Il achevoit à peine, & le Miniſtre paroît.

A ſa préſence, Berthold, ſaiſi du trouble qu'éprouve le coupable à la vue de ſon crime, porte, en tremblant la main à ſon épée, & s'écrie : Défends-toi, Chevalier : & déja les deux épées ſe croiſent & s'entrechoquent. Dans la réſolution où il eſt de trouver en ce combat la fin de ſes jours, il s'offre à découvert aux coups de ſon adverſaire, & ne les pare que foiblement. Déja il eſt couvert de bleſſures; enfin, il reçoit le coup mortel. Le Miniſtre lui enfonce ſon épée au défaut de la cuiraſſe. Le malheureux Prince tombe noyé dans ſon ſang : & ſon ennemi, croyant l'avoir privé de la vie, ſe retire, & retourne à grands pas vers ſon épouſe, dans l'impatience de paroître aux yeux de ſon Roi. Il arrive au palais qu'occupe le Monarque, tenant par la main l'infortunée Mélinda, qui, forcée d'avouer publiquement l'outrage qu'elle a reçu, pâle & défaite, s'efforce de cacher ſon viſage, & d'arrêter les larmes qui s'échappent de ſes yeux.

Ils ſont introduits aux pieds du Monarque, & Bancbanus avec une intrépidité qui n'eut jamais d'exemple : Prince, j'amene ici mon épou-

ſe, & je l'amene déshonorée par votre frere. C'eſt Eléonore qui l'a livrée à Berthold. Celui-ci a pris la fuite, & je n'ai pu m'en venger. „ Mais comme lorſque vous partîtes de Hon- „ grie, vous me recommandâtes ſur-tout que, „ ſans aucun égard pour le rang ou la condi- „ tion, je rendiſſe à tous vos ſujets une exacte „ juſtice; je me la ſuis faite. J'ai tué la Reine; „ & bien-loin de chercher mon ſalut dans une „ indigne fuite, je vous apporte ma tête. Diſ- „ poſez à votre gré de mes jours. „

Frappé tout à la fois & de la mort d'Eléonore, & du crime de Berthold, & du malheur de Mélinda, & de la noble audace du Miniſtre, André doute long-temps de ce qu'on lui révele. Il voudroit parler, & ne peut faire entendre ſa voix. Tant de coups imprévus lui en ont ravi l'uſage. Enfin, il s'apprête à répondre, lorſque paroît à ſes yeux, porté par des gardes, un guerrier, qui, tout ſouillé de ſang, ne reſpire qu'avec peine, & ſemble toucher à ſon heure derniere.

A cette vue, le Roi & toute ſa Cour demeurent conſternés. Mais le mourant éleve une voix affoiblie : O Roi, dit-il, ouvrez les yeux, & reconnoiſſez Berthold. A ces mots, toute l'aſſemblée le fixe d'un œil plus attentif, reconnoît le Prince, & frémit d'horreur. Cependant il pour-

ſuit : J'ai outragé la vertu & l'honneur de deux époux. Mon crime eſt horrible, mais il n'appartient qu'à moi ſeul. La Reine ne fut point coupable. On a pu le croire, on l'a dû même, toutes les apparences dépoſoient contre elle; cependant elle étoit innocente. Voilà la vérité. Je meurs, & c'eſt de la main de Bancbanus. Je l'ai ſuivi dans ſon voyage; je l'ai appellé, ſans en être reconnu, à un combat ſingulier, & il m'a frappé d'un coup mortel. J'ai voulu lui donner le plaiſir de ſe venger de ſon plus odieux ennemi, & m'épargner à moi-même les horreurs d'une plus longue vie. Le coup dont il m'a percé, m'a laiſſé reſpirer encore quelques inſtants. Je les ai mis à profit pour venir implorer une grace que je ne mérite point. Je meurs content, ſi vous, Seigneur, & votre Miniſtre & ſon épouſe, hélas! indignement outragée par moi, vous daignez me pardonner tous mes crimes. En achevant ces mots, il rend le dernier ſoupir.

Cependant le Miniſtre attendoit dans une pénible impatience que le Roi prononçât ſur ſon ſort. Mais le Monarque, d'une part excité par ſa profonde douleur à venger la mort de ſon épouſe, de l'autre retenu par ce qu'il doit à l'honneur outragé de Mélinda, & ſur-tout par les intérêts de ſon peuple, André, prenant la pa-

role : Vous avez tué mon épouſe, & ſa mort demande ſans doute la vôtre. Mais vous avez été cruellement bleſſé, & la Reine a dû vous paroître coupable. Je n'examine plus rien : Soyez abſous. Votre ſupplice ne me rendroit point la Reine, & j'y perdrois un ſage Miniſtre. Eléonore m'étoit chere; mais le ſalut de mon peuple eſt mon premier amour. „ Allez, retournez en „ Hongrie, continuez d'y adminiſtrer la juſtice „ avec autant d'exactitude & de ſévérité que „ vous vous l'êtes rendue à vous même. „ J'ai appris, mais trop tard, que l'abſence d'un Roi fut toujours funeſte à ſon peuple.



LE

LE

DÉCAMÉRON

FRANÇOIS,

N°. IV.

CLEMENCE D'ENTRAGUES.

Evénement sur lequel est fondé l'Ouvrage suivant.

» Le premier jour de cette année, (1591) M. » de la Châtre, Gouverneur de la Province, accom» pagné de 5 à 6 mille hommes, tant de pied que » de cheval, & six pieces de canon, alla camper » devant la Ville d'Aubigny, & ayant sommé les » habitants de se rendre; à leur refus, il battit la » Ville de sept ou huit vingt coups de canon, & » le château & la porte Sainte-Anne, fit breche » de vingt pas de long, & donna deux assauts; » mais la garnison & les habitants, animés par la » présence de la Dame d'Aubigny, de la maison » de Balsac d'Entragues, qui les exhortoit à une » vigoureuse défense, repousserent vaillamment les » assiégeants, en tuerent plusieurs, & en blesserent » cinquante : ce qui obligea le Sieur de la Châtre » de lever le siege. « *Thaumas de la Thaumassiere, Histoire du Berry, liv. 3, p. 209.*



CLÉMENCE D'ENTRAGUES, OU LE SIEGE D'AUBIGNY, ANECDOTE FRANÇOISE.

Si vous perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon panache blanc, vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur & de la gloire.

HENRI IV.



I les faveurs de la fortune étoient toujours le partage des Héros, Henri IV eût été le plus heureux des hommes, comme il fut le meilleur des Rois. Né dans les montagnes ſtériles du Béarn, ſes premiers regards ne s'arrêterent point ſur cette pompe dangereuſe dont l'éclat va frapper les enfants des Rois juſques dans le ber-

ceau (*a*). Son enfance ne fut point entourée de cette foule importune de courtisans que l'intérêt amene au pied du trône, que l'intrigue y maintient, & qu'une politique mal-entendue y protege. Le fils de Jeanne d'Albret eut pour instituteurs, non les plus puissants, mais les plus sages d'entre ses sujets. Les habitants du Bearn, témoins des heureuses dispositions qu'il avoit reçues de la nature, voyoient, avec des transports de joie, se développer en lui le germe des vertus & des grands talents. Dès-lors, ils s'empressoient à lui donner les témoignages les plus authentiques de respect & d'amour. Ils le portoient dans leurs bras, ils assistoient à ses exercices; & par leurs applaudissements répétés, enflammoient son courage naissant. A peine sorti de la premiere enfance, il se rendoit à leurs fêtes rustiques, gravissoit les montagnes, parcouroit les forêts avec eux, & pénétroit jusques dans l'humble réduit du laboureur, où quelquefois, assis à la même table, il ne dédaignoit point de prendre un repas frugal.

(*a*) » Il eut cette obligation à Jeanne d'Albret, » sa mere, qui n'avoit, dit d'Aubigné, de femme » que le sexe, l'ame entiere aux choses viriles, » l'esprit puissant aux grandes affaires, & le cœur » invincible aux grandes adversités. «

C'eſt ainſi qu'au milieu de ſes états, au ſein de la paix, le jeune Bourbon s'endurciſſoit à la fatigue, & ſe préparoit à réſiſter aux pénibles travaux de la guerre ; c'eſt ainſi qu'il ſe montroit généreux & populaire, avant même de ſavoir que la bienfaiſance eſt le charme le plus doux de la ſouveraineté. A douze ans, ſa réputation avoit franchi les limites de la Navarre ; & il n'en avoit encore que ſeize, lorſque, faiſant ſes premieres armes à la célebre bataille de Moncontour, il fixa les regards de l'Europe entiere. Elevé depuis ſur le trône des François, ſous le nom de HENRI IV, il n'employa ſon autorité qu'à faire fleurir les loix, & la force de ſes armes, qu'à maintenir le pouvoir dont il étoit le plus jaloux : celui de faire des heureux (*b*). Si l'am-

(*b*) Henri IV, étant attaqué d'une maladie dont les ſymptômes allarmerent la France, diſoit un jour à ſes amis, d'une voix éteinte : » Je n'appréhende » nullement la mort, je l'ai affrontée dans les plus » grands périls ; mais j'avoue que j'ai regret de » ſortir de cette terre, ſans avoir pu remettre le » Royaume dans la ſplendeur que je m'étois pro» poſée, & ſans avoir témoigné à mes peuples, » en les gouvernant bien, & les ſoulageant de tant » de ſubſides, QUE JE LES AIME COMME SI » C'ÉTOIENT MES ENFANTS. » Dans une circonſtance à peu près ſemblable, il écrivoit au

bition lui suscita de puissants ennemis au-dehors ; si le fanatisme arma contre lui une partie de ses sujets, il eut la douce satisfaction de voir rangée sous ses drapeaux l'élite de la Noblesse Françoise, ce corps illustre qu'il chérissoit particuliérement, & dont il étoit flatté de se nommer le chef (*c*).

Avec les noms des grands Capitaines qui s'illustrerent sous son regne, l'Histoire nous a transf-

fidele Rosny. » Mon ami, je me sens si mal, qu'il » y a apparence que Dieu veut disposer de moi : » or, étant obligé, après le soin de mon salut, de » penser aux arrangements nécessaires pour assurer » ma succession à mes enfants, & les faire régner » heureusement, à l'avantage de ma femme, de » mon état, de mes bons serviteurs, & de mes » PAUVRES PEUPLES, QUE J'AIME » COMME MES CHERS ENFANTS, je desire » conférer avec vous sur toutes ces choses, &c. » &c. » *Hardouin de Pere-fixe*, *Histoire du Roi Henri-le-Grand*.

(*c*) Il se glorifioit sur-tout d'avoir toujours quatre mille Gentilshommes à sa suite, capables de résister à la plus forte armée qu'on pût lui opposer. Un Ambassadeur d'Espagne lui témoignant un jour de la surprise de voir quantité de Gentilshommes l'environner & le presser un peu : *Si vous me voyiez un jour de bataille, ils me pressent bien davantage*, lui dit le Roi.

mis celui d'une Héroïne, dont le courage & la générosité sont d'autant plus mémorables, qu'elle s'est immortalisée par des traits de bravoure & de fermeté qu'on n'a pas droit d'attendre d'un sexe, à qui sa délicatesse & ses charmes semblent interdire les dangers des combats.

Clémence, veuve depuis quelques années du Lord Stuart, étoit retirée dans la Ville d'Aubigny (*d*), dont elle portoit le nom. Là, dé-

---

(*d*) Aubigny est une Ville assez considérable du Berry, située sur la Nerre, à dix ou onze lieues de Bourges. Elle est ceinte de hautes murailles, d'un fossé large & profond, & de contrescarpes assez élevées; chacune des portes de cette Ville est défendue par un boulevard. Aubigny étoit réunie à la Couronne, & Charles VI en jouissoit, quand les Anglois pénétrerent dans le Berry, en 1422; alors Jean Stuart, Connétable d'Ecosse, vint au secours du Roi de France, à la tête *de plusieurs bandes de gens à pied, & d'une troupe d'archers à cheval*, qu'il entretint pendant plusieurs années à ses fraix. Il rendit d'importants services à Charles VI, vainquit les Anglois en plusieurs rencontres, gagna les batailles de Crevant & de Baugé, & rétablit ainsi les affaires du Royaume. En récompense de ses services, le Roi lui donna la terre d'Aubigny, sans en rien retenir, que la foi & hommage-lige, ressort & Souveraineté. *Voyez l'Histoire du Berry, par Thaumas de la Thaumassiere.*

vouée toute entiere à l'éducation d'un fils, seul fruit de ses amours, & l'objet de toutes ses espérances, elle n'attendoit plus que le retour du brave Clermont d'Entragues, son pere, qui moissonnoit des lauriers sous les yeux de Henri IV, pour conclure le mariage de son fils, le jeune Comte d'Aubigny, avec Rosalie, fille de Claude de la Châtre, que Henri III avoit nommé Gouverneur du Berry, après l'avoir élevé au rang de Maréchal de France.

Aucune alliance ne paroissoit mieux assortie. D'Aubigny descendoit d'ancêtres illustres, & réunissoit à une figure intéressante un cœur fier & généreux. Rosalie, à l'espérance d'une fortune brillante, joignoit cette sensibilité douce, ces graces naïves, cette candeur du bel âge qui servent même à parer la beauté. Elle n'étoit encore qu'au berceau, lorsqu'elle avoit perdu sa mere; & le Maréchal, à qui les occupations de son Gouvernement ne laissoient aucune demeure fixe, avoit confié à la tendresse d'une de ses sœurs, qui faisoit son séjour à Aubigny, le soin d'élever sa fille. Ainsi, tout avoit concouru à rapprocher les jeunes amants : &, leur prochaine union n'étant plus un mystere pour eux, ils s'abandonnoient sans réserve aux transports innocents de leur tendresse.

Tous les instants que le jeune Comte n'em-

ployoit pas aux exercices destinés à former un jeune militaire, étoient consacrés à Rosalie. Souvent même il se plaisoit à faire manœuvrer sa compagnie de cinquante hommes d'armes, sous les yeux de sa maîtresse. Quelquefois il lui donnoit le spectacle de ces joûtes, de ces tournois, monuments de la bravoure & de la galanterie de nos anciens Chevaliers. Ses vassaux, jaloux de lui donner des preuves de leur attachement, se rendoient en foule à ces fêtes guerrieres, & la jeune Noblesse des environs, parée des couleurs de Rosalie, venoit y répandre un nouvel éclat. Mademoiselle de la Châtre, placée sur une espece de trône, & entourée de plusieurs jeunes personnes de son sexe, uniformément vêtues, attendoit le succès du combat pour couronner le vainqueur.

Dans tous les siecles, & chez toutes les nations, on a vu les divers plaisirs que se procuroient les peuples, non-seulement tenir au climat, mais emprunter, pour ainsi dire, leurs couleurs de la forme du gouvernement & de l'état de la patrie. Au temps dont nous parlons, une faction non moins téméraire que puissante inondoit de sang les plus belles Provinces de l'Empire François. Près d'une année s'étoit écoulée depuis la mort de Henri III, & le bon Navarrois, son légitime successeur, à la tête

d'un petit nombre d'amis, luttoit ſans ceſſe contre l'ambitieux Philippe II, Roi d'Eſpagne, & contre cette troupe audacieuſe connue ſous le nom de la LIGUE.

Clémence, qui ne voyoit dans les ennemis du Roi que les agents d'un fanatiſme barbare, avoit eu ſoin d'inſpirer à ſon fils les principes d'équité qui l'attachoient au parti de Henri, & les ſentiments de vénération dont elle étoit pénétrée pour les vertus de ce Prince. D'Aubigny, enflammé par les leçons de ſa mere, & plus encore par l'exemple de ſes aïeux; d'Aubigny, que l'amour & la gloire euſſent rendu ſupérieur à tous les périls, attendoit impatiemment le retour de l'illuſtre d'Entragues: Il n'arrive point! s'écrie-t-il quelquefois; il n'arrive point! j'ai vingt ans, & je ne me ſuis encore ſignalé par aucun trait de valeur! Que doit penſer le Roi? Feuquieres, de Neſle (*e*) & la Tremouille, tout auſſi jeunes que moi, ont déja mérité des éloges; le Monarque les cite pour exemple aux plus anciens Capitaines: & moi, je vis ignoré dans le fond d'une Province: & moi, je paſſe mes plus beaux jours dans l'oiſi-

---

(*e*) Feuquieres & de Neſle, Capitaines de cinquante hommes d'armes, furent tués à la bataille d'Ivry.

veté... Mon pere, on n'attend plus que vous; arrivez; & aussi-tôt je deviendrai l'époux de Mademoiselle de la Châtre, & puis je réunirai ma compagnie à celle que vous commandez : nous partirons ensemble; je servirai sous vos ordres en qualité de Lieutenant, & le Roi saura du moins que j'ai l'ambition de marcher sur vos traces. . .

Le pere de Clémence n'avoit pu se rendre encore aux sollicitations du Comte d'Aubigny. Les ligueurs, répandus en foule dans les plaines de la Normandie, ne cherchoient qu'une situation avantageuse pour attaquer l'armée royale : d'Entragues auroit-il choisi cet instant pour s'éloigner du Roi ? Enfin, peu de jours s'étoient écoulés depuis cette fameuse bataille, (*f*)

(*f*) C'est la bataille d'Ivry; elle pourroit seule immortaliser Henri. *Mes compagnons*, dit-il à son armée avant l'action, *si vous courez aujourd'hui ma fortune, je cours aussi la vôtre : je veux vaincre ou mourir avec vous.* La clémence du Vainqueur releva la gloire de son triomphe. *Sauvez les François*, s'écrioit-il en poursuivant les fuyards. Les Officiers reçurent de sa part les éloges les plus flatteurs. Le Maréchal d'Aumont, étant venu prendre le soir ses ordres, il l'embrassa tendrement, l'invita à souper, le fit asseoir à sa table! *Il est bien juste*, dit-il, *qu'il soit du festin, puisqu'il m'a si bien servi à mes noces.*

où Henri IV, à la fois Général & Soldat, montra autant d'habileté que de bravoure, lorsque Clémence reçut la lettre suivante, datée d'Ivri :

„ Rejouissez-vous, ma fille ; le Roi vient de „ remporter une victoire éclatante. On l'a cru „ mort pendant quelque temps, & les bataillons commençoient à plier ; mais à peine il a „ reparu couvert du sang des ennemis, que nos „ soldats sont devenus autant de héros. Pour „ moi, j'ai reçu, dans la mêlée, une blessure „ mortelle ; mais je me flatte d'avoir contribué „ à la victoire : & elle importoit au bonheur de „ la France. Point de foiblesse sur-tout ; j'ai „ combattu sous les yeux de mon maître, & „ j'expire au lit d'honneur..... Soyez en garde „ contre la Châtre. Le Roi vient de m'en assurer ; il est du nombre des *bâtards* : (*g*) „ n'ayez aucune liaison avec ces gens-là. Ma „ chere Clémence, recevez mes derniers adieux. „ Je vous recommande d'Aubigny ; dites-lui „ qu'il est François, & petit-fils de CLERMONT „ D'ENTRAGUES. (*h*)

(*g*) On appelloit les Maréchaux de la Ligue, des Bâtards, qui se feroient légitimer un jour aux dépens de leur pere. *M. de Voltaire.*

(*h*) En effet Balsac-Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse Marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry.

Le premier ſentiment qu'éprouva Clémence, fut celui de la douleur : O mon pere ! c'en eſt donc fait, je ne vous verrai plus? Vos yeux ſont fermés pour jamais ; & ma piété n'a pu recueillir les derniers conſeils de votre ſageſſe ; & je n'ai pu recevoir vos embraſſements, quand l'âge & les bleſſures ouvroient devant vous les portes du tombeau.... (Après un inſtant de ſilence.) Hélas ! c'eſt ici qu'il aimoit à nous entretenir des vertus de ſon Roi ; il ne parloit qu'avec tranſport de ſes talents militaires, de ſon intrépidité, &, ſur-tout, de ſa Clémence. Au récit de tant d'exploits, on voyoit ſes forces ſe ranimer ; tout le feu de la jeuneſſe étinceloit dans ſes yeux, & l'énergie de ſon ame paſſoit juſques dans ſes diſcours. Combien de larmes il m'a fait répandre, lorſque pénétré d'admiration pour les grandes qualités de Henri, il s'écrioit dans un noble enthouſiaſme : O mon Maître ! ô mon Roi ! diſpoſez de mes jours ! que n'oſeroit pas d'Entragues pour vous procurer un inſtant de gloire ?... Généreux vieillard, pourſuit Clémence, que ne m'eſt-il permis de venger votre mort ! Et vous, le plus juſte des Princes, vous qui connûtes mon pere, & qui daignâtes l'honorer d'une amitié conſtante ; vous, qui, ſeul, méritiez le ſacrifice d'une vie ſi précieuſe, que ne puis-je remplacer

le guerrier illuſtre que la mort a frappé? Il ne me reſte qu'un fils; il eſt jeune encore, mais la valeur lui tiendra lieu d'expérience, mais il n'ambitionne déja que de vaincre ou de mourir ſous vos drapeaux. Si le Gouverneur du Berry entretient de criminelles liaiſons avec les ennemis de la patrie, s'il eſt infidele à ſon Prince, d'Aubigny ſaura bien renoncer à une alliance qui terniroit à jamais l'honneur de ſa maiſon; & il n'ira point lâchement immoler à un fol amour pluſieurs ſiecles de gloire.

Ces ſentiments d'héroïſme empruntent des forces de ſa douleur même; elle appelle d'Aubigny: Mon fils, je n'ai plus de pere: le brave d'Entragues eſt mort. Déja, ſans doute, vous penſez à le venger: & je ne m'y oppoſerai point, à condition cependant que votre vengeance ſera utile à la patrie. C'eſt à vous, c'eſt aux ames bien nées qu'elle a confié ſa défenſe. Mais avant de vous placer au rang de ſes libérateurs, elle exige de vous un ſacrifice: oui, mon fils, il faut, dès cet inſtant même, renoncer à Mademoiſelle de la Châtre, y renoncer pour jamais. — Ciel! — L'honneur le veut ainſi: liſez. Elle lui communique la lettre de ſon pere. D'Aubigny, frappé d'étonnement: Qui? lui? le Maréchal de la Châtre? le pere de Roſalie ſeroit devenu l'appui des rebelles! il au-

roit détruit, par une infâme trahiſon, quarante années de ſervices importants ? .. Non, non, Madame, ajouta-t-il avec aſſurance, on ne m'en impoſera point ſur les ſentiments d'un guerrier qui a fait ſes premieres armes ſous le Connétable de Montmorenci, (*i*) d'un guerrier qui, le

(*i*) Anne de Montmorenci, Connétable de France, & l'un des plus grands Capitaines de ſon temps, fut fait priſonnier avec François I à la bataille de Pavie; quelques années après, il prit le Boulonnois, Metz, Toul & Verdun, ſous le regne de Charles IX. Ce fut le même guerrier qui gagna la bataille de Dreux, où il ſubit encore l'eſclavage. L'année ſuivante, il prit le Havre-de-Grace ſur les Anglois. En 1567, les Calviniſtes ſe remirent en campagne, ſous la conduite du Prince de Condé, & Montmorenci les battit à la journée de Saint-Denis. Cependant le vainqueur vit mettre en déroute la troupe qu'il commandoit. Le généreux vieillard recueillit alors tout ſon courage pour terminer ſes jours par une action héroïque. Il reçut ſix bleſſures dangereuſes, fut démonté, & rompit ſon épée dans le corps d'un Calviniſte, qu'il perça au défaut de la cuiraſſe. Un Gentilhomme Ecoſſois lui tira un coup de piſtolet dans les reins. Alors Montmorenci, déja couvert de bleſſures, ſe tourna du côté de cet ennemi, & du pommeau de ſon épée, dont la garde lui reſtoit à la main, il lui abattit deux dents, & lui démit la mâchoire. Un Cordelier étant venu

premier, eſt monté à l'aſſaut de Sancerre, (*k*) & qui a mérité la confiance de cinq Monarques François (*l*). Les ſoupçons du Roi, n'en doutez point, ſont l'ouvrage de quelque vil courtiſan, plus jaloux des emplois & de la réputation du Maréchal de la Châtre, que des vertus qui les lui ont mérités. Au reſte, pourſuivit-il, avec timidité, le Maréchal pourroit s'être rendu coupable par l'erreur d'un moment, ſans que mon amour pour Roſalie... — Non, interrompit vivement Clémence, en jettant ſur lui un regard dédaigneux, non, tu n'es plus digne du

---

pour exhorter le vainqueur à la mort : *Penſes-tu*, mon ami, lui dit Montmorenci, *qu'un homme qui a vécu près de quatre-vingt ans avec honneur, ne ſache pas mourir un quart-d'heure ?*

(*k*) » En 1572, Charles IX, ayant réſolu d'ôter » aux Religionnaires la retraite qu'ils avoient en la » Ville de Sancerre, & de la faire aſſiéger, il crut » ne pouvoir mieux confier le commandement de » ſes troupes qu'au Seigneur de la Châtre. Il le fit » Lieutenant-Général de ſes troupes en Berry, avec » leſquelles il aſſiégea & prit cette fameuſe Ville, » après un ſiege de près de huit mois, depuis le 9 » Janvier juſques au 25 Août 1573. « *Thaumas de la Thaumaſſiere, Hiſt. du Berry.*

(*l*) François I, François II, Charles IX, Henri III, Henri IV.

ſang qui t'a fait naître. Que diroient le Connétable d'Ecoſſe (*m*) & le brave d'Entragues, s'ils vivoient encore? A cette lâche puſillanimité, reconnoîtroient-ils leur fils & celui de tant de Héros? Va, va donc enſevelir dans une retraite obſcure, avec l'objet de ta criminelle paſſion, celui de tous mes mépris. Cependant cette union ſi funeſte pour moi, & à laquelle ſe bornent tous tes vœux, il te la faut acheter: écoute, & tu ſauras à quel prix: Crois-tu que Clémence, accoutumée à n'obéir qu'à la voix de l'honneur, puiſſe jamais ſe réſoudre à voir conſommer cette odieuſe alliance? Penſes-tu que je vouluſſe ſurvivre à l'excès de ta honte?.... Avant tout, mon fils, réſous-toi donc à m'arracher la vie... Tu frémis? Hé bien, ſi tu conſerves encore quelques reſtes, je ne dis pas de cet héroïſme patriotique, de ces vertus ſublimes par qui les Gaſtons, les du Gueſclins & les Bayards ont mérité l'admiration de leurs ſiecles & celle des ſiecles futurs, mais de cette ſenſibilité commune aux ames les moins délicates, tu t'éleveras au-deſſus d'un amour qui te rendroit le plus vil des hommes, à mes yeux, & aux yeux de tout l'univers.

(*m*) Voyez la Note de la page 157.

En achevant ces mots, elle s'éloigna; & le jeune Comte, demeuré seul, anéanti, humilié, promenoit autour de lui des regards inquiets & farouches, effet des combats terribles que l'amour & la gloire livroient à son cœur, quand tout-à-coup : Mere barbare, vous l'exigez donc ce cruel sacrifice ? Hé bien, c'en est fait, vous serez obéie; & par un effort que vous-même auriez peine à comprendre, si l'ardeur de ma passion vous étoit connue, je m'engage à ne plus revoir cette belle Rosalie.... Malheureux!... Qu'ai-je dit?... Ne la plus revoir!... Oui, sans doute. A l'avenir, on cessera, j'espere, de m'opposer l'exemple des Gastons, des du Guesclins & des Bayards : ils s'armerent contre les ennemis de la France; ils les dompterent; mais qui d'entr'eux remporta jamais sur lui-même une victoire plus éclatante ?

D'Aubigny s'affermit dans cette noble résolution; & jaloux de recouvrer l'estime de sa mere, il se rend auprès d'elle : Madame, s'il suffisoit des dispositions actuelles de mon ame, pour mériter le retour de votre tendresse, je pourrois l'exiger; mais le temps & les circonstances vous apprendront si je fus moins généreux envers ma patrie, que sensible aux attraits de ma maîtresse.

Clémence, attendrie jusques aux larmes, se précipite dans les bras du Comte : Oui, je re-

connois mon fils ; il m'eſt rendu, le voilà, c'eſt lui-même. Cher époux, que la mort a trop-tôt moiſſonné, que ne peux-tu renaître de ta cendre, pour embraſſer avec moi ce jeune héros, digne héritier de tes vertus & de ton nom ! Mon fils, mon cher fils, applaudis à ton triomphe : le Roi, ta famille, nos contemporains & la poſtérité, ſauront bien t'en récompenſer, par un tribut glorieux d'eſtime, de reconnoiſſance & d'admiration. Puis elle ajouta : Je vais informer la fille du Maréchal, que le ſang du fidele d'Aubigny ne peut s'allier à celui d'un ſujet rebelle.

En effet, Roſalie reçut, avant la fin du jour, la nouvelle de ſon malheur. Une lettre de Clémence lui apprit que la Châtre étoit infidele à ſon Roi, qu'il conſpiroit ſourdement contre lui, & que déja même on le déclaroit chef d'un parti nombreux. „ C'eſt avec peine, diſoit-elle,
„ en terminant ſa lettre, c'eſt avec peine, Ma-
„ demoiſelle, que d'Aubigny renonce à l'alliance
„ dont vous flattiez ſon amour : & je ne penſe
„ point qu'il ſoit néceſſaire de vous prouver
„ combien je partage ſa douleur. J'euſſe été ſa-
„ tisfaite de vous donner le nom de ma fille ;
„ mais le Ciel, plus jaloux ſans doute de mon
„ bonheur que du vôtre, a détruit toutes mes
„ eſpérances. "

Que devint, à la lecture de cette lettre, la

tendre Rosalie ? Elle ne voit que la perte de son amant; son visage pâlit; ses yeux se baignent de pleurs : ni les conseils de sa tante, ni les caresses qu'elle en reçoit, rien ne peut arrêter le cours de ses larmes; elle ne sent que le poids de son malheur : & ne pouvant croire la rébellion de son pere, elle accuse son amant d'infidélité.

Sa douleur se livroit toute entiere à ce cruel soupçon : le jour & la nuit elle en étoit poursuivie. C'en est fait, le repos est exilé pour toujours de son cœur; & d'Aubigny n'est plus à ses yeux qu'un ingrat, un parjure, un fourbe, qui s'est fait un jeu de séduire une ame innocente & crédule : car elle ne pouvoit se persuader, non plus que sa généreuse parente, que le Maréchal fût au nombre des Ligueurs. L'une & l'autre traitoient ce bruit de calomnie ridicule, inventée pour colorer l'ingratitude de d'Aubigny.

Rosalie se hâta d'envoyer à son pere la lettre qu'elle avoit reçue de Clémence; elle le supplia de démentir ou de confirmer un bruit, auquel chaque jour ajoutoit un nouveau degré de vraisemblance. Votre réponse servira, lui disoit-elle, à diriger ma conduite.

En apprenant la rupture de ce mariage, la Châtre crut voir tous ses projets renversés. Il est vrai qu'une moitié de son Gouvernement lui étoit

dévouée en fecret; mais l'autre relevoit de la Seigneurie d'Aubigny: & avant de travailler à la réunir au parti de la ligue, il falloit laiffer conclure le mariage de Rofalie avec le jeune Comte; car il lui eût été bien plus facile alors d'ébranler la fidélité de Clémence & de fon fils. Mais il vit tout-à-coup fes efpérances trompées, & ce fut pour lui un nouveau motif de lever l'étendard de la révolte. Aux confeils de l'ambition qui lui promet une puiffance fouveraine dans le Berry, fe joignent ceux du dépit & de la colere, qui lui peignent le refus de Clémence comme un affront fanglant fait à l'honneur des la Châtre. Il écrit alors à fa fille, & lui ordonne de venir le rejoindre: „ Abandonnez une Ville „ où vous avez reçu une injure que je m'apprête „ à venger. Bientôt d'Aubigny & fa mere fe „ repentiront de leur féditieux attachement à „ un Roi qui n'eft point celui des François, & „ qui ne peut l'être; bientôt ils fe verront contraints de tomber à mes genoux, & de me „ demander grace: heureux alors que je daigne „ la leur accorder! „

Sa lettre eft déja partie: & cependant il affemble un corps nombreux de troupes, qui bientôt formerent une armée de dix mille foldats. Chaque jour il les exerce, les difcipline, les exhorte à fe fignaler contre tous les François,

aſſez ennemis de leur patrie, pour embraſſer la défenſe du Navarrois. Mais il leur cache avec ſoin de quel côté il projette de diriger le premier effort de leurs armes. Il n'attendoit plus enfin, pour ſe mettre en marche, que le retour de ſa fille, & il s'étonnoit de le voir différé ſi long-temps. Son impatience cherchoit à pénétrer le motif de ces délais, & rien ne pouvoit les lui faire ſoupçonner. Tandis qu'il s'abandonne à l'inquiétude de ſes doutes, il reçoit une lettre de Roſalie, il l'ouvre en tremblant, & lit.

MONSIEUR,

„ Le témoignage même de votre lettre ne „ peut me convaincre que vous vous ſoyez „ rangé du parti des ligueurs. Pardonnez ſi „ votre fille, élevée dans des ſentiments de „ fidélité à ſon Prince, refuſe de voir ſon pere „ au nombre des ſujets rebelles. Quoi? le meil- „ leur des Rois trouveroit en vous un enne- „ mi? Quoi! Monſieur, vous livreriez vos „ jours & les miens à la douleur d'un repentir „ éternel! Ma tante me retient ici, auprès d'el- „ le; & je ne vous diſſimulerai point que je „ ſuis déterminée à ne m'en ſéparer, qu'après „ avoir appris la nouvelle de votre retour au „ parti du Roi. Veuille le Ciel hâter ce mo- „ ment de mon bonheur & du vôtre! Alors je

„ retrouverai mon pere, & je m'empresserai de
„ lui rendre sa fille ROSALIE „.

Cette lettre, loin d'éclairer le Maréchal, ne servit qu'à l'aveugler encore. Il ne se connoît plus, son cœur devient tout-à-coup le jouet de la honte, du dépit & de la colere. C'en est fait, il ordonne à ses Capitaines de se tenir prêts à marcher dès le jour suivant. Le jour paroît; la Châtre annonce qu'il va former le siege d'Aubigny; le signal est donné, les bataillons se mettent en marche, & leur Chef les précede. Son orgueil se flatte d'une victoire facile & prompte; il n'ignoroit pas que la Ville n'avoit pour se défendre qu'un petit nombre de soldats & nul fameux Capitaine : Ils auront pour Chef, disoit-il, un jeune homme sans expérience, à peine parvenu à son quatrieme lustre. Je le verrai s'avancer brillant & pompeux, comme un amant qui sort des bras de sa maîtresse. Ses yeux ne sont point accoutumés à l'appareil menaçant des combats : son oreille n'est point faite au bruit effrayant des armes. Le premier globe de fer qu'il verra dirigé vers sa tête le glacera d'épouvante, & bientôt ce jeune imprudent s'enfuira plus vîte que je ne l'aurai vu s'avancer.

Ainsi parloit la Châtre, & il ne soupçonnoit pas le Héros que l'amour pour la patrie & pour le bon Henri devoit créer en un instant.

En effet, à peine la nouvelle de sa marche fut-elle parvenue jusques dans Aubigny, que Clémence ordonne de fermer les portes de la Ville, & de convoquer l'assemblée des citoyens dans la place publique. Elle se hâte de cacher les graces de sa taille élégante & majestueuse tout ensemble, sous l'airain d'une pesante cuirasse; elle revêt sa tête d'un casque ombragé, d'un panache éclatant; enfin, elle arme ses mains d'une lance & d'un bouclier.

Dans cet appareil militaire, elle paroît avec son fils sur la place publique. Les citoyens n'osent en croire le témoignage de leurs yeux. Une voix se répand dans l'assemblée. On se demande : Est-ce Clémence ? est-ce bien elle-même ? Tandis qu'elle entend résonner ce bruit, & que tout s'écarte pour ouvrir devant elle un libre passage, elle s'avance, avec une noble intrépidité, vers le parvis d'un temple qui décoroit le fond de la place. Douze degrés y conduisoient. Elle monte jusques au dernier; & de ce lieu, d'où son œil parcourt & domine toute l'assemblée, d'où sa voix peut aisément se faire entendre au loin, elle demande silence. Au même instant, il regne un calme aussi profond que si la Ville n'eût été qu'un vaste désert.

Citoyens, s'écria-t-elle alors, s'il est vrai que vos cœurs ayent toujours adoré le généreux Henri

Henri IV; s'il eſt vrai que les ligueurs vous furent toujours odieux, voici, voici l'inſtant de ſignaler votre amour & votre haine. Vous ſavez que Henri ne verſe qu'à regret le ſang des François (*n*) : il eſt notre pere plutôt que notre Roi.

(*n*) » L'armée du Roi & celle des ligueurs étant prêtes à donner, Henri leva les yeux au Ciel, appella Dieu à témoin de ſon intention : Seigneur, depuis que tu m'as choiſi pour gouverner ce peuple, tu m'as fait tant de graces, que je ſuis toujours demeuré vainqueur; voici l'inſtant où j'ai le plus beſoin de ton aſſiſtance : ſi ta divine Majeſté m'eſtime capable d'une telle charge, & néceſſaire à la conſervation de cet état, je la conjure de m'aſſiſter : ſinon, fais que ma mort délivre promptement ton peuple des maux où les ennemis de cette Couronne l'ont plongé, & que ma vie te ſoit préſentement offerte pour ta gloire & ſon ſalut. Mais j'eſpere que tu en as autrement diſpoſé, & que tu ne m'as point mis au nombre de ces Rois que tu donnes dans ton courroux.

Auſſi-tôt il ſe fit donner ſon habillement de tête, ſur la pointe duquel il y avoit un panache de trois plumes blanches; & l'ayant pris, avant que de baiſſer la viſiere, il dit à ſon eſcadron : Amis, il ne manquoit plus à votre courage que ma préſence; me voici prêt à mourir avec vous pour l'honneur de la France, & la conſervation du Sang Royal : mais pourquoi mourir ? La victoire eſt à nous; l'ennemi tremble ſous la crainte de ſa rébel-

S'il combat des ſujets rebelles, c'eſt qu'il veut le bonheur de tous ſes ſujets. La ligue, au contraire, ne cherche qu'à profiter de la calamité publique. Monſtre avide de carnage, elle s'enivre du ſang de ceux même qui la ſervent. Irons-nous lâchement nous jetter dans ſes bras? Non, mes braves amis, non. Armons-nous d'un mâle courage; & quoique les rebelles nous ſoient ſupérieurs en nombre, oſons braver leurs efforts. Le Ciel va s'armer en notre faveur; le Ciel protege toujours des enfants qui combattent pour leur pere. Mais que dis-je? & quand même notre défaite ſeroit aſſurée, devrions-nous balancer un ſeul inſtant à nous ſacrifier? Loin de nous cette lâche incertitude, marchons; &, s'il le faut, immolons notre vie. Mourir pour le bon Roi, eſt un ſort aſſez glorieux.

---

lion, & de l'injuſtice de ſon uſurpation. Gardez bien vos rangs; & ſi vous perdez vos enſeignes, cornettes ou guidons, ce panache blanc que vous voyez en mon armet, vous en ſervira tant que j'aurai goutte de ſang: ſuivez-le; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur: ſi vous le voyez reculer, je vous permets de fuir. Il donna la charge à l'inſtant, en criant à ſes troupes: SAUVE LE FRANÇOIS, ET MAIN-BASSE A L'ETRANGER. » *Perefixe, Hiſtoire du Roi Henri-le-Grand. M. de Sacy, Tom. V. de l'Honneur François.*

Ce diſcours enflamme tous les courages. Chaque citoyen devient un ſoldat, & chaque ſoldat un héros. Déja l'aſſemblée retentit de ce cri: *Vive le bon Roi! vive Henri quatre! Allons combattre, & mourir pour lui.* Chacun s'empreſſe de courir aux armes; ils reviennent bientôt, & Clémence les diſperſe ſur les remparts. On vit les vieillards & les enfants ſe diſputer la gloire d'être utiles à leur patrie, pour la conſerver à leur Roi. Les uns traînent des pierres ſur les murailles, les autres y portent le ſalpêtre & le plomb. Le ſexe le plus foible a perdu ſa timidité. Les ſœurs exhortent leurs freres à ſe rendre dignes de Clémence; & les meres, en embraſſant leurs fils, répétoient le beau nom de Henri, & leur recommandoient les intérêts d'un ſi bon Roi; on eût dit enfin qu'une ſeule ame, celle de Clémence, rempliſſoit ce peuple entier.

On n'attendit pas long-temps l'arrivée de la Châtre; il parut tout fier des bataillons nombreux qu'il conduiſoit, & qu'il étendit, ſans nul obſtacle, autour de la Ville. Les défenſeurs de cette place n'étoient point en aſſez grand nombre pour abandonner l'enceinte de leurs murailles, & repouſſer une armée auſſi formidable. Ils furent contraints de reſter à l'abri des remparts, où ils mirent en uſage toutes les forces de leur artillerie. Bientôt les ligueurs eurent ou-

vert la tranchée; & tandis que leur canon répondoit à celui de la Ville, ils firent ſommer les citoyens de ſe rendre.

Quand l'Officier, chargé de cette importante commiſſion, parut devant Clémence, il trouva cette Héroïne ſur la place d'armes, où elle aſſignoit à ſon fils le poſte qu'il devoit occuper & défendre. L'envoyé de la Châtre obtient la permiſſion de parler, & il commence ce diſcours:

MADAME,

„ Le Maréchal, ſatisfait autant que ſurpris de trouver dans une perſonne de votre ſexe, un courage & des talents que la nature accorde même rarement aux hommes, vous fait propoſer de nouveau ſon amitié. Il ſait que vous vous êtes engagée trop précipitamment dans une défenſe périlleuſe. Le danger a diſparu à vos yeux; vous n'avez vu qu'une gloire prétendue, & vous vous êtes livrée ſans crainte à ce guide infidele. Souffrez que la raiſon vous conſeille; écoutez ſa voix, & vous allez être détrompée. Que peuvent vos citoyens & vos ſoldats, peu nombreux & novices dans le métier des armes, que peuvent-ils contre dix mille guerriers, blanchis ſous le harnois, accoutumés à la victoire, & conduits par un Héros? Vous n'êtes point en état

de prolonger votre réſiſtance au-delà de trois jours. La moitié de nos troupes ſuffit pour envahir & ſaccager l'héritage de votre fils. Que cette penſée, Madame, vous inſpire de plus ſages conſeils. Soumettez-vous, & ne regardez plus comme votre Roi un Prince que le Ciel réprouve, & que Rome condamne. Ouvrez nous vos portes, & vous allez reſter maîtreſſe ſouveraine de cette Ville. Le Maréchal conſent d'y laiſſer deux mille ſoldats ſous vos ordres „.

Il ſe tut, & Clémence lui répondit avec tranquillité : Rapportez au Maréchal que d'Entragues eſt mort pour ſon Roi, & que ſa fille & ſon petit-fils aſpirent à la même gloire.

L'Officier demeure quelque temps immobile de ſurpriſe. Enfin, revenu à lui-même, il étoit prêt à ſe retirer, lorſqu'il vit paroître la fille & la ſœur de la Châtre. La voix publique les avoit informées de l'arrivée du Héraut. Elles crurent cette occaſion favorable pour renouveller au Maréchal le déſaveu qu'elles donnoient à ſa rébellion. Leur aſpect troubla l'Officier. Attaché depuis long-temps au pere de Roſalie, ſouvent il avoit joui de l'honneur de la voir & de lui parler. Il la reconnut ſans peine ; & la triſteſſe qu'elle portoit empreinte ſur le front, ajouta encore au trouble qu'il éprouvoit.

Mais rien ne ſe pouvoit comparer à l'émotion

du jeune Comte. Depuis le jour que, par un noble effort ſur lui-même, il avoit promis de renoncer à l'amour de Roſalie, depuis ce triſte jour, il n'avoit point vu ſon amante. La prudence le tenoit écarté des lieux où ſon œil l'eût rencontrée. Il attendoit beaucoup du pouvoir de l'abſence, & déja il croyoit en reſſentir les effets, lorſque l'arrivée ſoudaine de Roſalie détruiſit ſon eſpérance. Il la voit; la bleſſure de ſon cœur, trop vive encore, s'ouvre & ſaigne de nouveau. Il prête l'oreille, & il entend Roſalie adreſſer ces paroles à l'Officier:

Je me flatte, Monſieur, que vous rapporterez fidélement à mon pere les vœux & les deſirs de ſa fille. Née Françoiſe, j'ai appris à reconnoître pour mon Roi, celui que le droit de ſa naiſſance appelle au trône des François. Le ſang & les loix nous ont donné pour Monarque le généreux Bourbon: & voilà ce qui doit condamner à jamais ceux qui lui diſputent la couronne. Hélas! devois-je m'attendre à voir mon pere tacher ſa gloire du nom honteux de ligueur! N'étoit-il pas plus beau & plus digne de lui de ſeconder un Prince vertueux, qu'on force à conquérir l'héritage de ſes ancêtres? Quoi! le nom de la Châtre ira à la poſtérité accompagné & flétri du titre odieux de ſujet rebelle? Au nom de ſes aïeux, au nom de ſa propre gloire, qu'il renonce

à sa criminelle entreprise, qu'il y renonce; ou c'en est fait, je vais m'offrir sur les remparts aux coups de son armée, & mourir à ses yeux.

Ce discours ne put émouvoir l'Officier à qui Bourbon étoit aussi odieux qu'il étoit cher à Clémence. Cependant, comme il conçut tout-à-coup le projet de ramener Rosalie à son pere, il eut recours à la feinte : Madame, répondit-il, je vais rapporter vos vœux & vos plaintes avec d'autant plus de fidélité, que, par je ne sais quel charme, vous venez de changer mon cœur. Seule, vous m'avez fait comprendre le crime de ma rébellion. Henri, jusques à ce jour, n'avoit paru à mes yeux que comme un usurpateur; mais grace à votre sagesse, je suis détrompé. Il est mon maître, mon légitime Roi; c'est dans vos mains que je lui jure une inviolable fidélité. Mais, Madame, ce n'est point assez pour réparer mon crime; il faut que je remporte encore sur votre pere la victoire que vous avez remportée sur moi-même. Animé de votre courage, j'oserai le tenter. Cependant, puis-je me flatter d'un heureux succès ? O! que n'ai-je votre douce voix, votre éloquence, &, sur-tout, l'empire que vous avez sur son cœur! ou plutôt que n'allez-vous essayer vous-même une si glorieuse conquête! Le triomphe est bientôt à vous; car je ne pense point que le Maréchal oppose une

longue résistance aux tendres sollicitations d'une fille qu'il adore. Concevez, Madame, cette noble confiance, & vous ramenerez sous les drapeaux du Roi, l'un de ses plus fameux Capitaines.

Ces paroles séduisirent le cœur de Rosalie. Le desir d'un nom immortel, la gloire de vaincre la résistance de son pere, l'espoir d'arracher Clémence, son fils, & tout un peuple au danger d'un siege redoutable, tous ces motifs réunis vont l'entraîner aux genoux du Maréchal: Eh! bien, s'écria-t-elle, le front rayonnant d'espérance; hâtons-nous de partir, mon pere me verra tomber à ses pieds, il m'entendra plaider la cause de mon Roi. Et vous, Madame, ajouta-t-elle en se tournant vers Clémence, reconnoissez enfin que la ligue m'est odieuse.

A ces mots, Clémence se précipite vers elle: Oubliez, ô Rosalie, oubliez la conduite de mon fils & de sa mere à votre égard: ne songez qu'à la gloire de ramener une Province entiere au pouvoir de notre auguste Monarque.

D'Aubigny joint ses prieres aux sollicitations de sa mere. Il est prêt à parler au nom de son amour; mais retenu par un secret pouvoir, il s'impose silence: seulement il fixe Rosalie. Leurs yeux se rencontrent, & semblent se dire un éternel adieu.

Le Maréchal attendoit avec impatience le retour de l'Officier. Il se flattoit que les assiégés, glacés d'épouvante au seul aspect de l'armée qui entouroit leurs murailles, avoient reçu favorablement les paroles de paix qu'il leur avoit envoyées. Il lui sembloit déja qu'il entroit victorieux dans la Ville, que Clémence & son fils étoient à ses genoux, & que Rosalie humiliée le prioit avec larmes de lui pardonner l'audace de sa lettre.

Il se livroit à ces pensées d'un vain orgueil, lorsque sa fille que l'Officier devançoit entra dans sa tente. Au-lieu de cette sombre tristesse que la rébellion d'un pere & le souvenir d'un amour infortuné avoient long-temps imprimée au front de Rosalie, on y voyoit reluire une douce fierté, mêlange heureux des graces de son sexe, & de la noblesse de son mâle courage : O mon pere, dit-elle aussi-tôt, je ne vous cacherai point que l'espoir de rendre à notre Monarque un de ses premiers sujets, que le desir de vous rendre vous-même à votre propre gloire, m'amene aujourd'hui devant vous. Hélas ! se peut-il qu'il faille vous compter au nombre des ligueurs ? Quoi ! l'héritier des vertus, des talents & du nom des la Châtre est devenu le chef d'un peuple de rebelles ? Quoi ! tandis que les Givry, les Canillac, les Denesle, les d'Aumont, les

Montmorenci s'énorgueilliſſent de verſer leur ſang pour la cauſe de leur Roi, votre bras s'arme contre lui ? Et quel Prince croyez-vous plus digne que Bourbon de régner ſur la France, Bourbon, le premier des Rois, & le meilleur des hommes ?

Le Maréchal ne laiſſa point à ſa fille le temps de pourſuivre : Qu'entends-je, s'écria-t-il en l'interrompant ? Voilà donc comment vous ſavez réparer l'injure de votre lettre ? C'eſt ainſi que, peu ſatisfaite de m'avoir déſobéi, vous ne me cherchez que pour conſommer l'outrage ? Vous m'avez aſſez fatigué de vos téméraires conſeils. Il eſt temps de leur donner un terme. Je n'en veux plus. J'agis comme il me plaît. Reſpectez ma conduite, & ſongez que votre pere eſt votre premier Roi. Il lui ordonne alors de ſe retirer ſous la tente voiſine. Elle ſort, contrainte d'obéir; & ſitôt que le Maréchal la voit éloignée, il demande à ſon Miniſtre le récit fidele de ſon meſſage.

Quelle fut ſa ſurpriſe en apprenant la réponſe généreuſe de Clémence ? Honteux de voir ſes eſpérances trompées, il jure une haine mortelle à l'Héroïne, à ſon fils, & au peuple que leur exemple encourage : Hé bien, s'écria-t-il furieux, je leur ferai trouver la mort, puiſqu'elle a pour eux des charmes. Que demain tout ſoit prêt

pour une attaque générale, & que le canon durant le reste de ce jour continue à battre la Ville. Cependant l'Ecuyer acheve son récit. Il raconte & l'occasion que le hasard lui a procurée d'entretenir Rosalie, & la ruse qu'il a mise en usage pour l'engager à se rendre auprès de son pere. Le Maréchal applaudit à son Ministre : Vous m'avez rendu ma fille, dit-il ; ce service important mérite une récompense éclatante. Aussi-tôt il le revêt d'un nouveau titre militaire. Ils se séparent, & le Maréchal va par-tout encourager son armée. Avant la fin du jour, le côté de la Ville qui regardoit l'orient, ayant éprouvé la furie de soixante canons, se trouva entiérement ruiné. Clémence, ne se reposant que sur elle-même de la défense de la breche, s'y poste avec l'élite des soldats & des citoyens, s'y retranche, & fait dresser des batteries pour en défendre l'approche aux ligueurs.

Mais rien ne put les arrêter. Le jour commençoit à paroître, lorsqu'on vit leur armée s'avancer en silence, soutenir avec intrépidité tout le feu de la place, & se présenter fiérement à l'escalade. Leur audace eût sans doute inspiré quelqu'effroi aux assiégés, si les discours & l'exemple de Clémence n'eussent enflammé leur courage. Sous la conduite de cette guerriere, le péril disparoît à leurs yeux. Roger, qui

marchoit à la tête des assiégeants, saisit le premier une haute & pesante échelle. Son bras vigoureux la dresse contre cet amas informe de pierres, que le canon a fait crouler, & qui servent d'avant-mur à la Ville. Il monte à l'assaut, le sabre à la main. Son exemple excite ses soldats à le suivre. Dans un instant, toute cette partie de la muraille se trouve chargée de mille échelles. Chacun s'empresse d'y monter; mais tous n'ont pas un égal succès. Clémence, qui fait à cette attaque la double fonction de soldat & de Capitaine, pousse l'audacieux Roger à l'instant qu'il arrive au haut de la muraille, & le renverse au pied des échelles, en s'écriant: Téméraire, tombe écrasé, & sers d'exemple à tous ceux qui voudront t'imiter. En effet, ses coups terribles font subir le même sort à plusieurs autres, & rendent long-temps impossible l'accès de la muraille.

A deux pas de sa mere, le jeune d'Aubigny se signaloit par des prodiges d'une égale valeur. Il eut en cette occasion son armure faussée en plus de vingt endroits; on rapporte même que, tandis qu'à l'exemple de Clémence, il repoussoit d'Humieres, qui déja touchoit au créneau du rempart, celui-ci, d'un coup de sabre, enleva le casque du jeune Comte, mais sans le blesser. D'Aubigny, la tête nue, restoit exposé à tous

les coups de l'ennemi. Un des soldats, qui combattoit à ses côtés, tremblant, non pour lui-même, mais pour les jours de son Capitaine, se dépouilla de son chapeau, & le posa sur la tête du Comte; en vain les premiers des citoyens, qui environnent Clémence & son fils, les conjurent l'une & l'autre de se retirer, & de laisser à des acteurs moins nécessaires le soin de défendre la breche : Non, non, répond l'Héroïne, c'est ici que doit vaincre ou mourir la fille du brave d'Entragues. Cessez de me solliciter, répond le Héros. Voici le poste d'honneur qui appartient au fils de Clémence. Leur réponse ajoute à la force & à l'audace des assiégés. Les uns, avec des faulx tranchantes, brisent les échelles, ou les renversent d'un bras vigoureux; les autres, armés de longues poutres, les appesantissent sur le front des assiégeants. Ceux-ci les écrasent sous le poids des masses énormes qu'ils leur jettent; ceux-là font pleuvoir sur eux & l'huile bouillante & les feux d'artifice. Les ligueurs de leur côté ne se rebutent point; aux échelles brisées, en succedent de nouvelles. Des soldats, plus frais & plus vigoureux, prennent la place des premiers qui sont morts ou mourants. Ceux qui ne peuvent tenter l'escalade, battent la breche à coups de mousquets, ou, du pied des murailles, font feu contre

les royaliſtes, ou, avec des crampons qu'ils ont attachés à des cordes, & qu'ils jettent ſur les aſſiégés, tâchent de les accrocher, & de les attirer à terre pour les égorger.

On combattoit depuis ſept heures avec un égal courage, & la victoire étoit indéciſe encore : cinq fois le rempart avoit été pris & repris tour-à-tour. La Châtre, furieux de tant de réſiſtance, voulut enfin couronner la gloire de cette journée par une action mémorable. Il prend d'une main l'enſeigne générale ; de l'autre, il tire ſa redoutable épée ; & d'un pas précipité, s'avance juſqu'aux pieds de la muraille. Il brave la grêle des coups qui ſifflent autour de lui. Rien ne l'épouvante. Il s'éleve fiérement au haut de l'échelle ; & malgré les efforts réunis des aſſiégés, s'élance enfin ſur le rempart. A le voir ainſi debout au milieu des plus grands dangers, on croiroit que le Ciel l'a revêtu d'une armure impénétrable à tous les traits. Il arbore enfin l'étendard ; & dans les premiers tranſports de ſon orgueil, il s'écrie : Victoire ! Toute ſon armée lui répond par le même cri.

Les aſſiégés, que cette clameur épouvante, & qui ne voyent plus aucune eſpérance de ſe défendre, ſont près d'abandonner le rempart. Déja quelques-uns prennent la fuite. Clémence les apperçoit. Que fera-t-elle dans cette extrémité ?

Et comment rappeller au combat de lâches fuyards ? Un heureux ſtratagême ſe préſente à ſon ame intrépide : Arrêtez, s'écria-t-elle, arrêtez. Le généreux Bourbon vole à notre ſecours. Je vois reluire dans la campagne les caſques & les mouſquets des troupes qu'il amene. Je le vois; il arrive; la victoire eſt à nous. Jamais ruſe militaire n'eut un effet auſſi prompt. Au ſeul nom de Henri, le courage renaît dans tous les cœurs. Les uns, honteux de la fuite qu'ils ont priſe, les autres de celle qu'ils méditoient, ſe rallient autour de Clémence & de ſon fils. Ils environnent la Châtre; ils le preſſent, le frappent, tandis qu'inſenſible à leurs traits, il n'adreſſe les coups de ſon épée qu'à la ſeule guerriere. Elle, qui ne voit d'eſpérance que dans ſon déſeſpoir, redouble d'efforts & d'audace, s'élance ſur l'étendard, l'arrache, & le jette loin d'elle au milieu de la plaine.

Ce ſuccès enhardit encore & ſon fils, & les citoyens, & les ſoldats; victoire, s'écrient-ils à leur tour! Victoire! Vive Henri IV! Clémence & ſa troupe ont déja repouſſé le Maréchal juſqu'au bord du rempart. Là, percé de mille coups, il combat encore avec un heureux ſuccès. Mais l'inſtant de ſa défaite arrive. L'Héroïne lui enfonce ſon épée au défaut de la cuiraſſe, & l'en retire ſanglante. Elle redouble.

Le Maréchal, affoibli par la perte de ſon ſang, ne peut réſiſter à l'impétuoſité de ce choc. Il s'ébranle, & tombe en roulant aux pieds de la muraille. La Châtre expire, s'écrient ſoudain les aſſiégés; il expire, il eſt mort. Ce cri glace d'effroi tous les ligueurs; &, comme s'ils euſſent été repouſſés par une main inviſible, on les vit ſe précipiter en foule du haut de la muraille dans les foſſés, ou s'échapper par les échelles qui les ont élevés ſur le rempart. Mais trop foibles pour ſoutenir tous ceux qui les chargent, elles plient ſous leurs pieds, ſe briſent, & les malheureux tombent fracaſſés avec elles. Clémence pourſuit ſa victoire; &, dans un inſtant, tout le rempart fut purgé des ennemis qui le déſoloient.

D'Aubigny, peu content de ce prodigieux ſuccès, voulut moiſſonner une plus grande gloire. Au milieu de la terreur panique dont les ligueurs ſont frappés, il lui ſemble qu'il doit les pourſuivre dans leur retraite, & qu'une vigoureuſe ſortie conſommera leur perte. Son jeune courage lui perſuade que ce nouveau triomphe eſt peu difficile. Il raſſemble à la hâte l'élite des citoyens & des ſoldats. Suivez-moi, leur dit-il, mes braves amis, ſuivez-moi, & jettons-nous ſur les reſtes fugitifs de nos ennemis. Qu'il n'en reſte pas un ſeul pour raconter la honte de leur défaite.

Auſſi-tôt il ſe fait ouvrir une des portes. Lui & ſon eſcadron la franchiſſent. Ils s'avancent fermes, intrépides, en foulant à leurs pieds les armes briſées & les cadavres ſanglants dont la plaine & jonchée. Leur pourſuite accroît tellement la déroute des ligueurs, que la plupart jettent, en ſe ſauvant, les mouſquets & les épées qu'ils regardent comme un obſtacle à leur fuite. Les aſſiégés, en s'élançant au milieu d'eux, en font un horrible carnage.

Les uns & les autres arrivent enfin au bord des foſſés qui entourent le camp. Les fuyards les franchiſſent en foule, & d'Aubigny s'obſtine à les y pourſuivre. Vainement deux anciens militaires lui repréſentent qu'il y auroit de l'imprudence à marcher plus avant, qu'il faut bien ſe garder de pouſſer l'ennemi à bout, qu'il ſe rallieroit, & reviendroit à la charge plus terrible qu'il n'étoit aux premiers inſtants de l'aſſaut. Le jeune Comte demeura ſourd à leur conſeil. Il s'élance comme un furieux dans le camp ennemi, n'écoutant plus que l'emportement de ſon courage. Mais les ligueurs s'étoient déja ralliés ſous un chef plein de valeur. Ce Commandant reconnoît le petit nombre des aſſiégés, revient à la charge, & les pouſſe à ſon tour. Dans un inſtant, d'Aubigny eſt enveloppé de toutes parts. Ce n'eſt plus à ſa vie, c'eſt à ſa liberté qu'on

en veut. Sa troupe eſt taillée en pieces; il le voit, & trop tard reconnoît ſon imprudence; enfin ſa valeur demeure accablée ſous le nombre. On ſe jette en foule ſur lui, on le déſarme, & devenu priſonnier, on le conduit à la tente de la Châtre, où les ſecours d'un art ſalutaire avoient déja rendu au Maréchal l'uſage de ſes ſens, que lui avoient ravi & ſa chûte & ſes bleſſures.

Impatient d'apprendre le ſuccès de cette journée, la Châtre interrogeoit ſes fideles domeſtiques, & les deux Ecuyers qui environnoient ſon lit. Ceux-ci, embarraſſés autant que troublés de la déroute générale de leur parti, n'oſoient flatter leur maître d'une fauſſe eſpérance, & craignoient cependant de lui faire entendre une triſte nouvelle : à l'incertitude de leur réponſe, à l'embarras de leur maintien, il devina le ſort funeſte de ſon armée. Il n'en douta plus enfin, lorſqu'il entendit la clameur des royaliſtes & des ligueurs qui ſe battoient dans l'enceinte du camp. Il s'indigne du repos auquel on a condamné ſon courage. Il parle de retourner au combat. Rendez-moi mes armes, s'écrie-t-il, rendez-les-moi. Que j'aille mourir, puiſque je n'ai pu vaincre. Chacun demeure ſourd à ſa demande.

Roſalie étoit alors auprès de ſon pere. Cette

fille vertueuſe lui prodiguoit les ſoins les plus tendres & les plus empreſſés. Des larmes couloient en abondance de ſes yeux, & mille ſanglots entre-coupés s'échappoient de ſa bouche.

Mais combien s'accrut ſa douleur, ſitôt qu'elle eût entendu la funeſte réſolution de ſon pere! Il lui ſemble que c'en eſt fait du Maréchal; qu'elle va le perdre: Non, s'écrie-t-elle, non, vous ne retournerez point au combat. Je m'attacherai ſi fortement à votre ſein pour vous retenir, qu'il faudra que vous me donniez la mort, ſi vous voulez vous arracher à Roſalie. Conſidérez un moment le danger que vous allez courir. Affoibli par tant de bleſſures, votre bras ne peut point ſeconder votre courage. Le trépas que vous allez chercher eſt inutile à votre armée. Mon pere, ô mon pere! ne fermez point l'oreille à la voix de la raiſon & de ma tendreſſe!

Elle parloit encore, lorſqu'elle vit entrer le jeune Comte. Eſcorté d'une garde nombreuſe, il eſt ſans armes, tout ſouillé de ſang & de pouſſiere; mais il n'a rien perdu de ſa fierté. Le Héros paroît encore tout entier ſous le poids des chaînes. Quelle vive joie brille alors dans les yeux du Maréchal, & quelle profonde triſteſſe pâlit le front de Roſalie! Cruel ſpectacle pour les yeux de cette amante! Le fils de Clémence

dans les fers de ſon ennemi ! Vingt fois le ſentiment eſt près de l'abandonner, & vingt fois raſſemblant ſes forces, elle attend dans une affreuſe incertitude le dénouement de cette ſcene inattendue.

A peine le Maréchal eut-il appris le ſuccès de la ſortie que les aſſiégés avoient tentée, que s'adreſſant à d'Aubigny : Hé bien, jeune homme, croyez-vous maintenant qu'il ſoit fort glorieux de combattre pour le Navarrois ? Etes-vous revenu de votre folle erreur, & conſentirez-vous à regarder comme véritables François ceux qui refuſent de le reconnoître pour leur Roi ?

D'Aubigny, quoiqu'il prévît l'effet qu'alloit produire ſa réponſe, ne permit point à ſa langue de trahir ſa penſée & ſa franchiſe, allant peut-être juſqu'à l'imprudence ordinaire à ſon âge : Henri, s'écria-t-il, eſt notre légitime Roi; il l'eſt; & vous qui refuſez de reconnoître ſa puiſſance, vous êtes un factieux indigne & du ſang dont vous ſortez, & des honneurs ſuprêmes dont vous êtes revêtu. Il ſe tut à ces mots; & le Maréchal furieux commande qu'on le retienne captif juſqu'à ce qu'il ordonne de ſon ſort.

Les ſoldats obéiſſent; & ni les larmes, ni les prieres de Roſalie ne peuvent ſuſpendre l'exé-

cution de ce cruel arrêt. Il ſemble que le ſort ne l'a réunie à ſon amant que pour l'en ſéparer avec plus de barbarie. Si elle ſollicite la faveur de le viſiter dans ſa priſon, cette faveur lui eſt refuſée : Attendez-vous, lui dit ſon pere, à la rigueur d'une éternelle ſéparation, à moins que Clémence ne renonce à la défenſe de la Ville ? A cette condition, je rends la liberté à ſon fils. Mais ſi elle s'obſtine à me réſiſter.... Je ne m'explique point. Souhaitez ſeulement que je la trouve favorablement diſpoſée ; c'eſt tout ce que je puis vous dire. Puis il ajoute : Sortez, & qu'on me laiſſe ſeul avec Séricour. C'étoit le nom du premier de ſes Ecuyers, du confident ſecret de toutes ſes penſées.

Chacun ſe retire, & le Maréchal ordonne à Séricour d'aller trouver dès l'aurore prochaine la mere du jeune Comte. Puis il trace une lettre. L'ambition & le fanatiſme dirigent ſa plume, & dictent ſes inſtructions.

Cependant ceux des aſſiégés, qui, malgré les efforts redoublés de leur courage, n'ayant pu défendre la liberté de d'Aubigny, avoient eu le triſte bonheur d'échapper à la mort, & de rentrer dans la Ville, ceux-là y avoient porté la nouvelle que le fils de Clémence étoit demeuré au pouvoir des ligueurs.

Ce funeſte récit arriva bientôt aux oreilles de

la guerriere. Elle a perdu le ſeul enfant ſur qui elle fondoit l'eſpérance d'une illuſtre poſtérité. Un chagrin profond pénetre auſſi-tôt dans ſon ame, la trouble, la déchire. Mais bientôt l'honneur, ce maître ſouverain d'un cœur François, l'honneur lui peint ſa triſteſſe comme une inſulte faite à la gloire de ſon pere & de ſon fils. Eh! bien, s'écrie-t-elle, le Comte eſt devenu priſonnier; mais c'eſt en combattant pour ſon Roi, mais c'eſt au milieu de mille coups mémorables. Ses chaînes lui ſont glorieuſes. Et puis, eſt-ce un malheur irréparable que ſa captivité? D'Aubigny vit encore. Le Ciel a protégé ſes jours. Il ſaura bien me le rendre.

Elle embraſſe cet eſpoir conſolant; &, après avoir pourvu à la ſûreté de la place, elle ſe livre, pendant le reſte de la nuit, à un ſommeil auſſi doux & auſſi profond, que celui dont elle jouiſſoit au milieu de la paix.

Le jour reparut, & Clémence retourna à ſes travaux guerriers. Déja, par ſon ordre, on relevoit la partie des murailles que le canon avoit abattue, & l'on s'apprêtoit de tous côtés à ſoutenir un nouvel aſſaut. Tandis qu'elle pourvoit à tout avec ſon intrépidité & ſa ſageſſe ordinaires, on lui annonce qu'un envoyé du Maréchal, revêtu des marques extérieures de ſon emploi, demande un inſtant d'audience. Auſſi-

tôt elle ordonne qu'on lui ouvre les portes, & qu'on l'amene devant elle : Ecoutons, dit cette Héroïne à la foule des citoyens & des soldats qui l'environnent, écoutons ce que nous fait proposer le rebelle la Châtre. Sans doute, il va tenter de nous séduire; mais restons fermes dans notre enrreprise. Songeons à la fidélité que nous avons jurée à notre Roi; & plutôt que de la trahir, soumettons-nous courageusement à la mort.

Elle n'attendit pas long-temps l'arrivée de Séricour. Il parut accompagné d'un trompette, & portant dans sa main une lettre que le Maréchal adressoit à Clémence.

Il s'approche, & fidele Ministre de celui qui l'envoye : Madame, dit-il, c'est de la liberté de votre fils que je viens traiter avec vous. L'ennemi généreux, dont le sort des armes l'a fait le prisonnier, veut bien aujourd'hui même le rendre libre; mais il y met une condition qu'il vous est facile de remplir. Cette lettre, que mon Général m'a ordonné de vous rendre, vous fera connoître ce qu'il souhaite de vous. Clémence prend la lettre, & lit à haute voix :

„ Le Comte d'Aubigny est en mon pouvoir :
„ je le rends à sa mere, si sa mere consent à
„ me rendre la place; mais si elle s'obstine à me
„ résister, c'en est fait de son fils. Je l'envoye

„ à la mort. Il la mérite, puiſqu'il eſt infidele à „ ſa patrie. Signé le MARÉCHAL DE LA „ CHATRE. „

Clémence alors pâlit, & tombe dans un morne ſilence. Son cœur devient le théâtre d'un terrible combat que ſe livrent l'honneur & la nature. Mais le peuple, pour qui le bonheur de l'Héroïne & la vie du fils ſont d'un prix à qui tout cede, le peuple ému, attendri juſques aux larmes, s'écrie d'une commune voix : rendons la place, & ſauvons le Héros.

Ce cri univerſel tire Clémence de ſon muet accablement. En vain il ſeconde les conſeils de la nature. La voix de l'honneur eſt ſeule écoutée. Triomphe à jamais mémorable; triomphe digne du reſpect de tous les âges, & par lequel une femme s'éleve au-deſſus de tous les Héros qui l'ont précédée : O trop généreux citoyens, s'écrie-t-elle ! qu'oſez-vous propoſer ? Quoi ! vous ſacrifieriez les intérêts ſacrés de votre Prince à l'intérêt de mon ſang ? gardez-vous de cette trahiſon. Il importe à la France que Bourbon regne, & non point que mon fils vive. La mort d'Aubigny eſt arrêtée; eh bien, qu'il la ſubiſſe ! Que le barbare la Châtre ſouille ſes mains rebelles du ſang d'un Héros. Mais demeurons fideles à notre Monarque. Le ſacrifice que je lui fais eſt grand ſans doute, mais les vertus

de

de Henri en méritent de plus grands encore.

Et croyez-vous que d'Aubigny conſerveroit pour vous & pour moi quelque reconnoiſſance, lorſqu'il ſauroit à quel prix nous l'aurions arraché à la mort? Non, non, je connois trop mon fils. Il déſavoueroit, n'en doutez point, notre lâche foibleſſe. Il nous reprocheroit de lui avoir ravi le triomphe d'une mort honorable. Je mourrois pour mon Roi, vous diroit-il, & je mourrois avec gloire; mais vous, amis trop ſenſibles, vous, conjurés contre moi plus que tous les ligueurs, vous n'avez point rougi de m'enlever un laurier que la fortune ne me donnera plus à cueillir.... Voilà, n'en doutez point, quels feroient les généreux diſcours de mon fils. Jurez-moi donc, ô citoyens, ô ſoldats, jurez-moi, par le Dieu que nous ſervons, par ce Dieu qui protege les bons Rois contre les ſujets rebelles, jurez enfin que vous vous enſevelirez vivants ſous les ruines de cette Ville, & que vous immolerez, s'il le faut, juſques à vos femmes & à vos enfants.

Ce diſcours porta rapidement le courage de Clémence dans l'ame de tous ceux qui l'avoient écoutée. A la voir ainſi maîtriſer un peuple entier, on diroit que tous les cœurs ſont dans ſes mains, & qu'elle les irrite ou les calme à ſon gré. Un nouveau cri s'éleve de tous les côtés

de l'aſſemblée, & l'on entend ces paroles : Nous jurons de reſter fideles à notre Prince, & de tout ſacrifier pour défendre ſes droits. Alors elle demande ſilence. Il renaît, & s'adreſſant à l'envoyé : Hâtez-vous de retourner au camp ; & dites au Maréchal ce que vous avez vu.

Elle dit, & diſſimule la douleur que tout ſon mâle courage ne peut entiérement étouffer ; &, pour la diſtraire, elle ſe livre ſans ceſſe à de nouveaux ſoins.

Cependant Séricour, frappé du ſpectacle héroïque dont il avoit été le témoin, ſe retiroit penſif & rêveur. La généroſité de Clémence & du peuple qu'elle gouverne, leur fidélité à la cauſe de Henri, le troublent, & même l'attendriſſent. Né avec une ame noble & ſublime, il s'enflammoit toujours à l'exemple de la vertu : & tel eſt en effet ſon pouvoir, que, pouſſée juſqu'au plus haut degré, elle a changé quelquefois des cœurs qui n'étoient pas nés pour elle. Faut-il donc s'étonner de ſon empire ſur les ames faites pour l'aimer ? Séricour forme le projet de changer la volonté de la Châtre : La gloire du Maréchal m'eſt trop chere, dit-il, pour ſouffrir qu'il la terniſſe par une cruelle injuſtice ; que dis-je ? l'intérêt de la mienne ſuffit pour m'y engager ; mais ce n'eſt point aſſez d'attendrir le rival de Clémence : je déſavoue

tout ce que j'ai fait jusqu'à ce jour contre Bourbon, contre mon Roi ; car il l'est. Je me range désormais au nombre de ses sujets. O Clémence ! ô femme incomparable ! vous m'avez ramené au parti de l'équité, & moi j'oserai tout pour y ramener aussi le vainqueur de votre fils.

En parlant ainsi, il arrive au camp. Le Maréchal, entouré de ses principaux Capitaines, l'attendoit avec impatience. A peine il le vit paroître : Eh bien, s'écria-t-il, consent-elle à me livrer la place ? & la crainte, dont l'a frappé ma lettre, a-t-elle vaincu son orgueilleuse résistance ?... Mais vous vous taisez... Hâtez-vous de me satisfaire. Parlez ; consent-elle à la mort de son fils ?

L'Envoyé encore tout ému, & presque hors de lui-même, commence le récit de ce qu'il a vu dans Aubigny. Son imagination enflammée lui retrace les moindres circonstances d'une scene aussi sublime ; & son éloquence, digne de l'action qu'il récite, peint avec enthousiasme, & l'amour généreux des citoyens pour la guerriere, & l'attachement plus admirable encore de la guerriere pour son Roi. Il s'attendrit lui-même à son propre discours ; la grandeur du sacrifice qu'il raconte le pénetre de cette émotion, de ce trouble presque divin qu'éprouve une ame élevée au récit d'un fait héroïque. Des

larmes d'admiration s'échappent de ses yeux. Tous ses efforts ne peuvent les retenir. A cette harangue, à ce maintien éloquent, le cercle militaire reste immobile de surprise. Chacun éprouve un rapide saisissement, & la vénération la plus profonde pour l'Héroïne pénetre dans tous les cœurs.

L'Ecuyer, qui voit l'heureux effet qu'a produit son discours, saisit ce moment favorable; il tombe aux genoux du Maréchal, dont l'ame élevée, puisqu'elle est ambitieuse, n'a pu se fermer ni au respect, ni à l'admiration. Puis il ajoute :

Après ce que je vous ai fait entendre, Seigneur, oseriez-vous envoyer votre captif à la mort? Ah! loin de vous, loin de mon Général, une action qui flétriroit à jamais sa gloire. Une femme vous a donné l'exemple de la grandeur d'ame, vous laisserez-vous vaincre par elle ? Lisez dans l'avenir, & voyez le titre que vous décerneroit la postérité lorsqu'elle opposeroit Clémence à la Châtre : L'une, diroient nos neveux, s'est élevée au-dessus de son sexe; & par un effort de courage qu'on a peine à concevoir, mérite que son nom soit inscrit dans la liste des plus fameux Héros; l'autre, indigne également & du nom de François & du titre de vainqueur, a perdu en un seul instant vingt années de gloire;

heureux, & trois fois heureux, s'il eût vécu moins d'un jour! Maintenant il eſt au nombre des Nérons & des Attilas. Ah! Seigneur, ne vous ſouillez point de cet opprobre. Votre ame eſt auſſi ſublime que celle de Clémence; il ne vous reſte plus que de le faire connoître à l'univers, à votre ſiecle, à la poſtérité.

Il achevoit à peine; & Roſalie, qui venoit d'apprendre la nouvelle de ſon retour, parut à la porte de la tente. Incertaine du ſuceès de l'ambaſſade, elle craint d'approcher. A l'aſpect de l'Ecuyer, humilié aux genoux du Maréchal, l'effroi de ſon ame redouble. Ses yeux n'oſent fixer le viſage de ſon pere. Ils redoutent d'y rencontrer le caractere de la fureur. Mais enfin elle s'excite à le regarder, elle le voit. Dieu! quelle eſt ſa ſurpriſe! Le trouble & l'attendriſſement étoit empreints ſur le front du Maréchal. Il tenoit ſes yeux fixés ſur la bouche de Séricour; & quoique ſon envoyé eût ceſſé de parler, il l'écoutoit encore.

Au murmure que répand dans l'aſſemblée l'arrivée de Roſalie, l'Ecuyer ſe tourne, & tout-à-coup: Venez, Madame, s'écrie-t-il, approchez; que vos prieres s'uniſſent aux miennes, & la vie & la liberté de votre amant ſont aſſurées. Car enfin, je le vois, Seigneur; votre ame n'eſt point inflexible; elle s'eſt attendrie à

ma voix, & vos regards me difent affez que vous êtes un digne ennemi de Clémence. L'ennemi de Clémence ! vous, Seigneur? je me trompe. Vos deux ames font faites pour penfer, pour fentir enfemble. Affez & trop long-temps vous avez vécu divifés ; que la même gloire, le même parti, le même Roi vous raffemble. Et qui peut refufer fon refpect & fon amour à un Prince que Clémence aime & refpecte ! Hâtez-vous donc, Seigneur, hâtez-vous de mettre le comble à votre gloire. Triomphez de vous-même, & non-feulement épargnez un Héros cher à votre fille, mais rangez-vous encore fous les drapeaux du meilleur des Rois.

Rofalie, fondant en larmes, fe jette aux pieds de fon pere, éleve fes mains vers lui, & fait entendre fa voix, que fes fanglots interrompent fans ceffe. Jamais, jufqu'à ce jour, une éloquence auffi pathétique, auffi perfuafive n'étoit fortie de fa bouche ; jamais fa beauté n'avoit paru auffi intéreffante ; l'expreffion naïve de fa douleur femble ajouter à celle de fes graces. Tous les Capitaines, dont la tente eft remplie, auffi frappés de fa beauté qu'attendris par fon éloquence, fe fentent entraînés vers elle. Et comment en effet après le récit de l'héroïfme de Clémence, après le difcours de l'Ecuyer, comment réfifter au fpectacle touchant que donne Rofalie ?

La beauté en larmes est toujours si puissante! Un mouvement agite l'assemblée, & tous, comme d'un commun accord, demandent à genoux avec Rosalie & Séricour la liberté du jeune Comte. Mais ce n'est point assez. Leux yeux s'ouvrent sur l'injustice de leur parti, & leurs cœurs abjurent la ligue & son fanatisme : Henri est notre Roi, s'écrient-ils ; Henri est digne de l'être.

Le Maréchal, frappé ainsi de toutes parts, n'ose en croire, ni le témoignage de ses yeux, ni celui de ses oreilles. Son ame, quoique ébranlée & même attendrie, flottoit encore dans l'incertitude. L'ambition & la justice, l'orgueil & la générosité, sembloient se la disputer.

Au milieu de ce pénible combat, il vit arriver un chef de parti chargé de battre au loin la campagne, afin de prévenir toute surprise : Seigneur, dit cet Officier avec précipitation, Henri s'approche à la tête d'une armée qu'on dit composée de quinze mille soldats. Il n'est plus maintenant qu'à une demi-journée ; il s'avance à grands pas. J'ai vu moi-même son avant-garde ; & j'ai redoublé de vîtesse pour vous en apporter la nouvelle.

A ce récit, l'incertitude du Maréchal disparoît. La voix de la nécessité s'unit à celles de la générosité & de l'honneur, & leurs conseils emportent la balance. Tout-à-coup la Châtre se

leve & s'écrie : Hé bien.... ſoyez ſatisfaits. Que d'Aubigny devienne libre, & reconnoiſſons Henri pour notre Roi. Un murmure général & flatteur applaudit à ce changement. Roſalie ſurtout ne peut contenir les tranſports de ſa joie. Ils éclatent dans ſes diſcours, dans ſes regards, & dans tout ſon maintien : Cependant l'heure preſſe, ajoute le Maréchal. Hâtez-vous de faire porter au Roi l'aſſurance de notre fidélité, & chargeons le jeune Comte de ce ſoin important. Allons : je veux ouvrir moi-même ſa priſon, & détacher les fers dont ſes mains ſont chargées.

Il dit & marche vers la tente, où le Comte attendoit, ſous le poids des chaînes, l'effet des menaces que la Châtre lui avoit fait entendre la veille. Dès qu'il vit paroître le Maréchal, il ne douta plus qu'on ne lui vînt annoncer l'arrêt de ſa mort. Son ame, qu'il avoit préparée à cet événement funeſte, voyoit déjà ſans trouble le terme de ſa vie. Le courage qui l'avoit animé, ſoit lorſqu'il repouſſoit les ligueurs ſur la breche, & les précipitoit du haut des remparts dans les foſſés, ſoit lorſqu'il les pourſuivoit dans la plaine, & les forçoit juſques dans leurs retranchements, ce même courage l'animoit encore; ſon regard eſt ferme, ſon maintien aſſuré. Il ne voit que la gloire de mourir pour ſon Roi. Qu'on juge de ſon étonnement, lorſque le Maréchal

courant à lui, brisa les fers qui l'accabloient, lui dit qu'il étoit libre, & qu'en l'embrassant, il ajouta : Honteux de notre rébellion, moi & tous ces braves Capitaines que j'avois entraînés à la révolte, nous abjurons la ligue, & venons reconnoître entre vos mains Henri pour notre Roi. Mais c'est vous qui nous réconcilierez. Au nom de votre amour pour lui & pour ma fille, partez à l'instant. C'est sur vous que je fonde l'espérance d'un pardon généreux. Il lui apprit alors ce qu'il savoit de l'approche de Henri, & de la rapidité de sa marche : Comment, interrompt le Comte avec vivacité ? Il voloit déjà au secours de d'Aubigny ! Il venoit en personne seconder les efforts de Clémence ! En disant ces mots, il monte sur un coursier, & s'éloigne du camp, pressé de connoître le Monarque pour lequel il avoit sacrifié sa liberté, son amour & sa vie.

Après deux heures de marche, il arrive au sommet d'une montagne, au pied de laquelle s'étend une immense plaine. Il s'arrête, il observe, il voit dans le lointain, au milieu d'un nuage de poussiere, quelques escadrons qui s'avancent à grands pas. Ce spectacle le fait tressaillir de joie & d'impatience; il poursuit sa route; & quelque rapide que soit son coursier, l'impétuosité de ses desirs le devance.

Cependant le jour touchoit à son midi, & la chaleur du soleil avoit contraint le Monarque & son armée de s'arrêter au bord d'une vaste forêt qui sépare le Berry de l'Orléanois. Le jeune Comte n'avoit plus que le quart d'un mille à parcourir. Le premier objet qui frappa d'Aubigny, ce fut, au centre du premier rang, ce brillant panache, qu'avant la bataille d'Ivry, le bon Roi avoit désigné pour le point de ralliement, en cas de déroute : Oh ! sans doute, c'est le Roi, s'écrie d'Aubigny d'une voix tremblante : & à mesure qu'il avance, son agitation redouble, & il éprouve ce sentiment de respect & de joie qu'inspire l'approche d'un grand homme & d'un bon Roi.

Il étoit déja près du Monarque ; mais la timidité rallentissoit sa marche ; il sembloit même vouloir s'arrêter, quand l'un des Officiers, placés auprès de Henri, sortit de son rang, & s'avança pour l'interroger. A peine d'Aubigny a prononcé son nom, que le Chevalier, avec transport : Sire, c'est le Comte d'Aubigny ! c'est le Comte d'Aubigny ! en disant ces mots, il s'approchoit de Henri, tenant le jeune guerrier par la main. Le Monarque, frappé d'étonnement, daigne venir à sa rencontre ; il met pied à terre, & lui tendant les bras : O mon fils ! — O mon Roi ! s'écrie le Comte, & il se

précipite aux genoux de Henri, les embraſſe avec reſpect, & les arroſe de larmes de tendreſſe : O mon Roi! avant de vous connoître je voulois mourir pour vous, je m'enorgueilliſſois de ce ſacrifice, & maintenant je n'en vois point qui ſoit digne de vous. Attendri par ce diſcours, le bon Roi ſe tourne vers ſon Miniſtre, & lui dit d'une voix baſſe & d'un air embarraſſé : Roſni, je ſens mes larmes prêtes à couler; & auſſi-tôt ſes pleurs ſe confondent avec ceux du jeune Comte.

Cependant ils étoient entourés du valeureux Pardaillan, de l'intrépide Guerchy, & de ce brave Crillon, qui regrettoit encore de n'avoir pu ſe trouver à la bataille d'Arques (*o*); celui-ci, ſai-

---

(*o*) Ce fut ſur le champ de bataille que Henri écrivit à Crillon : *Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques, & tu n'y étois pas. Adieu, brave Crillon, je vous aime à tort & à travers.*

On avoit donné à Crillon le nom d'*homme ſans peur* : voici comment il le juſtifia. Le jeune Duc de Guiſe, ayant été envoyé auprès de lui, à Marſeille, voulut éprouver juſques à quel point pouvoit aller la fermeté du nouveau Bayard. » Celui-ci dormoit tranquillement; tout-à-coup il voit entrer le Duc de Guiſe qui joua fort bien l'homme effrayé; il aſſure que l'ennemi eſt entré dans la Ville; que tous les poſtes ſont forcés, les gardes

ſiſſant avec force la main du Comte, le fixe un inſtant en ſilence ; puis s'adreſſant au Roi : Sire, ce jeune guerrier ſurpaſſera tous ceux qui

---

égorgées, la garniſon taillée en pieces, les maiſons pillées & livrées aux flammes : il ajoute qu'avant quelques inſtants, l'ennemi ſera dans le logement de Crillon : fuyons, hâtons-nous, dit-il, le temps preſſe. Crillon écoutoit ce diſcours en ſe frottant les yeux : il demande ſes habits & ſes armes ; & du ton le plus calme : Je doute de la vérité de ce récit, dit-il, au Duc de Guiſe. On vous a trompé ; mais s'il eſt vrai que l'ennemi ſoit maître de la Ville, il ne l'eſt pas encore de Crillon ; & j'aimerois mieux mourir les armes à la main que de ſurvivre à la perte de cette place. A ces mots, il ſe préparoit à ſortir, lorſque le jeune indiſcret décéla l'artifice par un éclat de rire, & fut obligé de lui avouer qu'il avoit voulu mettre ſa fermeté à l'épreuve : *Jeune homme*, lui dit Crillon, *ne te joue jamais à ſonder le cœur d'un homme de bien. Par la mort ! ſi tu m'euſſes trouvé foible, je te donnois de mon poignard dans le cœur.*

Sully défendit au Duc de Guiſe de s'écarter jamais du reſpect qu'il devoit à un homme qui avoit blanchi ſous les armes. C'étoit dans la guerre de Savoye, que le Miniſtre & le Général avoient conçu l'un pour l'autre cette eſtime tendre & ſublime que les grands hommes ſeuls connoiſſent..... Il falloit s'emparer de Charbonnieres, & la garniſon de cette fortereſſe paroiſſoit réſolue à la plus vigoureuſe

combattent pour Votre Majeſté : *Arni-Dieu*, ſi d'Entragues vivoit encore ! Tandis que les plus fameux Capitaines François admiroient, à l'exem-

---

réſiſtance. En effet, elle ne répondit aux ſommations qu'on lui fit de ſe rendre, que par des décharges d'artillerie ſi violentes, que les travaux préliminaires du ſiege en furent troublés. Sully s'étoit avancé dans une prairie pour reconnoître la place. Mais cette grêle de balles qui pleuvoit ſur lui de toutes parts, l'obligea bientôt à prendre le parti de la retraite. Crillon étoit auprès de lui. On ſe doute bien qu'il ne goûta pas cet avis : *Quoi ! morbleu ! mon grand maître*, dit-il, *craignez-vous les arquebuſades, à la compagnie de Crillon ? Arni-dieu ! puiſque je ſuis ici, elles n'oſeront approcher. Allons, allons juſques à ces arbres que je vois à deux cents pas d'ici. Nous reconnoîtrons delà plus aiſément. Hé bien ! allons, lui répondit Sully. Nous jouons à qui ſe montrera le plus fou. Mais vous êtes le plus vieux des deux. Je veux faire voir auſſi que vous êtes le plus ſage.* A ces mots, les deux braves s'avancent. Les décharges redoublent. Le plomb ſiffle à leurs oreilles : *Arni-Dieu !* diſoit Crillon ; *ces coquins-là n'ont point d'égard au bâton de Grand-Maître, ni à la croix du Saint-Eſprit, & pourroient bien nous eſtropier. Gagnons cette rangée d'arbres, & ces hayes qui nous mettront à couvert ; car, par la corbleu ! je vois bien que vous êtes un bon compagnon : je veux être toute ma vie votre ſerviteur, & que nous faſſions une amitié inviolable : ne me le promettez-vous pas ?* Sully mit la main dans

ple de Crillon ; le maintien noble & martial du jeune Comte, & qu'ils en auguroient de rares exploits pour l'avenir, Henri lui demande le motif de son arrivée : Quelques transfuges du camp de la Châtre, ajoute-t-il, viennent de m'apprendre les détails de la journée d'hier. Je sais tout ce que vous avez fait pour moi, vous & Clémence ; je sais même qu'un excès de courage vous a fait tomber dans les fers des ligueurs. Expliquez-nous donc comment vous avez recouvré sitôt votre liberté, & pourquoi vous êtes accouru à ma rencontre.

A peine le fils de Clémence eut appris au Monarque le retour de la Châtre & de tous les Capitaines qui lui obéissoient, que Henri, levant les yeux vers le Ciel : O mon Dieu, s'écria-t-il ! je te remercie de cette nouvelle faveur. Tu n'as pas voulu que j'eusse le chagrin de répandre le sang de mon pauvre peuple. Tu voyois que mon bras s'étoit armé à regret contre lui ; & tu m'en as récompensé : & vous, mon fils, dit-il, à d'Aubigny, comment pourrai-je payer dignement vos services & ceux de votre généreuse mere ? Puis s'adressant à ses Capitaines : Al-

---

la sienne & accepta la *fraternité d'armes*, qu'il n'honora pas moins par sa prudence, que Crillon par son courage.

lons, mes braves compagnons, allons nous réunir à nos amis. Ils nous attendent : partons.

Il donne auſſi-tôt le ſignal du départ, fait marcher d'Aubigny à ſa droite, & l'entretient cependant de ſon amour pour la fille de la Châtre. Le jeune guerrier, voyant que le ſeul obſtacle qui s'oppoſoit à ſon bonheur avoit enfin diſparu, avoue ingénuement ſon innocente tendreſſe. Maîtriſé par elle, il ne ceſſe de vanter la beauté, les talents, les vertus de ſon amante. Son cœur, dans cet entretien, s'ouvre & s'épanche tout entier : Oh! que les charmes de ſa figure, ajoute-t-il, ſont inférieurs à la beauté de ſon ame! Qu'elle eſt tendre, qu'elle eſt ſenſible, & combien elle aime ſon Roi!... Tenez, Sire, elle aura l'honneur de paroître à vos yeux, & vous verrez alors que je n'ai point exagéré. A cette extrême ſenſibilité pour un ſexe que ſes graces ſont régner ſur nous, Henri ſe reconnoît ; il regarde le jeune Comte, & lui ſourit avec bonté.

Cependant le Maréchal avoit encore une fois député Séricour vers Clémence, pour lui porter la nouvelle & de la liberté du Comte, & de ſon voyage vers le Roi. D'abord la guerriere douta long-temps du bonheur qu'on lui faiſoit entendre; elle craignit de ſe livrer à une joie trompeuſe : mais enfin, convaincue par les aſſu-

rances réitérées de l'Ecuyer, on vit, à l'allégresse que ses yeux firent éclater, combien avoit dû coûter à son cœur le sacrifice qu'elle avoit paru faire sans peine des jours de son fils. Tout dans ce moment conspire à la pénétrer de joie. Ses yeux auront le bonheur de contempler le front auguste de son Roi; & ceux qui, la veille, étoient au nombre des ligueurs, sont aujourd'hui de fideles sujets.

Séricour se retire; & tandis que la guerriere ordonnoit à tous les défenseurs de la place de se tenir prêts à recevoir le bon Roi, le Maréchal avoit assemblé son armée, & déja la haranguoit pour l'arracher au parti des rebelles. La sincérité de son repentir seconda si heureusement son éloquence naturelle, & l'exemple de tous les Capitaines fut si puissant sur le cœur des troupes, que toute l'armée passa bientôt des fureurs de la révolte au joug de l'obéissance: Nous détestons la ligue, s'écrient tous les soldats. Que Henri paroisse, il est notre Roi.

L'armée de Bourbon s'approchoit à grand pas: quand le Maréchal la vit peu éloignée de la sienne, il ordonna à ses troupes de s'ouvrir par le milieu sur deux colonnes, de poser leurs armes à terre, de tomber à genoux, la tête découverte, & d'attendre en silence que Henri eût prononcé leur pardon: Nous sommes coupables envers

notre pere, s'écrie le Maréchal; il eſt bien juſte de nous humilier devant lui.

L'armée s'étoit déja rangée dans l'ordre qu'il avoit preſcrit. Un profond & morne ſilence régnoit au loin dans la plaine qu'elle couvroit. La Châtre, ſeul, au milieu du vaſte eſpace qui ſéparoit les deux colonnes, à genoux, la tête nue, & ſans armes, ainſi que tous les ſoldats, attendoit ſon Roi. Il n'étoit éloigné que de cent pas, lorſque Roſalie, par l'ordre de ſon pere, alla le recevoir. Elle tombe à ſes pieds, & le regardant avec des yeux baignés de larmes: Accordez, Sire, un généreux pardon à des ſujets rebelles, mais qui ne l'étoient que pour vous avoir connu trop tard. Que leur repentir vous attendriſſe!

Henri étoit déja deſcendu de cheval, ainſi que d'Aubigny. Placé au milieu des deux amants, qu'il tient chacun d'une main, il fait arrêter ſon armée, & cependant il ordonne à Roſni, à Pardaillan, à Guerchy & à Crillon de le ſuivre. Il s'avance avec eux vers l'armée autrefois rebelle. Roſalie le conduit à l'endroit où ſe ſont ouvertes les deux colonnes. Il arrive, & l'aſpect de tant de bataillons humiliés & ſilencieux porte à ſon cœur le ſentiment d'une triſteſſe pénible, & tout à la fois délicieuſe. Il s'attendrit; des larmes ſe précipitent de ſes yeux; ſes bras s'ou-

vrent en même-temps comme pour embrasser toute cette armée, & il s'écrie : Levez-vous, mes enfants ; votre pere vous pardonne. En parlant ainsi, il marche vers la Châtre, (*p*) le

---

(*p*) » Claude de la Châtre, troisieme du nom, a » relevé le lustre de son ancienne maison, plus » que nul autre de ses prédécesseurs, & a mérité » par ses vertus les premieres dignités du Royaume. Dès l'âge de seize ans, son pere le donna à » cet illustre Capitaine Anne de Montmorenci, » Grand-Maître & Connétable de France, pour être » élevé & nourri près de sa personne, en qualité » de Page, & enfant d'honneur.... M. le Connétable, ayant en peu de temps reconnu la gentillesse de son esprit & la grandeur de son courage, » l'eut toujours depuis en singuliere estime & recommandation ; car lui ayant donné une place » d'Archer en sa compagnie d'ordonnance, il le » choisit peu après pour porter sa cornette en » l'année 1560 ; & comme si la fortune l'eût voulu » faire passer par tous les degrés de la Milice, » pour lui faire mériter les suprêmes honneurs, » M. le Maréchal de Saint-André lui donna le guidon » de ses gens-d'armes à la bataille de Dreux, en » laquelle s'étant signalé par ses belles actions, il » mérita la Lieutenance de la même compagnie. » Il épousa, l'an 1554, Jeanne Chabot, fille de » Guy Chabot, Chevalier, Seigneur de Jarnac... » Depuis ce temps, le Baron de la Châtre alla » toujours augmentant en honneurs, titres & di-

releve, & lui tendant la main avec bonté: Soyons amis, lui dit-il, je veux tout oublier, hors votre repentir. A votre Gouvernement du Berry, je

---

» gnités; car le Roi Charles IX, ayant conçu une » haute eſtime de ſa valeur & de ſa prudence, le » fit de ſon Conſeil de guerre, & l'honora du collier » de l'ordre de Saint Michel, l'an 1566.... Peu » après durant les guerres civiles contre ceux de » la Religion P. R., jugeant qu'il lui ſeroit néceſſaire » en la Province du Berry, en laquelle ceux de ce » parti s'étoient fortifiés à Sanccerre, qu'ils appel- » loient la petite Rochelle, il lui donna le Gou- » vernement de cette Province, la Capitainerie de » la groſſe Tour, & une compagnie de cinquante » hommes d'armes de ſes ordonnances; & en l'année » 1572, ayant réſolu d'ôter aux Religionnaires la » retraite qu'ils avoient en la Ville de Sancerre, » & de la faire aſſiéger, il crut ne pouvoir mieux » confier le Gouvernement de ſes troupes, qu'à » ce Seigneur.

» Après avoir fait paroître ſa valeur & ſon expé- » rience au fait de la guerre, il fit connoître qu'il » étoit auſſi propre pour les négociations. Le Roi » Henri III l'ayant à ſon avénement à la Couronne » envoyé Ambaſſadeur extraordinaire en Angleterre, » vers la Reine Eliſabeth, d'où, étant de retour, » François, Duc de Berry & d'Alençon ayant été » appellé par ceux des Pays-Bas pour les délivrer » de la tyrannie Eſpagnole, deſira qu'il l'accompa- » gnât en ſon expédition, & qu'il commandât la

joins celui de l'Orléanois ; levez-vous, & marchons vers la Ville. La Châtre obéit ; & dans le même inſtant, la plaine retentit de mille accla-

---

» cavalerie légere de ſon armée. A ſon retour des » Pays-Bas, il joignit à ſa charge de Gouverneur » de la Province, celle de Bailli du Berry, & le » Roi Henri III ayant nouvellement inſtitué l'ordre » du Saint Eſprit, il y fut agrégé, & en reçut le » collier l'an 1585. Il fut peu après honoré par le » même Roi de la charge de Maréchal des camps » & armées, & enfin, de Maréchal de France. En » cette qualité, il commanda avec M. le Duc de » Guiſe l'armée Catholique contre les Reiſtres & » Huguenots, & fut une des principales cauſes de » la déroute de leur armée, compoſée de quarante » mille hommes, commandée par le Duc de Bouil- » lon, qui fut battue au Pont de Saint-Vincent » en Lorraine, puis à Vinois en Gâtinois, & preſ- » qu'entiérement défaite & contrainte de ſe retirer » à Anneau en Beauſſe. Par-tout il fit paroître la » grandeur de ſon courage, ſa prudence & ſage » conduite, & ſon expérience dans les affaires de » la guerre. Après ſon retour au parti du Roi » Henri-le-Grand, il remit en l'obéiſſance de ce » Prince les Pays où il commandoit, & notamment » la Province du Berry & la Ville de Bourges. Le » Roi lui en continua le Gouvernement, & le fit » l'un des premiers Conſeillers de ſon Conſeil. » Après la mort de ce grand & ſage Roi, il conti-

mations, & le nom du Roi vole dans tous les rangs.

Clémence, du haut des remparts, avoit fixé cette ſcene intéreſſante. Elle entendit les cris de joie qui s'échappoient de toutes les bouches; & ſoudain, ordonna que la Ville y répondît par le bruit de toute l'artillerie. Déja même elle diſtingue Henri qui s'approche. A cette vue, ſon cœur palpite d'un mouvement inconnu : Deſcendons, s'écria-t-elle, & volons au-devant de notre Roi. Qu'on m'apporte les clefs de la Ville, que j'aye la ſatisfaction d'ouvrir moi-même nos portes au pere des François. Qu'il entre dans Aubigny; que ſa préſence y ramene le calme, qu'elle y porte l'allégreſſe au ſein d'un peuple dont il eſt adoré. Et déja, ſuivie des principaux militaires & des premiers des citoyens, elle eſt arrivée, au ſon des tambours & des trompettes, à la porte principale. A peine eſt-elle ouverte, que Henri s'y préſente. La guerriere tombe à ſes pieds; & muette de joie, y reſte quelque

---

» nua ſes ſervices au Roi Louis XIII ſon fils, qui
» lui donna le Commandement & Lieutenance gé-
» nérale de ſon armée d'Allemage au voyage de
» Juilliers, dont il écrivit même les progrès & tout
» ce qui s'eſt paſſé de remarquable dans les combats
» donnés contre les Reiſtres. »

temps immobile. Enfin, le Prince reçoit de ses mains les clefs de la place, qu'il remet aussi-tôt à Rosni ; puis se retournant vers Clémence : Madame, je ne connois de prix digne de vos travaux, que la gloire qu'ils vous ont acquise ; car pour moi, de quelque pouvoir que le Ciel m'ait favorisé, je ne puis leur donner une récompense égale à leur mérite : recevez cependant, comme un foible gage de ma reconnoissance, la Souveraineté d'une Ville que vos mains ont si courageusement défendue, & que la croix de mon ordre, dont je vous décore, serve à faire connoître à tous les hommes l'immortelle Héroïne de d'Aubigny.

En disant ces mots, Henri détache son cordon ; il en revêt la guerriere ; puis s'adressant au jeune Comte : Et vous, ô digne fils de votre illustre mere, comptez désormais sur l'amitié de Henri : il veut vous tenir lieu de pere. Vous aimez Rosalie ; vous aspirez à sa main ; je prie le Maréchal de vous l'accorder, & je me charge de la dot de l'un & de l'autre. Le Maréchal, pour faire connoître l'aveu qu'il donnoit à cette union, s'inclina devant le Monarque ; puis il ajouta : Oui, Sire, je consens que d'Aubigny devienne l'époux de ma fille. Trop heureux qu'à ce prix il veuille oublier, ainsi que sa mere, les injustices de la Châtre ; mais ils les oublie-

ront ſans doute, puiſque mon Roi leur en a donné l'exemple.

Henri prit alors de nouveau les mains des jeunes amants, & les poſant l'une dans l'autre : Soyez unis, ſoyez heureux, dit-il; & qu'il naiſſe de vous une nombreuſe poſtérité qui vous reſſemble.

Dès ce jour, Clémence rendit ſon eſtime & ſon amitié au Maréchal; & leurs deux maiſons, réunies par un commun lien, ne furent plus rivales que par leur attachement à la perſonne du meilleur des Rois.



LE

LE
DÉCAMÉRON
FRANÇOIS,
N°. V.

ÉLIZENE.



ÉLIZENE,

ANECDOTE OTTOMANE.



LE mois le plus riant de l'année pour le peuple de Constantinople, c'est-à-dire le mois d'avril, venoit de renaître, & le serrail du Grand-Seigneur s'apprêtoit à célébrer, avec tout le faste ordinaire aux orientaux, cette fête annuelle connue sous le nom de la fête des Tulipes: spectacle brillant & magnifique, où les beautés de l'art & de la nature réunies se disputent la gloire de charmer les yeux de sa Hautesse. Dans une Cour du nouveau serrail, on trace un cirque immense, autour duquel s'élevent de vastes galeries en bois de Rhodes, qu'interrompent d'espace en espace des tours & des pyramides, où le compas des architectes & le ciseau des sculpteurs prodiguent leurs chef-d'œuvres. La peinture y vient étaler aussi la magie des couleurs. Du pied de ces galeries, de ces tours & de ces pyramides, monte jusqu'à la hauteur de

cinq toiſes, un amphithéâtre, dont les degrés nombreux ſont deſtinés à porter les vaſes, où brillent des touffes de tulipes. A ces vaſes ſont mêlés des luſtres de cryſtal, chargés de mille flambeaux allumés. Enfin, ſur le banc le plus élevé, des globes de verre, remplis de liqueurs de différentes couleurs, réfléchiſſent la lumiere vacillante des flambeaux; & des chœurs nombreux de ſerins, enfermés dans des cages dorées, enchantent l'oreille de leurs voix mélodieuſes.

Au milieu du cirque, eſt une riche tente qu'ombrage un verd pavillon. Là ſont des ſophas renflés de carreaux voluptueux, où vient ſe repoſer la molleſſe du Grand Seigneur. Aux deux côtés de la tente ſont appuyées deux tables de porphyre, où l'on étale les magnifiques préſents que les Bachas viennent offrir à ſa Hauteſſe. Les Odaliques déſertent en foule les appartements du ſerrail, & ſe répandent de tous côtés dans le cirque, auſſi belles & non moins parées que les fleurs qui les environnent, & dont la fête les raſſemble. Rivales les unes des autres, elles ſe diſputent le cœur de leur Souverain. Rien n'eſt épargné pour le ſéduire: tendres regards, ſoupirs voluptueux, courſes folâtres, danſes légeres, concerts harmonieux, tout eſt mis en uſage pour émouvoir la ſtupide indolence d'un Prince

qui, affadi par les plaiſirs, eſt communément inſenſible aux attraits de la beauté.

L'imbécille Ibrahim, après ſix années d'une captivité rigoureuſe, étoit monté au trône de Conſtantinople, où l'avoient fait aſſeoir les intrigues de ſa mere Axiane. L'ame de ce Prince, indifférente au bonheur de l'Empire, dont les rênes avoient été confiées à ſes ſoins, ne reſpiroit que pour les plaiſirs. Endormi dans les bras d'une maîtreſſe, s'il s'éveilloit quelquefois, c'étoit pour chercher un nouvel objet à ſon amour, & retomber enſuite dans un ſommeil plus profond. L'ambitieuſe Axiane, loin de l'en arracher, ne travailloit qu'à l'enſevelir plus avant dans ce honteux repos. Sujette de nom, mais ſouveraine en effet, elle poſſédoit le tréſor de l'Empire; & tous les Bachas, ou gagnés par ſes bienfaits, ou enchaînés par la crainte, rampoient aux pieds d'une femme.

Ainſi étoit gouverné l'Empire Ottoman, lorſque la fille du chef de la Religion, la jeune Elizene, preſſée d'un deſir curieux, aſſez ordinaire aux perſonnes de ſon âge & de ſon ſexe, ſollicita ſon pere de la conduire à la fête des Tulipes. Oſinan, c'eſt le nom du Mufti, conçut le danger qu'il y avoit pour ſa fille de paroître aux yeux du voluptueux Ibrahim. Il blâma l'imprudente curioſité d'Elizene, & ſe promit de ne point

la ſatisfaire. Mais la fermeté de ſes refus ne rebuta point la jeune beauté. Elle connoît la tendreſſe facile de ſon pere. Ce pontife vénérable pleuroit encore ſon épouſe & ſes enfants deſcendus au tombeau depuis quelques années. D'une nombreuſe famille qu'il avoit vue long-temps aſſiſe à ſa table, il ne lui reſtoit plus, pour conſoler ſes vieux jours, que la ſeule Elizene. Sur elle ſe réuniſſoient tous les vœux, tous les ſentiments de ſon cœur paternel. Elle en étoit digne, il eſt vrai : ſon attachement, ſes ſoins, ſa complaiſance pour ce reſpectable vieillard, la rendoient le modele des enfants vertueux, comme Oſman étoit le modele des tendres peres. Elizene le preſſa, le ſollicita ſi long-temps; elle ſut employer avec tant d'art tout ce que l'amitié lui donnoit de pouvoir ſur l'auteur de ſes jours, que le Mufti ſe laiſſa vaincre. Il promet de la conduire à la fête du ſerrail, &, dès le jour ſuivant, il remplit ſa promeſſe.

L'eſſaim des Odaliques folâtroit déja dans le cirque. Le ſtupide Ibrahim, mollement étendu au milieu d'elles, voyoit ſans les voir, & entendoit ſans les entendre, les danſes & les concerts de tant de beautés raſſemblées. Ses yeux diſtraits rencontrerent Elizene, qui parcouroit avec ſon pere la galerie oppoſée à la tente impériale. Jamais tant de charmes n'avoient frappé le Sultan. Il

les fixa long-temps ; & tandis que ses avides regards sembloient les dévorer, les Odaliques, témoins du trouble qui altéroit son visage, en eurent bintôt découvert le cause. Chacun d'elles pâlit de honte, en comparant ses charmes à ceux d'Elizene. Celles qui conservoient encore un reste d'empire sur le cœur du Sultan, prévirent la perte entiere de leur autorité, si elles avoient jamais une rivale aussi redoutable. Leur crainte redoubla, lorsque sa Hautesse s'étant informée du nom & de l'origine de cette aimable fille, ordonna qu'on appellât Osman.

A cet ordre, le vieillard ne doute plus du malheur qu'il avoit prévu. Il se tourne vers Elizene : Ma fille, lui dit-il en tremblant, je te l'avois bien dit ; ton imprudence nous a perdus ; le Sultan m'appelle : il veut, sans doute, que je te cede à son amour. Quoi, ma fille, je te perdrois ! quoi je ne t'aurois plus pour consoler ma vieillesse ! Ah ! non, non. Mourir plutôt que de m'arracher à toi. Ne differe plus de te retirer. Je vais me rendre auprès d'Ibrahim, & conjurer, s'il se peut, l'orage qui nous menace.

Elizene commence alors, mais trop tard, à se repentir de la victoire que son obstination a remportée sur la sage prévoyance d'Osman : Imprudente, se dit-elle à elle-même ! j'ai rejetté les conseils de mon pere, je n'ai écouté que la voix

de ma curiofité. Que cette faute va peut-être me coûter cher! O Prophete! ô Mahomet! détourne loin de ma jeuneffe le malheur que je redoute! Et cependant elle fe retire.

Le vieillard arrivé devant fa Hauteffe, déguife fous le voile d'une noble fermeté le trouble cruel qui l'agite. Il fe profterne aux pieds du defpote, qui, lui permettant de fe relever, l'appelle à l'écart, & lui avoue la paffion qu'il vient de concevoir pour fa fille : Quoi! mon Empire renfermoit un miracle de graces & de beauté, & vous le dérobiez à mes yeux! Quoi, tandis que l'Europe & l'Afie fe difputent la gloire de fervir mes amours, Ofman, poffeffeur du plus rare tréfor, l'envioit à fon maître! Que cette injuftice, de votre part, ceffe dès aujourd'hui; fortez, & revenez bientôt remettre vous-même votre fille aux mains de votre Empereur. Réjouiffez-vous l'un & l'autre du rang que je lui deftine : je l'éleve à la dignité de premiere Sultane.

Que doit répondre le fage vieillard à cet ordre d'un maître impérieux? cédera-t-il fa fille? Mais fa tendreffe paternelle ne peut fe réfoudre à ce douloureux facrifice; mais le jour qu'il la perdra, fera pour lui le dernier de fes jours; mais l'élévation de fa fille ne fervira qu'à fignaler de nouveau l'inconftance du Sultan, puifqu'il dédaigne toujours une maîtreffe après qu'il en

a triomphé ; mais Ibrahim promet par-delà ſon pouvoir. La naiſſance d'un fils a déjà décoré la Circaſſienne Almazonte du titre qu'il deſtine à Elizene. Doit-il la refuſer aux deſirs de ſon Prince ? Mais il n'ignore point que le Sultan eſt armé d'un pouvoir deſpotique, que rien ne peut réſiſter à ſa volonté abſolue ; & il a tout à redouter, & pour lui-même & pour ſa fille, d'un tyran qui s'abandonne aveuglément à la violence d'une paſſion naiſſante.

Sa ſageſſe ordinaire ne l'abandonna point dans cette extrêmité. Pour diſſimuler encore plus profondément le chagrin qui le déchiroit, il prit un viſage riant : Vous honorez trop ma fille & moi-même, Seigneur : ſe peut-il que les foibles attraits dont le Ciel l'a pourvue ayent charmé vos yeux & captivé votre cœur ? eût-elle jamais dû prétendre à cet excès de gloire ? Je vais, Seigneur, lui porter la nouvelle de ſon triomphe, & la diſpoſer à recevoir la fortune que vous lui réſervez. Ce comble d'honneur l'étonnera ſans doute ; peut-être auſſi que ſa timidité naturelle aura beſoin d'être enhardie à paroître devant ſon Seigneur. Qui ſait même ſi l'amour qu'elle a toujours eu pour la liberté, ne lui peindra point avec déſavantage la captivité du ſerrail. Vive, folâtre, enjouée comme elle eſt, peut-être craindra-t-elle d'abord les ennuis de la

ſolitude. Cependant je vais l'exhorter à répondre aux vœux de ſon Empereur. Je ne négligerai aucuns des moyens capables de vaincre ſa répugnance ; & ſi mon ſort infortuné me laiſſe ſans autorité ſur elle, l'équité de votre Hauteſſe voudra bien ne pas me l'imputer à crime. J'oſerai même vous demander de ne point exiger que j'employe la violence. Le don du cœur doit être libre, & il eſt bien plus flatteur de l'obtenir de l'amour que de l'autorité.

Cette adroite réponſe fut agréable au deſpote. Il ſe perſuade qu'Elizene eſt déja en ſa poſſeſſion. Son ame alors ſent renaître la flamme du ſentiment, & trouve de nouveaux charmes dans la vie.

Cependant, le vieillard délivré de la pénible contrainte que lui impoſoit la préſence de ſon maître, s'abandonne à une triſteſſe d'autant plus violente, qu'elle a été plus long-temps captivée. L'œil humide de larmes, il rentre dans ſon palais, où, dans une mortelle inquiétude, l'attendoit la malheureuſe Elizene. Elle voit la douleur de ſon pere, en devine la cauſe, & craint toutefois d'interroger le vieillard. Le vieillard à ſon tour garde quelques inſtants un morne ſilence. Il connoît la ſenſibilité d'Elizene ; & ne doutant point du repentir de cette fille vertueuſe, il craint pour elle le chagrin dont il va la péné-

trer. Elle attache enfin un œil attendri ſur ſon pere; & d'une voix incertaine, entrecoupée de ſanglots : Il eſt donc vrai, s'écrie-t-elle, le malheur dont vous m'aviez menacée ! je le mérite bien, ô mon pere ! puiſque mon imprudence a mépriſé vos conſeils. — Oui, chere Elizene, je touche au moment de te perdre; & c'eſt toi, ma fille.... Mais que dis-je? pardonne. Je ne cherche point à t'affliger. Le Sultan épris d'amour pour tes charmes, t'appelle dans ſes bras. J'ai reçu l'ordre de t'y conduire moi-même. — Et vous pourriez vous y réſoudre, reprit vivement Elizene? Plutôt la miſere la plus affreuſe, plutôt la mort elle-même, que de vivre ſéparée de vous. Quoi, je ne reverrois plus ce front auguſte où reſpire la bonté paternelle ! je n'entendrois plus les ſons touchants de cette voix qui verſoit dans mon ame tant de ſages conſeils ! je ne baiſerois plus ces mains ſacrées qui ont prodigué tant de ſoins à ma débile enfance ! Non, mon pere; je jure par tout ce qu'il y a de plus ſaint pour moi, je jure par votre tête, de me donner la mort, plutôt que de me laiſſer arracher à votre tendreſſe. Eh ! quelle main déſormais prendroit ſoin de vos jours? Quelle main eſſuyeroit les larmes que vous donnez encore chaque jour au trépas de ma mere ? Non, je n'abandonnerai point votre vieilleſſe. La mort ſeule

eſt capable de m'arracher à vous. — Conſole-toi, ma fille, répond Oſman : je ne te perdrai point. Mon projet eſt de renoncer à ma dignité, à mes tréſors, à mes amis, à Byzance; de m'enfuir avec toi, & d'aller nous enſévelir au fond d'une ſolitude inconnue. Il me ſera plus doux de vivre auprès de ma fille, dans l'obſcurité & dans la miſere, que de goûter ſans elle les plaiſirs de l'opulence & de la grandeur. Je vais tout diſpoſer pour notre départ. Puiſſe-t-il être aſſez caché que le bruit n'en arrive point juſques à Ibrahim! je ſais qu'un navire étranger s'apprête à tenter demain la route du Boſphore. Je vais ſupplier le François auquel il appartient, de nous y recevoir. Je me ferai connoître à lui. Tout François a le cœur noble & généreux; jamais il ne refuſa ſon ſecours à l'innocence malheureuſe. Celui-ci s'empreſſera de nous accueillir; & nous irons, loin de Byzance, oublier l'imbécille deſpote qui la déshonore.

Ce projet, inſpiré au vieillard par la crainte de perdre ſa fille, redouble la triſteſſe d'Élizene. Elle ne voit qu'avec horreur l'état affreux auquel ſe condamne pour elle l'auteur de ſes jours; elle le voit; elle en frémit. Son imagination rapide cherche un moyen moins douloureux d'échapper au danger qui les preſſe l'un & l'autre Elle tombe dans une profonde rêverie; &, quel-

ques inſtants après, elle l'interrompt en ces mots : Mon pere, vous m'avez dit ſouvent qu'Axiane avoit un pouvoir ſouverain ſur l'eſprit de ſon fils ; qu'elle a ſu pluſieurs fois étouffer dans le cœur du Sultan, le feu d'une paſſion naiſſante. Elle vous chérit encore, dites-vous ; elle vous eſtime : ſa juſte reconnoiſſance lui rappelle ſans ceſſe qu'elle doit à l'autorité dont vous êtes le dépoſitaire ſuprême, la gloire & le bonheur d'avoir élevé ſon fils à l'Empire. Sans la voix de la Religion que vous avez fait parler en leur faveur, Ibrahim éprouveroit encore toutes les horreurs de l'eſclavage ; & l'ambitieuſe Axiane, ſans honneur & ſans autorité, languiroit dans les ennuis du vieux ſerrail. Eh bien, jettons-nous dans les bras de la Sultane ; implorons ſa puiſſance : qu'elle oſe pour nous ce qu'elle a oſé quelquefois avec ſuccès pour des hommes à qui elle ne devoit rien. Peut-être auſſi que ſon ambition lui conſeillera d'épouſer nos intérêts. J'ai appris de vous qu'Axiane tremble toujours pour ſon autorité, lorſqu'elle voit Ibrahim former de nouvelles amours. La crainte de perdre les rênes de l'Empire, lui donne le courage & l'adreſſe d'éloigner de ſon fils les beautés les plus éclatantes que lui amenent ſes eſclaves. Le Ciel m'a donné des charmes aſſez puiſſants peut-être pour me rendre redoutable à la Sultane. Confions-lui

le deſtin d'Élizene. Heureuſe, ſi ma beauté chaſſe loin de nous l'orage que mes funeſtes attraits eux-mêmes nous ont ſuſcité!

Le vieillard demeure ſurpris de la ſageſſe de ce deſſein. Il ne pouvoit concevoir comment, dans un âge ſi tendre, après une imprudence auſſi éclatante, Élizene avoit pu trouver ce remede à leur infortune : Ma fille, dit-il, ce n'étoit point ſans douleur que j'embraſſois le parti d'un exil éternel. Mais tu m'éclaires; je conſens de recourir à l'entremiſe de la Sultane. Eſpérons qu'elle nous rendra la paix que ce jour nous a ravie.

Ils ſe livroient l'un & l'autre à l'eſpoir d'un meilleur ſort, lorſqu'une eſclave d'Axiane parut aux yeux du vieillard. Il en reçoit un ordre de ſe rendre, ſans différer, auprès de la Sultane, pour une affaire importante. L'eſpérance qu'avoient conçue Oſman & ſa fille, ſe change ſoudain en une cruelle incertitude. Le Pontife embraſſe tendrement Élizene. Le trouble où il la voit plongée, ſemble ajouter à l'amour qu'il lui porte; &, contraint de ſe rendre au Palais impérial, il s'éloigne à regret d'une fille auſſi chere.

La Sultane qui ſavoit éclairer tous les pas de ſon fils; (car l'œil de l'ambition eſt-il jamais fermé !) avoit appris déja l'entretien qu'avoit eu le Mufti avec ſa Hauteſſe. L'un des émiſſaires,

gagés par elle pour veiller ſans ceſſe autour d'Ibrahim, l'avoit inſtruite, & de l'amour du Sultan, & de la réponſe du Pontife. Les charmes raviſſants d'Élizene la pénetrent d'un juſte effroi; il lui ſemble voir ſa chûte dans l'élévation de cette jeune beauté. Ce fut donc pour prévenir l'une & l'autre, qu'elle voulut ſonder le cœur du Mufti ſur cet événement. Habile à ſe contraindre, elle ne laiſſe éclater au-dehors aucun indice de la crainte qui la dévore en ſecret; mais prenant, à l'aſpect du Pontife, un viſage tranquille & ſerein, tel que d'une amie tendre dont le cœur va s'épancher : C'eſt maintenant, lui dit-elle, qu'on peut féliciter Élizene de ſa beauté : en effet, ſon triomphe eſt achevé : elle monte au rang de premiere Sultane. Ses attraits ſont bien dignes de cet honneur. Je vous ai appellé pour vous en témoigner ma joie. Cependant Élizene faiſoit votre unique conſolation; votre amour pour elle eſt cité dans tout l'Empire, comme le plus parfait modele de l'amitié paternelle. Comment donc avez-vous pu vous réſoudre ſi promptement à vous en ſéparer ? car j'apprends que vous l'avez cédée ſans peine à l'amour de mon fils. — Sans peine ! s'écria le Pontife, emporté par ſa douleur; moi ? la céder ſans peine ! Eh, Madame, avez-vous pu le croire ? Suis-je capable de ce douloureux

facrifice, moi qui perdrois la vie au moment que je perdrois Élizene ! — Qu'entends-je, répond Axiane ? Quoi, vous n'adoptez point la gloire qu'on promet à votre fille ! — Non, Madame, non : jamais je ne confentirai à me féparer d'Élizene. Si d'abord j'ai paru céder à la volonté de fa Hauteffe, en lui promettant de vanter fon amour à ma fille, c'eft que j'ai voulu me donner le temps de détourner mon infortune... Je vous parle avec franchife, Madame, parce que la nobleffe de votre cœur m'eft connue. Je fais que vous m'avez toujours honoré de quelqu'eftime. Votre bouche a daigné me dire plufieurs fois que mes légers fervices étoient fans ceffe préfents à votre penfée; mais ce ne font point eux que j'invoque : vos bontés pour moi vous en ont acquittée. Je n'ai plus d'efpoir qu'en votre générofité. Prenez pitié d'un malheureux vieillard qui tombe à vos genoux, & qui vous demande de lui conferver le feul enfant qui lui refte. Au nom des cheveux que l'âge a blanchis fur ma tête, au nom des enfants & de l'époufe que j'ai perdus, par ce torrent de larmes dont j'arrofe vos pieds, confervez Élizene à ma tendreffe ! Ne me laiffez point defcendre au tombeau, avec le chagrin de l'avoir perdue. Ce fervice que ma douleur vous demande, ne furpaffe point votre pouvoir. Ce ne fera point ici

le premier triomphe que vous aurez remporté ſur le cœur d'Ibrahim. Plus d'une fois vous en avez obtenu de pareils ſacrifices. Il vous reſpecte, il vous aime, il vous doit l'Empire & la vie. Tout, en vous, lui parlera en faveur d'Oſman. Encore une fois, Madame, conſervez ma fille à ma tendreſſe. Le Ciel vous entendra nommer chaque jour dans les tranſports de ma reconnoiſſance ; & lorſque la mort viendra pour mêler ma cendre à celle de mon épouſe & de mes enfants, je dirai : C'eſt à ma Souveraine que j'ai dû le bonheur de mes derniers jours ; que l'Eternel l'en récompenſe par un heureux Empire & une longue vieilleſſe.

Ainſi parloit Oſman ; & les yeux de ce tendre pere s'étoient changés en deux ſources de larmes.

Cependant, il n'étoit pas beſoin d'une éloquence auſſi pathétique, pour engager Axiane à détourner Ibrahim de l'amour qu'il avoit conçu pour Élizene. La ſeule ambition lui en avoit inſpiré le deſſein. A peine elle avoit entrevu les diſpoſitions du Pontife, qu'elle s'en étoit réjouie dans le ſecret de ſon cœur. Elle affecta pour le vieillard un intérêt que la pitié ne lui avoit point inſpiré ; enfin, elle promit d'employer tout ce que la nature & ſes ſervices lui donnoient d'autorité ſur ſon fils : Mais, ajouta-t-elle, vous

avez promis au Sultan d'aller demain lui rendre compte des succès de votre entremiſe : ſoyez donc fidele à votre parole. Dites-lui que la captivité du ſerrail épouvante Élizene, que vous n'avez pu ſurmonter encore ſa répugnance pour la ſolitude ; mais que vous eſpérez en triompher un jour ; & que ſa Hauteſſe peut ſe repoſer de ce ſoin ſur votre obéiſſance & votre ardeur à le ſervir. La réponſe d'Ibrahim décidera des moyens qu'il faudra que je prenne. Cependant, conſolez vous ; eſſuyez vos pleurs & ceux d'Élizene : vous ne vivrez point ſéparés l'un de l'autre. Que l'honneur que je vous accorde de baiſer les franges de mon voile, ſoit pour vous un gage aſſuré de ma parole. Cette inſigne faveur rétablit le calme dans l'ame du Pontife. Il ſe retire, & ſe hâte d'aller faire entendre à ſa fille le récit de cette ſcene inattendue.

Oſman, de retour dans les bras d'Élizene, ſe livroit avec elle aux illuſions de l'eſpérance : Enfin, ſe diſoient-ils l'un à l'autre, la Sultane embraſſe généreuſement nos intérêts. C'en eſt fait, nous n'avons plus rien à redouter. O mon pere ! ô mon tendre pere, ajoutoit la jeune beauté, votre préſence ſera encore le charme de ma vie ! Je pourrai me ſentir preſſée encore dans vos bras ; j'entendrai encore votre bouche ſacrée me donner le doux nom de votre fille.

Quel plaisir pour moi, de savoir, d'éprouver que je suis l'unique objet de toute votre tendresse ! O Mahomet ! ô divin Prophete ! je t'ai imploré; tu m'as secourue; que ne puis-je t'en rendre de dignes actions de graces !

Le jour suivant venoit de renaître, & l'heure à laquelle Osman devoit se rendre auprès d'Ibrahim, étoit arrivée. Le Sultan, loin de prévoir un refus de la part d'Élizene, attendoit l'instant où elle devoit paroître. Accoutumé dès long-temps à voir toutes les femmes se disputer l'honneur de son choix, il ne soupçonnoit point qu'il pût y avoir une seule beauté rebelle à ses empressements. Ce qui lui rendoit sur-tout précieuse la possession d'Élizene, c'étoit la flamme dont il brûloit pour elle. Son cœur avoit bien goûté les plaisirs de la volupté, mais jamais ceux de l'amour. Pour la premiere fois il en reconnoissoit le pouvoir, & ce nouveau sentiment irritoit son impatience.

Le Mufti, seul & d'un air embarrassé, paroît devant sa Hautesse. A la vue du Pontife, Ibrahim cherche des yeux l'objet de sa nouvelle flamme; &, plein d'Élizene, il s'écrie sans la nommer : Où est-elle, Osman ? où est-elle ? Quoi, je ne la vois point avec vous ! quoi, vous m'aviez promis qu'aujourd'hui je la recevrois dans mes bras.... Me dédaigne-t-elle ?

ou ſon cœur auroit-il fait choix d'un autre amant ?

Toutes ces queſtions, qui ſe preſſent & ſe ſuccedent en un inſtant, redoublent l'embarras du Pontiſe. Il veut parler, & ſa langue muette ne trouve aucune réponſe. Son ſilence irrite le deſpote. D'un œil enflammé il fixe le Mufti, & l'interroge avec une nouvelle rapidité.

Oſman ſe raſſure; il a recouvré l'uſage de la voix, & déja il annonce qu'Elizene s'épouvante de la ſolitude du ſerrail : L'amour dont ſon maître l'honore, ajoute le Pontiſe, le rang élevé qu'il lui deſtine, quoique d'un prix ineſtimable à ſes yeux, n'ont pu triompher encore de ſon goût pour la liberté. Elle ne voit dans la gloire qui lui eſt promiſe, qu'un pompeux eſclavage. Mais ſans doute que le temps, mes conſeils, & ſes propres réflexions, vaincront un jour ſa répugnance : & je me flatte que ce jour n'eſt pas éloigné.

Ce diſcours plongea le Sultan dans une morne ſtupeur. Il vit ſes eſpérances trompées, à l'inſtant même qu'il ſe flattoit de les voir remplies. Son orgueil en eſt d'autant plus irrité, que c'eſt le premier refus qu'il dévore. Il change tout-à-coup ſa folle tendreſſe en fureur; & rompant le ſilence par un éclat de voix bruyant & terrible : Quelle eſt donc, s'écria-t-il, cette eſclave inſo-

lente, qui me fuit lorſque j'abaiſſe ma grandeur juſques à ſon néant? Croit-elle que je dévorerai dans le ſilence l'orgueil de ſon mépris? Ne ſait-elle pas que j'ai ſur elle un pouvoir abſolu; que je puis, quand je voudrai, la faire entrer dans mon lit; & que ſi je la vois perſiſter dans ſes refus outrageux, je n'ai qu'à dire un mot, & que c'eſt fait de ſes jours? Et vous, Oſman, ſongez à la ramener à la raiſon. Je vous accorde, par grace, juſques au retour de la nuit, pour la ſauver d'elle-même. Si vous ne paroiſſez alors avec elle.... je ne m'explique point. Mais vous pouvez trembler l'un & l'autre. Sortez.

Le Pontife, tout friſſonnant de crainte pour ſa fille, s'éloigne, & marche vers l'appartement d'Axiane. La douleur empreinte ſur le front de ce malheureux pere, en avoit ſi profondément altéré les traits, que la Sultane ne put le fixer ſans émotion. Il s'avance vers elle, les mains étendues : C'en eſt fait, Madame, c'en eſt fait. Ma fille va m'être ravie pour toujours. Ibrahim menace de me l'arracher. O Dieu! qu'elle violente colere enflammoit ſes regards? J'ai cru que toute la rage des enfers étoit paſſée dans ſon cœur. Jamais rien de ſi terrible ne s'eſt offert à ma vue. Hélas, comment ſe ſouſtraire à ſa fureur? Le temps preſſe, Madame; à peine vo-

tre fils m'a-t-il laiſſé le reſte de ce jour pour réſoudre Elizene à l'eſclavage du ſerrail. Tout mon eſpoir réſide en vous ſeule. Voici le moment de remplir l'auguſte promeſſe qu'a daigné me faire votre bouche ſacrée. De quelque paſſion dont le cœur d'Ibrahim ſoit tourmenté, vous pouvez, & le paſſé doit vous aſſurer de ce ſuccès, vous pouvez changer ſon ame, & lui faire concevoir des ſentiments plus équitables. Daignez lui dire que je touche aux marches du tombeau; que les bleſſures dont la mort d'une épouſe & de quinze enfants a fait ſaigner mon cœur, ne ſont point encore fermées; que d'une famille ſi chere & ſi nombreuſe, une ſeule fille me reſte, & qu'il veut me la ravir. Ajoutez, Madame, & vous le pouvez, qu'autant j'aime ma fille, autant elle aime ſon pere. Il connoît, ſans doute, l'amour filial & la tendreſſe paternelle. Ce double ſentiment ſaura peut-être l'adoucir. — Oui, répond Axiane, je vais parler pour vous à mon fils : ou j'aurai perdu tout mon pouvoir ſur lui, ou je triompherai de ſa paſſion. Attendez ici ma réponſe; je vous la rendrai moi-même. Elle ſort, & laiſſe le Pontiſe dans une cruelle attente.

La fureur d'Ibrahim, loin de perdre de ſa violence, s'irritoit encore par la réflexion : Maître d'un vaſte Empire, ſe diſoit-il à lui-même,

je puis faire trembler ſous l'effort de mes armes, & l'Aſie, & l'Afrique, & l'Europe; & je ne puis devenir poſſeſſeur d'une eſclave! & mon pouvoir ſe briſeroit contre ſon orgueilleuſe réſiſtance! & je me laiſſerois flétrir par cet affront! Suis-je donc aſſis au trône des Ottomans? Eſt-ce à Byzance que de vils ſujets ont le droit de réſiſter à leur maître! Alors il appelle Sélim, le Chef de ſes gardes: Tiens prête pour ce ſoir, lui dit-il, une eſcorte nombreuſe; & ſitôt que la derniere heure du jour ſera arrivée, ſi la fille d'Oſmán n'eſt point ici, dans mon palais, va la ravir à ſon pere. C'eſt une eſclave que je deſtine à mes embraſſements.

Il achevoit de parler, lorſque ſa mere parut à ſes yeux: Approchez, Madame, & concevez, s'il ſe peut, la honte d'Ibrahim. J'ai vu la fille d'Oſman; ſa beauté m'a ſéduit; je l'aime; ſon pere lui fait par mon ordre l'aveu de ma tendreſſe; il lui propoſe la couche de la premiere de mes femmes: & ſon orgueil m'a répondu qu'elle ne pouvoit recevoir tant de gloire. Euſſiez-vous cru trouver jamais tant d'inſolence dans une eſclave? Mais j'ai ſu préparer ſa punition. Sélim a reçu l'ordre d'enlever dès ce ſoir, cette téméraire beauté, malgré ſes clameurs & celles de ſon pere. — L'enlever, répond Axiane! Mon fils, y penſez-vous? Ah! gardons-

nous d'irriter ainſi le Chef de la Religion. Autant ſes vertus ont rendu ſa perſonne chere à vos peuples, autant ſa dignité rend ſon pouvoir redoutable. Auriez-vous oublié, Seigneur, que je n'euſſe pu jamais vous placer au trône de vos peres, ſans les ſecours de ce vénérable Pontife? Votre élévation fut bien plus ſon ouvrage que le mien. Et vous ordonnez de lui arracher une fille qu'il adore, & qui le chérit? & voilà le prix que vous accordez à des ſervices qui attendent encore leur ſalaire?... Mon fils, vous me lancez des regards ſéveres; mon zele vous irrite; mais voyez l'intérêt qui me l'inſpire, & vous le ſouffrirez : c'eſt l'intérêt de votre gloire, celui de votre bonheur, celui même de votre vie. Je ſais qu'Oſman a l'ame élevée, & que ſon reſpect pour le ſang de ſes maîtres ne s'eſt jamais démenti; mais la tendreſſe qu'il porte à ſa fille, eſt plus grande encore. Pour conſerver ce ſeul enfant qui lui reſte d'une immenſe poſtérité, il oſera tout. Le peuple, les Janiſſaires, dont il poſſede le cœur, croyant ſervir la Religion en vengeant ſa cauſe, marcheront en foule à ſa voix. L'hiſtoire de vos ancêtres vous a ſans doute appris tout ce qu'oſent vos peuples, une fois qu'ils ont rompu le frein de la ſoumiſſion. Mon fils, ô mon cher fils, accordez cette grace à votre mere. Promettez-moi de renoncer à l'amour

mour de la fille du Pontife. Je ne vous quitte point que je n'en aye reçu la promeſſe de votre bouche auguſte. Elle ſe tait, & demeure immobile aux yeux du Sultan.

Ibrahim, ſourd à la voix de la pitié, de la nature, de ſon propre intérêt, Ibrahim aveuglé par ſa folle paſſion, que l'obſtacle irrite, Ibrahim, enfin, ſe ſouvenant que ſes amours ont été vingt fois traverſés par ſa mere, attache ſur elle un œil farouche, la conſidere en ſilence, puis il s'écrie : Quoi donc, vos caprices viendront ſans ceſſe traverſer mes deſſeins! quoi, ma mere ſera toujours mon plus redoutable ennemi ! Si je l'ai ſouffert juſques à ce jour, je ſens qu'en ce moment ma patience eſt à bout. Il faut m'affranchir de votre empire tyrannique; vous m'en avez fatigué ; il eſt temps que j'en termine la durée. La coutume de cet Empire vouloit qu'à mon avénement au trône, vous fuſſiez reléguée dans le vieux ſerrail. Je ne l'ai point fait; mais vous m'avez rendu ſage. Holà ! gardes ! (Les gardes paroiſſent auſſi-tôt.) Allez enfermer Axiane dans le vieux ſerrail. Vous balancez ? Faut-il vous le redire ? Oui, Axiane, elle-même.

L'intrépidité de cette femme ambitieuſe fut terraſſée par la rigueur de cet ordre. La crainte de perdre la liberté & l'Empire, la frappe alors

ſi profondément, qu'elle oublie ſon orgueil, tombe aux genoux de ſon fils, les embraſſe, répand quelques larmes; &, dans cette attitude d'abaiſſement où elle n'eſt jamais deſcendue encore, elle prodigue à ſon fils les noms d'Empereur & de maître: Je ne ſuis que votre eſclave, dit-elle, & ma liberté & ma vie ſont entre vos mains. Jamais je n'ai voulu traverſer votre volonté ſuprême. Si ma conduite fut quelquefois coupable à vos yeux, mon cœur du moins fut toujours innocent: je puis vous le jurer par le grand Prophete & par ſon tombeau.

La pâleur, les larmes, les prieres, les ſerments de ſa mere, qu'il voit pour la premiere fois ainſi humiliée, déſarment la fureur d'Ibrahim. Il fait ſigne aux gardes de ſe retirer: Relevez-vous, Madame, reprend-il auſſi-tôt, & ne venez plus me fatiguer déſormais de vos conſeils importuns; épargnez-les à mon oreille, ou bien, c'en eſt fait.... Vous m'entendez; ne ſongez plus à vous oppoſer à mon amour. Elizene m'a plû: je veux en être vainqueur: & je le ferai. Il la quitte à ces mots.

La Sultane ne verſoit plus des larmes de triſteſſe. Le dépit & la rage en avoient tari la ſource. Ses yeux étincelent d'un feu ſombre, & ſon ame eſt en proie à tous les accès de la fureur. Elle jure de venger l'affront dont Ibrahim vient

de la couvrir : Qui? moi? dit-elle, je ſuis tombée à ſes genoux? je les ai baignés de mes larmes? Pour éviter un éternel eſclavage, il a fallu me donner le nom de ſon eſclave? moi, par qui il regne, & ſans qui le ſceptre n'eût jamais paſſé dans ſa main? il m'a ainſi humiliée! fils ingrat & perfide; va, je ſaurai bien t'en punir. Lâche, indigne de l'Empire où je t'ai élevé, qui ſignales chacun de tes jours par le déshonneur de quelque famille; tu aimes Elizene; tu veux en triompher : & moi, je jure que tu ne la poſſéderas jamais.

En parlant ainſi, elle rentre dans ſon appartement : Malheureux pere, s'écria-t-elle, en prenant le Mufti à l'écart, que je vous plains! Ibrahim perſévere dans ſa folle paſſion. Ni mes conſeils, ni mes prieres n'ont pu rien gagner en votre faveur. Il oſera tout pour vaincre la réſiſtance d'Elizene. Le deſſein en eſt pris. Une eſcorte nombreuſe a déja reçu l'ordre de vous l'arracher. Dans cette extrêmité, un ſeul parti reſte à votre fille : celui de la fuite. Qu'elle parte, qu'elle s'éloigne, tandis qu'il en eſt temps encore : je vais lui en ouvrir le chemin. Un navire François s'apprête à faire voile aujourd'hui, dès le retour de la nuit. Allez trouver de ma part celui qui le commande; il part comblé de mes bienfaits, & il accueillera honorablement

Elizene. Priez ce généreux étranger qu'il la dépoſe à Rhodes. Le Gouverneur de cette Iſle, qui me doit ſa fortune, & que vous comptez au nombre de vos amis, la recevra avec diſtinction, & tiendra ſon arrivée ſecrette. Ce parti que je vous propoſe, coûtera, ſans doute, à la tendreſſe de votre cœur : je le ſais, je l'ai prévu; mais il eſt néceſſaire. Il faut qu'Elizene ſoit délivrée de tout danger avant que vous puiſſiez à loiſir ordonner de ſon deſtin & du vôtre.

A ces mots, elle trace un billet qu'elle adreſſe au Capitaine François; & le Mufti, à qui il ne reſte plus que ce ſeul moyen de conſerver la liberté d'Elizene, ſe rend d'autant plus aiſément à l'avis de la Sultane, que la veille il l'avoit déja embraſſé de lui-même. Mais il ajoute qu'il eſt diſpoſé à ſuivre Elizene dans ſa fuite ; que ſa fille eſt trop chere à ſa tendreſſe, pour l'expoſer ainſi, ſeule & ſans guide, à ſon malheureux deſtin. Il finit par aſſurer qu'il ne reverra plus les murs de Byzance, tandis qu'Ibrahim y commandera.

La Sultane prévit tous les maux qu'alloit attirer à l'Empire l'exécution de ce projet. Le peuple ſuperſtitieux de Conſtantinople, lui qui croit la proſpérité de l'Empire attachée à la préſence du Chef de la Religion, ſe croira menacé du plus grand des malheurs, lorſqu'il apprendra l'abſence du Pontife. Il en recherchera la cauſe ;

& s'il reconnoît qu'il puiſſe en accuſer les perſécutions d'Ibrahim, comment arrêter alors les excès du fanatiſme ? C'en eſt fait d'Ibrahim & de ſa mere. Il n'eſt plus de jours pour celui-ci; pour celle-là, plus d'Empire : un nouveau regne va commencer. Cet affligeant tableau ſe peint à ſon imagination en traits de feu, la pénetre de crainte, & prête un nouveau reſſort à ſon éloquence naturelle : Oſman, s'écria-t-elle, quel projet déſaſtreux avez-vous conçu ? Voyez tous les maux qu'entraîneroit votre fuite. Aimez-vous ſi peu cet Empire, que vous veuilliez le livrer à toutes les horreurs d'une rébellion fanatique ? Le ſang des Ottomans vous eſt-il ſi odieux, que vous ſouhaitiez de le voir répandre par le peuple ? Vous parlerai-je de moi-même ? Mais non : je n'ai encore rien fait pour vous; car je compte pour rien l'audace dangereuſe qui m'a fait plaider votre cauſe auprès de ſa Hauteſſe. Je vous rappellerai ſeulement la foi que vous avez jurée à mon fils, &, ſur-tout, l'intérêt que vous devez prendre au ſort de Byzance. Ses propres mains, juſques à ce jour, n'ont-elles point aſſez déchiré ſes entrailles ? Faut-il que le meurtre la déſole encore ? Non, non. Vous lui conſerverez le Chef de ſa loi. Cette grace, j'oſe l'attendre, non pour moi, mais pour mon fils & pour ſes ſujets.

L'exceſſive tendreſſe d'Oſman pour ſa fille ne permettoit point à ce malheureux pere de conſentir à la fuite d'Elizene, ſans l'accompagner: ſon cœur n'étoit point fait pour un ſacrifice auſſi héroïque : Madame, dit-il, pardonnez mon refus. Je ſais que vous n'en éprouvez jamais; & voici peut-être le premier que vous ayiez entendu; mais mon audace eſt bien excuſable. Je parle à une mere, & ſon cœur doit comprendre le mien. J'oſe donc vous aſſurer, Madame, que j'accompagnerai ma fille. Avez-vous pu croire qu'Elizene me deviendroit tout-à-coup indifférente? Car enfin, à moins que mon ame ne ſe fût dépouillée de tout ſon amour, pourrois-je conſentir à la voir s'éloigner de moi, jeune & belle comme elle eſt, & ſans expérience? J'y ſuis réſolu, Madame, je pars avec elle, &.... — Partez donc, s'écria la Sultane, en l'interrompant avec précipitation; partez; & moi, je vais, dès ce pas, révéler votre fuite & celle d'Elizene à mon fils. Lorſque j'ai embraſſé, devant lui, la défenſe de votre tendreſſe, mon audace l'a irrité; mais je puis réparer ce malheur : vous m'en fourniſſez vous-même l'occaſion; je m'en applaudis. Il eſt juſte que ſi j'ai perdu pour vous ſon amitié, ce ſoit par vous que je la recouvre.

Le Pontife, effrayé de cette menace, arrête

la Sultane, & d'une voix mêlée de sanglots : Qu'allez-vous faire, Madame, & quel est votre projet ? Hélas ! voudriez-vous consommer la perte d'un malheureux vieillard ? Ah ! puisqu'il le faut, j'y consens... Que dis-je ? mon cœur n'est point capable de cet effort... Mais vous l'exigez, mais si je ne me rends à votre volonté, je perds Elizene pour toujours. Il faut me résoudre à ne la plus revoir. Pere infortuné, quel est mon sort ! pourquoi le Ciel a-t-il prolongé le cours de ma vie ? que ne me l'a-t-il arrachée avant ce funeste jour !... Hé bien, Madame, Élizene... oui... ma fille... elle partira seule. Cruelle séparation, que tu vas me coûter de larmes ! Mais, Madame, il me sera permis de renoncer à ma dignité, dès l'instant que j'aurai trouvé un digne successeur. L'espérance de me réunir bientôt à ma fille, peut, seule, me rendre supportable le chagrin de m'en séparer.

Axiane, loin de s'opposer à ce desir du Pontife, se félicite de l'avoir amené à un conseil avantageux au Sultan, à l'Empire, à elle-même. Cependant comme elle se défie de la foiblesse du Pontife, lorsqu'il verra le départ d'Élizene, l'adroite Sultane le fait jurer par Mahomet & sa loi, qu'il sera fidele à sa parole. A peine le Mufti a-t-il prononcé le serment : Al-

lez, dit-elle, allez hâter ce départ douloureux. Encore une heure, & le navire va partir.

Cependant Elizene en proie aux allarmes d'une longue incertitude, attendoit le retour de son pere : O combien il tarde à mon impatience, s'écrioit-elle ! quand apprendrai-je l'arrêt de mon sort? faudra-t-il, si je veux ne me point séparer de tout ce que j'aime, faudra-t-il que j'aille me cacher, m'ensevelir avec lui, dans la solitude d'un désert; ou me sera-t-il permis de vivre & de mourir en liberté dans ce palais de mes ancêtres ? O quand viendra mon pere, mon tendre pere, me délivrer de ce doute mortel !

En parlant ainsi, elle tombe dans un morne silence. Rêveuse, elle quitte son siege, & marche à grands pas. Bientôt elle s'arrête, puis se promene encore ; enfin, elle passe, vingt fois dans un instant, du repos à l'agitation, & de l'agitation au repos.

Tandis que son esprit inquiet cherche à pénétrer dans sa destinée, un rayon d'espérance brille tout-à-coup à son imagination. Il lui semble que la longue absence du Pontife est pour elle d'un favorable augure : Si le Mufti, si la Sultane n'eussent point triomphé de sa Hautesse, le pere d'une infortunée à qui le Ciel ne laisse plus que le secours d'une fuite précipitée, Os-

man feroit déja venu mettre à profit les inftants qui nous reftent. S'il tarde à paroître, c'eft que l'orage eft diffipé. Notre Prophete, attendri par mes larmes, aura pris pitié de mon infortune. Le cœur des Princes eft entre fes mains, & fon pouvoir aura changé celui d'Ibrahim.

Un peu de calme renaît alors dans fon ame, & la fombre trifteffe dont fon vifage étoit obfcurci, alloit enfin fe diffiper, lorfqu'Ofman, pâle, tremblant, & ne refpirant qu'à peine, rentra dans fon palais : O ma chere, ô ma tendre fille, s'écrie-t-il en accourant vers Elizene; qu'allons-nous devenir! c'en eft fait, notre arrêt eft prononcé. Le barbare Sultan a repouffé mes prieres; il a même fermé l'oreille à celles d'Axiane. Sans pitié pour les jours de ma vieilleffe, il veut qu'on t'arrache à mes bras; il le veut; il l'ordonne. Obtiendra-t-il ce tyrannique fuccès? Non. Il te refte le fecours de la fuite, pour te conferver à ton pere, à toi-même. Viens, fuis mes pas. Le jour va difparoître, & le navire François va mettre à la voile. Tout nous favorife encore. Voici une lettre que la Sultane adreffe, en ta faveur, au chef de ce vaiffeau. La porte fecrete de mon jardin va te rendre au port fans danger; viens, hâte-toi de partir.

Quoiqu'Elizene vît bien la néceffité de quitter une Ville où l'attendoit un éternel efclavage;

quoiqu'elle ne soupçonnât point que son pere eût promis de l'abandonner; cependant, sur le point de fuir les lieux de sa naissance, lieux toujours chers, auxquels nous lie ou nous ramene sans cesse l'instinct de la nature, elle sentit son ame déchirée d'une douleur aussi vive que profonde. Elle parcourt des yeux le palais : puis tout-à-coup : Il faut donc vous quitter, auguste séjour qui m'avez vue naître, séjour où mon pere me donna le doux nom de sa fille, où je je l'appellai la derniere du nom sacré de pere. Je vais, loin de vous, traîner une vie infortunée, tandis que, dans votre enceinte, tout remplissoit mes jours de bonheur. C'est ici, ô mon pere, que nous nous sommes promis vingt fois de ne nous séparer qu'à la mort. C'est-là que mes heureux soins vous ont rendu la vie, qu'alloit vous ravir la douleur d'avoir perdu votre épouse. Dans ce cabinet solitaire, vous m'avez appris à bégayer la loi de notre Prophete; vous me l'avez expliquée, vous en avez fait goûter les préceptes à mon jeune cœur : & maintenant il faut dire à ce palais un éternel adieu; il faut s'en exiler en secret, pour aller vivre errants & vagabonds, ainsi que de vils coupables. Fuyons donc, puisque notre sort l'ordonne: dérobons-nous à la tyrannie. Du moins le Ciel laisse-t-il quelque consolation à mon infortune : il me

conſerve l'auteur de mes jours; nous reſterons attachés l'un à l'autre par un nœud qu'on ne peut rompre. En quelque lieu que la fortune nous conduiſe, dans le climat le plus éloigné, dans le déſert le plus ſauvage, dans la caverne la plus impénétrable, je ſerai toujours dans les bras de mon pere; je pourrai donner à ſa vieilleſſe les ſoins que je lui rendois dans Byzance.

Oſman demeure immobile & muet à cette réponſe. Contraint de diſſiper la flatteuſe erreur où ſe livre Elizene, il héſite, il balance; car lui dire qu'elle doit ſe réſoudre à s'arracher des bras de ſon pere, c'eſt enfoncer le poignard dans le cœur de ſa fille; il le ſait, & pourtant cette cruauté eſt néceſſaire. Après un inſtant de combat entre ſa tendreſſe & la néceſſité, il ouvre la bouche pour faire ce cruel aveu, & ſa langue reſte comme attachée à ſon palais. Il pouſſe un profond ſoupir, ſe détourne, & des larmes coulent en abondance de ſes yeux. Cependant il tente encore de maîtriſer ſa douleur; & ce nouvel effort, également inutile, ne ſert qu'à le mieux convaincre de ſa foibleſſe. Bientôt il ramene ſes triſtes yeux ſur Elizene. Elizene, de ſon côté, attache ſes regards ſur le front de ſon pere, & tous les deux, emportés par le même mouvement, ouvrent leurs bras en ſilen-

ce, se précipitent l'un vers l'autre, & se tiennent étroitement embrassés.

Tandis que dans cette attitude attendrissante, ils épanchent en liberté la douleur de leur ame, le Pontife se rappelle que le navire François va partir, & la garde du despote arriver. A ce double souvenir, un frisson universel parcourt tous ses membres, & les arrose d'une froide sueur qui ressemble à celle de la mort. Puis sortant tout-à-coup de ce muet accablement, il s'arrache des bras d'Élizene, & s'écrie : O ma fille, ô ma tendre fille ! Tu ne connois pas encore tout l'excès de notre infortune. Juste Ciel ! est-il vrai que j'aye promis à la Sultane ?.... Non; je n'ai rien promis ; non, mon cœur démentoit ma bouche. Qui ? moi ? je vivrois séparé de ma fille ? je l'abandonnerois à des mains étrangeres ? Ah ! puisse la foudre céleste écraser plutôt ma vieillesse ! Viens, suis-moi, chere Élizene ; marchons ensemble vers le navire, & partons, malgré tous mes serments.... Qu'ai-je dit ? que vais-je faire ? Arrête, Osman, arrête ! quoi ! le Chef, le pere des fideles croyants souilleroit sa vertu par un honteux parjure ! il fouleroit aux pieds, & le nom de l'Eternel, & celui de son Prophete par qui je viens de jurer ? Cruelle alternative ! il faut me résoudre, ou à perdre ma fille, ou à vivre sans honneur aux yeux du

Ciel & des hommes. Ce premier ſacrifice déchirera mon cœur, & finira ſans doute ma vie; mais le ſecond peſe trop à ma vertu. Oſman ne ſera jamais parjure; il ne peut l'être. O ma fille! plutôt que d'accroître ma foibleſſe par tes larmes, par la douleur profonde où je te vois abymée, arme-toi d'un peu de conſtance, & raſſure mon courage par ton maintien & par tes diſcours. Songe que nous ne vivrons pas toujours éloignés l'un de l'autre. Accorde-moi le temps néceſſaire pour me choiſir un digne ſucceſſeur au ſuprême Pontificat, & je te rejoins pour ne nous ſéparer jamais.

Il ſe tait; & ſa fille, le déſeſpoir imprimé dans tous les traits, s'élance vers le Pontife, &, s'attachant à ſon ſein, qu'elle preſſe de ſes bras rendus plus forts par la douleur: C'en eſt fait, s'écria-t-elle, me voici pour toujours attachée à mon pere. Il a pu vouloir m'abandonner; mais cet exemple n'eſt pas fait pour Élizene. Ou vous me ſuivrez dans ma fuite, ou je meurs à vos yeux. Qu'ils viennent les barbares miniſtres de la tyrannie d'Ibrahim, qu'ils viennent, &, s'ils le peuvent, qu'ils m'arrachent à votre ſein.

Comme elle prononçoit ces mots, le Mufti ſe détourne, & prête l'oreille. Il entend dans la cour de ſon palais un bruit d'armes, mêlé d'une

confuſe clameur : Nous ſommes perdus, ô ma fille. Voici, voici les odieux ſatellites du ſerrail.

Il ne ſe trompoit point. Sélim marchoit à leur tête. Ce chef d'un peuple d'eſclaves qu'aucun des deux ſexes n'avoue, étaloit une inſolente férocité, & rempliſſoit l'air des cris menaçants. A l'approche du danger, la crainte & la tendreſſe d'Oſman redoublent. Il ne voit plus que l'éternel eſclavage de ſa fille, & cette image déchirante ferme ſon cœur à toute autre conſidération. Le ſerment ſolemnel, dont il s'eſt lui-même enchaîné, n'eſt plus un lien pour lui ; il le briſe ; & ſaiſiſſant par la main ſa fille qu'il entraîne : Partons, s'écria-t-il, partons ; je conſens à te ſuivre : les ſombres détours du jardin cacheront notre fuite. A ces mots, ils marchent l'un & l'autre à grands pas, & s'avancent à travers les allées les plus obſcures. Cependant le ſouffle le plus léger du vent qui balance le feuillage, le plus foible bourdonnement de l'inſecte qui ſe cache & rampe ſous l'herbe, tout porte le trouble au cœur des deux infortunés ; tout les glace de crainte. Il leur ſemble que les ſatellites d'Ibrahim les pourſuivent à la trace, les preſſent, les environnent, & ſont près de les ſaiſir. Dans cette affreuſe incertitude, ils arrivent à une porte ſecrette, l'ouvrent & la franchiſſent. Leur ame,

alors, ſe livre à l'eſpoir d'échapper à tout danger. Pour arriver au port, il ne leur reſte plus qu'à traverſer l'épaiſſeur d'un taillis d'environ cent pas d'étendue. Ils en ſortent, & déja leurs yeux découvrent, & le port, & la vaſte plaine des mers. Mais, juſte Ciel ! quel objet frappe en même-temps leur vue ? Le pavillon François, déployé tout entier, flottoit au gré du vent, & le navire, emporté d'un cours rapide, fuyoit loin du rivage. O funeſte départ, que tu vas coûter de larmes ! La force les abandonne ; ils tremblent ſur leurs genoux ; ils tombent dans le ſable, &, vaincus, épuiſés par la douleur, y reſtent ſans mouvement.

Après quelques inſtants d'une foibleſſe auſſi profonde, le Pontife ouvre le premier ſon œil encore éteint ; il voit ſa fille pâle & défigurée par tous les traits de la mort. Le deſir de la rendre à la vie, réveille toutes les forces du vieillard ; il ſe penche ſur ce corps à demi-glacé, en ſouleve dans ſes bras la tête défaillante, & ſouffle ſur elle en hâletant. La douce chaleur de ſon haleine & les larmes dont ſes yeux baignent le viſage d'Élizene, lui rendent à moitié l'uſage du ſentiment. Elle étend les bras, ouvre une foible paupiere qu'elle referme ſoudain, & pouſſant un douloureux ſoupir : Où ſuis-je ? quelles mains ont pris ſoin de me ranimer ? —

C'eſt moi, c'eſt Oſman : O ma chere fille, reconnois ton pere.... — Mon pere, s'écrie-t-elle, en l'interrompant, égarée par la terreur dont ſon eſprit eſt agité ! Eh bien, cruels, m'avez-vous pour toujours ravie à mon pere ? Que ne m'arrachiez-vous plutôt la vie ! ou rendez-moi mon pere, ou plongez le poignard dans mon cœur. — Reprend tes ſens, chere Élizene ; tu ne m'es point ravie. Je jouis encore du bonheur de te voir, de te preſſer dans mes bras ; ouvre les yeux, & reconnois Oſman.

Élizene, entiérement revenue à elle-même, ſe releve, &, tremblante encore, imprime mille baiſers ſur les mains du Pontife. Mais celui-ci, quoiqu'ému juſques aux larmes de ces témoignages d'un tendre amour, loin de permettre à ſa fille de ſe livrer à de pareils tranſports : Tout chemin à la fuite nous eſt fermé, s'écria-t-il ; & ſi nous demeurons plus long-temps ſur ce rivage, l'eſcorte de Sélim, obſtinée à nous pourſuivre, viendra nous y découvrir. Tâchons donc de nous ſouſtraire à leurs recherches. Je connois dans ce bois une grotte ſouterreine, ignorée du reſte des mortels. Là, pendant les derniers troubles dont cet Empire fut agité, je me dérobai avec l'aîné de mes enfants, à l'œil cruel de mes ennemis ; & lorſque j'en ſortis, tous les dangers avoient diſparu. Hélas ! ſans

doute, je n'aurois eu qu'à m'applaudir de mon ſtratagême, ſi la mort eût voulu n'y point frapper ton frere ; mais la cruelle n'épargna point ſa jeuneſſe. Il mourut dans cette caverne ; & ces mains, qui n'avoient pu retenir ſon ame, creuſerent ſa tombe, ſur laquelle j'élevai un monument informe de pierres groſſiérement aſſemblées. Viens, ma fille ; ſuis mes pas dans cette retraite ; que j'y ſauve ton innocence & ta liberté, juſques au jour où nous pourrons mettre, entre nous & Byzance, la vaſte étendue de mers. En parlant ainſi, il entraînoit ſa fille dans l'épaiſſeur du bois.

Cette grotte étoit ſituée au pied d'un rocher, environné de tous côtés de brouſſailles épaiſſes, qui en déroboient l'étroite ouverture. Le Pontife écartoit d'une main les ronces dont le paſſage étoit environné, & de l'autre, il conduiſoit ſa chere Élizene, en l'exhortant à le ſuivre ſans crainte dans ce lieu ténébreux. L'entrée en étoit ſi baſſe, que d'abord ils furent obligés de marcher preſque en rampant. Mais la voûte s'élevant à meſure qu'ils avançoient, ils marcherent enſuite avec plus de facilité. Ils s'arrêterent aux pieds du monument, placé vers le centre de la grotte, où régnoient par-tout d'épaiſſes ténebres. Au milieu de cette nuit profonde, Élizene ne put ſe défendre d'un mouvement de terreur.

Elle se tenoit fortement attaché de ses deux mains, à la main de son pere, qui s'assit enfin avec elle sur la mousse, dont étoit revêtue la base du tombeau. A peine s'y furent-ils reposés, qu'un bruit vint les frapper. Ils prêtent l'oreille, & reconnoissent que les gardes, conduits par Sélim, sont répandus dans le taillis. Élizene & le Pontife les entendent se dire les uns aux autres : Elle nous est échappée ; mais ce bois la cache sans doute : cherchons de tous côtés avec soin. Sélim qui prévoyoit à quel excès de fureur s'emporteroit le tyran, lorsqu'il apprendroit la fuite de son amante ; Sélim, depuis long-temps, le ministre odieux des plaisirs de sa Hautesse : Qu'aucune haye, s'écrioit-il, qu'aucun buisson ne se dérobe à vos recherches. Songez, mes amis, songez que du succès de nos soins dépendent notre vie ou notre mort. Vous connoissez Ibrahim, & savez combien il est soupçonneux ; il vous accuseroit d'avoir trahi sa volonté.

A cette voix de Sélim, les satellites furieux redoublent de vigilance ; & la malheureuse Élizene sent redoubler sa terreur. Elle se persuade que déja sa retraite est pénétrée, que déja Sélim l'arrache au Pontife, & l'entraîne au Sultan. A cette image, elle se rejette dans les bras de son pere ; & là, d'une voix étouffée qu'entrecou-

pent mille ſanglots : Il arrive ce fatal inſtant de notre ſéparation, ô mon pere ! il eſt arrivé. Les barbares vont m'arracher, & pour toujours, à votre tendreſſe. Voici les dernieres paroles que ma bouche doit vous faire entendre ; voici les derniers embraſſements que je pourrai vous donner, ô mon pere ! les entendez-vous, les cruels ? Ils s'arrêtent à la porte ; ils entrent ; ils arrivent. C'en eſt donc fait, Élizene eſt eſclave, & ſes yeux ne reverront plus le reſpectable auteur de ſes jours ; ſon cœur ne palpitera plus contre le vôtre. Et toi, mon frere, toi, dont les cendres repoſent dans cette ténébreuſe enceinte, perce le monument qui te couvre, & viens m'entraîner avec toi dans le ſéjour de la mort ; viens ; il me ſera plus doux de mourir, que de vivre loin de notre pere, dans les ennuis d'un éternel eſclavage.

En parlant ainſi, la ſource de ſes larmes ne tariſſoit point. Jamais elles n'avoient coulé ſur ſon viſage plus rapides ni plus brûlantes. Le Pontife, qui, à chaque parole de ſa fille, ſentoit la bleſſure de ſon cœur cruellement déchirée, étoit hors d'état d'apporter à tant de douleurs la plus légere conſolation. Partagé entre ſon trouble & l'attention qu'il prête au bruit qui roule autour de la caverne, il garde un pénible ſilence. Mais le bruit s'accroît & ſemble s'approcher.

Alors il commence à craindre, autant qu'Elizene, que sa retraite ne soit enfin découverte. La constance abandonne son ame, & tous les membres du vieillard sont agités comme d'un mouvement convulsif. Elizene les sent palpiter sous sa main ; & plus ce mouvement la repousse, plus elle s'attache à son pere. Mais le sujet de leur crainte disparoît. Les gardes, après une longue, mais inutile recherche, abandonnent le bois. Ils ont tout à redouter de la colere d'Ibrahim; & leur chef, plus tremblant qu'eux & plus tremblant qu'eux-mêmes, n'ose les ramener au palais.

Suivi de sa troupe en désordre, il marchoit à pas lents & tout pensif, lorsqu'il parvint à l'endroit même où le Pontife & sa fille étoient tombés évanouis sur le sable. Là, s'offre à ses regards un turban souillé de poussiere, & une lettre dont le sceau n'a point encore été brisé. A la hauteur du turban, il reconnoît celui que doit porter le Chef de la Religion, & s'écrie qu'il appartient au Mufti. Il porte ensuite les yeux sur la lettre, & il la voit empreinte du sceau de la Sultane mere. D'abord il ne sait ce qu'il doit croire de cette double rencontre. Il attache de nouveau ses regards sur la lettre, & voit qu'elle est adressée à un François, le chef du navire qui vient de partir. Tant d'objets

réunis lui font ſoupçonner quelque myſtere, dont le Sultan doit être inſtruit ſans doute, & qui méritera peut-être à lui comme à toute ſa troupe la clémence d'Ibrahim. Cette penſée, qu'il ſe hâte de communiquer à ſes ſoldats, les raſſure; leurs fronts ſe dérident; ils précipitent leur marche, & déja rentrent au ſerrail.

Ibrahim, dans une orgueilleuſe impatience, attendoit Elizene : Je vais donc la tenir ſous mon pouvoir, cette dédaigneuſe beauté. Elle va céder à mon amour; trop heureuſe, qu'à ce prix, je veuille bien lui pardonner ſa réſiſtance criminelle! Elle craint l'ennui du ſerrail! eh bien, ſa fierté mériteroit qu'Ibrahim, ſans pitié pour elle, l'y abandonnât. Oui, je devrois, pour la punir, chercher à les accroître. Mais qu'elle ceſſe de m'oppoſer, & ce dégoût inſultant, & je ne ſais quel fol amour pour ſon pere; dès-lors je m'étudie à combler ſes jours de bonheur. Mes tréſors & ma confiance payeront.... J'entends du bruit... C'eſt la voix de Sélim. Il me l'amene : mon triomphe eſt donc aſſuré!

Sélim paroît. On voit dans ſes mains le turban & la lettre que lui a fait rencontrer le haſard. Cependant aucun de ces deux objets n'attire les regards du Sultan. Il cherche Elizene au milieu des lances & des piques dont la troupe eſt armée. Sa bouche s'ouvroit déja

pour la demander, lorfque Sélim le prévenant: Seigneur, quand nous fommes arrivés au palais du Mufti, le Pontife & fa fille avoient déja pris la fuite; &, pour comble d'infortune, nous n'avons pu découvrir la trace de leurs pas. Seulement, au rivage de la mer, où nous avons penfé qu'ils fuyoient, j'ai trouvé, à demi-cachés dans le fable, & le turban du Mufti, & cette lettre, que ma fidélité s'eft hâté de vous rendre, J'ai penfé qu'elle pourroit vous donner quelque lumiere utile à votre amour.

Ibrahim, dont la confufion en ce moment égale la colere, garde un farouche filence, & prend la lettre. Son œil a déja reconnu, & l'écriture, & le fceau d'Axiane. Je ne fais quelle voix crie au fond de fon cœur qu'il va trouver fa mere coupable. Il ouvre cette lettre fatale, & lit. A mefure qu'il la parcourt, les traits de fon vifage s'alterent par degrés : ils pâliffent & s'enflamment tour-à-tour. La plus noire fureur fe peint dans fes regards effarés; puis tout-à-coup: Courez vous faifir d'Axiane; oui, hâtez-vous de l'amener à votre maître. N'écoutez, ni fes clameurs, ni fes prieres, ni fes larmes : je ne vous laiffe qu'un inftant pour m'obéir. Sélim & fa cohorte fortent en foule, & précipitent leurs pas vers l'appartement de la Sultane.

Elle fe croyoit alors échappée au péril que

redoutoit ſon ambition, celui de voir Elizene dans les bras de ſa Hauteſſe; &, ne doutant point de l'heureux ſuccès de ſa lettre, ſon cœur s'applaudiſſoit, & de l'éloignement d'une rivale dangereuſe, & de la vengeance qu'elle tiroit de l'affront que ſon fils, ce jour-là même, l'avoit contraint de dévorer: Déjà le navire s'éloigne de ces bords, ſe diſoit-elle, & le Mufti viendra bientôt me rendre compte du départ de ſa fille. Ibrahim, Ibrahim, apprends à connoître ta mere. Je l'avois juré, que tu ne poſſéderois jamais Elizene: tu vois maintenant ſi je ſuis fidelle à ma parole.

A peine elle achevoit, qu'elle voit ſon appartement ſe remplir de gardes. Ni les graces majeſtueuſes qui reſpirent ſur le front de leur Souveraine, ni les cris redoublés dont elle frappe les voûtes du palais, rien ne peut ſuſpendre un ſeul inſtant la brutale inſolence de cette ſoldateſque. Elle ſe croit aſſez autoriſée par le courroux du Sultan, à ne point ménager Axiane. Les Satellites ſe jettant ſur elle, l'enchaînent, & l'entraînent plutôt qu'ils ne la conduiſent vers Ibrahim.

Celui-ci, dont la fureur s'irritoit par la réflexion, ſe promenoit à grands pas, impatient de ſignaler ſa rage ſur ſa mere elle-même. Son œil étinceloit d'un feu ſombre, il grinçoit des

dents, & l'écume étoit prête à ſortir de ſa bouche : Monſtre d'ingratitude, s'écrioit-il, c'eſt donc à toi que je ſuis redevable de la perte de tout ce que j'aime ! Oui, c'eſt toi qui me l'arraches impitoyablement. Parois donc, & mon bras pour toi ne ſera pas moins impitoyable. Il ſe taît à ces mots, & continue à ſe promener, toujours plus furieux. Bientôt il entend ſes gardes qui amenent Axiane. Il tire alors du foureau le poignard toujours attaché à ſon côté, & le bras armé de ce fer étincelant, il s'avance vers ſa mere.

Mais, tout-à-coup, une force inconnue enchaîne ſa rage. A la vue de celle à qui il doit, & le jour, & l'Empire, la nature reprend ſur lui tous ſes droits. Il s'arrête, & ſon bras reſte ſuſpendu. Puis honteux & courroucé contre lui-même, il jette loin de lui le poignard, & d'une voix étouffée : Hé bien, je t'obéis, ô nature! Oui, puiſque tu l'ordonnes, je conſens à lui laiſſer la vie; mais il faut un ſupplice à ſon crime : & s'adreſſant à ſa mere, en lui rendant la lettre : Prends, lis & confeſſe que l'éternel eſclavage du ſerrail eſt encore pour toi un châtiment trop doux. Gardes, qu'on l'y conduiſe. Il dit, & s'éloigne d'elle à grands pas.

Tandis que, toujours en proie à ſa ſombre fureur, Ibrahim ordonne qu'on répande ſecretement

ment des émiſſaires autour du palais d'Oſman ; afin qu'ils viennent, le jour ſuivant, rendre un compte fidele de tout ce que leurs yeux pourront y découvrir pendant la nuit, Axiane, déja rendue à la captivité du ſerrail, accuſoit le Mufti d'une inſigne trahiſon : Eſt-il poſſible, diſoit-elle, eſt-il bien poſſible qu'avec tous les dehors de la vertu, on ſoit auſſi perfide ! Il m'a trompée ! eh pouvois-je ne l'être pas ! Oſman, Oſman ! non, jamais, je ne t'aurois cru d'intelligence avec mes ennemis... Sa douleur, ſes prieres, ſes larmes étoient donc feintes ! Il projettoit ma ruine, & ſur elle, il fondoit l'élévation de ſa fille. Qu'il s'applaudiſſe : tout lui a réuſſi. Elizene eſt au faîte de la gloire ; & moi, puis-je y penſer ſans frémir ! je ſuis tombée dans l'abyme du malheur & de l'ignominie.

La nuit la plus profonde avoit remplacé le jour, & les deux infortunés, que la grotte avoit ſouſtraits à la pourſuite de Sélim, délibéroient entr'eux ſur les moyens les plus favorables à leur évaſion. Après s'être long-temps conſultés, ils déciderent enfin que le Pontife devoit retourner à ſon palais, reparoître ſans crainte à Byzance, & ſemer le bruit qu'il en avoit éloigné ſa fille. Ils convinrent encore qu'Elizene recevroit de lui, chaque nuit, les aliments néceſſaires à ſa ſubſiſtance, juſqu'à ce qu'ayant gagné par

des largesses le chef d'un nouveau navire, ils pussent enfin partir en secret, sans trouble, & chargés de leurs trésors les plus précieux.

Après avoir embrassé l'un & l'autre ce sage parti, l'heure fatale de leur séparation arrive. Quel que douloureuse qu'elle fût à leur cœur, il fallut bien se soumettre au sort cruel qui l'avoit ordonnée. Le Pontife s'éloigna vingt fois d'Elizene, & vingt fois revint auprès d'elle : Loin de ton pere, seule, avec tes ennuis, ô ma fille ! tu vas rester ensevelie dans la profondeur de cette demeure ténébreuse. Juste Ciel ! quel crime avons-nous donc commis, & ma fille & moi-même, pour nous frapper avec tant de rigueur ?... Mais que dis-je ? Tu pleures, Elizene, tu trembles dans mes bras. Ah ! de grace, arme-toi de courage ; songe que ton pere ne te quitte que pour te rejoindre bientôt, & ne plus t'abandonner ensuite. Alors il mêle de nouveau ses pleurs aux larmes d'Elizene, se tait ; puis, tout-à-coup, s'arrache à sa tendresse, & sort de la grotte, tout tremblant de douleur & d'épouvante. Son retour ramena le calme & la joie dans son palais, où régnoient avec un morne silence, & le trouble & le deuil.

Le jour avoit reparu, & le peuple Byzantin, déja en allarmes, s'assembloit en foule dans les ruès & dans les places publiques. Instruit de la

ſuite du Pontife, & n'en ſachant point le retour, il blâmoit hautement la tyrannie de ſa Hauteſſe, qui avoit contraint le Chef de la Religion de prendre la fuite. Leur imagination effrayée voyoit dans cet événement la ruine entiere & prochaine de l'Empire : C'en eſt fait, s'écrioit-on de toutes parts, nous allons devenir la proie des infideles. L'Empire Ottoman ſuccombe ; il eſt détruit, puiſque Byzance à perdu le Mufti.

Un événement aſſez ordinaire, mais que le Turc ſuperſtitieux regarde comme le préſage des plus grands malheurs, le plongeoit encore plus avant dans cette crainte imaginaire. L'aſtre de la nuit venoit de ſouffrir une longue éclipſe : O Ciel ! s'écria tout-à-coup le plus fanatique, écarte loin de nous le déſaſtre que nous amene ta colere. Ou rends-nous le Pontife, ou permets que nous immolions le tyran dont la cruauté nous a précipités dans l'abyme.

Le tumulte redouble alors, l'eſprit de ſédition pénetre dans tous les cœurs. On marchoit enfin vers le palais impérial pour l'aſſiéger, en briſer les portes, & en arracher Ibrahim, lorſque le Pontife, inſtruit de la ſédition & du motif qui l'avoit excitée, auſſi tremblant pour les jours de ſon Prince que pour le bonheur de l'Empire, ſortit précipitamment de ſon palais, & courut ſe mon-

trer au peuple déja répandu ſur la place immenſe, au fond de laquelle eſt bâti le ſerrail. Du plus loin que ſa voix put ſe faire entendre : Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez : voici votre Pontife ; Byzance ne l'a point perdu : reconnoiſſez Oſman. Au ſon de cette voix, la foule ſéditieuſe tourne la tête ; & la préſence du Mufti, en la comblant de joie, la rendit preſqu'immobile. Enſuite, ſon éloquence ardente & perſuaſive fit parler ſi hautement les droits ſacrés du ſang Ottoman, & le reſpect dû à ce ſang vénérable, qu'il terraſſa l'audace des ſéditieux.

Tandis que le généreux Oſman plaidoit ainſi la cauſe de ſon Prince, Ibrahim, retiré dans le ſecret le plus profond de ſon palais, où le bruit de la ſédition n'étoit point arrivé encore juſques à ſon oreille, mais où ſes émiſſaires, dès la renaiſſance du ſoleil, l'avoient inſtruit du retour du Pontife, Ibrahim avoit ordonné à ſes gardes d'aller ſe ſaiſir du pere d'Elizene. Il étoit réſolu, ou de le contraindre à révéler la retraite de ſa fille, ou de l'envoyer à la mort, s'il s'obſtinoit à ſe taire.

Les gardes chargés de cet ordre alloient ſortir du palais, lorſqu'ils virent la place couverte d'une immenſe multitude, qui prêtoit en ſilence une oreille attentive à la voix du Pontife. Ce ſpectacle les frappe d'étonnement & d'épou-

vante. Ils rentrent précipitamment, & retournent auprès de ſa Hauteſſe l'inſtruire de ce qu'ils ont vu. Cette nouvelle glaça le Sultan d'un ſi grand effroi, que ſes yeux ſe troublerent, & qu'il perdit à moitié l'uſage de la voix. Il crut long-temps que l'heure étoit arrivée où il alloit perdre, & l'Empire & la vie. Cependant, comme il vouloit reculer l'inſtant de ſa perte, il ordonnoit qu'on armât les Icoglans, les Amazoglans, les Boſtangis & les Beltagis, quand l'un des gardes, envoyés pour enlever Oſman, Aza, qui s'étoit mêlé à la foule, dans l'intention de recueillir toutes les circonſtances de cet événement, rentra, & vint annoncer à ſa Hauteſſe que le Pontife avoit appaiſé la ſédition qui s'étoit élevée en ſa faveur.

L'effroi d'Ibrahim s'évanouit avec le danger. Cependant, devenu plus ſage & plus circonſpect, par le péril que viennent de courir & ſa puiſſance & ſa vie : N'agiſſons plus à force ouverte contre le Pontife. Recourons à l'adreſſe; elle peut me rendre poſſeſſeur d'Elizene. Il faut, ajouta-t-il, en ſe tournant vers Sélim, il faut inveſtir le Mufti d'un ſi grand nombre de ſurveillants, qu'aucune de ſes actions n'échappe à ta vigilance. Ne te laiſſe rebuter, ni par la difficulté de l'entrepriſe, ni par la longueur du temps. Prodigue, & la priere, & la menace, &

mes plus grandes richesses : je t'avouerai de tout. Si jamais la retraite de cette audacieuse beauté m'est connue, mon pouvoir saura bien l'en arracher.

Sélim, trop fidele à servir son maître, eut bientôt rassemblé d'infâmes émissaires vendus à la tyrannie, & témoins assidus des pas du Pontife. L'or du serrail pénétra jusques dans le palais d'Osman, & corrompit les plus fideles serviteurs de ce malheureux pere. Mais en vain tous ses discours sont recueillis, toutes ses démarches observées : rien ne trahit le secret de sa tendresse. Ce n'est qu'au milieu des ombres de la nuit, lorsque tout son domestique le croit profondément endormi, lorsque le sommeil regne avec le silence dans la vaste étendue de son palais, qu'il se rend, par les sentiers de son jardin, à la caverne où languit Elizene, & que ses mains tremblantes apportent à l'infortunée les aliments qui la conservent à la vie, ou plutôt à la douleur.

Le cinquieme jour, depuis la sédition, venoit de paroître, & la retraite d'Elizene étoit encore enveloppée d'un secret impénétrable, lorsque la voix publique instruisit le Pontife, qu'un second navire François devoit, dès le matin du jour suivant, faire voile vers l'Egypte. Osman se persuade que le Ciel lui présente

enfin l'occasion qu'attendoit son impatience. Ira-t-il, cependant, trouver lui-même le Capitaine de ce navire, pour obtenir de sa générosité qu'elle favorise un couple de malheureux ? Mais il ne doute point que la bassesse & la tyrannie n'ayent acheté des yeux chargés de rester incessamment ouverts sur sa conduite. Son ame flottante ne sait à quel parti s'arrêter. Il n'en est aucun qu'elle n'adopte, & ne rejette tour-à-tour. Le vénérable Pontife appelle le chef de ses esclaves, le vieux Acmet, qui, depuis quarante ans, possédoit toute la confiance de son maître, & l'avoit méritée. Mais hélas ! peut-on compter sur une ame avilie par l'esclavage, l'esclavage, ce destructeur de toutes les vertus ? Acmet est le premier que Sélim cherche à corrompre par l'appas d'une brillante fortune à la Cour d'Ibrahim : & l'ambitieux Acmet est déjà corrompu. Il ne voit plus que des honneurs & des richesses ; & cette brillante perspective l'arrache aux intérêts d'un maître vertueux, pour le dévouer tout entier aux coupables projets d'un tyran.

Acmet, déjà traître par le desir, paroît aux yeux du Pontife qui l'appelle, & lui dit : O toi, si long-temps le fidele & zélé confident de toutes mes pensées, mon cher Acmet, je t'ai choisi pour un important ministere. C'est de toi que ton maître attend le bonheur de ses jours. Oui,

c'eſt dans tes mains que je dépoſe le plus cher de tous mes intérêts. Ces paroles, en piquant la curioſité du perfide, lui donnerent l'eſpérance de connoître enfin un ſecret qu'il avoit promis de révéler, s'il pouvoit jamais le ſurprendre. Il déguiſe, toutefois, ſous un viſage ſoumis & affectueux, la trahiſon que ſon cœur médite, & s'incline aux pieds du Pontife. Celui-ci le releve auſſi-tôt, & le preſſe d'aller trouver ſecretement le Capitaine François, de lui demander une double place, dans ſon navire, pour deux infortunés : Prononce, même, tu le peux, le nom d'Oſinan & celui d'Elizene. Ma franchiſe ne me ſauroit être funeſte : je puis repoſer toute ma confiance ſur la généroſité Françoiſe. Si ta demande reçoit une réponſe favorable, comme je n'en puis douter, demain, avant l'aurore, je me rendrai avec ma fille au navire, par le taillis qui tient à mes jardins. Tu prendras ſoin de t'y rendre toi-même avec une caſſette que je te remettrai, & dans laquelle je vais enfermer tout ce que je pourrai ſauver de ma fortune. Il n'eſt pas néceſſaire qu'Oſman te recommande un ſilence profond ſur ce qu'il vient de livrer à ta foi. Pars à l'inſtant, & reviens bientôt : ta liberté, avec une partie de mes richeſſes, ſera la récompenſe de ce dernier ſervice.

Le perfide s'éloigne à ces mots. Au-lieu de

tourner ſes pas vers le port, il entre dans le palais impérial, & déjà Selim eſt inſtruit des ſecrets du Pontife; déjà, même, il les révele à ſa Hauteſſe. On arrête qu'Acmet, en ſe diſpenſant d'aller trouver le Capitaine étranger, doit porter à ſon maître une réponſe favorable; que dans tout le reſte il lui ſera fidele. Pars, Acmet, lui dit le Sultan, aux yeux duquel Sélim l'avoit fait paroître, &, dès le jour ſuivant, je te place, auprès de moi, dans un rang diſtingué.

Cependant, le Pontife, qui ne vouloit pas que ſa fuite expoſât de nouveau ni les citoyens de Byzance, ni les jours d'Ibrahim, cherchoit à ſe nommer un ſucceſſeur agréable à tout l'Empire. Il conſulta long-temps ſa Religion & ſa prudence : & l'une & l'autre le dirigent. Guidé par elles, il confie au papier, & ſon abdication tout enſemble, & le choix qu'il a fait. Mais il differe, pour les envoyer, juſques à l'inſtant où le navire ſera prêt à recevoir Elizene. Acmet, alors, ira, par ſon ordre, les remettre aux mains de celui qu'il appelle au ſuprême Pontificat.

Il achevoit à peine, lorſqu'il vit reparoître ſon eſclave. La réponſe qu'il reçoit le comble de joie. Hélas! il ignore le piege qui l'attend, & le nouveau poids que le ſort ajoutera bientôt à ſes malheurs.

La nuit arrive; & sitôt que le sommeil regne dans Byzance, le Pontife acheve les apprêts de son départ. Fidele à sa promesse, il rend Acmet à la liberté, le comble de mille riches présents; ensuite, lui confiant une cassette, dans laquelle il renferme tout ce qu'il peut emporter d'or & de pierreries : Va te reposer quelques heures, lui dit-il, & tu viendras ensuite, avant la fin de la nuit, m'attendre avec ce précieux dépôt sur le rivage de la mer, à l'entrée du bois. Va, mon cher Acmet, & n'oublie jamais un maître qui voudroit pouvoir récompenser plus richement ta fidélité.

Ces dernieres paroles jetterent le trouble dans le cœur du perfide; le remords y pénetre; l'esclave pâlit : l'aveu de sa trahison est déjà dans sa bouche; mais tout-à-coup la chimere de l'ambition étouffe ce reste de vertu; elle enchaîne la langue du coupable, & l'oblige de se retirer plus criminel encore.

Cependant le Mufti, pressé de rejoindre sa fille, abandonne son palais, & lui dit un éternel adieu. Il sort, plus que jamais frissonnant & troublé. La crainte, qui, depuis long-temps agite son ame, redouble à mesure qu'il approche du moment où il n'aura plus rien à redouter. Il arrive à la caverne; & l'heureux succès de sa marche, &, sur-tout, la présence & les

tendres careſſes de ſa fille, diſſipent une partie de ſon inquiétude : Encore trois heures, dit-il, & nous voilà pour toujours arrachés au danger. Unis à jamais l'un à l'autre, nous allons oublier Ibrahim & ſon tyrannique amour. Elizene apprend alors tout ce que ſon pere a mis en uſage, pendant cette journée, pour diſpoſer leur fuite & la rendre ſecrette.

Tandis que leur ame nourrit la plus douce eſpérance, & qu'ils s'entretiennent du bonheur de tromper la pourſuite jalouſe d'Ibrahim, arrive le moment de ſortir de la grotte, pour marcher vers le navire. Le couple infortuné ſe leve, & les bras & la bouche collés ſur le monument funebre, où repoſent des cendres cheres à tous les deux : Oſſements ſacrés d'un fils que j'aimois plus que la vie, s'écria le Pontiſe; reſtes précieux d'un frere que me ravit la mort au moment où je commençois à le connoître pour l'aimer, dit Elizene, recevez les dernieres larmes qu'il nous ſera permis de répandre ſur vous. O mon cher Acomat, c'eſt toi, c'eſt ton ombre qui nous a protégés dans cette demeure. Continue à veiller ſur nous. Et ſi, dans le ſéjour du bonheur, où tes vertus, ſans doute, ſont récompenſées, les plaiſirs dont ton ame s'enivre peuvent s'accroître encore, daignent l'Eternel & ſon Prophete augmenter ta félicité,

tandis qu'exilés de notre chere Byzance, nous allons chercher une patrie inconnue, où nous puissions vivre obscurs & cachés.

Ils s'arrachent alors à ce fatal monument, & sortent de la caverne. Puis tout-à-coup, déchiré par un souvenir cruel, le Pontife s'arrête & s'écrie : O généreuse Axiane, vous qui vous étiez si noblement dévouée au bonheur de ma fille & de son pere, & qui, pour récompense de cet important service, avez été précipitée dans l'esclavage, vous m'avez accusé, sans doute, de vous avoir trahie ! hélas ! Osman n'est point coupable de ce crime.... C'est un secret que vous ignorez, & je ne puis vous tirer d'erreur. Votre bouche me maudit, & ne cessera jamais de me maudire. O souvenir de ma bienfaictrice, que tu vas mêler d'amertume au bonheur que je goûterai près de ma fille ! Il se tait, & poursuit sa marche en silence.

L'ombre de la nuit commençoit à se dissiper du côté de l'orient, & déja l'œil pouvoit distinguer les objets voisins, lorsqu'ils sortirent de l'épaisseur du bois. Leurs regards attentifs cherchent Acmet de toutes parts. Acmet ne se montre point à leur vue. Ils s'imaginent que ce zelé serviteur se tient caché au lieu du rendez-vous ; ils y arrivent, &, tout-à-coup, ils sont environnés d'une haye de soldats, conduits par

Sélim. Alors, mais trop tard, ils comprennent qu'Acmet, le perfide Acmet les a trahis. Comment fuir, comment échapper à cette barbare cohorte ? Élizene pousse un cri lamentable, & se jette désespérée sur le sein du Pontife. Ses bras s'enlacent avec effort autour de son pere. Osman la serre d'un lien semblable : dans cet état : Barbares, s'écria-t-il, n'approchez point; craignez ce Ciel, ce juste Ciel, qui m'entend & qui vous condamne; respectez ces cheveux blanchis dans le service de votre Religion; respectez une fille dans les bras de son pere : ou si votre fureur s'obstine à me la ravir, venez, ne craignez point. Essayez sur nous deux vos mains cruelles. Frappez, & que nous mourions l'un & l'autre sous vos coups.

Déjà Sélim & ses gardes se jettent sur eux. Ils cherchent à les désunir : tous leurs efforts sont inutiles. On croiroit que le Ciel attache par une chaîne indissoluble le pere à la fille. Plus les soldats redoublent d'efforts, plus ils opposent de résistance. Sélim, furieux de tant d'obstination, le barbare Sélim tire alors son glaive du fourreau, & le faisant briller aux yeux du vieillard : Téméraire, dit-il, cede ta fille, ou ce fer t'abat à mes pieds. Le Pontife, loin de s'épouvanter à cette menace, serre sa fille d'un bras plus vigoureux : Sélim, répondit-il, je te l'ai déja dit;

frappe, & donne-moi la mort, si tu peux m'arracher Élizene. Il parloit encore, & Sélim lui plonge deux fois dans le sein, le glaive dont il est armé. Le sang jaillit à gros bouillons sur Elizene; le Pontife tombe sans forces & sans couleurs; & sa fille, pâle, inanimée, toute dégoûtante du sang de son pere, est enfin arrachée au vieillard. Les gardes, insensibles à ses cris, à ses larmes, à ses sanglots douloureux & répétés, la poussent & l'entraînent vers le serrail.

Tant qu'ainsi entraînée par ces barbares, elle put voir son pere, ses yeux ne s'en détournerent point un seul instant; mais sitôt que l'éloignement l'eût dérobé à ses regards : Je te perds, s'écria-t-elle; c'en est fait, ô mon pere, je te perds, & tu vas expirer. Elle se tait accablée de douleur; & baissant un œil mourant, qui s'arrête sur elle-même : Mais, ô Dieu ! quel nouveau frisson parcourt tous ses membres ? Que vois-je ? Où suis-je ? Juste Ciel ! c'est du sang.... c'est le sang de mon pere ! quoi donc, Élizene toute trempée du sang de son pere ! ah ! barbares... La douleur qui l'oppresse, étouffe la voix dans sa bouche; le sang se glace dans ses veines; elle tombe mourante comme son pere, & les gardes sont contraints de s'arrêter pour la rendre à la vie.

Cependant le vieillard reprend ses sens éva-

nouis. Il promene sa vue par-tout autour de lui. Il appelle, il demande sa fille, & tout est sourd, tout est muet aux cris de sa tendresse. Trois fois il essaye de se relever sur un bras, & trois fois il retombe sur ce bras, trop foible pour le soutenir. Mais bien-loin de se rebuter, il ose tenter encore, quelques moments après, de recueillir toutes ses forces : & ce nouvel effort est enfin plus heureux. Quoique foible & respirant à peine, il prend le chemin du serrail, où sa fille, déja rendue au sentiment du désespoir, étoit près d'arriver. Par-tout où il porte ses pas, le sang qui coule de ses plaies, marque sa route sur le sable.

Il étoit peu éloigné du palais, quand Élizene, au milieu de ses ravisseurs, arriva sur la place publique, poussant de grands cris, & demandant son pere. Les Spahis & les Janissaires, ces illustres & nombreux guerriers, commis à la garde du Palais Impérial, eux dont la fidélité ou la défection fit toujours la destinée de l'Empire, s'éveillent à ces cris douloureux, sortent de leurs demeures répandues autour de la place, & s'assemblant en foule, apprennent que la fille d'Osman vient enfin d'entrer au serrail, conduite par une cohorte d'esclaves. Tandis qu'ils déplorent ainsi en tumulte le destin d'Elizene, le Pontife, malgré la foiblesse qui rallentit sa mar-

che, arrive au milieu d'eux. La pâleur empreinte sur son visage, les larmes qui coulent de ses yeux égarés, ses cheveux épars & souillés de poussiere, ses vêtements déchirés & trempés de sang, son sein couvert de larges blessures, tout enfin, dans ce malheureux pere, redouble dans le cœur des guerriers l'émotion que vient d'y faire naître le malheur de sa fille. Ils accourent vers Osman, l'environnent, le pressent, & le dévorant presque des yeux, se demandent les uns aux autres: Ciel! est-il possible que notre souverain Pontife soit ainsi percé de coups, & tout arrosé de son sang? Quel est celui dont la main barbare n'a pas craint de frapper cet homme vénérable?

Osman, pressé de paroître devant sa Hautesse pour redemander sa fille, bien-loin de répondre à la voix de ces guerriers, veut poursuivre sa marche au milieu d'eux. Mais plusieurs voix s'écrient alors: Faites-nous connoître le barbare insolent qui vous a percé de coups, & nous allons vous ouvrir un libre passage; & vous allez être vengé; & votre fille vous sera rendue; &, fallût-il donner la mort à l'imbécille Ibrahim... — Arrêtez, ô mes amis! reprend soudain le généreux Pontife. Quel projet criminel osez-vous concevoir? Quoi, vous tremperiez vos mains dans le sang de votre maître! dans le sang des Ottomans! Ah! loin de vous ce coupable des-

ſein. Si mon ſang eſt verſé, Ibrahim, ſans doute, n'a point ordonné de le répandre. C'eſt au chef de ſes eſclaves, c'eſt à Sélim, à lui ſeul, à ſa barbarie, qu'il faut imputer mes bleſſures. Je vais trouver le Sultan; je vais lui demander, au nom de ce ſang qui coule en abondance, & la liberté de ma fille, & la punition de Sélim. Croyez, ô mes amis, croyez que j'obtiendrai l'un & l'autre. Retenez donc le courroux dont je vous vois enflammés. Sans doute, il eſt flatteur pour moi; mais il feroit le malheur de ma vie, s'il attentoit au jour de mon Souverain.— Allez donc trouver ſa Hauteſſe, répond d'une commune voix cette foule guerriere, & donnez-lui un ſage conſeil pour vous, pour le repos de l'Empire, & ſur-tout pour le ſien. Qu'il vous rende votre fille à l'inſtant; qu'à l'inſtant il nous livre Sélim pour le punir nous-mêmes : à ce prix, nous voulons bien ſouffrir encore un tyran qui, pour s'enïvrer de volupté, ravit chaque jour nos filles & nos femmes, & qui, lâchement plongé dans les plaiſirs, laiſſe flotter au haſard les rênes de l'Empire. Allez, & qu'il ne différe point de rendre ſa réponſe; ou, briſant les portes du ſerrail, nous irons bientôt la chercher nous-mêmes. La foule s'ouvre alors; & tandis qu'elle attend dans l'impatience le retour du Pontife, celui-ci pourſuit ſa route, & déja paroît devant Ibrahim.

Le Sultan, qui s'étoit assis sur son trône pour en imposer à la fille du Pontife, & qui, loin de calmer sa douleur par des paroles flatteuses, lui commandoit en maître d'oublier son pere, & d'ouvrir son cœur à l'amour; le Sultan, ému d'indignation, & tout-à-la-fois saisi de pitié à la vue du Pontife meurtri & tout dégoûtant de sang, s'élance de son trône, & dans un farouche silence, prête l'oreille : Quoi donc, je vous revois, ô mon pere, s'écrie Elizene! — Quoi, je te retrouve, ô ma fille, ajoute Osman! & se tournant vers Ibrahim : Vois, ô Sultan, vois ce cœur paternel entr'ouvert & déchiré; vois couler ce sang : entend sa voix : il te demande ma fille. Ou rends-moi ma fille, ou donne-moi la mort. Tu ne sais pas combien souffre le cœur d'un pere, lorsque de quinze enfants qui l'environnoient, un seul lui reste pour consoler sa vieillesse, & qu'on vient le lui arracher. Ne t'endurcis point à ma priere; respecte mon âge; respecte mon auguste ministere; respecte ma tendresse : & si ce n'est assez de mon infortune pour t'émouvoir, du moins garde-toi de fouler aux pieds tes propres intérêts. Songe que, malgré moi-même, tes soldats & ton peuple vont embrasser ma cause. Le feu de la sédition se réveille de toutes parts. Tu sais combien de

Princes elle a précipités du trône que tu occupes. Vingt de tes aïeux ont laissé leur tête sur ce sanglant théâtre. Dérobe la tienne à ce funeste sort ; crains de devenir toi-même un exemple redoutable à tes successeurs. C'est mon respect pour le sang qui coule dans tes veines, autant que mon amour pour ma fille, qui te donne ce sage conseil. Déja les Janissaires & les Spahis...

Furieux de ce discours qu'il prend pour une menace, Ibrahim ne lui permet point d'achever : Vieillard, purge mon palais de ta présence, & n'y rentre jamais ; ou, sans respect pour ton ministere sacré, je te livre à la mort. Ne demande plus ta fille ; ta fille est destinée à vieillir dans mes bras. Va, Sélim : emmene à l'instant le téméraire hors du palais ; &, si quelque audacieux embrasse sa querelle, fais aussi-tôt fermer les portes, & viens me rejoindre. A cet ordre, Élizene & le Pontife redoublent de cris & de larmes, & Sélim, à la tête de sa barbare cohorte, les arrache l'un à l'autre pour la seconde fois. Osman est conduit par elle jusques aux degrés extérieurs du palais. Les Spahis & les Janissaires, témoins de ce nouvel outrage fait à leur Pontife, & transportés de fureur à la vue de Sélim, se jettent sur lui & sur sa cohorte. Ils en immolent une partie, l'autre est mise en fuite, tandis

que leur chef, traîné par les cheveux sur l'immense étendue de la place, y rend son odieuse vie dans les tourments & le désespoir. Ceux des gardes qui s'étoient enfuis arrivent déja, ferment les portes; déja même, les ordres du Sultan, qu'ils avoient instruit de la sédition, rassembloient tous les Officiers destinés au service intérieur du serrail.

Toute la Ville s'éveilla bientôt à ce bruit; dans moins d'une heure, elle devint le théâtre d'une révolte générale. Le serrail est investi de toutes parts. En vain les nombreux serviteurs d'Ibrahim le défendent. On en brise les premieres portes. Ce succès enhardit les séditieux & change leur tumulte en fureur: Qu'Ibrahim s'écrioient-ils, rende Élizene à son pere, ou qu'il s'attende à la mort. Envain Osman les exhortoit à respecter les droits de leur Prince: A-t-il respecté ceux des hommes, lui répondoit-on?

Ibrahim, qui d'abord, par orgueil, avoit fait preuve de quelque courage, sentit son audace l'abandonner. Il s'épouvante; & passant tout-à-coup jusques au vieux serrail, il cherche l'appartement d'Axiane, & se jette dans les bras de sa mere. Il descend aux prieres les plus humbles, & les accompagne des plus magnifiques promesses; ensuite il raconte en peu de mots,

le ſujet de la ſédition, & la Sultane reconnoît que le Pontife ne l'a point trahie : cependant elle exige qu'Ibrahim renonce à la poſſeſſion d'Elizene. Le Sultan baiſſe la vue, & pouſſant un ſoupir de dépit & d'amour : Eh bien, dit-il, j'y conſens : rendons Elizene. Auſſi-tôt ils pénetrent à l'appartement où l'infortunée demandoit au Ciel, avec larmes, la fin d'une vie déjà trop longue de pluſieurs jours; & ſans lui donner le temps de parler, la Sultane l'entraîne précipitamment vers la principale cour du ſerrail. Sa préſence & celle d'Elizene ralentirent ſoudain l'impétuoſité de ces factieux. Ils mettent bas leurs armes, & le Pontife accourant à la voix de la Sultane qui l'appelle, en reçoit, avec ſa fille, des témoignages d'une tendre pitié.

Tandis que les Janiſſaires & les citoyens, préſents à ce ſpectacle, rentroient dans le devoir, les Spahaïs, qui aſſiégeoient les derrieres du ſerrail, s'en étoient emparés. Maîtres du palais, ils courent à l'appartement d'Ibrahim, & ſe jettent en foule ſur lui. Ibrahim tente vainement, par ſes prieres & par ſes larmes, d'attendrir cette multitude effrénée. Renverſé par eux ſur le marbre, il y rend la vie, dans les nœuds d'un cordon fatal. Le bruit qui s'en répandit auſſi-tôt, rétablit entiérement le calme. Les ſol-

dats & les citoyens, ſans écouter, ni les cris de l'ambitieuſe Axiane, ni les plaintes généreuſes du Muſti, s'écrierent d'une commune voix: Puiſſe cette mort tragique ſervir à jamais d'exemple aux tyrans!

FIN.

LE DÉCAMÉRON FRANÇOIS.

TOME SECOND.

LE DÉCAMÉRON FRANÇOIS,

PAR M. D'USSIEUX.

TOME SECOND.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR, & PHILIPPE ROUX, Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXV.

LE DÉCAMÉRON FRANÇOIS,

N°. VI.

LES PRINCES D'ARMÉNIE,



LES PRINCES

D'ARMÉNIE,

NOUVELLE.



YRUS le Grand, arrêté tout-à-coup par la mort, au milieu de ses conquêtes, avoit à peine reçu les honneurs de la sépulture, que Cambyse son fils & son successeur au Trône des Perses, convoqua dans son Palais de Babylone, l'assemblée générale des Mages & des Grands de l'Empire. On les vit, au jour marqué, se rendre en foule dans une vaste & superbe enceinte, où s'élevoit un Trône d'or appuyé sur trente degrés d'albâtre, & couronné d'un dais, teint deux fois dans la pourpre de Tyr. Placés en silence,

chacun devant le siege qu'on lui destine, ils attendent que leur maître paroisse. Un hérault arrive & s'écrie : Prosternez-vous ; voici le *grand Roi*. A ces mots, ils tombent sur leurs genoux, & restent le front attaché à la terre, tandis que Cambyse, accompagné de son fils Mitrane, jeune héros, qui ne touchoit point encore à son quatrieme lustre, s'avance au milieux d'eux, & marche vers son Trône. Il s'assied ; son fils est à sa droite. Leurs yeux se promenent quelques instants sur cette assemblée nombreuse ainsi humiliée. Puis tout-à-coup : Levez-vous, dit Cambyse, votre Roi vous permet de le regarder & de vous asseoir. Aussi-tôt chacun se leve & prend sa place. L'œil fixé sur le Monarque, ils attendent qu'il daigne leur faire connoître sa volonté souveraine. Le silence est profond, & Cambyse l'interrompt par ce discours : Guerriers, que les bienfaits de mon pere ont élevés aux honneurs suprêmes, & vous, sur-tout, ministres sacrés du culte que la Perse rend à Mytra, écoutez un projet que mon cœur médite depuis long-temps, & dites-moi si l'honneur du Trône offensé, ne me fait point une loi de le remplir. Sans doute il vous souvient du jour malheureux, où le Roi d'Arménie, le coupable Tygrane, m'enleva la jeune Ismene ; cette Princesse que la loi des combats avoit fait tom-

ber au pouvoir de mon pere, & dont l'hymen devoit aſſocier le ſort à ma deſtinée. Vous ſavez combien fut légere la vengeance que Cyrus tira de ce crime. Preſſé vainement par ma juſte fureur d'arracher & le ſceptre & la vie à mon rival, il ſe contenta de porter le feu de la guerre en Arménie, d'en conquérir la moitié, & de rendre l'autre tributaire de ſa Couronne. Soit foibleſſe, ſoit clémence, ſoit politique, Cyrus m'impoſa de reſpecter les jours de Tygrane. Il fallut donc obéir à la loi d'un maître, & dévorer dans le ſecret de mon cœur la haine implacable dont j'étois tourmenté. Mais je me promis bien d'aſſouvir ma vengeance, ſi jamais le ſceptre paſſoit dans mes mains : j'en fis le vœu ſur les Autels de Mytra. Vingt ans ſe ſont écoulés depuis cet événement funeſte. Tygrane regne encore; il vit en paix avec les fruits odieux de ſon coupable amour : c'en eſt trop. Qu'on renverſe aujourd'hui ſon Trône, qu'il perde la vie, & que le ſang de ſon fils Arſene & de ſa fille Apamie ſoit répandu & mêlé avec le ſien : voilà quel eſt mon projet. Le peuple, toujours inquiet dans les premiers jours d'un nouveau regne, oſeroit peut-être le blâmer, s'il n'étoit conſacré hautement par la voix des Grands & des Prêtres. Hâtez-vous donc de l'approuver; & les plus rares bienfaits ſeront le prix de votre obéſſance.

Les premiers des Grands & des Mages, déja gagnés en ſecret par les Miniſtres du Monarque, s'écrierent d'une commune voix : La vengeance que médite Cambyſe, eſt légitime ; & celui d'entre nous qui voudroit la déſapprouver, ne peut être qu'un ſujet rebelle. Ces paroles épouvanterent le reſte du conſeil ; & ceux dont la ſageſſe eût accuſé de barbarie le projet de Cambyſe, entraînés par une lâche foibleſſe, aſſocierent leurs acclamations à celles de tant d'hommes corrompus. Le ſeul Mitrane, dont l'ame généreuſe ne pouvoit approuver un tel excès de vengeance, ouvroit déja la bouche pour s'oppoſer aux vœux de ſon pere ; mais Cambyſe, fier de l'aveu ſolemnel qu'il vient d'obtenir, & raſſuré par lui ſur le jugement du peuple, impoſe tout-à-coup ſilence à l'aſſemblée, & pourſuit en ces termes : Les apprêts de la guerre que Cyrus mourant m'a fait jurer de porter dans l'Egypte & dans l'Ethiopie, ces apprêts, en demandant ici ma préſence, ne me permettent point la douce ſatisfaction d'aller moi-même en Arménie, briſer le ſceptre de Tygrane, & lui arracher la vie. C'eſt vous, mon fils, vous que j'appelle à ce glorieux emploi. Partez, allez venger l'amour outragé d'un pere ; allez ſurprendre mes ennemis dans la capitale de l'Arménie. Que Mytilene devienne la

proie du fer & de la flamme. N'épargnez ni le ſexe, ni l'âge ; mais conſervez Tygrane, ſon fils & ſa fille : leur vie importe à ma fureur. Que Babylone, à votre retour, les contemple enchaînés en eſclaves à votre char de victoire ; ou ſi le Ciel leur veut épargner l'horreur des tourments que je leur deſtine, du moins apportez-moi leurs cendres. . . . Mais, quoi ! vous détournez la vue ? mon fils blâmeroit-il ce juſte projet de vengeance ? Si je pouvois le ſoupçonner. . . Mais, non : vous allez m'obéir ; & dès ce jour même, je partage avec vous ma puiſſance.

L'ame du jeune Prince ne fut point à l'épreuve de l'offre du trône où la volonté de Cambyſe pouvoit faire aſſeoir indifféremment celui de ſes fils dont il voudroit faire choix : Eh bien, Seigneur, s'écria Mytrane, vos deſirs ſeront remplis. Oui, vous ſerez vengé. Je pars & je reviens bientôt rendre vos yeux témoins de mon triomphe. Comme il parloit, Cambyſe détache l'aigrette de pourpre qui flottoit ſur ſa thiare, & l'attache à celle de ſon fils. C'en eſt fait, Prince ; dès cet inſtant, je fais choix de vous pour mon ſucceſſeur & mon collegue : recevez-en ce gage ſacré en préſence de nos premiers ſujets. De nouvelles acclamations applaudirent le Monarque, & proclamerent ſon fils héritier du trône.

L'assemblée se sépare, & le Prince se met aussi-tôt à la tête de l'armée commise à sa valeur. Elle est composée de soixante mille guerriers, soutenus de trois cents éléphants chargés de tours, & d'un nombre égal de chars armés de faulx tranchantes. Sa course est si rapide, que, dans peu, ses soldats ont franchi l'espace qui sépare Babylone de Mytilene. Tigrane apprend leur marche par leur arrivée.

Ce Monarque, qui, sur la foi des anciens traités, vivoit heureux & paisible, autant du moins que le repentir sincere d'une erreur de sa jeunesse, le permettoit à son cœur, connut alors, mais trop tard, combien étoit implacable la haine de son rival. Il ne put se dissimuler que sa ruine étoit jurée; mais cette image, toute douloureuse qu'elle étoit, disparut à ses yeux, lorsqu'il prévit les maux dont ses foibles Etats alloient être la proie. Instruit par le malheur à devenir le pere de ses sujets, il frémit du sort qui les menace, & que toutes leurs forces réunies ne pourront écarter jamais. Il s'apprête cependant à la défense; mais aussi prudent que valeureux, il veut tenter, pour dérober son peuple aux fléaux de la guerre, une voie qui puisse concilier sa tendresse pour ses peuples avec la majesté de la Couronne: Gardons-nous, dit-il, de négliger aucun des moyens qui peu-

vent aſſurer le repos de l'Arménie. Ne l'immolons point à une fauſſe gloire. Je dois compte aux Dieux, du ſang de mon peuple. Chaque goutte, que la néceſſité n'auroit point répandue, m'accuſeroit à leur trône. Recherchons la paix avec honneur; & ſi mes vœux ſont rejettés, alors, forcé de tirer le glaive, je combattrai & m'enſevelirai ſous les débris de mon Royaume. Il appelle enſuite ſes deux enfants : Belle Apamie, dit-il, & vous, ſur-tout, valeureux Arſene, que mon exemple vous inſtruiſe. Vous le voyez, combien les peuples ont à ſouffrir des fautes des Rois! que dis-je? hélas! peut-être mon exemple ſera perdu pour vous. Votre mort & la mienne ſont jurées. Et comment, en effet, échapper aux efforts des Perſes? Eſſayons cependant de conjurer l'orage qui gronde autour de nous. Allez, mon fils, au-devant de l'armée ennemie; portez au fils de Cambyſe des paroles de paix. Dites-lui qu'il épargne à Mytilene les horreurs d'un ſiege; & je me ſoumets... — Un Roi ſe ſoumettre! interrompt vivement l'impétueux Arſene. Mon pere ſeroit capable d'une action auſſi honteuſe? — Arrêtez, mon fils. Oui, ſans doute, un Roi peut quelquefois ſe ſoumettre ſans s'avilir. Il eſt glorieux de ſacrifier un honneur chimérique aux intérêts du peuple. Allez donc trouver Mitrane, & dites-

lui que votre pere consent à doubler le tribut que l'Arménie payoit à Cyrus.

Le feu de l'indignation se répandit à ces mots sur le visage d'Arsene : Mon pere, s'écria-t-il, qu'exigez-vous de moi ? Ah ! plutôt que j'aille enfler ainsi, par votre abaissement, l'orgueil des Perses, vous me verrez expirer à vos pieds. Qui moi ? que j'aille... Non. Je serois indigne de vous & du Trône où le sang m'appelle. Nos mains sont armées d'un glaive. N'attendons que de lui notre salut & le repos de l'Arménie. — Votre courage, lui répond Tigrane, eût sans doute flatté mon cœur, s'il eût attendu pour éclater, que la nécessité nous fît une loi de la guerre. Jusque-là, je ne verrai dans mon fils qu'une valeur insensée, aussi pernicieuse à lui-même qu'à mon peuple. Cependant, vous pouvez vous refuser à l'important ministere dont ma prudence vous honoroit : j'aime mieux en revêtir votre sœur, aussi vaillante, mais plus sage que vous. Et se tournant vers la Princesse, qui, âgée de trois lustres & demi, avoit déja plusieurs fois signalé sa valeur dans les combats : C'est vous, ma fille, que je choisis pour sauver l'Arménie de la fureur des Perses. Hâtez-vous de porter au fils de leur Roi les desirs de votre pere.

Apamie applaudit aux nobles sentiments de

Tigrane; & pressée de remplir la volonté d'un maître, elle échange l'habit de son sexe contre un vêtement guerrier. Une lourde cuirasse enferme les trésors de son sein, & l'airain d'un casque presse les boucles de sa blonde chevelure. Mais les charmes dont la nature l'a comblée n'en éclatent pas moins sous cette parure peu favorable à la beauté. Bientôt elle sort de Mytilene, suivie d'un cortege peu nombreux, & précédée d'un hérault qui va demander pour elle une audience secrete au jeune Capitaine des Perses.

Il l'eut à peine accordée, que la Princesse parut devant lui, portant dans l'une de ses mains une épée, & dans l'autre une branche d'olivier; & après s'être inclinée avec une grace majestueuse, elle parle ainsi :

Digne chef d'une armée que le grand Cyrus forma dans l'art des combats, & qu'il mena toujours à la victoire, vous voyez devant vous la fille de celui que poursuit la haine de Cambyse. Mon pere malheureux ne refuse point d'avouer qu'il fut coupable envers le vôtre. Oui, sans doute, quelqu'amour qu'il eût conçu pour ma mere, & quelque tendresse qu'elle eût conçue à son tour pour Tygrane, puisque les jours d'Ismene étoient dans les mains de Cyrus, & qu'il vouloit les unir à ceux de Cambyse, Ty-

grane devoit reſpecter les droits du vainqueur de l'Aſie. Il oſa les violer : mais ce ne fut point impunément. Votre illuſtre aïeul lui fit payer bien cher la poſſeſſion d'Iſmene. Qu'eſt-il beſoin que je rappelle ici le douloureux ſouvenir des pertes que nous avons faites ? Prince, vous les connoiſſez, & votre bouche, amie de l'équité, avouera, ſans doute, que la peine a ſurpaſſé le crime. Cependant Cambyſe en pourſuit encore la vengeance ; & ſa haine a chargé vos jeunes mains de rallumer le feu de la guerre dans les Etats de mon pere. La guerre n'a rien dont notre courage s'étonne. Ce fer vous dit aſſez que nous ſommes prêts à combattre, quoique certains de périr ; & ſi l'olive que j'oppoſe à ce glaive vous demande pour nous la paix, c'eſt que Tygrane chargé par les Dieux de veiller en pere à la félicité de ſes peuples, voudroit leur en aſſurer les douceurs. Ecoutez favorablement la priere qu'il vous adreſſe par ſa fille, & nous doublerons le tribut que nous impoſa votre aïeul.

Ainſi finit Apamie : & le jeune Prince demeura frappé de la ſageſſe de ſes paroles. Recueilli dans un profond ſilence, il admire le glorieux motif qui ennoblit l'abaiſſement de Tygrane ; ſon cœur déſavoue une ſeconde fois la haine de Cambyſe ; & tandis que la Princeſſe flotte dans

une cruelle incertitude : Que n'eſt-il en mon pouvoir, Madame, de vous accorder la paix que demande Tygrane ! vous verriez mes étendards reprendre dès ce moment le chemin de la Perſe. Mais je dépends d'un maître ; ſa volonté m'enchaîne ; je dois ravager les Etats de vos peres ; je le dois ; je l'ai promis. Tel eſt le malheur où mon ſort me condamne. Heureux encore s'il ne pouſſoit pas plus loin ſa rigueur ! Mais hélas ! toute mon infortune ne vous eſt point connue. Plaignez-moi, Madame. Ce bras... hé bien... il doit, tel eſt mon ferment, il doit arracher le jour à Tygrane, à votre frere, à... je ne puis achever. Dérobez-vous à mes regards, allez attendre auprès de votre pere la réponſe que je ne puis vous donner moi-même. Je vais faire porter à Cambyſe les propoſitions du Roi d'Arménie ; Mitrane y joindra ſes prieres. Daigne le Ciel nous favoriſer l'un & l'autre ! c'eſt le premier deſir de mon cœur. Mais ſi Cambyſe perſiſte dans ſes premiers deſſeins, s'il m'ordonne de nouveau de combattre, n'attendez pas, Madame, que je trahiſſe la volonté d'un pere. Je n'ai pas le droit de peſer la juſtice de ſes projets : le Ciel ne me laiſſe que la douleur d'obéir.

A ces mots, il jette un tendre regard ſur la Princeſſe, qui retourne auſſi-tôt vers ſon pere.

Cependant Mitrane députe vers le Roi de Perſe un ſage Capitaine, chargé des propoſitions de Tygrane; & ſuſpendant la marche de ſon armée, il s'enferme dans un camp. L'envoyé paroît devant Cambyſe, dont le cœur, toujours plus ulcéré, s'indigne des délais qu'on apporte à ſa vengeance : Je veux être obéi, dit-il, dans une lettre qu'il adreſſe à ſon fils : je le veux. Songez à ſervir ma juſte colere, ou j'irai venger ſur vous-même le crime de Tygrane.

Cette lettre n'étonna point le jeune Héros. Il avoit bien prévu que ſes prieres ſeroient rejettées. Il ordonne donc, quoiqu'à regret, que l'armée ſoit prête à marcher pour le jour ſuivant, & pendant la nuit, envoye à Tygrane la réponſe de Cambyſe. A peine le hérault, honoré de cet emploi, eut-il déclaré qu'il apportoit la guerre à l'Arménie : Eh bien, nous l'acceptons avec joie, s'écrie Arſene. Dis à ton maître que je l'attends, ou plutôt que je vole à ſa rencontre, pour le recevoir en triomphe dans nos murailles. (Et ſe tournant vers ſon pere.) Vous vous êtes ſoumis, dit-il, & voilà quel en eſt le fruit ! Un Roi s'eſt humilié juſqu'à la priere, & il reçoit pour prix de ſon abaiſſement la honte d'un refus. — Oui, mon fils, je me ſuis humilié pour donner la paix à l'Arménie. Je ne m'en repens point : je le ferois encore, ſi j'a-

vois à le faire. Cambyſe rejette mes offres : je n'ai donc rien à me reprocher. Dieux immortels! vous en êtes les témoins, c'eſt à regret que je vais répandre le ſang de mon peuple: un rival implacable m'y contraint. Et vous, ô mes ſujets, ne me reprochez point les malheurs qui vous attendent: j'en gémis autant que vous-mêmes, & mes jours ſeront prodigués pour vous en garantir. Allons, mon fils, c'eſt maintenant qu'il faut t'abandonner à l'ardeur de ton courage. Mon Trône, ma vie & mon honneur repoſent entre les mains de mes enfants. Que ton courage, ô Arſene, rende toujours plus valeureuſe la prudence de ta ſœur; & que ta prudence, ô ma chere Apamie, dirige toujours la valeur de ton frere. Il les prend alors l'un & l'autre entre ſes bras, les preſſe tendrement contre ſon ſein, & les arroſe de ſes larmes paternelles. Après cet épanchement de ſa tendreſſe, le héros reparoît & brille ſeul en lui : Sortons, dit-il, préparons-nous à une vigoureuſe défenſe, & que les Dieux enſuite ordonnent de notre ſort.

Les Perſes ne furent pas long-temps à paroître. Le premier jour fut employé tout entier à reconnoître la ſituation de la place; & le ſuivant éclaira l'aſſaut général qu'ils lui donnerent. Jamais ville, juſqu'alors, n'avoit été ſi vigou-

reusement attaquée, ni si vaillamment défendue. Trois fois elle fut sur le point d'être emportée, & trois fois la valeur d'Arsene & d'Apamie nettoya le rempart des ennemis qui le couvroient, & leur arracha la victoire des mains. On dit même que Mitrane seroit tombé sous les coups de la Princesse d'Arménie, si sa garde, témoin du danger qui pressoit le héros, ne se fût jettée en foule au-devant d'Apamie, & ne l'eût contraint de porter ailleurs les efforts de son bras. Enfin, les Perses d'autant plus irrités contre eux-mêmes & contre leurs adversaires, qu'ils n'étoient point accoutumés à éprouver tant de résistance, revenoient à l'assaut pour la quatrieme fois; mais le jour, qui s'éteignit, força leur courage à la retraite.

Arsene, toujours impatient de repos, médite de les poursuivre encore. Profondément occupé de son projet : Si je suis assez heureux, se dit il à lui-même, pour arriver, à la faveur de la nuit, jusqu'au pavillon de leur Capitaine... Et qui m'en empêchera? le sommeil les tient enchaînés. Alors je pourrai... Oui, sans doute, le succès est facile : je m'introduirai sans danger, & par ce seul coup, je finis la guerre le jour même qui l'a vu commencer. Après un instant de silence : Mais quelque desir qui me presse de ne devoir qu'à moi-seul la réussite de

mon entreprise, le danger, sans doute, seroit trop grand à ne faire choix d'aucun compagnon. Ma sœur... elle-même.... Apamie est digne de partager ma gloire ; que je l'appelle ; marchons ensemble, & triomphons.

La jeunesse est présomptueuse. Qu'un projet l'enflamme, quelqu'impossibilité qui l'accompagne, elle disparoît à sa vue. Arsene se figure déjà son jeune rival devenu son prisonnier. Plus il s'attache à cette flatteuse idée, & plus il la voit se réaliser. Il va trouver Apamie, lui découvre sa pensée, la presse de le suivre, & lui répond du succès : Mais le péril est grand, dit-elle ; mais la gloire en sera plus grande, réplique Arsene. — Nous n'avons point l'aveu de mon pere. — Nous sommes assurés de l'obtenir, si nous le demandons. — Je vais donc le solliciter.... — Non, le temps presse, ma sœur ; sortons : & la saisissant par la main, il l'entraîne malgré elle-même, ainsi qu'une victime dévouée aux autels.

Ils arrivent à la porte de la ville. Les gardes, à la voix du fils de leur Souverain, ne tardent point à l'ouvrir : Dans peu, dit Arsene, nous serons de retour : tenez-vous prêts à nous recevoir. L'héroïne & son frere marchent vers le camp. Ils alloient franchir la garde avancée qui en défendoit l'approche, lorsqu'un funeste ha-

ſard l'éveille & les fait remarquer. Aux armes ! s'écrie-t-on ſoudain, aux armes ! l'ennemi vient nous ſurprendre : & dans le même inſtant on les enveloppe de toutes parts. Leur valeur les dégage du cercle formé autour d'eux. Ils ſe voyent contraints de précipiter leur marche vers la ville. Ils touchent aux murailles, toujours pourſuivis par les Perſes. La porte s'ouvre. Arſene, plus heureux qu'Apamie, dont il croit être ſuivi, rentre, & la porte ſe ferme ſur la guerriere. Occupée alors à combattre un ſoldat qui l'avoit légérement bleſſée, elle en triomphe ; mais elle tente en vain de rentrer dans Mytilene. Il ne lui reſte plus que la mort ou la retraite. Le Ciel la favoriſe dans ſon malheur. Elle échappe à l'œil des Perſes, & s'enfuit précipitamment à travers la campagne. Ses pas errent long-temps à l'aventure dans un vallon formé par deux montagnes eſcarpées. C'eſt-là qu'elle ſe choiſit une retraite dans le flanc caverneux d'un rocher, & qu'incertaine du ſort qui l'attendoit, ſes beaux yeux ſe mouillerent de larmes.

Tygrane apprenoit en ce même inſtant la ſortie de ſon fils, & le funeſte ſuccès qui l'avoit ſuivie. Combien cette nouvelle déchira ſon cœur paternel ! J'ai donc perdu ma fille, s'écrioit-il dans ſon déſeſpoir ! je l'ai perdue, & par l'im-

prudence de ſon frere. O qui me rendra ma fille! malheureux jeune homme, que tu coûtes de chagrins à ton pere! Quand ta ſeule valeur pourroit me rendre triomphant de tous les efforts des Perſes; quand même tu raffermirois pour toujours la Couronne ſur ma tête, jamais, oh! non, jamais tu ne pourras me faire oublier la mort d'Apamie. O ma fille, enlevée à ma tendreſſe au printemps de tes années, je te ſuivrai bientôt; ſans doute le Ciel a réſolu ma mort, puiſque tu as ceſſé de vivre. Hélas! ton corps eſt maintenant expoſé à la cruelle faim des vautours, & je n'ai pas même la triſte conſolation de recueillir tes cendres dans une urne légere, ni de graver ton nom ſur ta tombe. Puis tout-à-coup ſe tournant vers ſon fils, que la honte & la douleur tenoient muet & proſterné aux pieds du Monarque : Arſene, lui dit-il, vous pleurez? Ah! tes larmes n'ont jamais coulé pour une plus juſte cauſe... Tes ſanglots redoublent, tu n'oſes me regarder, Arſene, je te reconnois à ces traits. Tu ſuis toujours les conſeils de ta paſſion, & toujours tu finis par t'en repentir. Leve-toi, mon fils, leve-toi : n'ajoute point à mon malheur par ton déſeſpoir. Arſene, je ſuis ton pere; mon amour ne peut ſe réſoudre à te punir. Seulement que cette faute t'éclaire, & que ta ſageſſe la répare à l'avenir. Arſene s'obſ-

tinuoit à rester humilié aux genoux de son pere: Je suis un monstre, s'écrioit-il, en sanglottant: mon crime est irréparable. Ma sœur ne vit plus, & c'est moi qui l'ai assassinée.

Comme il parloit encore, les Perses s'avancent pour livrer un nouvel assaut à Mytilene. Au son de la trompette qui, du haut des murailles, rallioit contre eux les soldats & les citoyens, l'ardeur martiale du jeune Héros se réveille. Il se leve précipitamment, & s'écrie: L'entendez-vous, ô mon pere? Elle m'appelle; elle m'ordonne d'aller venger ma sœur: j'y cours. Ombre de l'illustre Apamie, reçois le vœu que je te fais entre les mains, je n'ose dire de notre pere, hélas! Tygrane n'est plus le tien; je m'engage à dresser une tombe à ta mémoire, & d'y consacrer la tête sanglante du fils de Cambyse. Il tire alors son épée, & vole aux remparts plutôt qu'il n'y marche. Son pere le suit de près. Il visite les différents postes, laisse dans chacun des conseils de sagesse & de courage; & comme s'il pouvoit se multiplier, remplit en vingt endroits les devoirs de soldat & de Capitaine.

Cependant l'ennemi s'avance en bon ordre; il franchit les fossés, touche à la muraille, & dresse les échelles. Mais l'assiégé les renverse, les fracasse, & sur leurs débris, entasse les morts

& les mourants. Les Perses combattoient ainsi depuis cinq heures sans pouvoir obtenir aucun succès, lorsque tout à-coup forçant le rempart à deux attaques différentes, ils poussent un cri de victoire. Il arrive aux oreilles de Tygrane & d'Arsene. Le pere & le fils se séparent, & volent chacun à l'endroit où l'assiégeant triomphe : leur présence ranime l'ardeur du soldat. Bientôt chacun ne prend conseil que de son désespoir, & l'ennemi repoussé par le dépit & la fureur tombe en foule écrasé aux pieds des échelles. Mais de nouveaux ennemis succedent sans relâche à ceux que l'Arménien a terrassés. La plaine & la ville ne sont plus le théâtre d'un combat; c'est un vaste champ où regne la mort. Les pierres, les fleches, les brandons enflammés volent, se croisent, quelquefois se rencontrent, se heurtent, & reviennent plus rapides sur le bras qui les a lancés.

Le soleil n'avoit plus que trois heures à rester sur l'horison, & le Perse fatigué désespéroit de la victoire; Mitrane prend une échelle, & l'appliquant à la muraille du côté où combattoit Tygrane : Suivez-moi, dit-il, & Mytilene est à nous. Ces paroles audacieuses d'un Capitaine, qui promet la victoire au soldat qui l'aime & le révere, pénetrent rapidement dans tous les cœurs; on s'empresse sur ses pas, & déja il est

avec eux ſur le rempart. Tygrane, qui s'étoit oppoſé vainement à l'impétuoſité du Prince, eſt le premier qui s'offre pour le combattre. Ils s'acharnent l'un ſur l'autre ; la victoire reſte quelque temps incertaine : enfin le Monarque ſe ſent percé d'un coup mortel ; & la funeſte nouvelle de ſa chûte, paſſant de bouche en bouche, va glacer le courage de l'Arménien, tandis qu'elle enflamme la valeur des Perſes.

Dans un inſtant la muraille fut couverte d'ennemis, & la ville entiere abandonnée à la férocité du ſoldat. Cependant Arſene, tout ſouillé de pouſſiere, de ſueur & de ſang, ſe défendoit preſque ſeul contre une armée entiere de vainqueurs : Apamie n'eſt plus, s'écrioit-il, Tygrane expire, ſon trône eſt renverſé, ſa capitale livrée au carnage. Je n'ai donc plus qu'à périr : & il s'élance comme un furieux dans le plus épais des ennemis. Il implore, il cherche la mort & ne peut la trouver. C'eſt en vain qu'Hydaſpe ſon Gouverneur & ſon ami, qui depuis le commencement de l'aſſaut veilloit ſur lui comme un génie tutélaire, le ſollicite & le preſſe de ſe retirer : Je ne t'écoute point, s'écrioit-il. Quand Tygrane vivoit, Arſene pouvoit aimer la vie : mourons, Hydaſpe, mon pere eſt bien mort ; & le déſeſpoir le précipite de nouveau dans le fer & la flamme. Mais la mort s'obſtine à l'é-

pargner. Alors Hydaſpe tente encore un effort nouveau ſur le cœur du Prince : Vous le voyez, Arſene, les Dieux vous ordonnent de vivre. Ils vous conſervent, afin que vous vengiez votre pere. Votre pere ! ah ! Prince. Il vous parle par ma bouche. Mon fils, vous dit-il, va chercher un aſyle chez les Rois nos voiſins ; & quel Roi, à moins qu'il ne fut un autre Cambyſe, ne s'empreſſera point à t'accueillir dans ton infortune, à s'armer en faveur de mon ſang ? mon ſang demande vengeance, qu'il l'obtienne ; meurs alors, ſi tu veux.

Ces dernieres paroles rendirent Arſene à lui-même : Eh bien, dit-il, j'y conſens. Vivons, Hydaſpe, & que bientôt Cambyſe éprouve à ſon tour le ſort qu'il a fait à mon pere. A ces mots, comme il touchoit à la porte de la ville, par où, la nuit précédente, il étoit ſorti avec Apamie, il s'avance heureuſement, & marche à grands pas à travers la plaine, qu'il trouve par-tout jonchée de mourants & de morts. Cependant ſes yeux ſe tournoient de temps en temps vers ſa patrie. Lorſqu'il fut prêt à la perdre de vue, il s'arrêta tout-à-coup, & baigné de quelques pleurs : Reçois mes adieux, ô ville, le berceau d'Arſene & le tombeau d'Apamie & de Tygrane ; ô Mytilene, reçois mes adieux ; & ſes larmes coulent plus abondantes.

Sa triſteſſe étoit ſi profonde, & l'avoit rendu tellement immobile, qu'Hydaſpe ne peut qu'avec peine l'engager à reprendre ſa marche.

Tandis qu'ils ſe hâtoient de s'exiler de l'Arménie, le généreux Mytrane pleuroit ſur ſa victoire, & faiſoit chercher le corps d'Apamie, de Tygrane & d'Arſene, dans la foule des morts que ce jour avoit vu tomber dans l'enceinte & ſous les remparts de Mytilene. Je l'ai donc rempli, le cruel ferment que j'avois fait à mon pere. Ils ne vivent plus, les objets de ſa haine; il ne me reſte que d'en recueillir les cendres, & de les apporter à Cambyſe... Cependant il eſt moins douloureux pour moi de les ſavoir expirés au milieu des combats, que ſi j'euſſe été forcé de les conduire vivants à mon pere, pour les voir mourir enſuite dans l'horreur des ſupplices. Mânes ſacrés de Tygrane & de ſa famille, ne m'imputez point votre mort. Le Ciel m'eſt témoin que vous vivriez encore, ſi mon bras eût dépendu de lui-même. Mais les ordres ſuprêmes d'un pere & d'un maître l'enchaînoient. Il devoit obéir.

Il apprit bientôt qu'on avoit cherché vainement Apamie & ſon frere; mais que Tygrane, qu'on avoit cru mort, avoit r'ouvert les yeux à la lumiere, & qu'on alloit le faire paroître devant lui; Quelle affreuſe nouvelle, reprend le

jeune

jeune Héros, & de quel odieux miniſtere me vois-je chargé maintenant? Ah! gardez-vous de m'amener Tygrane. Mes yeux ne pourroient ſoutenir la vue de cet infortuné Monarque. Je ne le verrai que trop, lorſque je ſerai contraint de le dépoſer aux mains de Cambyſe. Il devient alors muet & rêveur. Puis tout-à-coup il ſe leve, & prenant à l'écart un de ſes plus chers favoris: Pars, lui dit-il; vas annoncer à mon pere le ſuccès de nos armes. Dis-lui que Tygrane eſt en mon pouvoir, que ſes enfants ont perdu la vie. Ajoute, tu le dois, ſi tu veux ſervir un projet que la pitié me conſeille en faveur de Tygrane, ajoute que je lui remettrai, avec le Roi d'Arménie, les cendres des enfants de ce Monarque. Va, prends les deux batillons que j'avois laiſſés oiſifs ſous leurs tentes pendant l'aſſaut, pars avec eux. Je te ſuis, auſſi-tôt que j'aurai raſſemblé le reſte de l'armée. Orimane, (c'eſt le nom de ce favori) s'éloigne à ces mots, & prend le chemin de la Perſe avec les ſoldats confiés à ſa conduite, une heure avant l'arrivée de la nuit.

Cependant Apamie, qui, dans ſa retraite, venoit d'apprendre de la bouche de quelques fuyards la priſe de Mytilene, ſe diſpoſoit en pleurant à chercher ailleurs un aſyle, dès que la nuit ſeroit deſcendue ſur la terre: C'en eſt

donc fait, s'écrioit-elle. Tygrane & mon frere ſont morts. J'ai perdu tous les appuis de ma foibleſſe. Sans patrie, ſans époux, ſans amis, ſans ſecours, je vais traîner une vie languiſſante, tandis que le barbare Cambyſe jouira d'un regne paiſible. Hélas! quel ſera mon ſort! il ne me reſte plus qu'à devenir l'eſclave de mes féroces ennemis, des meurtriers de mes parents. Heureux, & trois fois heureux les guerriers qui ſont tombés ſous le glaive des Perſes! du moins repoſent-ils en paix dans le ſein de la mort. Mais moi, réſervée à d'éternels ennuis, je n'ai plus qu'à me nourrir de ſanglots, qu'à m'abreuver de mes larmes. Et qui pourra me faire oublier le trépas de mon pere! qui me conſolera jamais de la perte d'Arſene! Dieux, protecteurs de l'innocence, ne m'aviez-vous fait naître, qu'afin de plonger ma jeuneſſe & ma vie entiere dans l'abyme le plus profond des malheurs? De quel crime ſuis-je coupable? Hélas! vous ne le ſavez que trop. Mon cœur & mes mains ne ſont point criminelles, & cependant l'infortune m'opprime. Que maudit ſoit le jour où le ſein de ma mere... Que dis-tu, malheureuſe Apamie! je m'égare. Ah! pardonnez, grands Dieux, l'excès de mon déſeſpoir à l'excès de ma miſere! Je me ſoumets à la rigueur de vos décrets; j'accepte tous les maux que

votre main me prépare. A ces mots, elle sort de la grotte, & prenant sa route à travers la campagne: O champs de l'Arménie, belles contrées, où je m'applaudissois de vivre, ô doux pays de mes ancêtres, adieu pour tout jamais. Je n'emporte de vous qu'un cruel souvenir.... Mais cependant je laisse errer sur la terre les ombres d'Arsene & de mon pere, sans leur consacrer l'honneur d'un vain tombeau. Ah! non, non. Que je rende ce triste devoir à leurs mânes. Que je donne cette légere consolation à ma douleur. Elle s'arrête alors, rassemble à la hâte quelques pierres informes, les appuye contre le tronc d'un vieux palmier, & s'applique ensuite à graver sur l'écorce de l'arbre avec la pointe de son épée, les noms d'Arsene & de Tygrane.

Le soleil avoit disparu; & tandis qu'à la foible clarté de la lune, la tremblante Apamie remplit ce pieux devoir, Arsene & son Gouverneur arrivent non loin d'elle. Ils s'arrêtent en silence sous un rocher voisin, pour s'y reposer, pendant la nuit, des penibles travaux de la journée. A peine sont-ils étendus sur la terre; une voix plaintive, entrecoupée de longs sanglots, vient les frapper. Ils prêtent l'oreille. Ils entendent le nom de Tygrane & d'Arsene; les larmes renaissent alors dans les yeux du jeune Prince;

Quel mortel généreux, se dit-il à lui-même, donne ici des larmes au trépas de mon pere? marchons à lui, & que ma bouche reconnoissante lui donne la seule récompense que je puisse payer à sa pitié. Il se leve, & marche vers l'arbre d'où la voix est venue jusqu'à lui. A mesure qu'il approche, il entend les sanglots qui redoublent. Bientôt il distingue un guerrier à genoux, le front tourné vers le palmier : O vous, s'écrie Arsene, qui que vous soyez, recevez les témoignages de ma reconnoissance. Ah! qu'il m'est doux dans mon infortune, qu'il est doux à mon cœur, d'entendre pleurer mon pere! Votre pere, s'écrie Apamie, qui se releve & se tourne avec précipitation! Qu'entends-je? quoi! c'est vous Arsene? oh, qu'il m'est doux de revoir & d'embrasser mon frere! & sanglottants & muets tous les deux, ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

Arsene rompt enfin le premier ce long silence : Juste Ciel! ma misere n'est donc pas aussi grande! ma sœur me reste; je la retrouve quand je la crois perdue, & perdue par mon imprudence. Ah! chere Apamie, me pardonnerez-vous... — Que parles-tu de pardon, ô frere plus cher que le jour? Va, ce cœur, qui maintenant t'appartient tout entier, n'a point eu le courage de te faire le moindre reproche; & si je l'avois pu,

quand je te retrouve, tout ne seroit-il point oublié?

Ils passerent aux pieds du monument consacré à leur pere, les heures de la nuit dans les épanchements les plus vifs de la douleur & de la tendresse. Le soleil reparut, & les deux infortunés, pour mieux se dérober à l'œil de l'ennemi, se dépouillerent de leur armure, & prirent celle de deux Arméniens, qui, la veille, percés de coups, sur les remparts de Mytilene, avoient pris la fuite, & étoient venus mourir auprès du rocher où s'étoit reposé le Prince. A peine furent-ils cachés sous ce vêtement vulgaire, qu'ils entendirent, dans un bois prochain, une confuse clameur de soldats & un long cliquetis d'armes. Un villageois fugitif leur apprit en même temps que c'étoit un corps d'Arméniens, qui, ralliés par un des Capitaines de Tygrane, & rencontrés par deux bataillons de Perses, en étoient venus aux mains : Que bénit soient les Dieux, s'écrie alors Arsene! Ils offrent encore à notre courage l'occasion d'un beau triomphe ou d'un noble trépas. Vainement Hydaspe blâme le projet que conçoit son éleve d'exposer ses jours & ceux d'Apamie. Le jeune Prince, qui, dans la fougue de l'âge, ne prenoit d'avis que de sa valeur : Garde pour toi d'aussi laches conseils, répondit-il; & si tu crains de

mourir, prends la fuite, ou cache-toi bien dans la profondeur de quelque grotte voisine. Je viendrai t'y chercher après la victoire. Le valeureux Hydaspe jette alors sur le Prince un regard d'indignation; & sans daigner lui répondre, s'avance le premier vers le bois. Ils arrivent au lieu du combat. Les Arméniens, en petit nombre, commençoient de plier. Le courage des trois guerriers rétablit l'ordre. Le choc fut aussi sanglant qu'opiniâtre. Hydaspe aux côtés d'Arsene, combattoit en furieux. Tous ceux qu'il attaquoit, devenoient soudain les victimes de son désespoir. Mais après avoir donné si souvent la mort, il la reçoit lui-même à son tour. Il tombe, jette un dernier regard sur son éleve, & s'écrie : Jeune homme, n'insulte jamais un homme de courage. Adieu, j'expire au lit d'honneur : & il rend le dernier soupir.

Après ce malheur, les Arméniens ne combattirent pas long-temps avec succès. Quelques-uns prirent la fuite; mais le plus grand nombre fut égorgé. Apamie & son frere restent seuls obstinés à se défendre. Leur valeur les protégea quelques instants encore contre l'effort de tant d'ennemis; mais enfin l'un & l'autre se voit contraint de rendre les armes. Ils sont à l'instant chargés de fers, & conduits aux pieds d'Osimane. Inconnus aux yeux du soldat comme à

ceux du capitaine, l'obſcurité de leurs habits ſervit encore à les cacher : mais l'excès de leur courage les avoit diſtingués ; Orimane en ſentit tout le prix. Né généreux, il ſe ſeroit plu à les rendre libres, ſi leur liberté eût dépendu de lui-même. Mais ils ne pouvoient l'obtenir que de Cambyſe. Ce Prince s'étoit réſervé à lui ſeul le droit de briſer les fers de tous ceux que la guerre feroit tomber dans l'eſclavage des Perſes. Il fallut donc qu'Orimane conduiſît malgré lui-même ſes captifs à Babylone. Il ſe flattoit, à la vérité, qu'il obtiendroit ſans peine leur grace de la faveur de ſon maître. Il laiſſe donc le ſoldat ſe repoſer durant quelques heures ; & le jour même, il reprend ſa route vers Babylone.

Après pluſieurs jours de marche, ils entrerent dans l'enceinte de cette ſuperbe ville. Orimane paroît ſeul aux regards de Cambyſe : Vos ennemis ſont vaincus, Seigneur. Le Trône d'Arménie eſt renverſé, & Tygrane chargé de fers arrivera bientôt à Babylone ; ſes enfants ne vivent plus : il ne reſte d'eux que leurs cendres. Votre fils, Seigneur, les dépoſera lui-même à vos pieds. Quelle heureuſe nouvelle, s'écrie le Tyran tranſporté d'une féroce allégreſſe ! quoi, les jours de Tygrane ſont en ma puiſſance ! je pourrai donc le tourmenter à loiſir. Ah que la mort n'a-t-elle épargné les fruits odieux de ſon

hymen ! que le ſort de la guerre ne les a-t-il livrés à nos mains ! Quelle joie j'aurois goûtée d'immoler les enfants aux yeux du pere, pour l'immoler enſuite lui-même ! Mais puiſque mon eſpérance eſt trompée, je ſaurai bien m'en dédommager ſur le ſeul Tygrane. Et toi qui viens de faire entendre à mon oreille une ſi douce nouvelle, dit-il, en ſe tournant vers Orimane, parle ; comment pourrai-je récompenſer ton zele ? Demande, & ſois aſſuré de tout obtenir.

Orimane raconte alors à Mytrane le combat qu'il a rendu, la victoire qu'il a remportée ; & s'étendant en éloges ſur la valeur de ſes deux priſonniers : C'eſt leur liberté que je vous demande, Seigneur ; la grandeur de leur courage & le malheur de leur jeuneſſe vous en ſollicitent. Oui, quoique nés en Arménie, j'oſe dire qu'ils méritent cette faveur. Je réclame d'ailleurs votre parole auguſte. Vous vous êtes engagé.... — A faire grace à mes ennemis ? l'avez-vous pu croire ? & ne deviez-vous pas voir que tout défenſeur de Tygrane ſeroit coupable à mes yeux. — Coupable, Seigneur ! un ſujet peut-il l'être en défendant ſon Roi ? — Le crime de Tygrane étoit connu ; & le protéger, c'étoit s'en rendre le complice. — L'Aſie entiere le croyoit oublié depuis long-temps. — L'Aſie entiere ne devoit pas croire qu'il reſte-

roit impuni. — Mais Cyrus avoit pris ſoin d'en tirer vengeance. — Mais la vengeance qu'il en avoit tirée, n'étoit point égale à l'offenſe. — Eh bien, Seigneur, permettez donc que ces deux infortunés paroiſſent devant vous; & ſi votre cœur reſte conſtamment inflexible à l'aſpect de leur jeuneſſe intéreſſante, je conſens à les voir payer de tout leur ſang le ſecours qu'ils ont cru devoir à leur Roi.

Cambyſe garde un inſtant le ſilence, puis tout-à-coup : Qu'ils viennent donc, tes deux captifs; & s'ils ne veulent qu'une mort prompte les ajoute aux deux enfants de Tygrane, qu'ils déſavouent à mes yeux leur indigne Monarque. — Ah! Seigneur, qu'allez-vous exiger de deux hommes de courage? — Leur devoir. Gardes, amenez ici les deux Arméniens. Et quoi donc, Orimane, tu voudrois que je donnaſſe la liberté à deux criminels qui ſe feroient gloire à mes yeux de leur crime? Mais tu te troubles en vain pour eux. Va, rendus ſage par l'infortune, ils rougiront de leur coupable valeur.

Cambyſe achevoit à peine, qu'il vit arriver les deux infortunés. Il les fixe avec attention : Oui, ſans doute, ſe dit-il à lui-même ; les graces, la majeſté, le plus tendre intérêt ſont empreints ſur leur viſage, & cependant je ne ſais quelle voix ſecrete ſouleve contre eux mon cœur.

Approchez, malheureux, & répondez à mes demandes. Quel pays vous a vu snaître ?— L'Arménie, répond Arſene, en détournant la vue avec horreur. — Quel rang occupiez-vous dans les armées de Tygrane ? — Celui de ſimple ſoldat. — Ignoriez-vous l'injure qu'il m'avoit faite ? — Pouvoit-on l'ignorer! ſon répentir en avoit inſtruit toute l'Aſie. — Vous avez donc partagé ſon crime en le défendant! — En le défendant, nous avons rempli le devoir de ſujets fideles. — Jeune homme, ſonge à modérer la fierté de tes réponſes; ou loin de t'accorder la vie... — Elle me feroit odieuſe de ta main. L'œil du tyran s'enflamme à ces mots : Holà gardes. — Ah! Seigneur, arrêtez, s'écrie Apamie, en tombant aux genoux de Cambyſe; pardonnez ce mouvement de fierté à... — Que fais-tu, interrompt vivement Arſene? releve-toi, & rougis de t'être ainſi abaiſſée. — Ah! non, non, reprend Apamie, je n'en rougirai point. C'eſt pour toi que je l'implore. Seigneur, oubliez l'excès de ſa fierté, & ne vous ſouvenez que de ſa jeuneſſe & de notre miſere. — Ton ami me brave, réplique Cambyſe; je veux bien toutefois faire grace à tous les deux : mais à l'inſtant même, ou déſavouez l'un & l'autre les efforts que vous avez tentés en faveur de Tygrane, ou préparez-vous au plus affreux ſupplice. — No-

tre choix eſt donc fait, répondent enſemble les deux captifs. Qu'on nous mene à la mort. — Eh bien, vous ſerez ſatisfaits. Qu'on dreſſe à l'inſtant un bûcher, & que l'un & l'autre expire aujourd'hui dans les flammes. Mais que dis-je? ſuſpendons leur ſupplice juſqu'au retour de mon fils. Orimane, tenez-les enfermés dans la priſon de ce Palais, que j'ai confiée depuis longtemps à votre garde. Soldats, qu'on les y conduiſe. Ses Soldats obéiſſent, & cependant Orimane voulut encore défendre la cauſe de ce couple infortuné. — Ne m'en parle plus, répond Cambyſe; le deſſein en eſt pris. Ils mourront; & pour accroître leur ſupplice & celui de Tygrane, ils mourront avec leur Roi.

Tandis qu'ils gémiſſent dans les chaînes, & qu'ils ſe préparent à ſubir la rigueur de leur ſort, Cambyſe attend avec impatience l'arrivée de ſon fils. Un long temps s'écoule dans une vaine attente. Le généreux Prince, pour retarder le jour où Tygrane ſeroit remis au pouvoir de Cambyſe, ne marchoit que lentement vers Babylone. Mais enfin il le vit arriver malgré lui même, ce jour qui devoit être ſi fatal à ſon auguſte captif. Il entre dans Babylone, aux acclamations du peuple dont ſes vertus le font adorer; mais elles l'importunent & l'affligent. Au milieu de la publique joie, des larmes ſecretes

s'échappent de ses yeux. Il marche, le front baissé, vers le palais de ses ancêtres. Lorsqu'il fut près d'y entrer, il fit un effort pénible sur lui-même, pour dissimuler sa tristesse. Il arrive, il paroît aux yeux du barbare: Venez, Prince, lui dit son pere, & recevez dans ce tendre embrassement le témoignage de ma reconnoissance. Combien il est flatteur pour moi de trouver mon vengeur dans mon fils! Puis s'adressant à Tygrane: Te voilà donc en ma puissance, odieux ravisseur d'une beauté que j'avois tant aimée. Je pourrai donc te faire payer tous les maux que me fit ta coupable audace. Mais Tygrane le regardant avec une noble fierté: Oui, dit-il, le ciel t'a rendu le maître de mes jours; hâte-toi de me les ravir. Après tout ce que j'ai tenté auprès de toi pour réparer ma faute, je serois digne des supplices que tu me destines, si je laissois éclater encore à tes yeux le moindre repentir. Je ne demande aux Dieux, pour me venger de ta barbarie, que de te livrer aux remords dont je fus tourmenté si long-temps. — Je les accepte avec joie, s'écria Cambyse, pourvu que je t'immole. Cependant tu ne mourras pas seul. Je tiens dans mes fers plusieurs de tes sujets, coupables défenseurs de ta cause. Puisqu'ils vouloient protéger ton crime, il est juste qu'ils partagent ton supplice. Qu'on ame-

ne les Arméniens. Et vous, mon fils, pourquoi ce viſage ſombre, ce regard attriſté? ſongez à tenir ce que vous m'avez promis. Puiſque les enfants de mon odieux ennemi ne ſont plus... — Oui, barbare, interrompt Tygrane, ils ne ſont plus; & c'eſt du moins une conſolation pour leur pere, qu'un noble trépas les ait dérobés... — Tais-toi, répond Cambyſe. Mon fils, vous m'avez promis leurs cendres. Où ſont-elles?

Alors Mytrane fit ſigne à l'un de ſes ſoldats, à qui il avoit confié une urne, qui renfermoit, diſoit-on, les cendres d'Arſene & d'Apamie. Il la prit dans ſes mains, & la préſentant à ſon pere : Dans ce vaſe d'argile ſont dépoſées... — Les cendres de mes enfants, s'écria Tygrane, en ſe précipitant vers le Prince, & lui arrachant l'urne des mains! ah! donnez, que je les embraſſe; & les preſſant contre ſon ſein palpitant, il y tient ſa bouche imprimée, & les inonde de ſes larmes : Reſtes précieux de tout ce que j'avois de plus cher ſur la terre, vous allez donc être livrés en proie à d'indignes traitements. Le reſpect qu'on doit aux morts ne pourra vous en défendre. Les larmes d'un malheureux pere, voilà les ſeuls honneurs que vous recevrez. Vous n'êtes plus, ô mes enfants; & moi, je vais expirer! Oh! ſi je pouvois obtenir que mes cen-

dres fussent mêlées aux vôtres! Et se tournant tout-à-coup vers Cambyse, dont l'œil se repaissoit avec joie de ce douloureux spectacle: Si tu conserves encore quelque chose d'humain, ne me refuse point la grace que je te demande. Promets que ce qu'il restera de ma dépouille mortelle, sera enfermé dans ce vase : que ta bouche me la promette, cette faveur; & je te pardonne tous les maux que tu m'auras fait endurer, & je t'en absous devant les Dieux.

A la voix de Tygrane, le jeune Prince sent accroître son trouble. Il ne commande plus à sa douleur; l'œil en larmes, il se précipite sur la main de Cambyse: O mon pere, dit-il, ne vous laisserez-vous point attendrir? Se peut-il que tant d'objets puissants vous trouvent insensible? Contemplez cet infortuné Monarque, & rendez-lui la vie. La perte de sa Couronne, son esclavage & la mort de ses enfants ne vous ont-ils point assez vengé? Sa douleur profonde suffiroit à son supplice.

Dans le même instant, les gardes amenent les deux Arméniens, qui s'avancent, l'œil éteint & la tête baissée: Laissez-moi, mon fils, s'écria Cambyse. Tandis que Tygrane tient ses regards attachés sur l'urne, Mytrane jette l'œil sur les captifs, & reconnoissant les deux fils de Tygrane: Que voix-je, se dit-il à lui même? Arsene avec

Apamie au pouvoir de Cambyse! quel coup de foudre, juste ciel! ah, fais que leur douleur ne les trahisse point! A ces mots, il reste muet & confondu. — Coupables sujets de Tygrane, s'écria Cambyse, approchez & reconnoissez l'auteur de tous vos maux. Voilà votre Roi. Apamie & son frere levent les yeux dans le même instant que Tygrane tourne sur eux sa vue. L'urne échappe des mains du Monarque, & l'on n'entend que ces mots : O mes fils! ô mon pere! Apamie s'évanouit; & son frere s'élance dans les bras de Tygrane : mais le Monarque se dégage aussi-tôt des embrassements de son fils; il vole à sa fille. Arsene, Mytrane lui-même l'imite, & tous les trois s'écrient ensemble : Ma fillè, ma sœur, belle Apamie, ouvrez les yeux. L'infortunée renaît à cette voix. Elle ouvre une foible paupiere : Où faut-il, juste ciel, que vos enfants vous retrouvent! Sa langue n'a pas la force d'en dire davantage, & toute cette malheureuse famille ne s'exprime plus que par de longs sanglots. Ce tableau douloureux porta quelque émotion dans le cœur de Cambyse : il s'en étonne; & craignant de se laisser surprendre à la pitié : Qu'on me délivre, dit-il, de leur présence odieuse; & quand leur bûcher sera dressé, qu'on m'en vienne avertir : je veux être témoin de leur supplice. Tyran, s'écrie Arsene,

tandis que les gardes le contraignent de marcher, tyran, que tu fais bien l'art de nous tourmenter! En fouffrant à ta vue, nous fouffrirons deux fois.

Mytrane jette un trifte regard fur eux; & revenant auprès de fon pere, il alloit embraffer leur défenfe, lorfque Cambyfe le regarde avec indignation : Prince, que faut-il que je penfe de votre conduite? Je vous confie le foin de ma vengeance, & vous la trahiffez! Les enfants de Tygrane ne vivent plus, j'en apporte les cendres, dites-vous; & cependant ils vivent encore. Où en ferois-je réduit, fi le fidele Orimane ne les eût livrés en mes mains? Eft-ce ainfi que mon fils remplit fa promeffe? Répondez. — Mon pere, je n'ai point trahi ma penfée, en affurant qu'Arfene & fa fœur étoient expirés. J'ai cru, avec toute l'armée, qu'ils avoient fuccombé dans le dernier affaut. — Mais vous avez cherché à me tromper, en m'apportant des cendres fuppofées. — J'ai cherché à vous convaincre, par un témoignage authentique, d'une mort dont j'étois convaincu moi-même, avec tous vos foldats. C'étoit pour votre gloire... — Et qu'a de commun ma gloire avec votre artifice? — J'ai cru, Seigneur, qu'en perdant fes enfants & fa Couronne, Tygrane avoit affez expié fa faute, & qu'en vous préfentant ce Mo-

narque chargé de fers, & pleurant ſur les cendres de ſa famille, je trouverois votre cœur ſenſible à la gloire de lui pardonner. — Lui pardonner! moi? Prince, qu'oſez-vous dire? — Que ma valeur trop heureuſe a pris ſoin de vous venger aſſez. L'Arménie entiere eſt ſoumiſe à vos armes. Mytilene s'eſt vue preſque noyée dans le ſang de ſes citoyens; & votre haine dure encore! — Ma haine ne finira qu'avec les jours de mes ennemis. — Non, mon pere, vous ne tacherez point votre nom d'une action auſſi noire. Voulez-vous que l'équitable avenir place Cambyſe au nombre des tyrans, lorſque vous pouvez mériter d'être compté parmi les plus grands Rois? — L'avenir, loin d'inſulter à ma mémoire, m'applaudira d'avoir vengé la majeſté du trône offenſée. — Mais la Perſe, que va-t-elle penſer de vous? — Il ſuffit qu'elle me craigne. — Il faut qu'elle vous aime. Et quel amour lui peut inſpirer pour vous l'excès de votre haine? — Elle ſe taira du moins; je n'en exige pas davantage. — Eh bien, Seigneur, je veux que votre peuple courbé ſous votre ſceptre, contraigne au ſilence, & ſon indignation contre vous, & ſa pitié pour Tygrane, lorſqu'il verra ce Monarque & ſon innocente famille près du bûcher, lever les yeux au ciel, & par leurs gémiſſements en appeller ſur vous la cole-

re : mais penſez-vous que tous ces Rois dont la Perſe eſt environnée, eux que le ſang & l'amitié attachent à Tygrane, eux qui, pénétrés de reſpect & d'admiration pour ſes vertus, l'ont choiſi vingt fois pour médiateur de leurs différends; penſez-vous que, tranquilles ſpectateurs de ſa mort, ils ne viendront point, les armes à la main, vous en demander compte? — Je les crains peu, mon fils; qu'ils viennent, & votre valeur ſaura bien les punir. — Qui, moi, mon pere? — Oui, toi-même, Mytrane. — Ah! ne l'eſpérez point. Non, je n'armerai point mon bras contre les vengeurs d'une mort que l'équité condamne. — Qu'entends-je, eſt-ce bien à moi que vous parlez ainſi? — Oui, mon pere, & je vous dois ce ſincere aveu. Quand vous m'impoſâtes la loi de ravager l'Arménie, déja mon cœur vous blâmoit en ſecret. Trois fois je me vis prêt à vous déſobéir. Cependant accablé par l'appareil impoſant de votre autorité, ſéduit peut-être par l'orgueilleux eſpoir de vous ſuccéder, ma foi vous promit tout : mais je deſirai que Tygrane fût vainqueur; mais j'eſpérai du moins que ce Prince & ſa famille guerriere mourroient en combattant. Je partis ſur ce crédule eſpoir. Le Ciel m'a bien puni de ma lâche obéiſſance. Je vois un Roi, le modele de tous les Rois, je vois ſon innocente famille, livrés

en votre puiſſance, & près de mourir dans les flammes. Et je conſentirois à leur ſupplice! & je ne chercherois point à les en arracher! Mon pere, laiſſez-vous attendrir à ma juſte priere. Mais loin que ſa priere éteigne la haine du tyran, elle ne fait que l'irriter. Le fils de Cyrus garde un farouche ſilence, pendant lequel il conçoit & médite un moyen de ſe venger plus terrible encore. Vous le voulez, mon fils, dit-il enſuite. Eh bien, je pardonne à Tygrane. Gardes, qu'on le ramene. Je lui vais annoncer ſa grace. Retirez-vous, & laiſſez-moi ſeul avec lui. — Je vous obéis, Seigneur; mais en m'applaudiſſant d'avoir ſu vous fléchir. Dieux! qui m'avez fait triompher de la haine de mon pere, par quel encens pourrai-je vous en payer jamais? Il ſort à ces mots, & Cambyſe reſte ſeul: Va, tu te flattes en vain. Ma haine n'eſt pas éteinte. En épargnant Tygrane, elle n'eſt que plus forte.

Le Roi d'Arménie reparoît alors. Barbare, dit-il en s'approchant, ſerai-je long-temps encore condamné au ſupplice de te voir? Parle. Que me veux-tu? — Je veux te faire grace. — Me faire grace, juſte ciel! dis-tu vrai, Cambyſe? Ton cœur eſt-il capable de tant de vertu? Oh! comment reconnoître.... — Ce n'eſt point ta reconnoiſſance que je veux. Ecoute. Tes en-

fants sont-ils bien chers à ton cœur? — Autant que la vengeance fut chere à ton ame. — J'entends. Et l'un & l'autre sont-ils également aimés de toi? — L'un & l'autre me sont plus précieux que la vie. — Ainsi donc, si condamné à vivre, tu te voyois réduit à choisir entre ton fils & ta fille, pour conserver l'un d'eux... — Cruel, qu'as-tu prononcé? — Ton arrêt. — Justes Dieux! vous l'entendez, & vous retenez encore votre foudre! & vous ne prenez aucune pitié d'un pere malheureux! Arsene, Apamie, ô mes enfants! quel choix horrible! mourir plutôt cent fois, que de le faire jamais. — Tu le feras cependant, ou chacun de tes enfants expirera lentement à tes yeux, sans qu'il te soit permis de mourir comme eux. — Je mourrai de ma douleur. — J'aurai donc alors ce que je demande; mais je te laisse quelques instants encore. Après ce terme expiré, l'on ira chercher ta réponse; & si tu m'abandonnes l'un de tes enfants, dès l'instant qu'il marchera au supplice, tu deviens libre avec celui qu'aura conservé ton amour. Retourne à ta prison, & songe à me satisfaire.

Cependant les deux fils de Tygrane l'attendoient avec impatience au fond de leur cachot: Cambyse l'entretient, se disoient-ils l'un à l'autre. Qu'exige-t-il de lui? Si le tyran l'envoyoit

maintenant au ſupplice! Cruelle image! Dieux! finiſſez notre horrible incertitude. Tes enfants, ô mon pere, t'auroient-ils embraſſé pour la derniere fois? En parlant ainſi, ils le virent reparoître. Pouſſés par leur amour, ils ſe précipitent vers lui. Mais, pâle, déſeſpéré, & tout couvert de larmes, il ſe détourne d'eux avec horreur: Laiſſez-moi, mes enfants, laiſſez un malheureux. Vos careſſes m'affligent. — Quoi donc, ſe pourroit-il que vos enfants ne vous fuſſent plus chers? — Je m'égare, Arſene, je vous aime toujours. — Pourquoi donc refuſer de nous voir? — Je ne puis vous le dire. — Quoi, vous avez des ſecrets pour nous? — Et plût aux Dieux que mon nouveau malheur fût auſſi un ſecret pour moi-même! Et plus ils s'obſtinent à pénétrer la cauſe de ſa triſteſſe, plus il prend ſoin de la taire. Reſpectez mon ſilence; ſi je le romps, je n'en deviens que plus malheureux. Ils ſe proſternent alors à ſes pieds; chacun ſaiſit une de ſes mains; & la couvrant de baiſers & de larmes: Ou vous épancherez votre ſecret dans mon ſein, ô mon pere, ou c'en eſt fait, nous expirons à vos pieds. — Que vous êtes cruels, Arſene, Apamie! levez-vous. — Diſſipez nos doutes funeſtes, ou ſouffrez que nous vous déſobéiſſions. — Eh bien donc, apprenez... ciel, que vais-je leur dire!

— Hâtez-vous de nous éclaircir. — Songez, ô mes enfants, que vous me contraignez à ce barbare aveu. — Oui, c'eſt nous qui vous en preſſons. — Souvenez-vous bien que ſans vos larmes je ne l'euſſe jamais haſardé. — Mon pere, au nom de notre amour pour vous, au nom même de vos malheurs, ne différez pas davantage. — Que le barbare Cambyſe eſt ingénieux à me tourmenter! — Puiſſe-t-il éprouver un jour la même deſtinée! — Que n'êtes-vous tombés mourants ſur les remparts de Mytilene? que n'y ſuis-je tombé moi-même! — Cette gloire n'étoit pas faite pour nous. — Pourquoi vous ai-je retrouvés à la Cour de mon odieux ennemi? — Alors, nous n'aurions pas goûté la triſte douceur de mourir enſemble. — Mourir enſemble! il ne m'eſt pas permis d'eſpérer tant de bonheur. — Cambyſe a donc changé l'arrêt prononcé contre vous? — Oui, mes enfants, je vivrai. — Ainſi vos malheurs ſont finis? — Loin de finir, ils redoublent. — Et comment? — Je vivrai; l'un de vous deux doit vivre auſſi; mais il faut que, condamné par moi-même, l'un de vous... Je ne puis achever. Il s'arrache alors à ſes enfants, & va dans une ſalle voiſine enſevelir ſa profonde douleur.

Arſene le vouloit ſuivre; mais Apamie arrêtant ſon frere : Adieu, s'écria-t-elle, adieu, je

vais mourir. — Toi, mourir ! Et de quel droit, inhumaine, prétends-tu me ravir cette gloire ? — De quel droit ! oſes-tu le demander ? Toi, qui peux venger l'infortune de mon pere ; toi, à qui le Trône appartient par droit d'aîneſſe, enfin toi, dont les vertus peuvent un jour le faire ſortir de ſa cendre. Arſene alloit répondre. Je ne t'écoute point, reprit-elle. Je demande le ſupplice. Je veux l'obtenir, je l'obtiendrai : Apamie mourra... O mon frere, ſi je te ſuis chere, ſi notre pere, ſur-tout, eſt cher à ton cœur, conſens à vivre pour lui. — Qu'exiges-tu de moi, cruelle ! — Ce que tu dois m'accorder. — Quoi, tu veux... — Que tu ſauves ta vie. — Et cependant tu mourras ! — Ma mort eſt peu de choſe. — Mais tu dois expirer dans les flammes. — Ne conſidere point mon ſupplice, n'en vois que l'avantage. Adieu, retiens tes pleurs. — Apamie, tu me quittes donc ? — Il le faut. — Arrête, ô ma ſœur, ô mon amie, arrête. — C'eſt trop nous attendrir. J'entends mon pere, il revient à nous ; épargnons-lui le ſpectacle de notre douleur : il n'eſt déja que trop malheureux de la ſienne. Elle court alors vers Tygrane : O mon pere ! c'eſt moi, oui, c'eſt moi qui aurai le bonheur de vous ſauver. Le Monarque la prend par la main, & la ramenant auprès d'Arſene, il ſe place au milieu d'eux : O mes enfants,

l'heure de mourir est venue ! Dans cette coupe est un poison brûlant que j'ai reçu de la pitié généreuse d'Orimane. O bonheur inattendu, s'écrie Arsene ! nous allons donc expirer dans les bras l'un de l'autre ? — Quelle pensée, ô mon fils, viens-tu de concevoir ? Va, ce n'est point à toi que le mortel breuvage est destiné. — Il n'est point pour moi ? A qui donc le réservez-vous ? — A moi seul. — A vous seul ! mon pere, oubliez-vous que votre bouche vient de nous le promettre ? — Prince, je ne vous ai rien promis. C'est moi que persécute Cambyse, c'est moi qui dois mourir. — Vous ne mourrez pas seul, s'écrient tout-à-la-fois se deux enfants malheureux : ou vous nous permettrez de partager avec vous le fatal breuvage ; ou, l'arrachant de vos mains, nous le répandons à vos pieds. Non, vous ne mourrez pas seul.

Les deux Princes alloient se précipiter sur la coupe, Tygrane les arrête : Eh bien, dit-il, je me rends, finissons notre vie ensemble. Je conçois, par la douleur que j'aurois de vous survivre, celle que vous éprouveriez vous-même si vous me laissiez expirer. Puis il ajoute : Dieux immortels, nous mourons, & je ne pense point que vous nous fassiez un crime de renoncer à la vie. L'excès des malheurs dont vous nous avez accablés, étoit sans doute un ordre

que vous nous adressiez d'en sortir. Pour prix de notre obéissance, recevez-nous dans ces demeures sacrées, où, loin des méchants & des infortunés, les justes sont heureux... O mes enfants, venez, embrassons-nous, & mourons.

Dans ce terrible moment, l'imagination enflammée d'Arsene lui retrace si vivement les erreurs de sa jeunesse, qu'il tombe sur ses genoux : O mon pere, dit-il, je vais paroître devant les immortels. Ils me demanderont un compte sévere des chagrins nombreux que mon fougueux caractere a donnés à votre tendresse. Leur justice ne pourroit m'en absoudre, si je n'en étois absous par vous-même. Dites-moi : Mon fils, je te pardonne, & votre fils mourra tranquille & satisfait. Leve-toi, dit Tygrane; mon fils, mon cher fils, ton repentir me déchire; va, depuis long-temps tes erreurs te sont pardonnées. Que ce baiser t'en assure. Il l'embrasse alors tendrement : puis il ouvre ses bras à la triste Apamie. Elle s'y précipite en s'écriant : Voilà donc les derniers embrassements que me donnera mon pere! C'est pour la derniere fois.... La douleur l'empêche de poursuivre. Un morne silence regne alors parmi eux. Le Roi l'interrompt bientôt : Retenez vos larmes, ô mes enfants, le temps presse, achevons notre ouvrage : & il porte à sa bouche la coupe empoison-

née ; mais chacun de ſes enfants étendant la main ſur elle, l'arrête, & ſe diſpute le funeſte honneur d'y puiſer le premier. Donnez, s'écrie Arſene ; c'eſt moi qui ſuis le coupable. C'eſt moi, dit Apamie, qui devois être ſacrifiée. Je ſuis votre pere, ajoute Tygrane, & je vous dois l'exemple.

Pendant ce généreux combat, la porte de la priſon s'ouvre tout-à-coup. Mytrane paroît ; il court vers eux, arrache à Tygrane la fatale coupe, & la renverſe à ſes pieds, en diſant : Quoi, vous alliez mourir ! Digne fils d'un tyran, s'écrie Arſene ; oui, nous mourions : pourquoi, barbare, y viens-tu mettre obſtacle ? Calme ta colere, répond Mytrane, je viens pour ſauver toi, ton pere & ta ſœur. Je m'étois flatté que mes prieres avoient attendri Cambyſe, & en avoient obtenu votre grace ; mais j'apprends que la parole qu'il m'a donnée de ſauver Tygrane, eſt un raffinement de cruauté ; que l'un de vous deux, Prince, doit mourir condamné par ſon pere : & comme je n'ai plus d'eſpoir de fléchir le mien, je viens pour lui épargner un repentir éternel. Venez, ſuivez-moi, je vous offre une ſûre & nombreuſe eſcorte, qui vous conduira chez celui des Rois voiſins de qui vous attendez l'accueil le plus favorable. Ne me refuſez point ; & dût mon pere me dépouil-

ler de l'Empire, & m'envoyer en votre place à la mort, je bénirai ma destinée, puisqu'au moins j'aurai sauvé trois illustres malheureux. Quelle générosité, répond Tygrane! Juste Ciel! se peut-il qu'avec une ame aussi belle, Mytrane soit le fils de Cambyse! Qu'Arsene doit rougir maintenant, de vous avoir cru digne d'un tel pere! — J'excuse Arsene, il ne pouvoit me connoître; mais, Seigneur, ne perdons pas un temps précieux en discours inutiles. Fuyez, tandis que vous le pouvez encore.

Mais Tygrane & ses enfants refusent le secours qu'on leur présente: Prince, disent-ils, nous mériterions des malheurs plus grands encore, si, pour nous délivrer, nous vous plongions dans le précipice. La cruauté de votre pere ne nous est que trop connue. Il l'épuiseroit sur vous-même, si nous lui échappions par votre secours. Non, Prince, nous ne serons point assez lâches pour acheter notre vie aux dépens de la vôtre: livrez-nous à votre affreuse destinée, & jouissez d'un bonheur digne de vos vertus. — Et croyez-vous, si je ne vous sauve point, que je puisse être heureux? moi, dont l'aveugle courage vous a précipités du trône pour vous faire tomber dans les fers, & des fers vous conduire au supplice; moi, qui à l'instant même, viens de vous priver d'un poison secourable,

& qui, par-là, a forcé un pere à devenir le bourreau d'un de ses enfants. Tygrane fut interrompu par l'arrivée d'un des satellites de Cambyse : Le grand Roi, dit-il, en s'adressant à Tygrane, demande quel est celui des deux Princes que vous voulez livrer à sa justice.

A peine il acheve, qu'Apamie se tournant rapidement vers lui : Rapporte à ton maître que je serai sa victime : oui, c'est moi, ajouta-t-elle, en arrêtant son frere, qui s'avançoit pour s'offrir, oui, c'est moi-même. Voudrois-tu révoquer l'aveu que tu m'en as donné ? Et s'adressant de nouveau au satellite : Va dire qu'Apamie est prête à marcher au supplice. Le soldat se retire ; & cependant Tygrane s'écrie, pénétré de douleur : Il ne me reste donc plus aucun espoir de te sauver, auguste & malheureuse famille ! juste Ciel ! que ne suis-je le dernier sujet de mon pere ! je n'aurois point à me reprocher éternellement d'avoir trop bien servi sa vengance ! Trône, pour qui j'étouffai la voix de ma conscience, que maintenant tu m'es odieux ! Tygrane, Arsene, & vous sur-tout, belle Apamie, laissez-vous toucher au spectacle de mes remords, & pardonnez-moi les maux dont je vous ai opprimés. Mais pourquoi perdre ici à gémir, un temps que je dois mieux employer ? J'ai des amis courageux parmi les

courtiſans de mon pere. Le cœur des ſoldats m'eſt dévoué; je vais les réunir, les armer en votre faveur. Puiſqu'ils ont avec moi cauſé votre perte, il faut qu'ils la réparent, qu'ils forcent mon pere... Mon pere! quel nom viens-je de prononcer? Quoi, j'armerois contre lui.... Non, je ne puis m'expoſer au danger d'être paricide. Eh bien, j'employerai encore la voie de la priere; mais d'une priere ſi preſſante, ſi ſolemnelle, que je vaincrai l'inflexibilité de ſon cœur... Madame, allez au ſupplice; mais allez-y ſans crainte. Je vous engage ma parole, (elle ne ſera point vaine) que votre vie eſt en ſûreté. Vous, Tygrane, vous, Arſene, qui devez être libres dès l'inſtant qu'Apamie ſortira de cette obſcure demeure, raſſurez votre courage. Vous rejoindrez bientôt la Princeſſe, oui, vous la rejoindrez, & peut-être que vous pourrez encore remonter au Trône d'Arménie. Je ne m'explique point; mais dès que votre priſon s'ouvrira, rendez-vous à mon palais. Orimane prendra ſoin de vous y conduire. Je pourrai vous montrer que ſi je promets beaucoup, je puis faire davantage.

En achevant ce diſcours, il ſe retire; & les trois infortunés reſtent confondus de tant de générofité, & ſans mot dire le conſiderent ſortir. Puis tout-à-coup: O Cambyſe, barbare

Cambyſe, s'écrie Tygrane, tu ne méritois pas un fils auſſi vertueux; mais cependant, quel peut être ſon projet? par quel moyen ſe promet-il de nous rendre & la vie, & le Trône? Sera-ce par la voie des armes, ajoute Apamie? Mais non, il a trop de vertu pour devenir un fils rebelle; & nous-mêmes, nous devrions nous oppoſer à la révolte. Ne l'en point écarter, ce ſeroit le livrer à la vengeance de ſon pere. Il perdroit la vie, & ne nous ſauveroit point. — Raſſure-toi, ma fille, reprend Tygrane, c'eſt à l'effort de ſa priere que le Prince ſe flatte de voir la fin de notre infortune. Qu'il t'en ſouvienne, c'eſt lui-même qui vient de nous en inſtruire. Il eſpere beaucoup, & trop ſans doute; toutes les apparences conſpirent contre nous. Toutefois je ne ſais pourquoi un peu de calme eſt deſcendu dans mon ame. Je me plais à croire que je ne perdrai point ma fille.

Une troupe de gardes arrive alors dans la priſon, & ſe ſaiſit de la Princeſſe, qui s'écrie: Voilà, ô mon pere, voilà comme je vous ſuis rendue!... Vous pleurez : ah! comme votre eſpérance s'eſt évanouie! Arſene! adieu, mon cher Arſene, raffermis ton courage & le ſien, & rendez-vous au palais où vous êtes attendus. Adieu, mon pere, on m'entraîne loin de vous, adieu. Tandis que les gardes, dont la Prin-

ceſſe eſt environnée, ſortent de la priſon, Orimane s'avance vers les deux captifs: Cambyſe, leur dit-il, m'ordonne de briſer vos fers & de vous rendre la liberté; mais ſon fils, vous le ſavez, vous offre un aſyle dans ſon palais. Je ſuis chargé de vous y conduire, il vous attend avec impatience; ſortez, Princes, & daignez me ſuivre : & ſans différer plus long-temps, ils marchent tous les trois vers le palais de Mytrane, qui, craignant déjà qu'ils n'arrivaſſent trop tard pour l'exécution de ſon projet, ſe plaignoit de leur abſence.

Apamie touchoit alors à la place publique, au milieu de laquelle brûloit ſon bûcher. Le peuple accouru en foule à ce triſte ſpectacle, rempliſſoit les portiques dont elle eſt environnée. Il avoit les yeux attachés ſur le barbare Cambyſe, qui, décoré de toutes les marques extérieures du pouvoir ſuprême, étoit fièrement aſſis ſur la galerie la plus élevée. De ce lieu qui dominoit toute la place, il contemploit à loiſir la foule de ſes ſujets qu'il croyoit voir ramper à ſes pieds. Où eſt-elle donc, ſe diſoit-il à lui-même, où eſt-elle cette indignation qui devoit ſaiſir les Perſes, lorſqu'ils verroient l'appareil de ce ſupplice? Mon fils & quelques-uns des Mages m'en avoient menacé; mais leur terreur fut vaine. Le peuple ſe tait; & s'il rompoit le ſilen-

ce, je ſaurois bien le contraindre d'y rentrer. Bientôt arrive Apamie. Tous les yeux ſe fixent ſur elle. Sa jeuneſſe, l'éclat de ſa beauté, la noble douleur empreinte ſur ſon viſage, tout, juſqu'à ſon ſilence, qu'elle n'interrompt d'aucun ſanglot, ouvre les cœurs à la compaſſion. Elle eſt innocente, ſe diſent les Perſes les uns aux autres, & cependant elle va mourir dans les tourments. Alors ils regardent Cambyſe, & cherchent à deviner dans ſes traits s'il ne partage point la pitié de ſon peuple. Son viſage ne perd rien de la rudeſſe de ſes traits, & ſes yeux jettent des regards farouches. On vit bien qu'il n'étoit plus aucun moyen de ſalut pour Apamie. Elle-même, qui, fondée ſur la parole de Mytrane, avoit nourri quelque légere eſpérance, s'en vit tout-à-coup abandonnée. L'aſpect de ſon ſupplice la fait pâlir malgré elle-même; ſon œil ſe détourne avec horreur du bûcher, & ſa bouche rompant enfin un long & morne ſilence : O mon pere! ô mon pere! s'écria-t-elle, où êtes-vous maintenant? où êtes-vous? Ah! puiſſe mon trépas être la fin de votre infortune! puis s'adreſſant à Cambyſe: Barbare, réjouis-toi, ta vengeance va être aſſouvie. Daignent les juſtes Dieux... — Les Dieux, interrompt Cambyſe, t'ont livrée à ma juſtice. Meurs, & que leur volonté ordonne enſuite de

mes jours. Gardes, rempliſſez votre miniſtere.

Les gardes fideles à cet ordre, entraînent la victime vers le bûcher. Ils alloient enfin la faire entrer dans les flammes, lorſque, ſuivi de Tygrane & d'Arſene, arrive à pas précipités le généreux Mytrane. Il vole au bûcher : Suſpendez le ſupplice, s'écria-t-il ; & dans le même inſtant, écartant d'une main les gardes, & de l'autre prenant Apamie, il fléchit le genouil devant le Tyran : Pardonne, ô mon pere, s'écria-t-il, pardonne à Tygrane, & rends-lui ſa généreuſe fille ; je t'en conjure par leur miſere profonde. Serez-vous plus inexorable que les Dieux ? On peut les déſarmer. Ils aiment à faire grace. Mon pere, au nom des Dieux, faites grace à Tygrane... Mais Cambyſe, toujours plus inflexible, fait ſigne aux ſoldats de livrer la Princeſſe aux flammes. Ils s'approchent de nouveau pour obéir : Cruels, reprend Mytrane, éloignez-vous, éloignez-vous, vous dis-je. Puis s'adreſſant à Tygrane & à ſes deux enfants : Princes, hâtez-vous de tomber comme moi aux pieds de Cambyſe. Cette ſoumiſſion vous ſauvera ſans doute... Mais vous balancez ? Eh quoi ! Eſt-ce ici l'inſtant de la fierté ? Tygrane jette un regard ſur ſa fille ; & les chaînes dont il la voit chargée, & l'aſpect du bûcher qui brûle pour elle, déſarment ſon orgueil : Eh bien, dit-il, ma douleur

l'emporte. Arsene combattoit encore les mouvements de la fierté : Mon fils, lui dit son pere, regarde ta sœur, & tu te laisseras vaincre. A cette voix, le jeune Prince frémit d'indignation. Il tombe cependant à genoux, & son exemple entraîne la Princesse.

Tous les quatre, les mains étendues vers Cambyse, restent muets quelques instants. Ils attendent que le Tyran prononce la grace qu'ils implorent. Son féroce orgueil fut charmé sans doute de voir un Roi & ses enfants réduits à cet état public d'abaissement. Il se demande à lui-même s'il écoutera la clémence. Il se consulte, il hésite; mais sa haine emporte encore la victoire : Vous m'êtes trop odieux, s'écria-t-il, pour que je vous pardonne; tu mourras, Apamie. Les trois infortunés se relevent alors furieux. Mytrane, non moins indigné, les imite, & s'éloignant du bûcher en marchant vers son pere : Voilà donc, s'écria-t-il, tout ce que j'obtiendrai de toi : eh bien, assouvis ta haine. Pour moi, qui ne me pardonnerois jamais d'en avoir été le premier ministre, je vais dérober ma vie aux remords. Et si tu prends plaisir à voir mourir les enfants aux yeux de leur pere, jouis du bonheur de voir expirer le tien dans les flammes. Soudain il prend son essor vers le bûcher, s'arrête, frappe du pied la terre, & s'en-

ſeve; mais Arſene & Tygrane s'oppoſent à ſon déſeſpoir : le peuple pouſſe des cris d'indignation & de douleur; & Cambyſe lui-même, frappé au ſeul endroit par où ſon ame étoit encore ſenſible : Arrête, dit-il, ô mon fils, arrête, reſpecte tes jours, & je fais grace à toute cette famille. Le peuple applaudit à cette nouvelle inattendue par des acclamations multipliées.

Mytrane demande ſilence à l'aſſemblée, & s'adreſſant à ſon pere : Vous avez commencé de vous vaincre. Achevez ce noble ſacrifice. Ce n'eſt point aſſez pour votre gloire, d'avoir rendu à ces auguſtes infortunés la liberté & la vie. Il faut rendre encore à Tygrane la couronne de ſes peres; il le faut, la Perſe l'attend de vous. Le peuple, par une nouvelle acclamation, joint ſes prieres à celle du Prince. Cambyſe fait un dernier effort ſur lui-même; & dès le même jour, Tygrane & ſes enfants rétablis dans leurs premiers droits reprennent le chemin de l'Arménie, emportant avec eux dans le fond de leur cœur une éternelle reconnoiſſance due aux bienfaits de Mytrane.



LE

DÉCAMÉRON FRANCOIS,

N°. VII.

JEAN SANS PEUR,

DUC DE BOURGOGNE.



JEAN SANS PEUR,

DUC DE BOURGOGNE,

NOUVELLE FRANÇOISE.



L'INFORTUNÉ Charles VI languissoit depuis quinze ans dans une honteuse démence. Inhabile à régner par lui-même, ce n'étoit plus qu'une ombre, un fantôme de Souverain, dont la haine & l'ambition des Princes se disputoient l'autorité. Louis, son frere, Duc d'Orléans, & Jean sans peur son cousin, Duc de Bourgogne, nés pour le malheur de la France, étoient chacun à la tête d'un parti nombreux. Ennemis implacables l'un de l'autre, on avoit essayé plusieurs fois de les réunir; mais trop opposés de caractere, & tendant tous les deux à la même puissance, leur paix étoit rompue aussi-

tôt que jurée. Le petit nombre des citoyens sages & éclairés, qui, au milieu de la confusion générale de l'État, aimoient encore véritablement la patrie, en présageoient pour elle les suites les plus désastreuses. Ce fut pour les prévenir, que le Dauphin conçut le projet d'une réconciliation cimentée par tout ce que la nature a de plus puissant, & la religion de plus sacré. Il ne soupçonnoit pas que le Bourguignon, lassé de contraindre sa haine, avoit résolu la mort de l'Orléanois, & que déja, le jour, l'heure, le lieu, les complices, toutes les mesures enfin étoient prises pour cet horrible attentat.

Jean avoit eu la fatale adresse de couvrir ses complots du secret le plus impénétrable; & poussant même jusqu'au bout la dissimulation, il applaudit à tout ce qu'exigea de lui & de son rival la sagesse de leur auguste médiateur.

Louis étoit à Château-Thierry, où il se délassoit des fatigues du ministere, auprès de Valentine de Milan son épouse, lorsqu'il reçut une lettre du Dauphin, son neveu, qui l'invitoit à se rendre en diligence à Paris. Venez, mon cher oncle, lui disoit le Prince, venez jurer une paix qui doit assurer le repos de vos jours & le bonheur de la France; venez lui donner le spectacle d'une réconciliation durable; venez la prendre à témoin de la sincérité de vos embrasse-

ments : le Duc de Bourgogne brûle d'impatience de vous prodiguer les ſiens.

A peine eut-il fait la lecture de cette lettre, que, rendant graces au Ciel du changement ineſpéré de ſon rival, il s'apprête à partir. Ni la nuit la plus profonde, ni l'hyver le plus rigoureux, rien ne peut l'arrêter. C'eſt en vain que ſon épouſe veut lui faire craindre quelques pieges cachés ſous le voile de la paix qu'on lui préſente; c'eſt en vain que l'amour inquiet de cette Princeſſe tente de le retenir par le tableau fidele de toutes les réconciliations paſſées : La haine du Bourguignon les a toujours rendues inutiles, dit-elle; & je ne ſais quelle ſecrete voix m'aſſure que celle-ci doit être funeſte. Cher époux, je vous en conjure au nom d'un fils qui vous eſt cher, & à qui l'exemple de ſon pere eſt néceſſaire encore. Vous parlerai-je de mon amour? Eh bien, oui, je le réclame, cet amour ſacré que l'hymen alluma pour vous au fond de mon cœur, & qui ne ceſſera jamais d'y brûler. Ah! ſi je vous embraſſois maintenant pour la derniere fois! Cher Prince, cher époux, ne me quittez point; de grace, ne me quittez point... mais je le vois, Valentine tente ſur vous un effort inutile. Eh bien, je ne m'oppoſe plus à votre départ. Seulement conſentez à le différer jusqu'au retour prochain du ſoleil. Alors je

pourrai vous ſuivre; & ſi vous courez quelque danger, ma tendreſſe le partagera.

Le Prince, impatient de cimenter une paix que tout ſon cœur deſire, ferme l'oreille aux tendres ſollicitations de Valentine : Calmez vos craintes, dit-il ; Jean me haïſſoit, il eſt vrai, mais ſa haine fut toujours noble & généreuſe. Jamais elle ne s'eſt déguiſée, jamais elle ne s'eſt permis la moindre lâcheté. Il eſt temps que nos diviſions expirent, & qu'en rendant le calme à nos familles, nous le rendions auſſi à la France. Adieu, je pars; & dès le moment que notre réconciliation ſera concluë, je charge un de mes officiers de vous en apporter la nouvelle. Il s'arrache alors aux embraſſements de Valentine, & de ſon fils, le Duc d'Angoulême; & pour hâter davantage ſa marche, il monte à cheval, ſans ſuite, ſans eſcorte, accompagné ſeulement de deux écuyers.

Le jour venoit de renaître, quand Louis arriva dans l'appartement du Dauphin. Le Duc de Bourgogne s'y rendit bientôt après. A la joie pure qui brilloit ſur ſon front, qui jamais eût cru qu'il portoit déja le cœur d'un aſſaſſin! Le Dauphin s'approche des deux rivaux, les ſaiſit chacun par une de leurs mains, & les poſant l'une dans l'autre : Ainſi puiſſent vos cœurs reſter toujours unis! L'Orléanois & le Bour-

guignon, preſſés de confirmer ce vœu, y répondent en s'embraſſant. Leur ſage médiateur les embraſſe lui-même à ſon tour, & cependant : Je crois, ſans doute, dit-il, à la ſincérité de votre réconciliation, & il eſt bien doux pour moi d'en avoir formé les nœuds. Mais il faut les reſſerrer & les rendre ſacrés par un ſerment prononcé ſur l'autel. Princes, marchez, & ſuivez-moi juſqu'au temple prochain.

Le Duc de Bourgogne, déja parjure dans le cœur, & le Duc d'Orléans digne, par ſa franchiſe, d'un meilleur ſort, ſuivent à l'inſtant l'héritier de la Couronne. Louis jettoit de temps en temps ſur ſon rival des yeux attendris, où étoit peinte toute la candeur de la bonne foi : Ç'en eſt fait, lui diſoit-il, plus de diviſions ; plus de querelles entre nous : nous ſommes amis pour toujours. Jean, fidele au faux perſonnage qu'il avoit revêtu, répondoit à ces témoignages d'amitié par de ſemblables démonſtrations de tendreſſe. Affermi dans le projet de tout oſer & de tout enfreindre, il marchoit d'un air intrépide ; mais il ignoroit, l'inſenſé ! que le remords vengeur l'attendoit pour empoiſonner le cours de ſa vie. En effet, à peine fut-il près de franchir les portes du temple, qu'il ſentit tout ſon corps friſſonner d'une ſecrete horreur, ſes cheveux ſe hériſſer ſur ſa tête, & ſon cœur battre

ſon ſein d'un mouvement plus rapide. Il lui ſemble voir au fond du ſanctuaire, vers lequel il s'avance, un Dieu terrible aſſis ſur un trône, la foudre à la main. Cet aſpect effrayant, ce trouble profond de tout lui-même, étonne ſon audace, arrête ſes pas : il conſulte s'il doit retourner en-arriere. Le crime & l'honneur ſe diſputent ſon ame : bientôt le crime emporte la balance : Le ſort en eſt jetté, ſe dit-il à lui même, je veux me venger; il n'importe à quel prix. Il reprend ſoudain ſur ſes ſens l'empire qu'il avoit perdu, & monte juſqu'à l'Autel ſur les pas du Dauphin & de l'Orléanois. Il poſe avec celui-ci la main ſur le marbre ſacré, & ſa bouche ne craint point d'atteſter ce Dieu qui punit des plus terribles ſupplices le parjure & l'homicide.

Dès qu'ils eurent fini cette auguſte cérémonie, Louis, plein d'une douce confiance en la paix qu'il avoit jurée, députa vers ſon épouſe, ainſi qu'il l'avoit promis, un officier chargé d'une lettre, où, après l'avoir informée de tout ce qui venoit de ſe paſſer entre lui & le Bourguignon, il la preſſoit de venir jouir du ſpectacle intéreſſant de leur réunion.

Le quatrieme jour depuis cette entrevue mémorable, venoit de finir; & Louis, qui l'avoit conſacré preſque tout entier, ainſi que le Dau-

phin, aux foins du Gouvernement, fe retira & reprit la route de fon palais, d'autant plus preffé de s'y rendre qu'il fe flattoit que fon époufe y feroit déja de retour. Monté fans fafte fur une mule (notre luxe dédaigneux infultera-t-il à la fimplicité de ce mot?) entouré de quatre domeftiques chargés de flambeaux, & fuivi de deux écuyers que portoit un même cheval, il s'avançoit en chantant, bien éloigné de preffentir le fort funefte qui l'attendoit. Tout-à-coup une foule nombreufe d'affaffins fort du lieu ténébreux qui la recele : une partie fond fur les deux écuyers; le cheval qui les porte, faifi d'épouvante, & ne connoiffant plus ni le frein ni la voix de fes maîtres, les entraîne loin du Duc à travers les rues de la capitale. L'autre partie des conjurés, en même-temps qu'elle met en fuite trois des lâches domeftiques de Louis, tombe fur lui-même, & s'efforce de l'entraîner par terre. Mais le vigoureux Prince demeure inébranlable à leurs efforts. Les affaffins redoublent & s'écrient: Donnons-lui la mort. Louis, perfuadé qu'ils s'égarent dans leur fureur & fe trompent au choix de leur victoire : Je fuis le Duc d'Orléans, s'écrie-t-il, le frere de votre Roi. — Tant mieux, lui répond un des meurtriers, tant mieux! c'eft le Duc d'Orléans, frere du Roi, que nous demandons; & d'un coup

de hache, il lui abat en même-temps la main gauche. De nouveaux coups de massue & de poignard, plus terribles & plus pressés, succedent à celui-ci. Il tombe renversé par terre, & se débat encore quelque temps sous le fer des meurtriers. Le seul de ses domestiques qui lui fût resté fidele, Jacob, bien digne en effet que l'histoire ait précieusement conservé son nom; Jacob qui s'étoit obstiné sans succès à défendre son maître, le voyant couvert de poussiere & noyé dans son sang, se jette sur lui & veut encore lui faire un rempart de son corps mourant. Seigneur, mon maître, s'écrioit-il, mon cher maître! Mais les scélérats, pressés d'achever leur crime, déchargent aussi-tôt sur la tête du Duc un grand coup de massue armée de pointes de fer. La tête sanglante vole fracassée en mille éclats, & le Duc d'Orléans expire. Alors parut un nouvel assassin masqué d'un chaperon vermeil. Croira-t-on que c'étoit l'exécrable Duc de Bourgogne? Sa main étoit armée d'une lourde massue, dont il déchargea lâchement un dernier coup sur le Prince. Il est mort, s'écria-t-il; éteignons les flambeaux, & retirons-nous. A ces mots, tous les meurtriers prennent la fuite, jettant prudemment derriere eux des chausses-trapes, où devoient se prendre ceux qui voudroient les poursuivre.

A peine ont-ils abandonné le lieu du meurtre, qu'ils entendent ſur leurs pas le bruit d'un char rapide. La terreur, compagne inſéparable du crime, vient les ſaiſir & rend leur fuite plus précipitée.

Cependant le char pourſuit ſa route. Il avance, il arrive enfin à la place où la dépouille mortelle du Prince eſt étendue. En même-temps ſe fait entendre une voix mourante, celle de ce fidele ſerviteur, de Jacob, que les meurtriers n'avoient point achevé : Venez, s'écrioit-il ; de grace, venez ſecourir mon cher maître, Monſeigneur le Duc d'Orléans.

A ce nom le char s'arrête. Valentine, c'étoit elle-même qui revenoit de Château-Thierry, pour ſe rejoindre à ſon époux, Valentine & le Duc d'Angoulême ſon fils, pâles & tremblants, ſe précipitent du char, & à la lueur de deux flambeaux qui les éclairent, volent à l'endroit d'où eſt venue la voix qui les a frappés. Un corps tout ſanglant & tout déchiré ſe préſente à leur vue. Dans cet état, peuvent-ils reconnoître, l'un ſon époux, l'autre ſon pere? Auprès de lui, ils diſtinguent le bon Jacob, qui donnoit encore inutilement au Duc le peu de forces qui lui reſtoient, & que la mort alloit lui ravir. Ils l'entendent qui s'écrie : Ah, mon cher maître! ils l'ont aſſaſſiné. Jacob penche la tête, & rend le dernier ſoupir.

Une foibleſſe univerſelle s'empare alors de Valentine & de ſon fils. Leurs membres ſont trempés d'une froide ſueur; & ne pouvant plus ſe ſoutenir ſur leurs genoux, ils tombent l'un & l'autre ſur le corps du Prince. On eſſaya long-temps de les rendre à la vie; mais chaque inſtant ſembloit accroître leur inſenſibilité. Enfin les ſecours puiſſants qu'on leur prodigue, raniment Valentine la premiere; elle ouvre une foible paupiere, revoit le corps de ſon époux, & glacée d'une nouvelle horreur, la referme ſoudain. Il eſt mort, s'écrioit-elle; je n'ai plus qu'à mourir : & Valentine s'évanouit encore.

Elle recouvre enfin, ainſi que ſon fils, l'uſage de ſes ſens, ou pluôt le ſentiment de la plus profonde douleur. Les larmes qui tombent de ſes yeux, ſe mêlent au ſang qui ſort en bouillonnant du corps de ſon époux. Tantôt elle déchire ſes vêtements, tantôt elle frappe & meurtrit ſon ſein; puis, tandis que ſes bras s'attachent avec effort aux reſtes malheureux du Prince, d'une voix entrecoupée de ſanglots : Voilà donc mon époux! Quoi? à l'inſtant où mon amour ſe hâtoit d'aller jouir de tes embraſſements, au même inſtant, je te retrouve déchiré de mille coups, noyé dans ton ſang, & je n'embraſſe plus que ton cadavre! Quels barbares, quels monſtres

monſtres ont épuiſé ſur toi leur rage homicide! où ſont-ils? qu'ils viennent ſe ſignaler par un nouveau meurtre, mêler mon ſang au tien: auſſi-bien, ton épouſe ne ſauroit vivre ſans toi. Ou, ſi leur fureur n'a point aſſez de deux victimes, que, ſans pitié pour ſa jeuneſſe, ils viennent arracher à mon fils le jour que nous lui avons donné. Mais ils ont pris la fuite, les lâches! ils ont enveloppé leur crime d'un profond myſtere. Hé bien, quelque profond qu'il ſoit, je le percerai, & malheur à celui que je reconnoîtrai coupable. Oui, cher Prince, cher époux, je jure ici par ton ſang, de pourſuivre ton barbare aſſaſſin juſques à l'échafaud; & fut-ce le Bourguignon lui-même: car quel autre puis-je ſoupçonner d'un pareil attentat? ou je mourrai bientôt, ou cent coups de poignard lui arracheront la vie. A ces mots, forte de ſon déſeſpoir, elle ſe releve: Mon fils, ajouta-t-elle, en s'adreſſant au Duc d'Angoulême, c'eſt avoir aſſez répandu de larmes: des pleurs ne vengent point votre pere; il faut un autre ſacrifice à ſes mânes: c'eſt du ſang qu'ils exigent, & c'eſt de vous qu'ils l'attendent. Jurez donc que votre bras leur ſera fidele. En parlant ainſi, elle ſaiſit avec force la main de ſon fils; & la plongeant dans une des plaies ſanglantes du cadavre, elle tire du jeune Prince le ſerment le

plus terrible, de venger le meilleur des peres. Maintenant, reprit-elle, il nous reste à découvrir l'auteur de notre misere. Mes soupçons, vrais ou faux, s'arrêtent au Duc de Bourgogne : je veux les éclaircir. Aussi-tôt elle fait porter le cadavre dans le char, y remonte avec son fils, ordonne qu'on éteigne les flambeaux, & qu'on la conduise rapidement, mais en silence, au palais qu'habite le Dauphin.

Bientôt le char arrive. Il s'arrête devant une secrete issue, par où le fils du Monarque se déroboit quelquefois aux importunes flatteries des courtisans. La Duchesse monte jusqu'à l'appartement du Prince, suivie de son fils en larmes & du corps de son époux, dont leurs fideles domestiques ont chargé leurs bras par son ordre. Le Dauphin qui ignoroit encore le meurtre dont Valentine poursuivoit la vengeance, étoit alors auprès de la Reine Isabelle. Il s'applaudissoit aux yeux de sa mere, de l'heureux succès qu'avoit eu sa médiation, & se flattoit hautement que l'inimitié des deux Princes étoit pour toujours étouffée. Tout-à-coup paroît devant lui un des officiers de sa maison, qui, tremblant & consterné, lui vient apprendre que la Duchesse d'Orléans l'attend dans son appartement, & lui demande la faveur d'une audience. Le Dauphin étonné de cet événement imprévu, dont il cher-

che en vain à pénétrer la caufe, s'arrache à l'entretien d'Ifabelle, & marche à fon appartement. A mefure qu'il avance, il entend des foupirs, des fanglots mêlés à des cris. Il entre. O furprife! ô terreur! il voit un corps fans vie & tout couvert de fang, étendu fur le marbre. D'un côté le jeune Duc d'Angoulême à genoux & penché fur le cadavre, abymé de douleur, & ne pouvant commander à fes gémiffements ni à fes larmes; de l'autre, Valentine, qui, ferme fur fes pieds, terrible, & les yeux fixes & fecs, repaiffoit en filence fon défefpoir de la vue de fon époux, & s'excitoit à la vengeance par le fpectacle des plaies fumantes encore : Prince, s'écrie-t-elle, en fe tournant avec précipitation vers le Dauphin, approchez, & reconnoiffez le frere de votre augufte pere, votre oncle & mon époux. Oui, c'eft lui-même, le Duc d'Orléans, que d'infames affaffins ont ainfi déchiré. Comptez, s'il fe peut, tous les coups dont il eft couvert. Voilà l'horrible état où je l'ai trouvé au milieu de la voie publique, lorfqu'une tendreffe impatiente preffoit vers lui mon retour.

Tandis qu'elle parloit, le Dauphin étoit plongé dans un morne filence. L'excès de la douleur l'avoit rendu comme infenfible : on l'eût cru transformé en marbre; il en avoit du moins la froideur. Puis, fortant tout-à-coup de cette longue

ſtupeur par un cri perçant : Ah, mon cher oncle eſt mort! Les larmes coulent de ſes yeux en abondance; & penché ſur le corps ſanglant, à l'exemple du Duc d'Angoulême, il donne un libre cours à ſon déſeſpoir.

Valentine, que ce témoignage d'une ſincere triſteſſe enhardit au projet qu'elle médite : Eh bien, Seigneur, puiſqu'il eſt vrai que Louis vous fut cher, vous ne refuſerez donc point de venger ſa mort? — Le venger! ah, Princeſſe, attendez tout de ma douleur & de mon équité. Mais qui ſont-ils, les auteurs de ce crime? — J'oſe en accuſer le Duc de Bourgogne. Oui, Seigneur, c'eſt lui-même. — Juſte Ciel! le Duc de Bourgogne! & quelle preuve m'en donnerez-vous? — Sa haine contre Louis. Les ombres du myſtere, je l'avoue, enveloppent encore cet horrible attentat; mais, Seigneur, ſoit prévention, ſoit preſſentiment, je m'obſtine à croire le Duc de Bourgogne meurtrier de mon époux. La franchiſe de votre jeuneſſe vous a perſuadé ſans peine de la ſincérité de ſa réconciliation. La tardive expérience n'a point développé à vos yeux le cœur des hommes. Mais moi, qui, depuis mon troiſieme luſtre, ai toujours vécu au milieu des orages de cette cour; moi, qui déjà pluſieurs fois ai appris à mes propres périls à connoître les hommes; moi enfin qui, d'un œil

curieux, étudie depuis long-temps les sentiments cachés & les pensées secretes du Bourguignon, je ne l'ai jamais cru capable de triompher de son injuste haine : & plût à Dieu que mon époux n'eût point fermé l'oreille à mes sages conseils! Louis, cher Prince, tu vivrois encore, & ton perfide meurtrier n'insulteroit point à ta crédulité! Mais, Seigneur, vous vous êtes rendu médiateur de leur querelle, & le respect dû à l'héritier de la couronne a triomphé auprès de mon époux des obstacles que j'opposois à son départ. Je devrois sans doute épargner à votre douleur ces cruelles réflexions; mais pardonnez-les, Seigneur, au sentiment de ma misere. Ou Valentine n'a jamais connu la Cour, ou le Bourguignon est l'assassin de votre oncle. — Que dites-vous, Madame? mon oncle assassiné par le Duc de Bourgogne! — Oui, par lui-même: & pour vous en convaincre, faites appeller cet ennemi de mon époux. Qu'il paroisse devant vous cette nuit, à l'heure, à l'instant même; & si, dans l'horreur de la premiere surprise, il soutient sans pâlir la présence imprévue de ce corps tout souillé d'un sang qui fume encore; si même sa bouche ne laisse point échapper l'aveu du crime dont je l'accuse, Valentine consent à l'en absoudre. Mais si la pâleur de son visage, si le frémissement de tous ses membres

le trahissent, j'implore contre lui l'autorité sacrée dont vous êtes dépositaire. Livrez le coupable à toute la rigueur des loix; ou, ne prenant conseil que de ma haine, j'arme contre ses jours tout ce que je puis trouver de vengeurs de ma cause.

Le Dauphin reste quelques instants muet à ce discours. Il craint de rencontrer le coupable dans le Bourguignon; il le craint pour lui-même : Quoi, s'écria-t-il, tout-à-coup, j'aurois attiré Louis dans le piege? A quels regrets serai-je en proie, Madame, si jamais la vérité cruelle confirme vos soupçons? C'en est fait alors du repos de mes jours : je croirai sans cesse voir autour de moi l'ombre sanglante de votre époux; il viendra me montrer sans cesse l'abyme où je l'aurai précipité. Mais que faire? le soin de sa vengeance doit m'être plus cher que celui de mon bonheur. Il importe à l'Etat que le crime soit puni, & non que je sois heureux.

Il député alors vers Jean un officier chargé de lui amener le Duc; & tandis qu'on se hâte de l'appeller, les domestiques de la Duchesse emportent dans un cabinet voisin le corps de son époux, le placent sur une table, & le couvrent d'un grand voile. Valentine & son fils s'enferment ensuite dans un appartement pro-

chain, impatients d'apprendre le ſuccès de cet interrogatoire.

Jean venoit de rentrer dans ſon palais avec les complices de ſa perfidie. Placé au milieu d'eux, il affectoit un calme bien éloigné de ſon cœur. Le cri vengeur de la conſcience retentiſſoit ſans relâche à ſon oreille; & à l'inſtant même où ſa bouche avoit remercié les infâmes conjurés du repos qu'ils venoient de lui procurer, en ce même inſtant, la crainte de voir ſon attentat produit au grand jour, le rongeoit ſecrétement.

Cependant l'ordre de paroître aux yeux du Dauphin, lui eſt annoncé. A cette nouvelle, le trouble & la conſternation ſe répandent dans la coupable aſſemblée : Quoi, ſe diſent-ils les uns aux autres, mander le chef de l'entrepriſe pendant la nuit, à l'heure où nous venons d'immoler ſon ennemi! Ah! nous ſommes trahis! c'en eſt fait, tout eſt découvert : & déjà dans leur égarement ils vont fuir & ſe cacher. Le Duc auſſi ému, mais plus diſſimulé, les arrête; & leur parlant avec une mâle aſſurance : Notre ſecret, dit-il, ne peut avoir été révélé. Tous ceux qui conſpiroient avec nous, étoient avec nous pendant l'action : il n'en eſt aucun qui n'ait porté quelque coup à l'Orléanois. Reprenez donc vos ſens, & ſouvenez-vous que le

Dauphin m'appelle ſouvent auprès de ſa perſonne, pour me conſulter ſur quelque point de l'adminiſtration publique. Adieu, mes braves amis; je vais me rendre à ſon ordre. Cependant retirez-vous en ſilence, & goûtez chacun un doux ſommeil. Après ce ſouhait inſenſé, (car il devoit bien ſavoir par lui-même que le crime ne dort point) il les quitte; les conjurés ſe ſéparent, & le Duc arrive au palais du Dauphin.

Celui-ci, effrayé du terrible miniſtere qu'il doit remplir, friſſonne à l'approche du Bourguignon. Il n'oſe d'abord le fixer, dans la crainte de voir en lui le coupable qu'il cherche. A ſa pâleur, à ſon trouble, on eût dit qu'il étoit lui-même ce criminel. Mais il penſe enfin qu'il eſt juge; & prenant la froide impartialité de la loi qu'il repréſente : Duc, prenez un ſiege, dit-il, & répondez-moi. Ils s'aſſeyent l'un & l'autre, & le Dauphin pourſuit : J'ai été aſſez heureux pour rétablir entre vous & le Duc d'Orléans l'amitié dont une haine malheureuſe avoit briſé les nœuds. Vous avez confirmé votre réconciliation par un ſerment ſolemnel : je devrois donc me repoſer entiérement ſur votre parole ; mais vous avez des ennemis : ils vous accuſent... — Et de quoi, Seigneur? — De déguiſer vos ſecrets ſentiments. — Et vous croi-

riez, Prince... — Duc, je ne crois rien encore: j'attends votre réponſe; elle déterminera mes penſées. L'accuſation dont on vous noircit, eſt-elle légitime? — Seigneur, elle eſt injuſte. — Il ne reſte donc au fond de votre cœur aucune trace de votre ancienne inimitié? — Aucune; nos haines ſont pour jamais étouffées. — Croiriez-vous le Duc d'Orléans capable de déguiſer à ſon tour? — J'ai toujours cru le Duc d'Orléans ſincere, & je le crois encore. — Et vous ne vous repentez point de vous être engagé par un ferment? — Je le ferois encore ſi j'avois à le faire. — Conſentiriez-vous de le confirmer par un autre? — Exigez-le de moi, Seigneur; & je le prononce. — Hé bien, Duc, je l'exige de vous. Il eſt néceſſaire à votre gloire & au repos de mes jours. Venez faire taire des bruits qui vous offenſent, & rendre à mon ame cette douce paix dont m'a privé ſi long-temps votre haine. Prenez ce flambeau qui nous éclaire, & ſuivez-moi dans ce cabinet. Là, j'ai fait dépoſer ce qu'après l'Etre ſuprême & les auteurs de mes jours, j'ai de plus ſacré dans l'univers.

Ils entrent alors dans le cabinet où l'on avoit placé le Duc d'Orléans. Le Dauphin montrant auſſi-tôt le coin de la table qui en ſoutenoit la tête ſanglante: Levez ce voile, dit-il; il couvre le témoin ſacré de votre ſerment. Le Bourgui-

gnon, d'autant plus intrépide, qu'il croit, par ce qu'il vient d'entendre, le meurtre de Louis encore ignoré du Dauphin, s'approche de la table fatale sans aucune défiance; & tandis que son juge l'observe avec une inquiétude curieuse, il porte la main au voile & le souleve. On dit qu'à la vue du meurtrier, un dernier bouillon de sang jaillit du corps assassiné. Le Duc, épouvanté à l'aspect inattendu de sa victime qu'il reconnoît, tremble dans tout son corps, & laissant tomber le voile de sa main défaillante : O Ciel, s'écrie-t-il avec effroi! c'est le Duc d'Orléans ! — Oui, lui-même; & c'est vous qui l'avez assassiné.

Ce mot terrible du Dauphin frappa Jean d'une secousse si violente, qu'il tressaillit dans tout son corps, & fut prêt d'avouer son attentat. Mais tout-à-coup, ainsi qu'un monstre vieilli & consommé dans le crime, il reprend toute sa fermeté : Qui, moi, s'écria-t-il, je l'ai assassiné ! moi, le meurtrier de votre oncle! Et sur quelles preuves me faites-vous un si sanglant affront? Et comment ai-je pu moi même le recevoir avec cet excès de patience? L'héritier du trône pouvoit seul m'outrager impunément. Tout autre auroit déja reçu la mort pour prix de cette noire insulte. Cependant, j'avoue que votre douleur vous rend excusable : elle est jus-

te, & je la partage. Vous perdez un oncle; je perds un ami: car, malgré vos outrageux ſoupçons, je l'étois, ſon ami. Oui, Louis m'étoit devenu auſſi cher que je l'avois haï autrefois; & vous en avez mes larmes pour garant. (En effet quelques pleurs brilloient dans les yeux du meurtrier). Ma retraite même en eſt une preuve nouvelle. Je ne puis ſoutenir plus long-temps la préſence de ce corps déchiré, & je vais dans mon palais me livrer comme vous à l'excès de ma douleur.

Il veut alors ſe retirer; mais le Dauphin, perſuadé de l'innocence de ce coupable, l'arrête & le prie d'oublier l'inſulte qu'il lui a faite: C'eſt malgré moi, dit-il, qu'une ſi grave accuſation eſt ſortie de ma bouche. Je ne vous croyois point criminel, & je m'applaudis qu'une auſſi terrible épreuve ait confirmé votre innocence. Comment en effet ſe perſuader que, vertueux juſqu'à ce jour, vous euſſiez tout à-coup démenti la gloire de votre vie paſſée par un crime auſſi atroce? Non, Prince, votre ame eſt trop élevée pour s'être ainſi avilie. Je veux déſormais, par une entiere confiance en votre ſageſſe, expier un moment d'erreur. Je ne me ſouviendrai de mon rang que pour vous combler de mes plus grands bienfaits; & puiſque la mort nous a ravi un Prince dont vous vou-

liez faire le plus cher de vos amis, je veux hériter de tous ses droits & tenir sa place dans votre ame. En même temps il ouvre les bras au meurtrier, & le presse tendrement contre son cœur. Puis il ajoute : Le sang de Louis demande vengeance contre ses assassins. La nuit du mystere les dérobe encore à ma connoissance; appliquons-nous l'un & l'autre à les découvrir; & fussent-ils des Princes de mon sang, je les abandonne à la sévérité de la loi.

A peine il a fini, que Jean se retire, en affectant les marques les plus éclatantes d'un profond désespoir. *Oncques mais on ne perpétra en ce Royaume si mauvais ni si traître meurtre*, s'écrioit-il. Ses paroles & ses gestes servirent à confirmer encore davantage son innocence dans l'esprit du Dauphin.

Le généreux Prince, libre alors d'un doute pénible, réjoint l'infortunée Duchesse, & lui fait un rapport fidele de tout ce qu'il vient de voir & d'entendre; & comme il crut lire dans les yeux de Valentine qu'elle nourrissoit encore les mêmes soupçons : Madame, ajouta-t-il, croyez sur ma parole que Jean n'est point coupable. Un crime aussi atroce, alors qu'on débute par lui, ne peut laisser dans l'ame une fermeté aussi rare, & sur le front une douleur aussi vraie. Rendez justice à l'innocence, & portons

ailleurs nos recherches. Le Bourguignon innocent du meurtre de mon époux, répond Valentine! Vous le croyez, Prince, & vous m'ordonnez de le croire. Hé bien j'obéis. Mais, Seigneur, c'eſt un nouveau motif pour vous & pour moi de rechercher les coupables avec plus de ſoins. Ordonnez que les Magiſtrats y conſacrent toute leur vigilance; & ſi les criminels ſe dérobent encore à leurs yeux, implorons les armes de la religion. Qu'elle lance ſes anathêmes & ſes foudres ſacrés ſur les auteurs & les complices de cet aſſaſſinat. La terreur qu'ils jetteront dans les conſciences, nous donnera des lumieres certaines; ou, s'il faut que ce ſecours ſpirituel nous ſoit encore inutile, mon fils, mon cher fils, dit-elle, en ſe jettant ſur le Duc d'Angoulême, il ne nous reſte plus qu'à mourir!

Le Dauphin promit tout à l'équité de ces demandes, & cependant il s'oppoſe au funeſte deſir que lui témoigne la Ducheſſe de revoir les reſtes malheureux de ſon époux. Il fallut qu'elle conſentît de s'épargner à elle-même ce triſte ſpectacle, & de retourner à ſon palais. Mais, hélas! à la vue de ce ſéjour, où régnoient auparavant le bonheur & la joie, elle ne peut retenir ni ſes ſanglots ni ſes larmes: Juſte Dieu, s'écrie-t-elle! que cette heure eſt différente de

celle où Louis me conduisit ici pour la premiere fois, triomphante & décorée du nom de son épouse; doux nom! hélas! que j'ai perdu. Alors les acclamations du peuple retentissoient à mon oreille; alors la joie étoit empreinte sur tous les fronts. Maintenant un morne & vaste silence m'entoure; les visages sont pâles & consternés; & celui dont la main chérie m'introduisit dans ce palais, en est absent pour toujours. En se plaignant ainsi, elle arrive à son appartement. Ses yeux apperçoivent sa couche nuptiale; elle s'y précipite, & s'écrie en l'inondant de larmes: O lit, où je recevois mon époux, c'en est fait, tu ne le verras plus! Louis est mort; mon cher Louis est mort; lit sacré, tu ne le verras plus! A ces mots, elle s'en arrache, & court s'ensévelir dans un réduit ténébreux & solitaire. Invisible à tous les yeux, elle ne souffre que son fils auprès d'elle. Souvent même, elle le rejette de ses bras, & l'écarte de sa présence. Puis tout-à-coup, effrayée du vuide affreux où elle est tombée, sa voix le rappelle à grands cris, & le pressant contre son sein avec plus de tendresse: Ne m'abandonne plus, mon fils, mon cher fils! ô toi, la douce image de ton pere, toi le gage précieux de son amour, mon fils, reste sans cesse dans mes bras!

Cependant toute la vigilance des Magistrats

n'avoit pu rien découvrir encore; & le jour où l'on devoit rendre au Prince les derniers honneurs venoit d'arriver. Valentine, désespérée du mystere qui couvre le meurtre de Louis, n'a plus d'espoir que dans les anathêmes de la religion. Sa juste douleur se promet bien la satisfaction d'aller les entendre, lorsque le Pontife de Paris les prononcera au dernier instant des funérailles. Dans cet espoir, elle sollicite la triste faveur d'accompagner son époux jusqu'à la tombe; mais cette faveur lui est refusée. Son fils marche sans elle à cette lugubre cérémonie. D'abord s'avançoit en silence toute la maison du feu Prince, voilée de crêpes & parée de vêtements noirs. Suivoit un long ordre de prêtres rangés sur deux files, & couverts d'habits de lin. L'Evêque de Paris, entouré de tous les symboles du pontificat, fermoit le sacré cortege. Derriere lui parut un riche drap d'argent & de soie, dont les quatre coins étoient portés par quatre Princes du sang, montés chacun sur un cheval couvert des livrées du deuil. Croira-t-on que le Duc de Bourgogne étoit un de ces Princes? Peu satisfait sans doute d'avoir donné la mort à Louis, il voulut goûter encore le plaisir barbare de le voir ensévelir dans le sein de la terre: comme si jusques-là il eût douté de sa mort. On voyoit ensuite le corps du Prince porté par des

Grands, & environné d'un nombre prodigieux de flambeaux funebres ; enfin la marche étoit terminée par le Duc d'Angoulême & sa cour, au milieu de laquelle il se soutenoit à peine, tant sa douleur & sa foiblesse étoient extrêmes. Dans cet ordre le convoi traverse la capitale, & se rend au temple destiné à renfermer les cendres de la maison d'Orléans.

Quand les Ministres de la religion eurent, par des chants funebres, imploré la clémence du Ciel sur Louis, & qu'on fut près d'aller déposer ce Duc dans la tombe, le Pontife de Paris imposa silence à l'assemblée, & du haut de l'autel lui fit entendre ces menaces : Au nom de celui qui est, par cela même qu'il est ; qui dès la naissance des siecles imprima son auguste image sur le front des hommes, & dévoua à l'horreur d'un cruel supplice le coupable souillé du sang de son frere ; au nom de la religion qu'il a gravée dans notre ame ; au nom de la société dont les nœuds sont son ouvrage, peuple, je vous ordonne de dénoncer l'assassin de Louis. Oui, si le coupable ou quelqu'un de ses complices vous sont connus, que leurs noms à l'heure même soient déclarés à la face des autels. Que si vous résistez à dévoiler ce fatal secret, écoutez les imprécations que le Ciel vous fait entendre par ma bouche. Je veux que les malheureux demeurent ex-

clus de mes ſacrifices; je veux que le ſang de la victime qui m'eſt offerte, retombe ſur leur tête; je veux qu'on s'éloigne d'eux comme de monſtres chargés de toute ma colere; je veux enfin qu'eux & les lâches qui en tairoient les noms, terminent une vie malheureuſe, pour gémir éternellement ſous le fléau de ma juſtice. Il prend alors un des flambeaux qui brûlent ſur l'autel, & le briſant à ſes pieds : ainſi, ajoûta-t-il, ainſi s'éteindra leur poſtérité ſur la terre; ainſi ma ſévere équité les briſera dans le monde inviſible.

Le Pontife ſe tut. La terreur & le ſilence de l'aſſemblée deviennent d'autant plus profonds, que perſonne ne s'eſt attendu à ces imprécations religieuſes. Le Dauphin, Valentine & l'Evêque de Paris les avoient projettées en ſecret. Au milieu de cette horreur univerſelle, Jean, plus agité que jamais, commande avec peine à ſon trouble. Il voit tous les yeux s'attacher ſur lui. Ses complices eux-mêmes, dont le plus grand nombre eſt dans le temple, ſes complices l'obſervent en friſſonnant, & ſemblent le déſigner. Cette vue ajoute à ſon effroi; quand tout-à-coup un des conjurés, cédant au remords qui le pourſuit & le déchire, s'élance, pâle & déſeſpéré, au milieu de l'aſſemblée : Je ſuis un des aſſaſſins du Prince, s'écrie-t-il, & le Duc de Bourgogne eſt notre chef.

A ce mot, Jean éprouve un changement rapide dans ſon ame. La terreur diſparoît; il voit qu'il n'eſt plus de ſalut pour lui que dans l'audace, & que déſormais il doit tout enfreindre: Eh bien, oui, c'eſt moi qui l'ai tué, & j'en fais gloire, oui, c'eſt moi. En parlant ainſi, il preſſe ſon cheval de l'éperon, le pouſſe hors du temple, & prend la route de ſes Etats.

Dans le même inſtant arrive à l'entrée du lieu ſaint Valentine, qui, s'étant dérobée à la vigilance de ſes femmes, venoit pour la derniere fois pleurer ſur ſon époux. L'aſpect du Bourguignon qu'elle voit s'enfuir & reſpirer dans toute ſa perſonne une coupable intrépidité, la pénetre d'un noir preſſentiment, & ſuſpend ſa douleur. Elle entre, elle voit une nombreuſe aſſemblée interdite & ſilencieuſe. Le Pontife & les Prêtres, les Grands, les Princes & le Peuple, tous étoient immobiles d'horreur. Tandis qu'elle approche du cercueil, ſon fils, revenu à lui-même, leve les yeux & reconnoît la Ducheſſe: Ah! ma mere, s'écria-t-il, en ſe précipitant dans ſes bras; ma mere, que venez-vous chercher dans ce temple? Pourquoi vouloir ajouter à votre affliction par la vue des meurtriers de mon pere? Vos ſoupçons étoient légitimes; Jean eſt ſon aſſaſſin, & vous voyez, proſterné ſur ce marbre, l'un de ſes complices.

Alors Valentine s'approche du coupable ; & jettant ſur lui des regards qu'enflammoit la fureur : Malheureux, lui dit elle ! & que t'avoit fait mon époux pour l'aſſaſſiner ? parle, que t'avoit-il fait ? quoi ! tu n'as pas reſpecté le ſang de tes Rois, & la douce majeſté empreinte ſur le front de Louis n'a point glacé ton bras à l'inſtant du crime ? Eh bien, il ſera puni, ce crime. Tu as donné la mort, la mort ſera ta récompenſe. Gardes, ajouta-t-elle, qu'on le ſaiſiſſe, qu'on l'entraîne loin de ce temple qu'il a ſouillé trop long-temps de ſa préſence ; qu'on l'enferme dans un profond cachot, & que cependant on aille en diligence inſtruire le Dauphin de l'attentat du Duc de Bourgogne.

Auſſi-tôt le coupable eſt ſaiſi ; & tandis qu'on le conduit à la priſon la plus prochaine, le Duc de Berry, laiſſant achever la cérémonie des funérailles, va faire au Dauphin le rapport fidele de tout ce qu'il a vu dans le temple.

A cette affreuſe nouvelle, le Dauphin demeure ſans voix & preſque ſans ſentiment. Puis, interrompant tout-à-coup ce funeſte ſilence : Que viens-je d'entendre ? le Duc de Bourgogne eſt le meurtrier de mon oncle ! Quoi ! ſon bras s'eſt plongé dans un ſang auſſi précieux ! Il exige alors que le Duc répete encore le même récit : Il eſt donc vrai, s'écrie-t-il enſuite, que

Louis eſt mort aſſaſſiné par le Bourguignon, & que c'eſt moi, moi-même qui l'ai attiré dans le piege! juſte Ciel! ne ſuffiſoit-il pas à ma douleur de ſavoir mon oncle aſſaſſiné, falloit-il encore que je duſſe me reprocher éternellement ce malheur! & après quelques inſtants de ſilence : Allez, Prince, allez faire inveſtir le palais du coupable; qu'on le ſaiſiſſe, & qu'on le traîne ici chargé de fers. Il eſt du ſang des Rois; mais ce ſang, qu'il a déshonoré & répandu tout à la fois, demande ſon ſupplice. Il l'a mérité : il va le ſubir. Ne différez pas plus long-temps; allez.

Le Duc obéit à regret à cet ordre. C'eſt un de mes neveux, diſoit-il à lui-même, qu'on cherche à venger par la mort d'un autre! je vais donc les perdre tous deux! cette image affligeante lui arrache des larmes. Cependant il ſe met à la tête d'une troupe nombreuſe de ſoldats. Il marche avec eux; il en inveſtit le palais de Bourgogne, & pénetre juſqu'à l'appartement du coupable. On le cherche en vain dans les réduits les plus ſombres & les plus reculés. Il apprend qu'en ſortant du temple, c'eſt-à-dire, depuis près de deux heures, le Bourguignon s'eſt exilé de Paris. En effet, il avoit pris la fuite avec une rapidité incroyable. Il paſſe à S. Maxence, en fait rompre le pont pour arrêter ceux qui ſon-

geroient à le pourſuivre ; & rencontrant heureuſement, pour lui, des chevaux ſur la route, il arrive en ſix heures à ſon château de Bapaumes, après avoir parcouru un chemin de trente-ſix lieues.

Les Pariſiens, qu'il avoit eu la fatale adreſſe d'attirer dans ſon parti par ſes déclamations affectées contre les impôts, les Pariſiens, après s'être réjouis de la mort de l'Orléanois, tremblerent pour les jours du Bourguignon. Prêts à tout entreprendre en ſa faveur, ils s'attroupent en tumulte, & viennent, armés de tout ce que le haſard leur préſente, s'oppoſer à la détention de leur chere idole. Leurs confuſes clameurs arrivent juſqu'aux oreilles du Dauphin ; il entend bientôt cette foule rebelle, qui le menace d'enfoncer les portes de ſon palais, ſi la liberté n'eſt rendue à Jean. Il fallut, pour les appaiſer, leur apprendre que le coupable s'étoit mis, par une prompte fuite, à couvert de la rigueur des loix. Cette nouvelle appaiſa les ſéditieux, & les remplit d'une joie qu'ils laiſſerent éclater ſans contrainte.

Tandis que leurs tranſports inſenſés pénétroient le Dauphin d'un juſte effroi, & ralentiſſoient peut-être dans ſon ame l'ardeur de venger Louis, le meurtrier, arrivé dans ſes Etats, s'occupoit des moyens de faire trembler & la

Cour & tout le Royaume. Il leve en diligence des ſoldats dans ſes domaines de Bourgogne & de Flandre; & prenant lui-même le commandement de ces troupes réunies, il les conduit ſecrétement vers Paris. Il ſait l'état de foibleſſe où la France eſt réduite; qu'on manque de guerriers; que la plupart des villes, mécontentes de l'adminiſtration, murmurent hautement, enfin que la capitale s'eſt déclarée pour lui. Il en devient plus audacieux, & ſe diſpoſe à fouler à ſes pieds les loix du Royaume & le reſpect qu'il doit à la Majeſté Royale.

Cependant, Valentine pourſuivoit la vengeance qu'elle avoit jurée au ſang de Louis. Elle alléguoit en faveur de ſa cauſe l'énormité du crime, le danger de l'impunité, la naiſſance de ſon époux & la parole ſacrée du Dauphin. Ses cris & ſes plaintes ne peuvent rien obtenir. Elle apprend alors que le malheureux Charles jouit d'un intervalle de ſanté : Eh bien, dit-elle, puiſque le fils me refuſe la juſtice qui m'eſt due, eſſayons de l'obtenir du pere. Charles eſt bon; il eſt ſenſible; il aimoit ſon frere; il le vengera. Venez, mon fils, dit-elle au Duc d'Angoulême; allons embraſſer les genoux de votre oncle. Ils montent l'un & l'autre, & s'enferment dans un char entiérement voilé de noir, & traîné par ſix chevaux blancs. Ils arrivent à l'hô-

tel St. Paul; on les conduit à l'audience du Monarque. Du plus loin que ce couple infortuné l'apperçoit, il court à lui, les yeux trempés de larmes, & se jettant à ses pieds : Sire, justice! justice! votre frere est mort; le Duc de Bourgogne est son assassin : & ils restent le visage collé sur le marbre.

Charles essaya plusieurs fois de les relever : Non, Sire, répondent-ils, cet état est le seul qui convienne à notre douleur, jusqu'à ce que votre bouche sacrée nous ait promis de venger votre frere. Il est mort, répétoient-ils; le Duc de Bourgogne l'a assassiné. Charles fondoit en larmes, & ses sanglots redoublés étouffoient la parole dans sa bouche. Il fait enfin un effort sur sa douleur : Oui, je vengerai mon frere, répondit-il, je le vengerai; Madame, relevez-vous : & vous aussi, mon fils, relevez-vous, dit il au Duc d'Angoulême; je vous servirai de pere. Priez seulement le Ciel qu'il affermisse ma santé. Et pour vous prouver à tous les deux que ma promesse n'est point frivole, j'ordonne pour demain un conseil extraordinaire. J'y proposerai moi-même la cause de votre époux, & nous prendrons les plus sages mesures pour le châtiment du Bourguignon.

On touchoit au milieu du jour suivant; & Valentine, prenant son fils à l'écart : Prince,

lui dit-elle, il ne m'eſt point permis de paroître au conſeil qui s'aſſemble: mon ſexe m'en interdit l'entrée. Ah! s'il m'étoit accordé de m'y faire entendre, que bientôt j'intéreſſerois tous les cœurs à ma cauſe, & les enflammerois de ma fureur! Songez, leur dirois-je, à la naiſſance de Louis. Le pur ſang de vos Rois couloit dans ſes veines; il étoit le digne frere de Charles. Songez à ſes vertus; doux, affable, généreux & loyal, quel Prince, quel citoyen mérita mieux jamais le nom de Français? Paroiſſez, ô vous tous qui l'avez approché, & dites-nous ſi vous avez connu d'ame plus tendre, plus ſincere! Ah! s'il eſt vrai que vous l'ayiez chéri, venez & vengez-le d'un perfide aſſaſſin. Qu'avez-vous à redouter d'un monſtre haï du Ciel? Le Ciel combat pour l'équité. Voilà, mon fils, quel ſeroit le langage de votre mere, s'il m'étoit permis d'élever la voix dans l'aſſemblée; mais cette faveur m'eſt refuſée. C'eſt donc à vous à remplir ma place. Vous êtes jeune, il eſt vrai; mais votre éloquence en ſera plus intéreſſante. Faites entendre les cris de la piété filiale, & ſoulevez tous les cœurs contre les jours du meurtrier. Qu'on aſſemble les troupes du Royaume; qu'on porte le feu de la guerre dans la Bourgogne & la Flandre, & qu'un même échafaud ſoit dreſſé pour le Duc & pour ſes complices. Le Roi nous

a

a promis de punir le coupable. Profitez du moment que ses infirmités nous laissent, & songez que c'est un pere que vous avez à venger. Armez-vous de courage. Adieu ; l'heure vous appelle au conseil.

A ce discours de la Duchesse, le jeune Prince plus échauffé qu'auparavant à poursuivre la vengeance de son pere : Reposez-vous sur moi dit-il ; oui, Madame, ou tous les cœurs seront vendus à l'infâme Duc de Bourgogne, ou je leur ferai jurer sa perte & la ruine entiere de ses Etats. Il la quitte à ces mots, & se rend au conseil.

On attendit long-temps l'arrivée du Monarque. Le Duc d'Angoulême étoit assis à la gauche du trône dont le Dauphin occupoit la droite, lorsqu'on vit entrer un officier de Charles. Il entre avec la tristesse empreinte sur le front : Ah ! Prince, dit-il, en s'adressant au Dauphin, n'attendez plus le Roi ; il vient d'éprouver une nouvelle rechûte : ses douleurs sont affreuses. *Si quelques-uns de la compagnie*, s'est-il écrié plusieurs fois, *sont coupables de mes souffrances, je les conjure au nom du ciel de ne pas me tourmenter davantage ; que je ne languisse plus, & qu'ils achevent bientôt de me faire mourir.* Puis il s'est jetté à genoux, & les mains levées au ciel : Mon Dieu, ne m'abandonnez pas ! ne m'abandonnez pas, mon Dieu ! Cette priere a

paru calmer ses douleurs. Ami, m'a-t-il dit alors, va trouver le Dauphin, & dis-lui que ma cruelle situation me défend d'aller moi-même rendre justice à mon frere. Ajoute que je me repose de ce soin sur mon fils. Recommande-lui de ne rien épargner pour appaiser le sang de son oncle. En achevant ces mots, il est retombé dans un accès plus douloureux, &, sans doute, comme il a senti qu'à cet état alloit succéder celui de la fureur : *Otez-moi tous les instruments avec lesquels je pourrois nuire à ceux qui m'entourent. J'aime mieux mourir que de faire mal à quelqu'un.* En effet, je l'ai vu aussi-tôt rouler un œil furieux, se débattre dans les mains de ses serviteurs, & les repousser avec violence. Cependant je suis venu, Prince, vous instruire de la volonté de votre pere. Mon devoir est rempli. Je retourne auprès de mon Roi.

Il se retire, & le Dauphin & le Conseil restent dans la consternation. La plupart versoient des larmes, mais sur-tout le fils de Valentine. Il pleuroit sur le Monarque & sur lui-même. Un secret pressentiment sembla l'avertir que ce coup malheureux alloit faire échouer l'espoir de sa vengeance. Ce n'est pas qu'il n'attendît tout de l'équité du Dauphin; elle lui étoit connue: mais il redoutoit la foiblesse de son ame, & bien plus encore l'attachement secret qu'avoit la

moitié du Conſeil pour le Duc de Bourgogne.

Le fils de Charles, montant alors au trône de ſon pere : Princes, Pontifes, Chevaliers & Magiſtrats, qui formez cette illuſtre aſſemblée, ſans doute il eſt bien conſolant pour moi de voir les tendres regrets que vous donnez aux douleurs de votre Monarque & de mon pere. Oui, quoiqu'il ne puiſſe vous gouverner, il eſt encore dans vos cœurs Charles le bien-aimé; je vous en témoigne toute ma reconnoiſſance. Mais ce reſpect, cette tendreſſe qu'il vous inſpire, ne doivent point être oiſifs. Agiſſons pour venger le ſang de ſon frere; & ne nous ſouvenant plus ni du nom ni du rang du meurtrier, ne voyons en lui que ſon attentat. Et qui de vous en effet pourroit demeurer encore attaché aux intérêts d'un parjure & d'un homicide? Il a perdu tous ſes droits à notre amitié. Je rougis des bontés que je lui ai prodiguées, & je ne ſonge plus qu'aux moyens de le punir. Vous, dont ſa perfidie a fait un orphelin, dans l'âge où l'exemple & les conſeils d'un pere ſont toujours ſi néceſſaires, vous, mon couſin & mon tendre ami, parlez, Duc d'Angoulême.

Le jeune Duc arrête ſes yeux attendris ſur le Prince, & les ramenant ſur l'aſſemblée, il ne parle d'abord que par ſa pâleur & par des ſou-

pirs étouffés. Puis tout-à-coup : J'ai perdu mon pere ; & quel pere, juste Dieu ! Non, jamais je ne pourrai me consoler de sa perte. Avec quel tendresse il éleva mon enfance ! il sembloit ne vivre, ne respirer que pour moi ; & il m'est ravi, & je le perds, alors que commençant à me connoître, je pouvois lui rendre amour pour amour ! Si jamais je t'oublie, ô mon pere, puissé-je être oublié moi-même de tout ce qui m'est cher ! puissé-je bientôt mourir ! Cependant tu es au cercueil, & tu n'es pas encore vengé. C'est tarder trop long-temps. Commençons par déclarer le Duc de Bourgogne rebelle, ennemi de l'Etat, & traître à la patrie ; armons ensuite contre lui tout ce que le Royaume a de soldats ; répandons-nous à main armée dans ses domaines ; investissons-le lui-même de toutes parts ; & maîtres de sa personne, faisons le mourir dans les horreurs d'un infâme supplice.

Ce discours excita les murmures des partisans du Duc de Bourgogne. L'un d'entr'eux, (c'étoit le Comte de Penthievre, gendre de l'assassin) prit la parole ; & couvrant ses véritables sentiments d'un faux zele pour les intérêts de l'Etat : Votre douleur est juste, Seigneur. J'ai un pere, & je sens combien sa perte me seroit douloureuse. J'avoue même que je serois aussi ardent que vous à venger son trépas. Mais je

conviens auſſi que je ſerois peut-être égaré par mon déſeſpoir. Car enfin, Seigneur, eſt-il juſte de ſacrifier le repos, le bonheur de tout un peuple aux intérêts d'une ſeule maiſon? Et voilà pourtant ce qu'exige l'excès de votre déſeſpoir. Dans l'état de puiſſance où ſe voit placé le Duc de Bourgogne, engager la France à s'armer contre lui, c'eſt la précipiter au-devant de ſa perte. Ne vaudroit-il pas mieux la ménager? La France aujourd'hui n'eſt plus au temps où elle pouvoit ſévir contre tout violateur de ſes loix. Elle verroit une partie de ſes enfants & cette capitale toute entiere s'armer en faveur de celui qu'elle pourſuivroit. Ils courroient en foule ſe ranger ſous ſes étendards; & l'autorité royale, déjà malheureuſement trop foible, ſeroit pour jamais anéantie. Pardonnons à Jean, ſi nous aimons ce Royaume, & laiſſons au remords le ſoin de le punir.

Une acclamation preſque univerſelle ſuccede à ce diſcours. En vain le Duc d'Angoulême réclame en faveur de ſa cauſe les loix de la nature & de la ſociété; en vain il repréſente le danger de l'impunité. Son avis, preſque conforme à celui du Dauphin & des Princes du Sang, ne peut prévaloir. Le plus grand nombre l'emporte, & le crime eſt triomphant. Le fils de Valentine en frémit d'indignation : Eh bien, dit-il, que la

France se déshonore en épargnant le Bourguignon ; qu'elle le récompense même de son indigne attentat, je n'y puis mettre obstacle : mais moi qui suis toujours le fils d'un Prince assassiné ; moi, qui n'ai point le même intérêt à pardonner au coupable, je lui voue une haine éternelle, je mets sa tête à prix ; oui ; je payerai de tous mes trésors celui qui m'apportera sa tête.

Comme il disoit ces mots, des cris de victoire se font entendre à la porte du sallon : c'étoit les Parisiens qui, ayant reçu le Duc de Bourgogne & son armée de six mille hommes, le conduisoient en triomphe au palais du Monarque. Il entre & paroît escorté de tout l'appareil de la majesté souveraine. A son aspect imprévu (car sa marche avoit été aussi secrete que rapide) tous se levent, les uns d'effroi, les autres d'étonnement. Il s'avance au milieu d'eux ; & levant un front menaçant : Jeune homme, dit-il, en s'adressant au Duc d'Angoulême, si j'ai bien entendu tes dernieres paroles, tu veux ma tête ; eh bien, je te l'apporte : viens, si tu l'oses.. — Insolent, lui répondit le Dauphin transporté d'indignation, de quel droit paroissez-vous ici en armes ! Quoi ! lorsque la honte & le repentir devroient vous dérober aux yeux de tous les hommes, vous levez l'étendard de la révolte ? & vo-

tre audace vient braver la majesté des Rois jusque dans leur palais? Est-ce ainsi que vous réparez votre crime? — Mon crime, interrompt le rebelle! je n'en ai point commis. — Et n'as-tu point assassiné mon pere, s'écrie le Duc d'Angoulême? — Sans doute; mais sa mort étoit nécessaire à la France. L'oppression du peuple & la déprédation des finances, de qui sont-elles l'ouvrage? Oui, j'ai vengé la patrie sur ton pere; & j'en fais vanité; & je veux que cette assemblée, Princes, Pontifes, Chevaliers, Magistrats & toi-même, je veux que vous décerniez une approbation solemnelle à mon entreprise: je le veux. Je l'ordonne. Cette foule de citoyens qui m'entourent, vous en a déja donné l'exemple. Louis fut leur tyran; je suis leur libérateur. Encore une fois, je le veux; obéissez.

Cet insolent discours fut accueilli par les acclamations redoublées du peuple. Les seuls Princes garderent un silence d'horreur. Le Dauphin & le Duc d'Angoulême se levent ensuite pour se retirer. On les contraint par des clameurs & des menaces multipliées, de reprendre leur place. La crainte de voir le coupable Jean se porter aux dernieres extrêmités, & plonger le Royaume dans un abyme de malheurs, l'emporta sur la fierté du Dauphin. Il fixe le Duc de Bourgogne, qui, enhardi par ce premier succès à

poursuivre l'exécution de son projet, s'approche de plus près du trône où le Dauphin est assis : Si vous êtes jaloux de conserver la liberté de vos jours, dit-il, promettez-moi d'oublier *le fait commis en la personne de Monseigneur le Duc d'Orléans, votre oncle, & de me tenir en votre bonne grace.* L'assemblée se joignit au Bourguignon, & tout le conseil retentit de ces mots : *Pardonnez tout à votre cousin ; pardonnez-lui tout.* Le Dauphin ne répond que par son silence ; mais l'assemblée impatiente pousse de nouvelles clameurs ; le tumulte redouble ; on menace la capitale & le palais d'un embrasement général. Le Dauphin, épouvanté des maux qu'on lui présente, & qu'il peut éloigner, prononce l'approbation que le scélérat exige. Mais ce n'est point assez pour celui-ci. Il veut encore que le Duc d'Angoulême confirme & ratifie les promesses du Dauphin : Jeune homme, lui dit-il, j'avouerai, si tu le veux, que cet effort doit être douloureux à ton cœur. Mais quoi qu'il t'en coûte, il faut me satisfaire. Oublie le passé, & jure-moi une paix inviolable. Vois si je la desire sincérement, puisque je m'abaisse devant toi jusqu'à la priere. Le jeune Duc reste les yeux baissés & dans le silence. En vain son ennemi le supplie encore ; rien ne l'ébranle : l'image de son pere est toujours pré-

ſente à ſes yeux : Je ne puis pardonner, s'écrie-t-il. La paix entre nous ! quelle horrible propoſition ! Non, je ne pardonnerai jamais. Le viſage du Bourguignon devient plus terrible. L'excès de la rage & de l'audace s'y montre. Le Dauphin, qui l'obſerve d'un œil attentif, tremble pour la vie du jeune Prince, & tout enſemble pour le repos de l'Etat : Mon couſin, lui dit-il, au nom de notre amitié, au nom de l'amour que nous devons à la France, écoutez la priere de Jean, ſongez à l'état déplorable de ce Royaume. Et ſi vous ne pouvez pardonner en qualité de fils, pardonnez du moins comme citoyen. Le jeune Duc, ému juſqu'aux larmes : Et vous auſſi, Prince, dit-il au Dauphin, vous oubliez la mémoire de mon pere ; vous conſpirez contre lui. Les pleurs & les ſanglots étouffent ſa voix. Enfin, ſollicité de nouveau par le Dauphin & le Duc de Bourgogne : Eh bien, dit-il, en redoublant de larmes, que l'intérêt de l'Etat l'emporte ſur celui de ma vengeance. Je pardonne à l'aſſaſſin de mon pere. Il acheve à peine, qu'il cache ſon viſage de ſes mains, ſe livre à tout ſon déſeſpoir ; & cependant on expédie des lettres d'abolition au meurtrier qui, fier du ſuccès de ſon audace, ſe retire, eſcorté de ſes troupes & du peuple.

Leurs folles acclamations en faveur d'un Prin-

ce qu'ils adorent comme leur libérateur, ne parviennent point jusque dans le triste réduit où Valentine attend avec une mortelle impatience le retour de son fils. Elle languit, elle brûle d'apprendre le jugement prononcé contre le coupable : Il sera proportionné au crime, & mon époux sera vengé.

Le jeune Duc arrive : O ma mere, dit-il, en élevant les mains au-dessus de sa tête, ma mere! qu'ai-je fait? & pâle, sans force, tout baigné de ses larmes, il tombe sur un siege, & garde le silence. Valentine se précipite sur lui : Mon fils, mon cher fils, eh quel est donc ce nouveau sujet de désespoir? hâte-toi d'éclaircir mon incertitude; parle, qu'est-il arrivé? — Ma mere!... j'ai trahi mon devoir. Une indigne foiblesse... ah, me la pardonnerez-vous? — Eh bien! acheve. — Le Dauphin occupoit au conseil la place du Roi, qu'une nouvelle rechûte empêchoit d'y paroître. Nous délibérions contre Jean; & voilà qu'il se montre tout-à-coup à l'assemblée, suivi d'une foule de peuple & d'une armée de soldats. Il parle en maître; il demande l'abolition de son crime. Le Dauphin la prononce; & pour comble de maux, on veut que moi-même... — Et vous l'avez confirmée, mon fils? — Le Dauphin m'en a fait une loi, & je me suis vu contraint d'obéir.

Valentine jette au Prince un regard d'indignation. Puis, frappant tout-à-coup de sa main le bras de son fils : Suivez-moi, lui dit-elle, en le saisissant avec effort ; & elle se tait.

Malgré la profondeur de la nuit, ils sortent sans flambeaux, sans escorte. Valentine conduit le Duc d'Angoulême à travers les rues les plus obscures. Elle arrive au temple où reposent les restes de son époux. Elle en a fait ouvrir les portes, elle entre : Laissez-moi seule avec mon fils, dit-elle ; & les prêtres se retirent, persuadés que ce couple malheureux vient pleurer sur la tombe de Louis. Ils avancent à la sombre lueur d'une lampe qui brûle devant le tombeau du Prince. Le Duc d'Angoulême ne marche qu'en frissonnant. Ces ténebres, ce silence, cette solitude, cette lampe, ce tombeau impriment à son ame une terreur religieuse. Valentine s'arrête ; & montrant le marbre qui couvre son époux : Fils indigne du Prince qui vous a donné la vie, ouvrez les yeux, & lisez ; oui, je vous l'ordonne, lisez l'inscription que ma juste douleur a fait graver sur cette pierre. Le jeune Duc, docile à sa mere, lit d'une voix tremblante : *Ci gît Louis d'Orléans, que Jean de Bourgogne a assassiné.* Et c'est à ce même Jean, interrompt Valentine, que vous avez pardonné ! & voilà donc les honneurs que vous rendez à la mémoi-

re de votre pere! Son ſang, lâchement répandu, vous ſollicite en vain à la vengeance. A peine eſt-il enſeveli, que ſon image s'efface de votre cœur. Ah! Prince, fermerez-vous toujours l'oreille à ſa voix? Du fond de ce tombeau elle vous crie: Ton pere eſt mort, & ton pere n'eſt point encore vengé! Pourquoi différer davantage? Attends-tu que mon perfide meurtrier vienne briſer ma tombe, & livrer à la fureur d'une vile populace les lambeaux tout ſanglants de mon corps? — Ah, ma mere! quelle horrible image venez-vous de m'offrir? épargnez-la déſormais à ma douleur: c'eſt bien aſſez du repentir de ma lâche foibleſſe. — Non, ce n'eſt point aſſez; & pour l'expier, il faut... — Et quoi, Madame? — Me promettre d'exécuter ce que je vais vous propoſer. — Ordonnez. Me voici prêt à tout entreprendre. — Songez bien, mon fils, à votre promeſſe. — J'y ſerai fidele. — Ecoutez-moi donc. Tout fléchit ſous l'injuſte pouvoir de Jean. Perſonne maintenant n'oſera s'avouer notre ami. Vous ſeul, vous me reſtez; & je m'adreſſe à vous. Il s'agit: en diſant ces mots, elle prend le glaive que ſon époux portoit pendant ſa vie, & qu'après ſa mort on avoit conſacré ſur ſon tombeau, & le mettant dans la main de ſon fils: Il s'agit d'immoler toi-même le Duc de Bourgogne. Mon fils, tu n'as

plus que ce moyen pour venger ton pere : cours l'embraſſer, dût-il t'en coûter la vie... Mais tu recules ! ah, lâche ! la mort t'épouvante. — La mort, Madame ! Préſentez donc à mon courage un danger digne de lui, & vous reconnoîtrez bientôt s'il démentira ma naiſſance. Mais je ne veux pas être un aſſaſſin. — Ce n'eſt pas l'être que de tuer le meurtrier de ſon pere, ou du moins c'eſt l'être avec honneur. Quel ſiecle, en penſant à toi, ne s'écriera point : Le voilà, ce généreux vengeur d'un glorieux pere : il mérite notre amour & nos hommages. Que ſon nom ſoit immortel. — Quelle affreuſe immortalité que celle donnée par le crime ! Non, je ne me ſouillerai jamais d'un aſſaſſinat. La gloire d'un fils... — Eſt de venger ſon pere. Il exerce alors le miniſtere de Dieu même. Ce Dieu, puiſqu'il eſt juſte, ne doit point laiſſer triompher le crime. Mais je vois que je te preſſe vainement. Eh bien ! chéris le monſtre auteur de ma miſere ; & que le ſouvenir de ſon attentat reſſerre encore les nœuds de votre amitié. Je te méconnois pour mon fils : je ſaurai bien me venger ſans toi. Viens me voir percer le Bourguignon de ce glaive, & m'en percer enſuite moi-même. A ces mots, elle veut s'éloigner. Son fils l'arrête par les vêtements, & lui arrachant l'épée des mains : Eh bien, dit-il, donnez, vous ſerez ſa-

tisfaite. Le ciel m'est témoin que ma vertu seule combattoit votre coupable résolution. Mais vous me menacez de vous donner la mort : c'en est fait, je me rends. Le titre d'assassin n'a plus rien qui m'épouvante, puisque je ne puis vous conserver qu'à ce prix. Je vais au palais du Duc de Bourgogne ; j'en sais les plus secretes issues ; j'arrive jusqu'à la personne de notre ennemi ; je le frappe, & de ce même fer... Il n'acheve point, & sort avec précipitation. Le désespoir l'égara long-temps à travers les ténebres de la nuit ; long-temps il porta ses pas incertains dans les places publiques, sans trop savoir en quels lieux il les adressoit. Il étoit aussi pâle qu'un coupable qui touche à son heure derniere. Poursuivi tour-à-tour par l'image du crime qu'il va commettre, & par l'horrible souvenir du meurtre de son pere, il avance & recule tout-à-coup sur lui-même. Dans ce trouble affreux, il arrive devant une porte secrete de l'hôtel de Bourgogne. Les soldats à qui la garde en étoit confiée, harrassés de la marche pénible qu'ils avoient faite pour arriver en diligence à Paris, étoient tous plongés dans un profond sommeil. Le jeune Duc passe au milieu d'eux sans obstacle. Près d'entrer dans l'appartement de l'assassin, il s'arrête épouvanté. L'amour de l'honneur & la soif de la vengeance, plus forts que jamais, se disputent

ſon ame. Elle flotte entre ce double ſentiment. L'honneur l'emportoit enfin, lorſqu'il entend réſonner à ſon oreille la voix de Jean. Ce Prince s'entretenoit avec quelques-uns de ſes partiſans, de ſes coupables ſuccès; & rappellant le meurtre de Louis, s'en applaudiſſoit avec eux: Ah, monſtre, s'écrie le jeune homme, tu me rends toute ma fureur! & il ſe précipite ſur la porte de la chambre; elle cede, elle s'ouvre; il s'élance ſur le Bourguignon. Mais celui-ci ſe détourne rapidement; & la violence du coup qu'il évite, entraîne ſon ennemi ſur le marbre. On entoure auſſi-tôt le malheureux Prince. Il veut réſiſter aux efforts réunis de ceux qui l'attaquent. Accablé par le nombre, il eſt contraint de ſe rendre, & ſon épée lui eſt arrachée des mains: Juſte ciel, dit-il en ſe relevant, ſe peut-il que tu ayes ainſi trompé mon eſpoir! à qui donc réſerves-tu ta faveur, ſi tu la refuſes au fils qui venge ſon pere? Et toi, barbare, dit-il à Jean, toi, dont tous les forfaits proſperent, acheve ma diſgrace; hâte-toi de mêler mon ſang à celui que ta rage a déja répandu. — Tes vœux ſeront remplis, dit le Bourguignon. Oui, tu rejoindras ton pere. Peins-lui bien alors, pour le conſoler, l'heureux ſuccès de ta vengeance, & le ſort déplorable où tu m'auras laiſſé.

Cependant le jour renaît, & Valentine ne

voit point reparoître son fils. Elle compte tous les instants de son absence, & chaque instant lui paroît égaler un siecle en durée. Déja moins ardente à poursuivre la mort du Bourguignon, elle est prête à se repentir du sacrifice qu'elle a exigé de son fils. Le danger de l'entreprise, que sa haine aveugle lui avoit d'abord caché, se découvre à présent à ses yeux : Qu'ai-je fait, dit-elle ! ah ! s'il n'étoit plus. Juste ciel, n'avois-je point assez de la mort de mon époux ; faudra-t-il que j'aye à pleurer encore celle de mon fils ? Elle dépêche au palais de Bourgogne un de ses officiers, chargé de recueillir secretement le moindre bruit. Celui-ci part & revient bientôt avec la nouvelle de la captivité du Duc d'Angoulême. Jean avoit eu la fatale précaution de la répandre, pour achever d'intimider le peu qui lui restoit encore d'ennemis. L'officier paroît aux yeux de Valentine ; & le silence qu'il garde, & la consternation où il paroît plongé, font pressentir son malheur à la Duchesse : Ah ! dit-elle, je vous entends. Mon fils n'est plus. — Madame, il vit encore ; mais il est au pouvoir du meurtrier de votre époux. On dit que le Bourguignon, attaqué par le jeune Prince, s'est dérobé à sa fureur, & qu'il la fait son prisonnier. On ajoute même... excusez ma douleur, Madame ; mais l'image de la mort pro-

chaine de votre fils m'arrache un torrent de larmes. — Malheureuſe que je ſuis ! voilà donc où m'a conduite l'ardeur de la vengeance. Hélas ! mon fils ne m'a que trop obéi. Sa docilité l'a perdu. C'en eſt fait, je n'ai plus qu'à mourir... Mais non, vivons encore pour le ſauver s'il ſe peut, & pour venger ſon pere. Pourquoi renoncerois-je à ce double eſpoir? Mon bras, peut-être, ſera plus heureux que le ſien. Ma juſte fureur m'impoſe un projet : il faut que je le rempliſſe; ou, ſi le ciel m'eſt contraire, alors en perdant tout eſpoir, je perdrai la vie. Elle ſort en grande hâte de ſon palais, & prend la route de celui qu'habite le Dauphin.

Quelque foible que ce Prince ſoit & d'ame & de puiſſance, il peut encore ſervir la Ducheſſe; elle en eſt convaincue, & c'eſt dans cet eſpoir que Valentine va pour l'implorer. Mais Dieu ! quelles ne furent point ſa ſurpriſe & ſon épouvante, lorſqu'elle apprit que la Cour avoit pris la fuite pendant la nuit, intimidée par l'arrivée ſubite du Bourguignon, & perſuadée, que ſoutenu de la faveur du peuple & d'une nombreuſe armée, le coupable ne manqueroit point de ſe porter aux derniers excès de l'audace! Toute la conſtance de Valentine fut prête à l'abandonner en ce moment. Placée entre deux dangers, elle héſite au milieu d'eux. Sortira-

t-elle de la capitale? Mais elle abandonne son fils au pouvoir d'un meurtrier. Restera-t-elle à Paris! mais comment engager le Dauphin à lui prêter le secours qu'elle en espere. Après un long combat, sa tendresse & sa prudence lui conseillent de se rendre auprès de l'héritier du trône;[a] & sans plus différer, elle sort de la capitale, & se rend le même jour à Melun où la Cour s'étoit retirée. Lorsqu'elle y parut, le Dauphin & les Princes du sang étoient occupés à délibérer sur les moyens de s'opposer aux progrés du Bourguignon. Elle arriva devant eux, tremblante, échevelée, frappant son sein, & déchirant ses vêtements funebres: Faites-moi rendre mon fils, s'écrie-t-elle: faites-moi le rendre. Mon fils est dans les fers du meurtrier de son pere: jugez du destin cruel qu'on lui prépare. C'est moi, il est vrai, ce sont mes conseils qui l'ont précipité dans l'abyme; mais si vous voulez, il est en votre pouvoir de l'en retirer. Faites proposer à mon ennemi une conférence publique; qu'il y paroisse avec le Duc d'Angoulême; qu'il me le rende, & je lui pardonne tous ses crimes, & je m'engage d'aller m'ensevelir avec mon fils dans une solitude profonde.

Toute l'assemblée s'attendrit aux cris de cette mere infortunée, & l'avis qu'elle pro-

poſe eſt embraſſé d'un conſentement unanime. On députe vers le Bourguignon, qui d'abord fait éclater une répugnance orgueilleuſe pour cette entrevue. Mais la terreur autant que la fierté lui dictoit ce refus. Le trouble de ſa conſcience ſembloit l'avertir de ſa prochaine deſtinée. Enfin, les ſollicitations multipliées que tentent auprès de lui les députés du Dauphin & de la Ducheſſe, l'emportent ſur ſa répugnance. Il choiſit le pont de Montereau-faut-Yonne pour le lieu du rendez-vous. Il regle lui-même le jour, l'heure, le cérémonial, & le nombre des Seigneurs qui doivent ſuivre de part & d'autre. On ſe montre facile à tout ce qu'il exige ; & tant de complaiſance de la part de ſes ennemis donne quelque repos à ſon ame, tourmentée depuis long temps par le remords.

Quand Valentine fut certaine du conſentement du Bourguignon : C'eſt maintenant, dit-elle, que je puis me flatter d'un doux eſpoir de vengeance. Oui, ſans doute, elle eſt aſſurée. Monſtre ! tu n'échapperas point aux pieges que j'ai dreſſés ſous tes pas : bientôt tu en ſeras enveloppé ; & moi je goûterai le plaiſir de te voir dans l'état ſanglant où ta rage a mis mon époux.

En effet l'implacable Ducheſſe avoit employé

tous les reſſorts poſſibles pour gagner ceux qui devoient accompagner le Dauphin. Larmes, promeſſes, éloquence, préſents, elle avoit tout mis en uſage; tout lui avoit réuſſi; la mort du Bourguignon étoit jurée, & l'on n'attendoit plus que le jour qui devoit être marqué de ſon ſang.

Il parut, ce jour à jamais mémorable dans les annales de la France. Chaque Prince étoit ſuivi de dix Seigneurs, au milieu deſquels étoit, d'un côté, Valentine, & de l'autre, le Duc d'Angoulême. Auſſi-tôt que le jeune Prince apperçut la Ducheſſe : O, ma mere, s'écria-t-il, ma mere, je vous revois; & lui tendant les mains, il demeure ſans parole. Cependant le Dauphin éleva ſa voix; Duc, dit-il à Jean de Bourgogne, vous voyez ici une Princeſſe infortunée que vous avez privée de ſon époux & de ſon fils. Il n'eſt plus en votre pouvoir de lui rendre le premier. Vous l'avez plongée dans les chagrins d'un éternel veuvage. Ah! du moins, pour la conſoler, rendez-lui le gage précieux de ſon amour. — Je ſuis prêt à le faire, replique Jean; mais elle ſait bien à quelle condition. Il faut qu'elle & ſon fils donnent un déſaveu ſigné de leur main, de tout ce qu'ils ont tenté contre moi juſqu'à ce jour. Voici cet écrit déjà dreſſé,

ajouta-t-il, en préſentant un papier. Il faut qu'elle s'engage à vivre avec ſon fils dans un éternel éloignement de la Cour. — Barbare, reprend le jeune Duc, je m'éloignerai ſans effort d'un ſéjour que tu ſouilles de ta préſence : c'eſt me délivrer de l'horreur de te voir. — Tais-toi, réplique le Bourguignon d'une voix terrible. Ignores-tu que je n'ai qu'à parler, & que c'eſt fait de ta vie? Mais je veux bien t'épargner encore. Signe ſeulement cet écrit. — Le Duc d'Angoulême recule indigné : Qui! moi? te donner un pareil déſaveu? c'eſt bien aſſez que j'aye trahi une fois au conſeil, ce que je devois au ſang de mon pere. Ah! plutôt que de ſceller cette grace, je jure, ſi jamais je redeviens libre, de te pourſuivre juſqu'à la mort : Donne, voilà ce que je veux ſigner.

A cette réponſe, Jean ne ſe connoît plus; la fureur éclate dans tous ſes traits. Il porte la main à ſon épée, & la tirant du fourreau, il en va frapper le jeune Prince, lorſque Valentine s'écrie : Qu'attendez-vous, Layet & Tannegui? frappez, il en eſt temps; vengez mon époux, & ſauvez mon fils. A l'inſtant même les partiſans de la Ducheſſe fondent les uns ſur le Bourguignon, les autres environnent le jeune Prince pour le défendre.

Jean tombe renversé par terre ; on lui arrache son épée des mains, & sa Cour prend la fuite. Livré sans défense aux coups de ses ennemis, il est bientôt couvert de blessures mortelles ; il perd son sang, & rend la vie. Le Duc d'Angoulême étoit déjà dans les bras de Valentine. Pâle & frissonnant à la vue du sang qui coule à longs ruisseaux, il se détourne, & s'écrie : Il est donc vrai que le Ciel est juste, & qu'il n'est sur la terre aucun crime impuni.



LE DÉCAMÉRON FRANCOIS,

N°. VIII.

RAYMOND ET MARIANE,

RAYMOND



RAYMOND

ET MARIANE,

NOUVELLE PORTUGAISE.



EPUIS long-temps la Sicile étoit en proie à la fureur des partis. Peut être auſſi que le Gouvernement tyrannique de leur Roi Fréderic, méritoit ce ſoulevement général des peuples. Au milieu de ces diſſentions domeſtiques, un jeune villageois, appellé Raymond, entraîné par cet enthouſiaſme, que nous décorons du nom d'amour de la patrie, abandonne ſon hameau, & paroît dans Meſſine. La nature, en le favoriſant d'une taille haute & majeſtueuſe, d'une figure auſſi noble qu'intéreſſante, avoit aſſocié à ces qualités extérieures, la valeur la plus intrépide, une ame ardente & un génie élevé. Tant de fa-

veurs le font bientôt diſtinguer par ſes concitoyens. Les hommes, à l'envi l'un de l'autre, ſe diſputent ſon amitié; & les femmes toujours jalouſes, ſoit par grandeur d'ame, ſoit par coquetterie, d'aſſervir le mérite, briguent la poſſeſſion de ſon amour.

Mais une jeune étrangere, (Mariane eſt ſon nom,) que ſa mere tenoit cachée dans l'obſcurité d'un état modeſte, captivoit déja le cœur de Raymond. La mere, tendre victime de l'inconſtance des hommes, devoit la naiſſance de ſa fille à l'amour dont avoit brûlé pour elle Alphonſe, Roi de Portugal, lorſqu'il n'étoit encore qu'Infant. Ce Prince, en montant au trône de ſes ancêtres, l'avoit abandonnée; & la déplorable Iſabelle, honteuſe de vivre dans un Royaume, où il lui ſembloit que chacun lui reprocheroit déſormais ſa foibleſſe, avoit pris la fuite, & s'étoit retiré en Sicile, emportant dans ſon ſein le fruit de ſon malheureux amour. Là, déguiſée ſous le faux nom d'Amélise, elle vivoit inconnue depuis ſeize ans, ſans faſte, ſans éclat, uniquement occupée d'une fille, dont les traits lui rappelloient ſans ceſſe un ingrat qu'elle adoroit toujours.

Raymond avoit ſu lui faire approuver ſes ſentimens pour Mariane. Un mariage prochain alloit enfin reſſerrer l'union de nos amants : le

jour en étoit pris; il arrive. Le tendre Sicilien ſe rend à la maiſon d'Améliſe, ſuivi d'une foule d'amis. La joie étoit peinte ſur tous les fronts. On ſe leve; on marche vers le temple. Raymond y conduit Mariane qu'il tient par la main. Tout-à-coup s'éleve un cri ſuivi de mille autres. Aux armes, citoyens, aux armes: Fréderic eſt à nos portes. Le trouble & la terreur ſuccedent à la paix & à la joie. Tous les yeux ſe tournent vers Raymond. On l'implore comme le libérateur de Meſſine. Le malheureux amant jette alors un regard de douleur ſur ſa maîtreſſe: Il faut donc reculer malgré moi l'inſtant de mon bonheur! il faut me ſéparer de vous, belle Mariane! ma gloire & votre ſûreté m'en impoſent la loi. Eh bien, qu'on me donne un caſque, une cuiraſſe, une épée; donnez, citoyens. Que je vous délivre à jamais d'un tyran, & que bientôt je retourne plus digne de mon amante... Vous pleurez, Mariane! Ah! loin de chercher à me troubler, raffermiſſez plutôt mon courage! Dites-moi que je vais combattre pour vous, & ſoyez aſſurée de la victoire. Il rejette loin de lui la couronne de fleur dont ſes cheveux étoient parés; il les couvre d'un caſque, & la main tremblante de Mariane le revêt d'une lourde cuiraſſe qu'elle orne de ſes couleurs, tandis qu'Améliſe lui préſente une pique, & lui dit, les

yeux noyés de larmes : Mon fils, car j'aime à vous donner ce nom, mon fils, allez combattre, & fongez au prix qui doit récompenfer votre retour.

Alors Raymond s'éloigne d'elles, & vole aux remparts qu'afliege Fréderic. Mariane & fa mere courent s'enfermer dans le fecret de leur appartement, où elles implorent à genoux la protection célefte en faveur du jeune guerrier.

Bientôt un foldat paroît devant elles. Raymond l'envoye pour annoncer que le Ciel eft propice à fes armes, qu'il a mis en fuite le tyran, & que pour en achever la défaite, il va le pourfuivre hors des murailles; mais qu'avant la fin du jour il y rentrera pour la conduire aux autels : Quelle gloire pour nous, s'écrient-elles! quel hymen honorable! Nous l'entendrons proclamer libérateur de la patrie; & au milieu de ces cris d'allégreffe & de reconnoiffance, nous marcherons avec lui jufqu'au temple.

Le jour penchoit vers fon déclin, & l'une & l'autre attendoit avec impatience le retour de Raymond : Qu'il tarde à paroître, difoient-elles! Auffi-tôt mille chants de victoire frappent leurs oreilles : Ah! ma mere, s'écrie Mariane, le voilà! & fans plus rien ajouter, elle defcend avec précipitation : fa mere la fuit. A peine font-elles dans la voie publique, qu'elles reconnoiffent les

troupes de Fréderic ; & au milieu d'elles, Raymond enchaîné. A cette vue, toutes deux pouſſent un cri perçant de douleur, & Mariane tombe ſans force dans les bras de ſa mere. Raymond veut voler à ſon épouſe; les barbares qui l'entourent, arrêtent ſes pas : Cruels, s'écrie-t-il, arrachez-moi donc la vie ! Puis les yeux tournés vers Mariane : Mariane, ajouta-t-il d'une voix entre coupée de ſanglots, ma chere Mariane, ah! de grace, regardez-moi. Sa jeune maîtreſſe renaît à cette voix ; ſes yeux s'ouvrent : cependant Raymond contraint de pourſuivre ſon chemin vers la priſon, où vont l'enfermer les ſoldats : Recevez mes adieux, Amélife, mere tendre ; & toi, Mariane, toi le modele des filles & des amantes, toi pour qui ſeule je voulois vivre, adieu, je vais mourir. Heureux toutefois dans mon malheur, que le hazard m'ait encore une fois offert à tes yeux. Je t'ai vue ; je péris avec moins de regret. Garde-toi de pleurer mon trépas ; il eſt trop honorable : j'expire martyr glorieux de la patrie. Amélife, Mariane, ſouvenez-vous toujours du malheureux Raymond. Il finit, & il eſt déja loin d'elles.

En même-temps paroît Fréderic victorieux, monté ſur un ſuperbe courſier, & ſuivi d'un cortege nombreux. Un hérault le dévance : Rebelles ſujets, rendez graces à votre maître ; il vous

pardonne. La mort du feul Raymond fuffit à fa juftice. Mariane alors fe traîne jufqu'aux pieds du cheval qui porte Fréderic : Sire, dit-elle, en élevant les yeux & les mains vers le Roi, daignez vous arrêter un inftant, & ne rejettez pas les prieres que vous adreffe une amante infortunée. Rendez un époux à fon époufe, & un fils à fa mere. Pourquoi refufer à Raymond la grace que vous accordez à fes concitoyens: eft-il plus coupable que tous les habitants de Meffine? Au nom du Ciel ne mettez point de bornes à votre clémence : votre propre intérêt vous en follicite. Confervez un héros qui peut vous être utile. Ce qu'il a fait contre vous, il peut le faire encore en faveur d'une meilleure caufe. Mais Fréderic, toujours intraitable : Il faut un exemple pour effrayer la rebellion, dit-il; & je choifis pour le donner, le chef des rebelles. Où ferois-je aujourd'hui, fi feignant la retraite, je n'euffe attiré cet infolent vainqueur dans le piege qui m'a rendu maître de lui & de Meffine. Levez-vous, Madame; &, loin d'accufer ma févérité, rendez graces au Ciel pour ce peuple & pour vous la premiere, fi je borne mon courroux au trépas de Raymond. Ne mettez pas d'obftacle au paffage de votre Roi; levez-vous. Les gardes écartent Mariane, & le Roi pourfuit fa marche.

Déja Raymond eſt enfermé dans une tour dont la mer baigne les pieds, & qu'on deſtine aux ſeuls criminels d'Etat. Le malheureux y languiſſoit depuis deux jours, ſans ceſſe incertain du moment où il iroit au ſupplice, & toujours plein de l'image de Mariane. Souvent il porte la vue ſur le prochain rivage, dans l'eſpérance qu'un heureux haſard y conduira ſon amante. Tout-à-coup il croit la voir; ſon cœur palpite déja, lorſqu'il s'apperçoit de ſon erreur. Dans ſon déſeſpoir, il ſe rejette à grands cris ſur la couche de paille qu'on laiſſe à ſon ſommeil, s'y roule, s'y tourmente, ſe releve, & cherche encore des yeux le rivage. Oh! pour cette fois, ce n'eſt point une erreur. Mariane, informée par la voix publique que ſon amant languit dans la tour, a porté ſes pas ſur la rive, pour tâcher de le découvrir dans ſa priſon. Ses yeux, éclairés par l'amour, le lui font diſtinguer malgré l'éloignement. Elle demeure long-temps immobile de douleur & même de joie, ſi toutefois il eſt poſſible que ſon ame la connoiſſe en cet affreux moment. La nuit arrive, & la tendre Amélife ne voit point reparoître ſa fille, qu'un charme invincible attache au rivage. Elle ſort pour l'en arracher. Mariane ſe refuſe à ſes vives ſollicitations: De grace, ma mere, dit-elle avec feu, laiſſez-moi ici ſous les yeux de Raymond.

Maintenant, il eſt vrai, l'obſcurité de ſa priſon nous le dérobe; mais cette foible clarté que la lune répand ſur la contrée, doit nous découvrir à ſa vue. Je ne le priverai point de l'unique conſolation qui lui reſte ; qu'il voye combien m'étoit cher l'époux que vous m'aviez donné.

En parlant ainſi, l'une & l'autre s'aſſied ſur le ſable. Le calme & le ſilence regnent profondément autour d'elles. Leurs ſanglots précipités troublent ſeuls le repos de la nuit. Tout-à-coup s'éleve un vent orageux; la lune ſe couvre d'épais nuages; la mer s'enfle & gronde. Amélise, épouvantée à l'aſpect de la tempête qui s'approche, redouble ſes inſtances auprès de ſa fille; mais vainement ſes prieres l'invitent à la retraite ; Mariane s'obſtine à reſter. La mere eſt enfin contrainte de commander; c'en eſt fait, Mariane ne réſiſte plus. Elle ſe leve, tourne encore les yeux vers la tour; puis, cachant de l'une de ſes mains les pleurs dont elle inonde ſon viſage, de l'autre elle s'appuye ſur ſa mere, & s'apprête à marcher. Un bruit, tel que celui d'une perſonne qui nage, les effraye & précipite leurs pas. Ce bruit s'approche, &, de la mer, ſemble être paſſé ſur le rivage. Un cri étouffé vient s'y joindre : Mariane! Amélise! où êtes-vous ? Elles s'arrêtent, & ſe demandent ſi ce n'eſt point la voix de Raymond. Tandis

qu'elles flottent dans l'incertitude, les mêmes paroles parviennent une seconde fois à leurs oreilles : Nous ne sommes point dans l'erreur, ajoute Mariane ; ma mere, c'est Raymond. — Oui, c'est lui-même, dit ce malheureux fugitif, en tombant aux genoux de son épouse qu'il embrasse. J'ai su faire passer mon corps souple à travers les barreaux qui se croisoient devant les fenêtres de ma prison ; & de-là, me précipitant dans la mer, j'ai fait un heureux usage de l'habitude de nager que j'avois contractée dans mon enfance. Mariane & sa mere le serrent alors dans leurs bras ; mais en gardant le silence. L'étonnement, la joie & la crainte les ont rendues muettes : Cher amant, s'écrie enfin Mariane, vous avez échappé à l'horreur de votre prison, & votre heureuse audace vous sauve. Grand Dieu ! je te remercie de ce bienfait : tu m'as rendu mon époux. — Oui, interrompt Amélise ; mais pour te le reprendre sans doute. Parlez, Raymond, comment allez-vous échapper à l'œil vigilant de vos ennemis ? — Madame, j'ai découvert de ma prison, à un mille d'ici, une frêle barque attachée au rivage. Je vais m'en saisir, & m'abandonner avec elle à l'inconstance de la mer. — De la mer ? juste Ciel ! & ne voyez-vous point quelle affreuse tempête se prépare ? — Je la vois sans doute, & cependant j'em-

braſſe ce parti. Il n'eſt pas aſſuré que l'onde m'engloutiſſe; il l'eſt que je mourrai, ſi je reſte plus long-temps ſur cette terre malheureuſe. Mais duſſé-je périr dans les gouffres de la mer, ce trépas me ſera moins cruel, puiſque je mourrai loin des yeux du tyran de ma patrie. — Eh bien, tu ne partiras pas ſeul, interrompent la mere & la fille. Nous voici déterminées à te ſuivre par-tout où les flots te conduiront, à vivre, à mourir avec toi. Marchons vers la barque; & malgré la tempête, oſons franchir la mer. — Quelle preuve d'attachement vous me donnez maintenant l'une & l'autre! jamais, non, jamais je n'avois douté de votre amitié. Mais que votre deſſein généreux a droit de me confondre; que mon ame eſt délicieuſement flattée de vous voir ainſi dévouées à ma fortune! Toutefois, je ſerois indigne de vous, ſi je vous laiſſois achever un pareil ſacrifice. Que j'affronte ſeul la fureur de la mer; ma vie eſt peu de choſe, les hommes ne perdront guere quand je ceſſerai d'être. Mais vous, Améliſe, vous, Mariane, tant de malheureux à qui vous tenez lieu de mere, que deviendroient-ils, ſi vous leur étiez ravies? Ah! non, non: abandonnez-moi à mon funeſte ſort; je ne méritois pas ſans doute de vous conſacrer mes jours. Je pars; & ſi le Ciel prend pitié de moi, & qu'il me faſſe abor-

der heureusement sur une rive étrangere, je me hâterai de vous informer de mon sort ; j'oserai vous solliciter, généreuse Amélise, de me rendre mon épouse.

En parlant ainsi, il marche vers l'endroit du rivage, où ses yeux ont découvert la nacelle. Amélise & sa fille le suivent, & cependant le Ciel qui devient plus obscur & le vent qui siffle avec plus de violence, annoncent que la tempête va s'élever. Ils touchent au bateau. Mariane & sa mere persistent à vouloir accompagner le jeune Sicilien dans sa fuite : Je ne le veux point, répond celui-ci. Le danger est trop grand pour vous ; ce bateau peut faire naufrage, & moi, je puis me sauver encore. Mais vous, ô couple trop généreux, comment échapperiez-vous aux fureurs de la mer déchaînée ? Laissez-moi seul affronter la tempête, ou bien consentez à me voir rentrer dans les mains de Fréderic, pour monter ensuite sur un échafaud. A ces mots, il porte la main au cable qui attache la barque au rivage. Amélise & Mariane le saisissent par ses vêtements ; mais plus elles s'obstinent à le retenir, plus il redouble d'efforts & de vîtesse pour s'éloigner. Il s'élance dans la barque, en écarte Mariane & sa mere, frappe du pied contre la rive, & la nacelle fuit loin du bord : Adieu, s'écrie-t-il aux deux infortunées, adieu,

aimez-moi toujours. — Barbare, nous pouvions t'accompagner, & tu nous le refuses. Ah! l'amour ni l'amitié ne furent jamais bien connus de ton cœur! Le péril eſt grand, notre ſexe eſt timide; mais la tendreſſe que tu nous as inſpirée, eût élevé notre courage. Elles ſe taiſent, fixent un œil inquiet ſur la mer qui frémit déja, & ſe couvre de vapeurs amoncelées. Mais la nuit, devenue tout-à-coup plus profonde, leur dérobe la vue des cieux, de la terre & de la mer. Elles reſtent comme enſevelies dans d'épaiſſes ténebres; elles veulent ſe retirer, & l'obſcurité leur cache le chemin qu'elles doivent ſuivre. Bientôt, du ſein des nuages, partent mille éclairs qui ſe preſſent, ſe croiſent, & dont la ſuite précipitée augmente l'horreur de cette ſcene. Ce fut à leur pâle lueur qu'elles apperçurent la barque de Raymond flotter augré des vagues, tantôt s'élever ſur leurs cimes, tantôt retomber avec elles, & s'abymer dans les gouffres de la mer: Ah! malheureux, s'écrient-elles, en lui tendant les mains, malheureux, qu'as-tu fait? Tu fuyois la mort, & la mort te pourſuit ſans relâche. Les ſoupirs nombreux qui ſortent avec effort de leur bouche, leur étouffent la voix. La force les abandonne; leurs genoux chancelent, plient; & l'une & l'autre tombant ſur le ſable, y demeure étendue ſans mouve-

ment. Amélise en recouvre la premiere l'usage: Ma fille, dit-elle, en pressant Mariane contre son sein, ma chere fille, ranime-toi: c'est ta mere qui te rappelle à la vie. N'ajoute pas à notre malheur par une plus longue foiblesse. Mariane rouvre les yeux, se releve avec sa mere, & appuyées l'une sur l'autre, elles vont abandonner le rivage. Mais, ô triste spectacle! un long éclair découvre aux yeux de Mariane la barque de Raymond poussée contre un écueil; elle s'y brise, & le malheureux jeune homme couvert par les vagues, se débat contre elles, & disparoît enfin: Raymond n'est plus, s'écrie sa déplorable amante; il ne me reste qu'à périr. Elle se dégage des bras de sa mere, & fait un mouvement pour s'élancer dans les flots. Mais Amélise, assez heureuse pour s'opposer à ce funeste désespoir, la retient par les longs plis de sa robe: Cruelle fille, quoi, tu voudrois abandonner ta mere! ah! plutôt arrache-moi la vie. Si tu ne peux vivre sans Raymond, moi, je ne puis vivre sans Mariane. Tu me restes seule pour me consoler, & tu veux me priver de ma fille! Par où, comment ai-je mérité un traitement aussi cruel? Raymond n'est plus, & mon cœur en gémit avec le tien. Les larmes que je répands en abondance, te le prouvent assez. Mais la perte de ton amant doit-elle te

rendre barbare contre ta mere? Ma fille, ma chere fille, reprends ta raison, & rends-moi tendresse pour tendresse.

Mariane garde le silence, honteuse des reproches que lui a fait entendre sa mere. Puis tout-à-coup, elle se précipite dans le sein d'Amélise : O ma mere, vous m'avez dit plusieurs fois que vous aviez connu l'amour, mais vous n'avez jamais su sans doute combien il est affreux de perdre ce qu'on aime. Ah! si votre cœur en avoit fait la triste expérience, que vous me pardonneriez aisément l'excès du désespoir d'où vous m'avez tirée! Ma mere, au nom du Ciel, oubliez ma criminelle foiblesse. Elle est bien pardonnable, j'ai perdu l'amant, l'époux que vous m'aviez donné... & je l'ai perdu pour toujours. Ce discours de Mariane porta le trouble dans l'ame de sa mere. Oh! ma fille, répond-elle, en faisant un tendre retour sur elle-même, que mon cœur se met aisément à la place du tien; je l'ai connu, ce malheureux sentiment, & son souvenir m'arrache chaque jour des larmes. Je sais par tout ce que j'ai souffert, combien ces foiblesses sont excusables; mais il faut s'armer de courage, & puisqu'il n'est plus de remede à ton malheur, tâcher d'en alléger le poids par la patience. A ces mots elle entraîne sa fille loin du rivage, & le jour qui se leve leur découvre le chemin de la ville.

Quelques heures après qu'elles furent rentrées dans leur demeure, un officier de Fréderic parut à leurs yeux. Il s'adresse à Mariane, & lui dit que le Roi l'appelle auprès de sa personne. Cet ordre du Monarque est pour elle un coup de foudre, un arrêt de mort. L'effroi les glace, & leur bouche n'a pas la force de pousser la moindre plainte. Mais, sur-tout, Amélise est tombée dans une stupide douleur. Il lui semble voir sa fille envoyée au supplice à la place de Raymond. Tout-à-coup elle jette un long cri, & les bras fortement attachés autour de Mariane : Tu vas donc mourir, lui dit-elle, & je vais rester seule & délaissée? Ma fille, viens m'embrasser; fais-moi tes derniers adieux, & reçois les miens. Barbare Fréderic ! & que t'a fait Mariane, pour lui arracher la vie? que t'ai-je fait moi-même pour me priver de mon unique bien? si tu ne peux assouvir ta vengeance sur Raymond, pourquoi ma fille en doit-elle être la victime? Eh bien, qu'il la prenne ! mais je ne lui survivrai point. Oui, sans doute, ou Fréderic la rendra à sa mere, ou il les immolera toutes deux à la fois. Elle veut alors suivre Mariane; mais l'officier lui répond que sa fille seule paroîtra aux yeux du Monarque, que tel est l'ordre qu'il en a reçu. En même-temps il lui défend de les suivre. Mariane se jette encore pour

la derniere fois dans le sein de sa mere, & ne s'en arrache que forcée de céder à la violence. Sa mere la suit des yeux un instant; puis succombant tout-à-coup à l'excès de sa douleur, elle reste évanouie dans les bras de quelques femmes que l'amitié avoit conduites auprès d'elle. Leurs secours furent d'abord inutiles. Enfin elles parviennent à la ranimer; mais une fievre ardente a pris la place de cette longue défaillance, & sa vie touche enfin à son terme.

Mariane arrivoit alors au palais de Fréderic: ses pleurs n'avoient point cessé de couler; elle en est encore toute trempée : Madame, lui dit le Roi, en la voyant paroître, j'ai médité sur le conseil que j'ai reçu de vous : j'en reconnois toute la sagesse, & je me rends à lui. Tant de rigueur est souvent dangereuse : il vaut mieux écouter la clémence, & désormais je ne mets plus de bornes à la mienne. J'oublie le crime de Raymond, & je lui pardonne comme aux autres rebelles. Il devoit être votre époux; qu'il le devienne aujourd'hui : je n'y mets plus d'obstacle. Je fais plus; sa valeur & ses autres vertus peuvent servir la Sicile. Hé bien, je lui donne le gouvernement de Messine. C'est à vous, Mariane, à lui faire sentir que sa faute ne peut être expiée que par un repentir sincere, & ma bienfaisance récompensée que par un entier dévouement à

mes volontés. Gardes, faites ſortir Raymond de la tour, & qu'on l'amene ici : je lui veux annoncer moi-même ſa grace & ſa fortune.

Mariane interdite, étonnée, n'oſe croire ce qu'elle vient d'entendre. Le diſcours de Fréderic eſt-il ſincere ? ou bien eſt-ce un piége qu'on lui tend, pour ſavoir ſi elle eſt complice de la fuite de ſon amant ? Dans ce doute mortel, elle garde un profond ſilence ; mais les gardes reviennent. Ils annoncent que Raymond n'eſt point dans la tour ; qu'on a trouvé les portes de ſa priſon ſoigneuſement fermées ; & que s'il a pris la fuite, il n'a pu le faire qu'en paſſant à travers les barreaux croiſés devant la fenêtre de ſon cachot, & en ſe précipitant dans la mer : Hélas ! oui, s'écrie Mariane, ce ſoupçon n'eſt que trop vrai pour mon malheur & pour celui de mon amant. La hauteur de la tour ne l'ai point effrayé ; il l'a franchie : & pourquoi ?... pour périr enſuite triſtement à mes yeux. Je l'ai vu, Sire, ce déplorable amant, lutter cette nuit contre la tempête ; & trop foible contre la fureur des vagues, leur céder & s'engloutir dans les flots. Quelle perte, juſte Ciel ! & qui pourra m'en conſoler jamais ? Hélas ! je n'aurois plus rien à prétendre à la vie, ſi je ne devois tous mes ſoins à ma mere. Seigneur, permettez que je retourne auprès d'elle. Mon départ l'a fait

tomber dans un cruel déſeſpoir; qu'il me ſoit permis d'aller la raſſurer. — Partez, Madame, lui dit Fréderic, partez. Qu'Améliſe apprenne de votre bouche juſqu'où s'étendoit ma clémence, & que cette penſée ſerve à vous conſoler, s'il ſe peut, l'une & l'autre, de la perte de Raymond.

Mariane ſort à l'inſtant du palais; la tendreſſe filiale précipite ſes pas; elle vole plutôt qu'elle ne marche. Son front eſt moins triſte. Elle ſe flatte que ſon retour va rendre le repos à ſa mere. Elle arrive. Quel tableau douloureux ſe préſente à ſa vue! Améliſe, étendue ſur un lit, plongée dans le délire, & trempée d'une ſueur brûlante, s'écrie en s'agitant avec violence: Fréderic, cruel Fréderic, qu'ordonnes-tu de Mariane. Quoi! barbare, tu l'envoyes au ſupplice? Eh bien, je vais la ſuivre. Ma fille, attends-moi. — Et non, ma mere, non, je ne vous ſuis point ravie. Ouvrez les yeux: c'eſt moi qui vous ſerre dans mes bras. Ma mere, nous n'avons plus rien à craindre de Fréderic. — Fréderic? Hé bien! où va-t-il? que veut-il de moi? a-t-il égorgé ma fille? Ah! Raymond, que fais-tu maintenant? On donne la mort à ton épouſe, & tu reſtes tranquille! L'infortunée, en diſant ces mots, tombe dans un calme ſtupide. En vain ſa fille, lui prenant les mains,

les arrofe de fes larmes & la preffe contre fon fein. Six heures s'écoulent avant qu'Amélife r'ouvre les yeux & puiffe reconnoître fa fille. Alors, ne pouvant contenir fa joie, elle veut s'élancer hors du lit; mais les forces l'abandonnent, & elle retombe fur elle-même. Mariane lui fait un rapide récit de ce qui vient de fe paffer chez le Roi. Amélife ne peut le croire, & demande pour s'en convaincre qu'on le répete plufieurs fois : enfuite elle ajoute : Cette nouvelle me foulage, fans doute, ô ma fille; & fi quelque événement pouvoit me rendre la vie, je devrois ce bonheur à ton retour. Mais hélas, je fens que ma mort n'eft différée que de quelques jours. Non, je ne reviendrai jamais de l'état de foibleffe où tant de malheurs redoublés m'ont précipitée. Amélife, en effet, fut atteinte dès ce jour d'une langueur profonde, qui devoit dans peu confumer fes jours.

Mais cependant Raymond, dont la barque s'étoit brifée contre les rochers pendant la tempête, après avoir difparu dans les flots, étoit remonté fur leur furface; & voyant autour de lui les débris épars de fa nacelle, s'étoit fortement attaché à une planche fur laquelle il vogua deux jours entiers au gré des vagues qui le pouffoient en tout fens. Vers le milieu du troifieme jour, les vents s'appaiferent, le ciel reprit fa

férénité, & la mer redevint calme. Il apperçoit non loin de lui la terre. L'efpoir renaît dans fon cœur : il pourra vivre encore pour Mariane. A cette douce penfée, il oublie l'épuifement de fes forces, redouble de courage & d'adreffe, & touche enfin au rivage.

Les rochers efcarpés, dont il le trouve bordé de toutes parts, lui en défendent l'accès. Longtemps il le parcourt dans la longueur d'un mille; fon efpérance eft trompée à chaque inftant. Enfin, il découvre un endroit où la rive defcend mollement dans la mer par un fentier pierreux. Il s'élance en même-temps hors des flots, s'affied fur la terre pour reprendre haleine, & jettant fes yeux fur la vafte étendue qu'il vient de franchir : Me voilà donc échappé aux dangers de l'onde, s'écrie-t-il, & je n'ai plus rien à craindre ni de fes caprices, ni de la tyrannie de Fréderic! puis il fe tait, & cherche à reconnoître la terre où il fe repofe. Il voudroit s'avancer vers l'intérieur; mais privé de nourriture depuis trois jours, à peine fes genoux peuvent le foutenir. Tandis qu'agité d'inquiétude, il s'occupe des moyens de fe procurer quelques aliments, il apperçoit à peu de diftance de lui un grouppe d'orangers. Il fe traîne vers eux, cueille avidement de leurs fruits, & répare fes forces par cette nourriture rafraîchiffante. Bientôt s'éloi-

gnant du rivage, il s'avance vers l'intérieur de la contrée. Il marchoit depuis trios heures, ſans avoir encore découvert aucun habitant. Le jour alloit diſparoître, lorſque du penchant d'une colline il voit dans le creux du vallon prochain une cabane dont le toît commence à fumer. Il dirige ſes pas de ce côté; mais un précipice qui s'offre à ſon paſſage le contraint de ſe détourner & de s'enfoncer dans un bois à l'extrémité duquel la cabane eſt ſituée. A meſure qu'il avance, le jour fuit, la nuit reparoît, & chaque moment la rend plus plus profonde. Raymond eſt forcé de s'arrêter & d'attendre au pied d'un arbre que le jour renaiſſant vienne lui montrer le chemin qu'il doit ſuivre. Le ſommeil qu'il n'a pu goûter depuis long-temps, le fuit pour comble d'infortune. Le triſte jeune homme demeure en proie à ſes noires réflexions. Il ſe voit ſans ſecours, ſans ami, ſans retraite. L'horreur de ſon état le jette dans un profond accablement preſque ſemblable à la froide inſenſibilité. A cet état douloureux ſuccede enfin un aſſoupiſſement léger qui bientôt ſe convertit en ſommeil.

La nuit étoit au milieu de ſa courſe, lorſque des cris perçants frappent Raymond, & l'éveillent. Il écoute, il entend une voix qui s'écrie: Que t'ai-je fait, malheureux, pour que tu veuilles m'arracher la vie? & comment as-tu pu for-

mer le projet d'aſſaſſiner ton Roi? Ces mots excitent l'audace du généreux Sicilien. Il s'arme d'un bâton noueux que le haſard lui préſente, vole à travers les ombres de la nuit vers l'endroit d'où la voix l'eſt venu frapper. Il arrive; la lune qui perce en même-temps les nuages qui l'enveloppent, lui fait voir un homme renverſé ſur la terre, & qui ſe débat contre un autre qu'il tâche d'attirer à lui ſur la pouſſiere. Raymond fond avec impétuoſité ſur celui-ci, le frappe de ſon arme peſante, & le renverſe ſans vie & noyé dans ſon ſang. Puis il tend une main généreuſe au malheureux, le releve & lui dit: O vous que j'ai eu le bonheur d'arracher à la fureur de vos aſſaſſins, ſi j'ai bien entendu vos dernieres paroles, vous êtes le Roi de cette contrée. Ah! ſi j'ai pu mériter quelque choſe de votre reconnoiſſance, daignez accueillir un malheureux étranger que la tempête vient de jetter ſur ces côtes. — O mon bienfaicteur, lui répond le Monarque, vous êtes dans l'iſle de Maïorque, & je n'en ſuis point le ſouverain; mais le Portugal m'obéit; oui, je ſuis Dom Jayme; & ſi, lorſque j'aurai terminé la guerre que j'ai portée dans cette iſle, vous voulez me ſuivre dans mes Etats, je vous promets tous les tréſors & toutes les dignités que peuvent verſer ſur quelqu'un mon autorité & ma reconnoiſſance.

Jusqu'à ce temps, je puis vous donner une retraite honorable dans mon camp, d'où mes aſſaſſins m'avoient ſecretement enlevé. Venez, & dites-moi qui vous êtes, le nom de vos parents & celui de votre patrie. — Prince, vous avez ſans doute entendu parler de Raymond, ce guerrier qu'une fortune rapide avoit rendu redoutable au tyran de la Sicile? Eh bien, Seigneur, vous le voyez devant vous. Le ſort des armes a fait triompher Fréderic des efforts de ſon peuple, & je me ſuis vu contraint, pour échapper à la mort, de prendre la fuite. A ces mots, Raymond ajoute un récit fidele de ſes aventures, & Dom Jayme, jaloux de s'attacher un héros d'un mérite auſſi rare: La renommée, lui dit-il, avoit porté votre nom & votre gloire juſqu'à moi: j'enviois à la Sicile un auſſi grand homme. Mes deſirs ſont remplis. Je vous poſſede. Si mon amitié peut vous attacher à ma perſonne, je vous l'offre, elle eſt à vous. Il ſera bien doux pour moi de pouvoir dire que je dois la vie à mon ami. Le Monarque ouvre alors les bras à Raymond, le preſſe contre ſon ſein, & le baigne des larmes de l'attendriſſement & de la reconnoiſſance. Puis il ajoute: O mon ami, car je me plais à vous donner ce titre, & je ne ceſſerai jamais de vous le donner, encore moins de remplir tous les devoirs qu'il impoſe, prêtez-moi les

secours de votre bras, & ramenez-moi vers mon armée qui campe non loin d'ici. Raymond présente aussi-tôt au Monarque un appui à sa foiblesse. Ils sortent du bois à la renaissance du jour. Bientôt volent à leur rencontre plusieurs chefs de l'armée, qui, informés depuis peu de l'absence de leur Roi, s'étoient partagés, le triste emploi de le chercher. A l'aspect du Monarque souillé de sang & tout défiguré, ils poussent un cri de surprise; chacun le regarde en silence, & lui demande des yeux le récit de sa funeste aventure. Cependant, le plus distingué d'entr'eux, s'adressant à Raymond, lui ordonne de se retirer, & de lui céder à lui-même l'honneur de soutenir Sa Majesté, honneur qui est un des droits de sa charge. Dom Jayme qui s'en apperçoit : Non, dit-il à Raymond, restez auprès de moi; & tournant les yeux vers l'illustre Portugais : Vous voyez, lui dit-il, en montrant le jeune Sicilien, vous voyez celui qui m'a sauvé la vie : j'en suis redevable à son généreux courage. Jugez, vous-même, si la plus tendre amitié n'en sera point le prix. Ses vertus guerrieres, (car c'est ce même Raymond que nous avons si long-temps envié à la Sicile), ses vertus auroient mérité toute ma faveur; mais je dois plus au service important que j'en ai reçu. Il sera mon ami le plus cher. Serai-je assez heureux pour devenir

devenir le ſien? Tous les chefs à ce diſcours déguiſent ſous le voile de la joie, la ſecrete jalouſie dont ils ſont déja dévorés, tandis que Raymond, toujours d'autant plus grand qu'il eſt plus modeſte, ne répond au Monarque que par des regards où brille l'attendriſſement au milieu des larmes.

On arrive enfin au camp. Le ſoldat accourt en foule au-devant de ſon Prince, & en célebre le retour par des acclamations d'allégreſſe. A peine Dom Jayme fut-il entiérement rétabli, que prenant Raymond à l'écart: Mon ami, lui dit-il, je n'ai encore rien fait pour m'acquitter envers vous; mais je ſuis prêt à tout faire. Parlez, qu'exigez-vous de moi. Raymond pouſſe un douloureux ſoupir; & je jettant ſur la main du Roi qu'il embraſſe: Sire, je ne devrois plus rien deſirer ſans doute maintenant que ma fortune m'a rendu ſi cher à votre cœur; mais ſi jamais vous avez connu l'amour, vous pardonnerez aiſément l'inquiétude de mon ame. Alors il fait entendre au Roi l'hiſtoire détaillée de tous ſes malheurs, lui peint la beauté, les graces, les vertus, la jeuneſſe de Mariane, l'amour mutuel dont ils brûlent l'un pour l'autre; enfin la tendreſſe ſans exemple d'Améliſe pour ſa fille. Je n'aurai plus rien à ſouhaiter, dit-il en finiſſant, ſi je puis unir au titre glorieux de votre

ami, celui d'époux de Mariane; permettez donc, Sire, que selon la promesse que je lui ai donnée en la quittant, je l'informe de ma fortune brillante, & l'invite à venir la partager. — Oh! mon ami, puisque votre entiere félicité dépend de la main de Mariane, qu'elle vienne vous la donner: j'y consens. Je fais plus; je vais dès l'instant envoyer un vaisseau en Sicile exprès pour y porter votre lettre & votre priere. Unissez-y la mienne: que Mariane & sa mere, instruites de votre sort, viennent consommer le bonheur de mon ami. Dom Jayme fait ensuite présent à Raymond de riches & vastes possessions, lui remet les titres, & donne enfin ses ordres pour le départ du vaisseau qu'il a promis. La lettre de Raymond est déja envoyée.

Cependant Amélise toujours languissante résistoit aux vives instances de sa fille qui la pressoit de lui révéler le secret de sa naissance. Cette mere infortunée redoutoit pour elle-même d'avouer sa foiblesse: elle eut souhaité de pouvoir en déguiser la honte à ses propres yeux. Comment donc se résoudre à la dévoiler à sa fille, à qui elle pouvoit devenir d'un dangereux exemple? Eh quoi donc, s'écrioit Mariane, ne pourrai-je jamais savoir qui m'a donné la vie? & faudra-t-il que je meure sans que ma bouche ait prononcé le nom de mon pere? Où

eſt-il, ce pere que j'aime ſi tendrement ſans le connoître, & à qui je ſuis chere ſans doute? ne ſeroit-il déja plus? Mais, non; vous m'avez dit pluſieurs fois qu'il habitoit une contrée étrangere. Ah! ſe peut-il qu'il conſente à vivre loin d'une épouſe dont il eſt adoré! Ma mere, au nom du ciel, ne différez pas davantage à à me ſatisfaire. Peut-être, hélas! aurai-je la douleur de vous perdre; voulez-vous que je reſte entiérement orphéline. Amélise, à ce diſcours, gardoit un ſilence embarraſſé, & ſes réponſes mêmes, lorſque ſa fille plus preſſante encore la forçoit d'en donner, trahiſſoient le trouble dont elle étoit agitée. Les efforts multipliés qu'elle étoit contrainte de faire ſur elle-même pour retenir ſes larmes & s'impoſer ſilence augmentoient ſenſiblement ſa langueur. Bientôt elle devint mortelle, & l'on déſeſpéra de ſa vie. Mariane, attachée aux côtés de ſon lit, prodiguoit à cette mere trop ſenſible tous les ſoins de la piété filiale. Mais plus elle voyoit Amélise s'approcher de ſon dernier inſtant, plus elle la preſſoit de s'expliquer ſur le nom de ſon époux. Ses vives inſtances, ſes tendres prieres, ſes larmes mêmes n'avoient rien pu gagner encore, lorſqu'Amélise ſentant enfin qu'il ne lui reſtoit plus que quelques heures de vie, renvoya tous ceux qui

entouroient son lit, & demeura seule avec Mariane. Alors recueillant le peu de forces qui lui reste : Vous le voyez, ô ma fille, je vais mourir; je vais me séparer pour toujours, de tout ce qui m'attache à la terre. J'ai vécu pour vous; & si je meurs, c'est pour vous encore. Hélas! je ne me plandrois pas si je vous laissois entre les bras d'un digne époux. La pensée de votre bonheur charmeroit mon heure derniere. Mais vous avez perdu l'ami que je vous destinois, & je vous laisse jeune & sans défense. Car ne vous flattez point de voir l'auteur de vos jours : le cruel m'a pour jamais abandonnée. Mon cœur a beau le chérir encore : ma tendresse est inutile. Il vit en paix sans occuper sa pensée de mon souvenir. Le barbare vous a rejettée avant même que vous eussiez vu le jour. Perdez-en la mémoire au-lieu de chercher à connoître son nom; il sera toujours un secret pour vous. Je vous laisse une fortune assez considérable sans doute pour vous mettre à l'abri des dangers que court l'indigence; mais il en est d'autres qui menacent la jeunesse. Comment en passerez-vous les années avec décence? Votre amour pour la vertu me rassure : mais hélas! la vertu la plus ferme succombe quelquefois; & combien en ont fait la triste expérience, ajouta-t-elle, en poussant un profond soupir,

caufé par un retour douloureux fur elle-même? ah! pour me raffurer en ce dernier moment de ma vie, promettez-moi de mettre votre innocence hors de danger en prenant un époux. Donnez-moi cette promeffe, & jurez de me tenir parole. Hélas! le Ciel impitoyable refufe à votre mere la confolation de vous donner elle-même cet époux. Il ne me fera point permis d'être auprès de ma fille, de lui parler, de la fecourir dans les accès douloureux de l'enfantement, moment cruel où la préfence d'une mere eft toujours fi douce. Il faut que j'expire, l'heure en eft arrivée. Un moment encore, & vous n'avez plus de mere.

La violence des fanglots que pouffoit Mariane & l'abondance des larmes qui tomboient de fes yeux, l'avoient empêchée jufqu'alors d'interrompre fa mere. Mais fon défefpoir lui rend la parole : Non, s'écrie-t-elle, vous ne mourrez pas feule; je vous fuis; le même tombeau nous raffemblera. Je n'en veux pas d'autre. J'ordonnerai en mourant que fa fille foit placée auprès de fa mere; voilà l'hymen que je defire & que je vous promets. Il n'eft pas jufte que deux cœurs fi long-temps & fi bien réunis foient féparés par la mort. Et que ferois-je fur la terre? J'ai perdu mon amant : le Ciel connoît combien il étoit digne d'être adoré. Mon pere m'a rejettée de

ſes bras; ma tendre mere expire, & vous voulez que j'aime la vie! Je l'aimois pour en jouir avec vous; maintenant que vous la perdez, elle n'a plus pour moi de délices. — Ma fille, ſoumettez-vous aux arrêts du Ciel, quelques rigoureux qu'ils ſoient. Le temps adoucira vos douleurs. — Il ne le pourra jamais; & du moment que vous m'aurez été ravie, juſqu'à celui de ma mort, qui le ſuivra de près, ma ſeule occupation ſera de vous pleurer. Que dis-je? ma douleur ingénieuſe ordonnera que des mains ſavantes forment de vous une image que je puiſſe toujours porter avec moi même. Je la placerai ſur ma couche; & proſternée à ſes pieds, je l'embraſſerai ſans ceſſe. J'appellerai ma tendre mere. Je croirai la voir encore & lui parler. Cette illuſion, en entretenant ma douleur, aidéra à précipiter l'inſtant de mon trépas : Eh bien, répond Améliſe, en préſentant un double portrait, qu'elle tire de ſon ſein, où elle le portoit conſtamment depuis ſeize années, voici ce que vous deſirez avec tant d'ardeur. Ces deux figures réunies ſur le même ivoire, repréſentent, l'un, mon buſte, & l'autre, celui de votre pere. Je vous les donne; ma fille; recevez ce don précieux comme le dernier gage de ma tendreſſe. Venez; embraſſez-moi. Je me meurs. En diſant ces mots, elle expire. Ma-

riane se précipite alors sur elle : O ma mere, ô ma tendre mere, regardez-moi, je vous en conjure. C'est moi, c'est votre fille qui vous appelle ; c'est moi qui suis attachée sur vos levres : mais je l'appelle en vain ; elle ne me voit plus, ne m'entend plus. Mariane perd aussi-tôt l'usage de ses sens, & tombe défaillante à côté de sa mere. Les domestiques qui sont accourus à ses cris la ramenent à la vie par de prompts secours, & l'emportent dans son appartement ; mais loin que sa douleur en soit moins vive, pour n'être pas nourrie par le spectacle d'Amélise expirée, elle éclate à chaque instant par tous les excès du désespoir. On dit même que lorsque les Ministres de la religion virent pour rendre les derniers honneurs au corps d'Amélise, sa fille se jetta comme une forcénée sur le cercueil, où le corps étoit enfermé, & que le disputant aux Prêtres qui l'enlevoient, elle s'écria : Barbares, laissez-moi ma mere. Laissez-la-moi, vous dis-je ; que vous a-t-elle fait ? que vous ai-je fait moi-même, pour me ravir mon plus cher trésor ?

L'infortunée Mariane consumoit ainsi le printemps de ses jours à pleurer, à gémir, à souhaiter la mort, lorsqu'arriva la lettre de Raymond. A peine eût-elle reconnu l'écriture & le seing de son amant, que l'excès de la surprise

& de l'amour la rendit quelque-temps presque aveugle & muette; puis rendue à elle-même, sans achever la lecture de cette lettre précieuse, elle se leve, court dans les bras de Laure sa gouvernante, & la dépositaire de tous ses secrets : Il vit, s'écria-t-elle; il vit. Un Roi puissant nous accueillera avec bonté; & comme elle voit l'étonnement & l'incertitude dans les yeux de Laure qui ne peut rien comprendre à ce discours, il vit, ajouta-t-elle, avec plus de rapidité; tenez, lisez, voilà sa lettre; c'est lui-même. Ah! Raymond, Raymond, qui m'auroit dit qu'après avoir perdu ma mere, je serois capable de goûter encore quelque joie! Et toi, ma mere, si quelqu'un eût pu te prédire le sort qui m'étoit réservé, tu vivrois encore pour m'aimer, pour aimer Raymond, & pour en être aimée. Laure, plus tranquille que Mariane, lui fait entendre la lecture entiere de la lettre. Tout ce que Raymond y raconte des dangers qu'il a courus se peint dans les yeux de son amante, à mesure qu'elle en entend le récit. Flattée de la douce espérance de recevoir la main de Raymond, elle se résout à quitter la Sicile, & déja dispose tout pour son départ. Le matin du jour qu'elle avoit fixé pour sortir de Messine, elle se rendit au temple, où reposoient les cendres de sa mere, se mit à genoux sur la pierre, qui les

enfermoit, l'arrosa d'un torrent de pleurs, implora pour elle l'indulgence de l'Etre suprême; & tirant de son sein la double image que lui avoit donné Amélise mourante, elle couvrit de baisers le portrait de sa mere, & le prit à témoin de l'amour qu'elle juroit à celle dont elle avoit reçu la vie. Après avoir prononcé ces derniers adieux à l'ombre d'Amélise, Mariane se rend au port accompagnée de la seule Laure, & le vaisseau chargé de les porter vogue déja poussé par un vent favorable. Il suit la route de Lisbonne, où il a reçu l'ordre d'aborder.

Dom Jayme étoit déja de retour dans cette Capitale de ses Etats. Forcé par une raison pressante de laisser Raymond dans l'isle de Maïorque, il l'avoit chargé de présider à l'embarquement des troupes Portugaises, que la paix rappelloit dans leur patrie.

Marianne arrive bientôt à la Cour de Portugal; le Monarque en est à peine instruit, que le desir de flatter son ami dans la personne de la femme qui sera bientôt son épouse, lui fait oublier l'orgueil de la royauté, & le conduit vers Marianne, à qui par son ordre on avoit donné un appartement dans le palais. Mais hélas! combien est foible le cœur de l'homme, & qu'il se trouve souvent emporté vers le mal, à l'instant même qu'il dirigeoit tous ses mouvements

vers le bien! A peine Dom Jayme eut-il apperçu Marianne, qu'il sentit tout le pouvoir de ses charmes. Et qu'on ne nous dise point qu'un amour aussi prompt n'entra jamais dans le cœur humain. Pour quiconque a vécu parmi les hommes, la passion du Monarque n'aura rien de merveilleux. La demi-pâleur empreinte sur le front de Marianne, cette mélancolie, douce expression d'un cœur sensible, ajoutérent même à l'ivresse du Roi. Il voulut parler, & sa langue embarrassée, & presque liée par l'excès du sentiment, ne put que bégayer à peine quelques paroles. A chaque instant il veut se retirer, & toujours quelque nouveau charme qu'il admire l'attache à Marianne, & le fixe auprès d'elle. Il s'éloigne enfin, retourne en son appartement, & s'y enferme dans une profonde solitude, funeste aliment de son amour.

La nuit arrive. Il refuse de prendre aucune nourriture. Il se couche & le sommeil fuit loin de ses yeux. Fatigué de se rouler sur un lit brûlant, il se leve. Un feu intérieur le dévore sans relâche. Il ne voit, il ne sent que Marianne, il ne respire qu'elle. L'image de Raymond, il est vrai, cette image de son bienfaicteur, d'un héros qu'il a choisi pour son ami, se présente à sa vue. Elle lui reproche ses desirs peu généreux, peu dignes d'un Roi; alors sa conscience se

trouble, son cœur se flétrit, & succombe sous le poids des remords : Qui? moi! faire un pareil outrage à l'amitié! payer d'une ingratitude aussi noire le plus signalé des services! Tu me conservas la vie, ô Raymond! & pour récompense je te ravirois ta maîtresse, ou chercherois à la séduire! Ah! plutôt étouffons mon amour, il en est temps encore. C'en est fait, je veux me vaincre, je me vaincrai. Il retourne alors à sa couche, dans l'espoir d'y retrouver le sommeil. Mais le sommeil le fuit toujours. Chaque effort que tente sur lui-même l'infortuné Monarque, demeure sans effet. Il voit le jour renaître & son amour s'accroître avec lui. Pressé de retourner auprès de Marianne, il fait épier l'instant de son réveil; bientôt il la rejoint, & resté seul avec elle, il la considere long-temps en silence. L'amante de Raymond fixoit de temps en temps Dom Jayme : il lui sembloit découvrir sur son visage les traits qui distinguoient le portrait de son pere. Chaque nouveau regard qu'elle jette sur le Monarque, confirme ce rapport. Elle en est émue; l'attendrissement se peint dans ses yeux, sur sa bouche & sur son front. Dom Jayme s'en apperçut; il osa croire que ce trouble étoit l'heureux avant-coureur d'un tendre retour : cette pensée l'enhardit à parler : Belle Marianne, ah! puisque vous avez surpris le se-

cret de mon cœur, ne me déguiſez point le myſtere du vôtre; mes yeux enflammés & fixés ſur vous, mon langage embarraſſé, tout en moi vous a dit déja combien vous m'êtes chere. Non, jamais dans les plus belles années de ma jeuneſſe, je n'éprouvai de ſi vifs tranſports; qu'il ſeroit doux pour moi, ſi je vous inſpirois un ſentiment ſemblable!... Vous vous taiſez, Marianne, vos yeux effrayés ſe détournent de moi? un pareil aveu vous offenſe? — Il vous offenſe vous-même, Seigneur, répond cette vertueuſe amante. Ne m'auriez-vous accueillie que pour ravir à ſon époux une épouſe adorée? ſe pourroit-il que vous reſpectaſſiez ſi peu les droits de l'hoſpitalité? J'avois cru votre palais un aſyle ſacré. Trahirez-vous mon eſpérance & celle de Raymond? Si ce héros vous eſt cher, comme il m'en a flattée; s'il eſt vrai, ce qu'il m'a écrit, qu'il a eu la gloire de vous ſauver la vie, voudriez-vous pour l'en récompenſer, lui donner la mort? Car ne vous flattez pas qu'il puiſſe ſurvivre à ma perte; mon bonheur & le ſien dépendent de notre amour mutuel. Ah! s'il vous ſuffiſoit du reſpect & de la reconnoiſſance de Marianne, vous n'auriez pas beſoin de les lui commander; mon cœur eſt plein de ce double ſentiment. Si même vous daignez accueillir un autre hommage, l'amour d'une fille pour ſon

pere, je ſuis toute prête à vous l'offrir. Car, & je ne dois pas vous le cacher, vos traits, Seigneur, rappellent à mes yeux l'image de mon pere, d'un pere, hélas! que j'ai perdu.

Comme elle parloit encore, ils entendirent un bruit confus à l'entrée de l'appartement. Dom Jayme en ouvre la porte. Au milieu d'une foule nombreuſe, il découvre Raymond, qui, avec la double ſérénité d'un vainqueur & d'un amant, met aux pieds du Roi une boîte dorée, une épée & une couronne. L'arrivée ſoudaine du jeune Sicilien, ce qu'il étale avec une fierté reſpectueuſe frappent le Monarque d'une longue ſurpriſe. Mais combien elle redouble, lorſqu'il entend ce diſcours! Sire, vous aviez conclu la paix avec le Roi de Maïorque; & contraint de retourner précipitamment dans vos Etats, vous m'aviez confié l'emploi d'y ramener votre armée. La derniere journée de notre ſéjour dans l'iſle, à l'inſtant que, tranquilles ſur la foi des traités, nous ne ſongions qu'à partir, nos anciens ennemis, enhardis ſans doute par votre abſence, fondent tout-à-coup ſur nous. Leur Roi eſt à leur tête. Vos ſoldats ſans armes & ſans défenſe tombent d'abord ſous leurs coups. Cependant je les rallie : ils reprennent leurs armes, & je m'avance à l'ennemi qui nous réſiſte longtemps. Mon heureux ſort les met en fuite. Je

les pourſuis ; leur Roi laiſſe tomber dans mes mains ſa couronne & ſon épée. J'étois près de le ſaiſir lui-même ; mais il m'échappe : cependant je l'enferme dans ſa capitale, & n'en leve le ſiege qu'après l'avoir contraint de ſigner un nouveau traité, par lequel il vous abandonne trois places importantes. Alors preſſé de vous rejoindre, & non moins impatient de revoir ma chere Marianne, je hâte le départ de vos troupes : elles ſont rentrées dans vos Etats. Moi, je vous apporte ce traité, l'épée & la couronne de votre ancien ennemi. Trop heureux d'avoir affermi la paix, que mon Prince avoit donnée à ſon peuple, je viens en goûter les fruits auprès de ſa perſonne, & ſolliciter de nouveaux ſervices, qui me rendent plus digne de ſa faveur.

Dom Jayme ouvre les bras à Raymond : C'eſt peu de m'avoir ſauvé la vie, lui dit-il, vous êtes encore l'appui de mes Etats ! jeune homme, que vos ſervices ſont peu faciles à récompenſer, & que je dois rougir du prix.... Dom Jayme n'acheva point. Effrayé de l'involontaire aveu qu'il alloit faire, il baiſſe la vue en pâliſſant, & ſe tait. Son jaloux amour lui peint auſſitôt Raymond comme un rival adoré. A cette image, l'agitation du Monarque redouble ; il le repouſſe de ſes bras, jette ſur lui un œil preſque farouche, & ſe retire.

Etonné, interdit d'un aussi froid accueil, le vaillant Sicilien demeure immobile & silencieux : il regarde autour de lui ; & cette foule nombreuse qui l'accompagnoit il n'y a qu'un instant, lâche imitatrice du Prince, a disparu avec lui : Quoi, se dit-il, enfin à lui-même ! le Roi m'embrasse avec amitié ! il m'appelle son sauveur, & celui de son peuple ! puis tout-à-coup la chaleur de ses embrassements se refroidit, il me quitte, & me lance un regard indigné ! doute cruel ! doute désespérant ! Comment pourrai-je t'éclaircir ; alors il fait deux pas, & se trouve auprès de Mariane. L'aspect de cette femme adorée lui fait oublier son ingrat ami, il ne voit plus que sa fidelle amante. Mais à la vue de la tristesse, où elle est plongée, & des larmes qui baignent son visage & qu'elle essuye, Raymond s'arrête & s'écrie : Et vous aussi, cruelle, vous aussi, tourmentez Raymond ! vous pleurez ! est-ce que ma présence vous afflige ? Ah ! si tel est mon sort, parlez. Je vous aime sans doute ; mais je saurai tout sacrifier à votre bonheur.

Mariane, à ce mot, tend ses deux mains à Raymond : Non, lui dit-elle, non, cher amant ; votre présence ne m'est point importune. L'espoir assuré d'en jouir m'a fait chérir une vie à laquelle je ne tenois plus depuis votre perte & celle de ma mere. Mais parce que le sort vous

ramene à mes yeux, je n'en suis pas plus heureuse. Ah ! si vous saviez quel nouveau malheur vous attendoit en cette contrée, vous voudriez sans doute ne m'avoir point encore retrouvée. — Eh ! quel est-il ce malheur ? Expliquez-vous, de grace, Mariane, parlez. Mais Mariane se tait, son fougueux amant s'indigne & s'irrite de ce silence : bientôt les plus cruels reproches échappent de sa bouche, il gronde, il menace, il prie, il menace encore. Mariane se résout enfin à parler, & déja Raymond est instruit de la passion du Roi. A cette nouvelle il ne se connoît plus. Ingrat ! s'écrie-t-il, voilà donc le prix que tu destines à mes services : je te sauve, je sauve tout ton peuple, & tu veux me ravir mon amante ! Si j'étois aussi lâche que toi, ce bras qui ta défendu, te donneroit la mort. Tu la mérites sans doute. Mais non : tu ne vaux pas l'honneur de tomber sous les coups d'un guerrier magnanime. Mariane, fuyons, dérobons-nous à ce palais ; je lui préfere le désert le plus affreux ; là, du moins, ne trouverai-je point de Rois ingrats. Alors il détermine son amante à prendre la fuite, dès la nuit prochaine ; il la quitte & va tout préparer pour ce départ secret & précipité.

La nuit arrive ; la profondeur de ses ténebres favorise nos deux amants ! bientôt ils vont s'em-

barquer. Dom Jayme, triſtement retiré dans ſon appartement ſolitaire, combat avec lui-même. L'amour & l'amitié livrent à ſon cœur les plus terribles aſſauts. Preſſé entre ces deux paſſions, il arrache ſon ame, tantôt à l'une, tantôt à l'autre ; & toutes les deux également violentes en redeviennent tour-à-tour les maîtreſſes. Enfin l'amitié l'emporte, il ſe leve : Allons, dit-il, annoncer à Mariane le triomphe que j'obtiens ſur moi-même ; allons rendre la paix à cette fidelle amante ; elle aime Raymond, que Raymond ſoit ſon époux, & qu'il reſte mon ami. Il ſort & marche vers l'appartement de Mariane. Mais, Dieu ! quelle étrange ſurpriſe ! il le trouve déſert : il vole à celui de Raymond ; c'eſt encore la même ſolitude. L'amour qu'il croyoit avoir étouffé, ſe réveille : mon rival & ſa coupable amante, s'écrie Dom Jayme, auroient-ils pris la fuite ? Si je perds Mariane, hélas ! j'ai tout perdu ; puis appellant les gardes à grands cris : Qu'eſt devenu Raymond ? qu'eſt devenue Mariane ? qu'on les cherche, qu'on les amene ; allez, ne différez plus. Les gardes, dociles à la voix de leur maître, parcourent le palais, en viſitent les réduits les plus cachés : mais c'eſt en vain. Après mille recherches, un des plus humbles domeſtiques du palais vient annoncer au Roi qu'il a vu ſor-

tir les deux amants, & que vêtus d'habits modeſtes, ils ont pris le chemin du port. Quoi, je ne verrois plus Mariane, s'écrie-t-il! gardes, volez au port, qu'on me la rende, je ne puis vivre ſans elle. Les cris, le déſeſpoir du Monarque rempliſſent la vaſte étendue du palais, & en chaſſent le ſommeil de tous les yeux.

Bientôt les gardes reparoiſſent, conduiſant avec eux les deux amants, qu'ils ont arrêtés, à l'inſtant qu'ils entroient dans le navire. La pâleur étoit empreinte ſur le front de Mariane. Des larmes coulent le long de ſes joues, tandis que Raymond, le viſage enflammé de fureur, fixe audacieuſement le Monarque, & lui reproche ſa noire ingratitude: Inſenſé! j'ai pu croire à l'amitié d'un Roi; qu'elle eſt ſincere en effet, & ſur-tout bien noble & bien généreuſe! Dom Jayme, d'autant plus irrité à ce diſcours qu'il eſt contraint de reconnoître la vérité de ce reproche: Vante moins, lui dit-il, le prix de tes ſervices: tu m'as ſauvé la vie, mais tu as fait ce que tout autre auroit fait à ta place. Le ſentiment qui t'a pouſſé à me ſecourir étoit indépendant de toi-même: tu n'as fait qu'obéir à la voix de la nature, qui, ſans ton aveu, a mis dans ton cœur ce ſentiment de généroſité. — Tu parles de généroſité; & peux-tu la connoître, toi, ingrat, toi, barbare, qui arraches l'é-

poux à l'épouse, & l'amante à l'amante; toi qui te sers de l'autorité suprême pour tourmenter deux cœurs nés l'un pour l'autre? Dom Jayme furieux : — Insolent, dit-il, je devrois sur l'heure même t'envoyer à la mort, mais un reste de pitié suspend ma colere. Ecoute seulement. — Je ne veux rien écouter; & que pourrois-tu me dire pour excuser tes horribles injustices? — Je ne prétends point m'excuser. Mais écoute. — Je te l'ai déja dit, je ne veux rien écouter. — Ainsi donc tu t'obstines à ne voir qu'un tyran en moi? Eh bien, je vais l'être, je le suis. Gardes, qu'on l'entraîne dans la plus obscure prison; & si demain son insolence est encore la même, demain je l'envoye à la mort. — Demain tu consommeras donc ton infamie? puis se tournant vers Mariane, dont on le sépare : Vous pleurez, chere amante! ô que ces larmes sont précieuses à mon cœur! Adieu, belle Mariane; on m'entraîne loin de vous: promettez-moi de me rester fidelle; & s'il faut mourir, je mourrai satisfait.

Alors on les arrache l'un à l'autre; Mariane veut le suivre. Cette faveur lui est refusée; elle tombe aux genoux de Dom Jayme, les embrasse; & levant sur lui des yeux trempés de larmes, elle le conjure par tout ce qui peut émouvoir le cœur le plus inflexible, de faire grace à Ray-

mond, & de consentir à leur hymen. Le Roi, que ces réponses du Sicilien ont embrasé de la plus ardente fureur, ferme l'oreille à la voix de Mariane : Ou je deviendrai votre époux, s'écrie-t-il, ou bien attendez vous de voir mourir Raymond, & que sais-je! peut-être à perdre la vie vous même. Le dessein en est pris; Madame, levez-vous; je vous laisse encore jusqu'au retour prochain du soleil, pour vous déterminer; alors j'irai moi-même recevoir votre réponse. Songez qu'elle sera votre sort & celui de Raymond. Il la quitte à ces mots, & Mariane retourne à son appartement. A peine y fut-elle rentrée, qu'elle tomba sans connoissance. La fidelle Laure crut long-temps sa maîtresse expirée; mais elle parvint enfin à la rappeller à la vie; le cœur de cette malheureuse amante flotta long-temps dans une cruelle incertitude. Tantôt elle consentoit à donner sa main au Monarque; tantôt elle s'obstinoit à rester fidelle à Raymond. Comment pourra-t-elle mettre fin à ce doute cruel? Long-temps elle reste immobile de désespoir. Tout-à-coup elle sort à grands pas de son appartement, traverse les longues galeries du palais, la vaste étendue des cours, & arrive enfin aux portes de la prison, où Raymond est retenu. Elle s'adresse à celui qui en a la garde : Reconnoissez Mariane, lui dit-elle,

cette malheureuſe amante, qui, deſtinée à devenir l'épouſe de votre priſonnier, doit en perdre à jamais l'eſpérance. Elle vient vous demander une grace : ne me la refuſez pas. — Et quelle eſt-elle cette faveur, lui dit le géolier farouche, avec un ton ſévere? — Ah! vous le ſoupçonnez ſans doute; & ſenſible à mes larmes... — Laiſſez-là vos plaintes & vos larmes; il y a long-temps que je ne vois, que je n'entends que cela; je n'y ſuis plus ſenſible: parlez vîte & ſans détour, je ſuis preſſé de vous quitter. — Eh bien, ſi pour un inſtant ſeulement vous me permettiez d'entrer... — Je vous entends; mais il n'eſt pas poſſible : je ne trahirai point mon devoir. Il veut ſe retirer. Mariane l'arrête : Quoi, ſera-t-il dit que je ne pourrai vous attendrir? Songez que je vais perdre Raymond, qu'il ne lui reſte pas un jour entier à vivre... Répondez-moi, de grace. — Et quoi donc, lui dit ce géolier, toujours avec une voix également rigoureuſe? — N'avez-vous jamais aimé? — Que vous importe de le ſavoir. — Ah! ne refuſez pas de me l'apprendre. — Oui, j'ai aimé dans ma premiere jeuneſſe. — Et votre amour ne fut-il jamais traverſé? fut-il toujours heureux? — Non : mon pere eſſaya tout ce qu'il put imaginer pour étouffer en moi cette paſſion. — De quel œil vîtes-vous tous ces obſ-

tacles qu'on vous oppofoit. — Je ne me connoiffois plus; & fi mon pere n'eût enfin approuvé mon amour, j'ignore à quel excès fe fêroit porté mon défefpoir. — Et comment réuffîtes-vous à le fléchir? — Je le preffai fi vivement, je le fuppliai avec tant de larmes... — Quoi! vos larmes ont fervi votre amour, & les miennes n'auront point ce pouvoir auprès de vous? ah! mon ami, je vous en conjure, fouvenez-vous des maux que vous avez foufferts; & que ce fouvenir vous intéreffe à ceux que je fouffre. Le cœur farouche de cet homme s'adoucit un peu en ce moment : Madame, dit-il, pourquoi cherchez-vous à m'attendrir? je fuis contraint de vous refufer. — Non, vous ne me refuferez pas : j'embrafferai vos genoux s'il le faut. Pour fléchir votre pere, vous avez auffi embraffé les fiens : mon ami, laiffez-moi jouir encore une fois de la vue de Raymond; il a befoin que je le confole. Madame, lui dit le géolier, vous me ferez manquer à mon devoir. Je le fens bien, vous m'avez trop attendri. Mariane redouble fes inftances; & la prifon de fon amant s'ouvre enfin devant elle.

Raymond, perdu dans un coin de ce vafte cachot, s'étoit long-temps agité dans les horreurs du défefpoir. Ses gémiffements, fes cris avoient long-temps ébranlé la voûte ténébreufe

de sa prison : ses forces s'étoient épuisées, & ses genoux refusant de le soutenir, il s'étoit jetté sur une vile couche : là ses yeux avoient été surpris enfin par le sommeil. Quel sommeil, juste ciel ! le supplice le plus affreux eût été moins cruel à cet amant. Un songe sinistre lui faisoit voir Mariane triomphante, & revêtue de tout l'appareil d'une Reine. Elle marchoit avec un front serein à côté de Dom Jayme qui la conduisoit aux autels. A cette image, Raymond furieux s'élance au-devant de cette infidelle amante ; & lui reprochant sa trahison : Perfide ! lui disoit-il, une couronne t'a éblouie ; elle l'emporte sur mes vertus & mon amour. Mariane qui s'étoit déjà approchée entendit ces expressions de sa douleur : elle ne put retenir ses larmes ; & d'une voix entrecoupée de pénibles sanglots : Raymond, s'écrie-t-elle, éveille-toi ; sors de ce songe affreux qui te tourmente. Mon cher Raymond, éveille-toi, & reçois mes derniers adieux, les adieux d'une amante qui te sera fidelle à jamais. Raymond se réveille : Quelle voix se fait entendre ? qui m'appelle ? quoi ! c'est vous, Mariane ? — C'est moi-même, cher amant, moi qui viens chercher auprès de toi des exemples de courage pour raffermir le mien. Il s'agit, tu le sais, ou de renoncer à notre amour, ou de périr l'un & l'autre ; parle, que veux-tu faire ?

— Je veux t'aimer toujours. Il me ſera doux de mourir aſſuré de ton cœur. — Eh bien, s'écrie Mariane, mon ſort eſt décidé : je mourrai ton amante, ton épouſe, ton amie; & ſans pouvoir rien ajouter à cet entretien, ils gardent long-temps un profond ſilence, penchés dans les bras l'un de l'autre. Revenus à eux-mêmes, ils s'encourageoient mutuellement à braver la colere de Dom Jayme, & la fureur des ſupplices, lorſque le géolier parut, & les força de ſe ſéparer. Vainement ils demandent encore la faveur d'un inſtant de plus; le gardien inexorable ferme l'oreille à leurs gémiſſements, & les contraignant de hâter leurs derniers adieux, il entraîne Mariane par la main, & la priſon eſt refermée. La fille d'Amélise erre long-temps incertaine dans l'ombre de la nuit; enfin elle arrive à ſon appartement, réſolue de réſiſter au Monarque : Sans doute, s'écrie-t-elle, j'aſſaſſine mon amant par ma fidélité; mais je m'aſſaſſine auſſi moi-même; & s'il ne m'a pas été permis de vivre avec lui, du moins aurons-nous la triſte conſolation de mourir enſemble. Je vais donc te réjoindre, ô ma mere! A ces mots, elle prend dans ſes mains le double portrait des auteurs de ſes jours, le place aux pieds de ſa couche, ſe met à genoux devant cette fidelle image, y colle ſa bouche, l'arroſe de larmes;

larmes ; & ſa voix s'échappant en longs & douloureux ſanglots : A quoi m'a ſervi de te ſurvivre, ô ma mere ! & de retrouver l'amant que tu m'avois choiſi pour époux ? Hélas ! je n'en meurs pas moins, ſans que les nœuds de l'hymen ayent pu nous lier l'un à l'autre ! Jamais, oh ! non jamais, ta volonté ſacrée ne ſera remplie ! Mon amant va mourir, & moi je vais le ſuivre.

Comme elle acheve ces mots, Dom Jayme arrive à grands pas : Eh bien, Madame, qu'avez-vous arrêté, & quelle ſera votre réponſe ? Songez qu'elle va décider de votre deſtinée & de celle de Raymond ; mes gardes ont ordre de l'amener ici. C'eſt de votre bouche qu'il entendra ſon arrêt. Mariane ſe leve ; & tandis que l'œil toujours attaché ſur le portrait de ſa mere, elle s'efforce de commander au trouble qui la réduit au ſilence, le Roi, à qui la jalouſie perſuade que ce portrait eſt celui de Raymond : Donnez, s'écrie-t-il, & que je briſe ſon image, en attendant que lui-même expire à mes yeux... Mais ciel ! que vois-je ? Quel ſouvenir ces traits réveillent en moi ! Eh comment ce double portrait eſt-il arrivé juſqu'à vous ? — Je l'ai reçu d'une main bien précieuſe. — Et quelle eſt cette main ? — C'eſt celle de ma mere. — Votre mere ! & quel fut ſon nom ? — Améliſe. — Et ſavez-vous par quel haſard cette peinture a paſſé

dans ſes mains ? — Elle m'a dit que ſon époux, dont vous voyez ici la reſſemblance à côté de la ſienne, les lui avoit données l'une & l'autre, comme un gage de ſon amour. — Quoi! ces deux portraits ſont ceux des auteurs de vos jours? — On me l'a dit, du moins; car je n'eus jamais le bonheur de voir mon pere; jamais il ne m'a ſouri... jamais il ne m'a preſſée contre ſon ſein. Mon pere, avant ma naiſſance, m'avoit abandonnée... Mais, Seigneur, vos yeux s'attendriſſent, vous pâliſſez, & votre ame s'intéreſſe au ſort d'une malheureuſe orpheline. Ah! ſi vous le vouliez, vous pourriez être mon pere. Dom Jayme friſſonne à ces mots : Qu'entends-je, dit-il, d'une voix étouffée, & qu'allois-je faire? & il ſe détourne un inſtant pour ſe rendre maître de lui-même. Mais ſon trouble devient plus violent... Je ne puis me contraindre, dit-il : O ma fille, embraſſez votre pere. — Moi, votre fille! vous mon pere! — Oui, moi-même. Hélas! c'étoit peu pour moi de t'avoir délaiſſée, même avant ta naiſſance, j'allois encore te donner la mort. Mais je te vois incertaine; tu doutes ſi tu dois me reconnoître pour ton pere. Ah! je l'ai bien mérité, ce doute cruel! Ma fille, jette les yeux ſur ce portrait; reportes-les enſuite ſur mon viſage, & compares l'un à l'autre. Mariane, je ſuis ton pere.

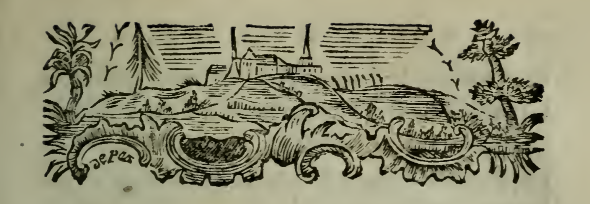
Mariane, après l'avoir considéré plus attentivement, se jette dans ses bras. Oui, vous l'êtes, s'écrie-t-elle. J'en crois mon cœur bien plutôt que vos traits : & l'excès de la joie lui ravit l'usage de la parole. Le Roi, en silence, étoit penché tendrement sur sa fille, lorsque parut Raymond au milieu des gardes qui le conduisoient. A la vue de son amante qu'embrasse son rival : O trahison! ô perfidie! s'écrie-t-il! & c'est ainsi que Mariane m'aimoit. Ah! que la liberté ne m'est-elle rendue! de ce bras tant de fois vainqueur... — Raymond, lui dit le Roi en l'interrompant ; calme tes jaloux transports. Tu n'as plus rien à craindre de mon amour pour Mariane ; je cesse d'être ton rival, pour devenir ton pere. Tu m'as outragé, sans doute. Mais je fus coupable le premier. Ingrat à mon ami, à mon bienfaicteur, je voulois lui ravir son amante, & son amante étoit ma fille, mais je vais la lui rendre ; & avec elle, mon amitié, qu'il a si bien méritée, & qu'il n'auroit jamais dû perdre ; alors il fait signe aux gardes de briser les fers dont le jeune amant étoit chargé. Ensuite, il lui présente la main, l'embrasse ; & après lui avoir expliqué le mystere de la naissance de Mariane, ordonne qu'on prépare la pompe d'une fête solemnelle, pour l'hymen de sa fille & de son ami.

LE

DÉCAMÉRON FRANÇOIS,

N°. IX.

ROGER ET VICTOR DE SABRAN.



ROGER ET VICTOR
DE SABRAN,
NOUVELLE FRANÇOISE.



OUIS IX régnoit déja depuis quelques années, & la justice & la piété, assises avec lui sur le Trône, faisoient le bonheur de la France & l'admiration de toute l'Europe. Chéri de son peuple, estimé de tous ses voisins, & redouté de Rome elle-même, qui sembloit prévoir dans ce jeune Roi la noble fermeté qu'il lui opposa dans la suite, le fils de Blanche, toujours guidé par la sagesse dans la distribution des graces & des honneurs, venoit de remettre dans les mains d'Amauri de Montfort, l'épée de Connétable, dont la mort avoit dépouillé Mathieu de Montmorenci, surnommé le Grand par son siecle & la postérité. Depuis ce jour, le château d'Amauri

étoit devenu le rendez-vous de cette jeune & brillante Nobleſſe, qui prétendoit à la gloire de venger l'*honneur de Dieu & des Dames*. Les Provinces les plus éloignées y envoyoient, à l'envi l'une de l'autre, les précieux rejettons de leurs Gentilshommes, auſſi-tôt qu'ils avoient atteint leur ſeptieme année. On ſavoit que cette illuſtre jeuneſſe y vivoit ſous les loix d'une diſcipline ſévere, qui l'épuroit pour ainſi dire, & la rendoit digne de monter un jour *au Temple de l'Honneur*; mais ce qui ajoutoit ſur-tout à l'éclat de cette Ecole de Chevalerie, c'étoit Emilie, la fille d'Amauri. La renommée avoit fait connoître à toute l'Europe les charmes & la *courtoiſie* de cette jeune beauté. Chaque pere étoit jaloux que ſon fils fût formé par elle à la Religion & au commerce du monde; car on doit ſe ſouvenir que les Dames étoient chargées d'enſeigner à cette fleur de la Nobleſſe, *& le Cathéchiſme, & l'Art d'aimer*.

Emilie venoit d'atteindre ſa dix-ſeptieme année, lorſqu'arriverent à la Cour de ſon pere Roger & Victor de Sabran, deux freres jumeaux, *déja hors de Page* depuis quatre ans, & d'une reſſemblance ſi parfaite, que leur mere elle-même avoit eu beſoin, pour les diſtinguer, de donner à Victor une écharpe écarlate, qu'il ne quittoit jamais. Quoique déja formés aux

fonctions pénibles d'*Ecuyer*, ils vouloient perfectionner leur éducation chez le Connétable, & mériter de recevoir ſous lui le haut grade de *Chevalier*. Trois années leur reſtoient encore à paſſer dans ces longues épreuves, avant de toucher à l'âge de vingt-un ans, terme ordinaire auquel on pouvoit obtenir l'Ordre de Chevalerie. A peine furent-ils au milieu de cette brillante jeuneſſe, raſſemblée dans le château d'Amauri, qu'une ſecrete voix, une certaine ſympathie d'humeur & de caractere fit diſtinguer Roger par Emilie. Lorſqu'entourée d'un cercle nombreux, elle tenoit école *de Religion & d'Amour*, elle s'adreſſoit à lui plus ſouvent qu'à tout autre. Le ſourire qu'elle donnoit à ſes réponſes étoit toujours plus gracieux. Si elle le voyoit diſputer à ſes camarades le paſſage d'une riviere, la priſe de quelque fortereſſe, un tendre intérêt, dont elle ne ſoupçonnoit pas la cauſe, tournoit auſſi-tôt ſon cœur vers le plus aimable des deux freres, & lui faiſoit ſouhaiter de lui voir remporter la victoire. De leur côté, Roger & Victor nourriſſoient pour elle une égale tendreſſe; mais comme l'amour reçoit toujours l'empreinte du caractere de celui qu'il maîtriſe, il étoit modeſte, intéreſſant dans Roger, dans Victor, ardent, impétueux & toujours voiſin de la jalouſie. Cependant les deux freres ſou-

piroient depuis trois ans sans avoir osé faire entendre le moindre soupir à la fille d'Amauri; soit qu'en dignes Chevaliers ils se fussent imposés un profond silence, soit qu'ils se défiassent l'un de l'autre, soit enfin que le hasard ne leur eût point offert encore l'occasion de se déclarer. Mais ils aimoient trop l'un & l'autre pour que leur amour restât ignoré plus long-temps de celle qui l'avoit fait naître, & dont la présence journaliere ne servoit qu'à l'irriter. Une langueur profonde avoit flétri la santé de Roger. Toute la Cour d'Amauri, Victor lui-même, ne pouvoit en pénétrer la cause. Ce n'étoit plus, dans ce malheureux Ecuyer, ces graces fraîches, ce brillant coloris de la jeunesse, ces saillies d'un esprit aimable, qu'il avoit l'art de revêtir des charmes de la poésie, & qui souvent le faisoient mettre au-dessus de Thibaut, Comte de Champagne. Roger sembloit avoir perdu tous ces dons de la nature; ses forces étoient presque épuisées, & sa vie s'avançoit à grands pas vers le tombeau.

Le généreux Amauri inventoit, chaque jour, quelque nouveau moyen propre à retirer le jeune homme de ce funeste état de langueur. Il propose à sa Cour une chasse générale, après laquelle, celui, qui aura forcé le cerf, recevra le bracelet d'Emilie. Un prix aussi flatteur rani-

me l'émulation dans toutes les ames. Chacun brûle d'impatience d'arriver au jour indiqué, & le présomptueux Victor s'attribue déja la gloire de cette fête.

Le soleil se leve; le château du Connétable retentit du cliquetis des armes, du hennissement des chevaux, de la clameur des chiens & de la voix des piqueurs. Emilie, montée sur un superbe coursier, ainsi que son pere, s'avance avec lui vers la forêt prochaine. Un brillant escadron vole sur leurs traces. On arrive; on fait halte; & le Connétable s'adressant à Roger, que la noble ambition de triompher aux yeux de sa Dame a conduit à cet exercice : Mon fils, lui dit-il, reprenez courage; vous avez à conquérir une précieuse partie de la parure d'Emilie; & c'est assez sans doute pour qui est déja Chevalier ou aspire à la gloire de le devenir. Aussi-tôt il fait signe aux cors de sonner : les cors sonnent, & chacun *partant de la main*, on se met à la poursuite de la bête. Roger fut long-temps celui qui pressa le cerf le plus vivement : Victor venoit après lui. Les yeux de celui-ci étinceloient du feu sombre de la jalousie, que le discours du Connétable avoit réveillé dans son cœur; mais enfin il s'écarte de son frere. Les tours & les retours du cerf forcent la chasse à se diviser: on se sépare. Roger, en dépit de lui-même, de

ſon amour & de ſon courage, trop foible pour réſiſter à une auſſi longue fatigue, s'arrête, entre dans une eſpece de bocage, deſcend de cheval, s'étend ſur le gazon, & rêve triſtement à ſon amour. Deux heures s'écoulerent avant qu'Emilie & ſon pere ſe fuſſent apperçus de l'abſence de Roger. On eſpéroit à chaque inſtant de le voir reparoître. Laſſé de l'attendre en vain, & même inquiet du ſort de ce jeune Ecuyer, Amauri ordonne à ſa fille de retourner dans tous les lieux par où la chaſſe a paſſé. A cet ordre, elle pique ſon cheval de l'éperon, & diſparoît bientôt. Victor, qui de loin la voit s'éloigner, ſe laiſſe emporter vers elle par ſon amour. Son cheval, dont il preſſe la rapidité, le rend ſoudain auprès d'Emilie : Arrêtez de grace, Madame, lui cria-t-il, arrêtez. Je viens vers vous pouſſé par un ſentiment, hélas ! qui fait le ſupplice de ma vie. Mon frere eſt à plaindre ſans doute ; mais il ne l'eſt pas autant que moi. J'ai ſes maux & les miens à ſouffrir. Depuis près de trois ans je me fais violence ; il eſt temps que je haſarde l'aveu d'un... Victor n'oſa achever. Un peu de ce reſpect, dont faiſoient un devoir les loix de la Chevalerie, retint ſa langue muette quelques inſtants. Emilie, qu'avoit étonné un ſilence auſſi extraordinaire, ſur-tout après un diſcours auſſi véhément : Quel trouble vous

agite? & que veniez-vous me dire? parlez; car je ſuis preſſée de retrouver votre frere. — Mon frere! ah, qu'il eſt heureux, Madame! .. Quoi! c'eſt donc à lui ſeul que vous réſervez tout votre empreſſement : Victor n'aura-t-il jamais la gloire de vous intéreſſer autant que Roger? Victor qui diſpute à tous ceux qui vous environnent l'honneur de vous ſervir; Victor qui vous a pris pour l'unique objet de ſes penſées; Victor qui vous aime enfin... — Que dites-vous? ô ciel! — Pardonnez, Madame : mon ſecret m'eſt échappé. Oui, je vous aime! que dis-je? je vous adore! vous êtes la maîtreſſe ſouveraine de mes ſentiments; vous êtes ma divinité, & c'eſt à vous, à vous ſeule que déſormais mes hommages... — Arrête, Victor, & ſonge que tu m'inſultes. Quoi! tu prétends au titre de Chevalier, & tu oſes, bleſſant le reſpect que tu me dois, avouer tes feux avec audace? Eſt-ce-là ce qu'a dû t'apprendre *le Catéchiſme d'Amour?* As-tu donc oublié qu'un digne *Preux* doit ſoupirer en ſilence, & laiſſer deviner ſon amour à celle qui l'a fait naître? Ah! quand je pourrois t'aimer, ta faute me rendroit inexorable. Tu as violé les loix de la Chevalerie; je renonce à toi. — Vous renoncez à moi! juſte ciel! — Victor, je l'ai dit, & je tiendrai parole. Adieu. — Vous fuyez, Emilie. — Emilie

doit te fuir; elle te défend de la ſuivre. — Je n'obéirai point: je m'attache à vos pas. —Quoi! ton amour va juſqu'à la violence! J'étois en droit d'attendre un peu plus de reſpect. — J'en ai paſſé les bornes, & ne veux plus y rentrer... Mais je devine la cauſe de vos mépris, cruelle! Vous me rebutez moins, parce que j'ai violé les loix de la Chevalerie, que parce que votre cœur brûle pour quelqu'autre. — Et que t'importe à toi, ſi j'aime ailleurs? — Que m'importe à moi, ſi j'ai un rival! Ah! ſi j'étois aſſuré de ce malheur; ſi je connoiſſois celui qui me ravit votre tendreſſe! — Victor, je vous l'ai dit, gardez-vous de me ſuivre, ou je vais dès ce pas vous dénoncer à mon pere, à tous les Chevaliers, comme violateur du reſpect que vous devez aux Dames. En diſant ces mots, elle le regarde d'un œil où brille une tranquille fierté, & s'éloigne. Victor, étonné de cette noble réſiſtance, ſent l'audace de ſon cœur tout-à-coup abattue, il voit fuir Emilie, & d'abord n'oſe la ſuivre.

La fille d'Amauri, errante à travers la forêt, cherchoit de toutes parts le malheureux Roger. Pleine de cette image, triſte & douce tout enſemble, elle jettoit autour d'elle des regards où ſe peignoit ſa tendre inquiétude. Elle prêtoit l'oreille au moindre ſouffle de vent qui agitoit la

feuille la plus légere. Tout-à-coup elle entend de longs ſoupirs qui ſortent d'un bocage voiſin. Elle s'arrête, écoute plus attentivement, & croit reconnoître la voix de Roger.

C'étoit Roger lui-même. Ce malheureux amant, étendu ſans force ſur la verdure, penſoit à ſes amours. Bien loin de ſe réſoudre à les avouer, il s'affermiſſoit dans le ſilence, qu'il avoit juré de garder. Il venoit même de dépoſer ces ſentiments dans des vers, que lui avoit dictés ſa douleur; & il chantoit :

Amour me tient en ſervage ;
En mon cœur plus n'eſt repos,
En ma bouche doux propos ;
N'ai que larmes pour breuvage ;
Pour parler n'ai que ſanglots.

*

Bien ſe voit que de ma vie
Fleur ſe paſſe chaque jour.
Si n'aimez à votre tour,
Las ! dans peu, gente Emilie ;
Mourrai victime d'amour.

*

Ah ! ſi me pouviez entendre !
Si ſaviez qui m'amoindrit,
Que Roger d'amour périt,
Vous connois ame aſſez tendre ;
Me pleureriez un petit !

Mais, non, non ; ne craignez mie :
Mon ſecret point ne dirai ;
Avec moi, quand finirai,
Vous le promets, belle amie,
Au tombeau l'emporterai.

Des ſentiments auſſi délicats, exprimés dans une romance plaintive, & chantés par une voix l'organe même de la ſenſibilité, firent couler des larmes des beaux yeux d'Emilie. Elle en verſoit encore, lorſque ne pouvant plus commander à l'impatience de ſon cœur, elle deſcend de cheval, entre dans le bocage; & cédant au trouble qui la preſſe : Où êtes-vous, Roger? cher Amant, où êtes-vous? A peine a-t-elle prononcé ces mots, qu'effrayée de l'aveu involontaire ſorti de ſa bouche, elle s'arrête & baiſſe la vue en rougiſſant.

Roger, étonné de ce qu'il vient d'entendre, leve les yeux, voit Emilie; & tombant à ſes genoux : Croirai-je, dit-il, le bonheur que m'a fait entendre votre bouche? Quoi! il ſeroit vrai que je vous trouverois ſenſible au feu dont vous me conſumez?... Belle Emilie, ne détournez plus vos regards, qu'ils s'arrêtent un inſtant ſur moi! que je puiſſe y lire mon arrêt! Emilie, toujours plus honteuſe, quoique plus attendrie, eſt prête à chaque mot à ſatisfaire aux vœux

de Roger; mais la timidité, cette fidelle compagne du véritable amour, tient encore ſes yeux détournés. Roger redouble ſes tendres prieres; il y mêle des larmes, & répete vingt fois l'intéreſſant aveu de ſa flamme. Emilie n'y réſiſte plus; elle laiſſe tomber ſur lui un modeſte regard: Levez-vous, Roger, dit-elle; oui, j'accepte l'hommage de votre cœur; Roger, je l'accepte; & s'il faut que je ne vous cele plus rien, vous êtes cher... bien cher à Emilie. En parlant ainſi, elle avoit une de ſes mains nonchalamment appuyée ſur un bras de ſon amant; mais craignant bientôt qu'un plus long entretien, après ſon aveu, ne bleſſât le reſpect qu'elle ſe devoit à elle-même: Je ne puis reſter plus long-temps, dit-elle. Je revole auprès de mon pere, qui m'avoit envoyée à votre recherche. Je vous ai vu, je pars & reviens bientôt avec lui pour vous ramener au château, dont vous n'êtes pas éloigné. Roger, à qui la joie venoit de rendre une partie de ſes forces, voulut l'accompagner: Non, lui dit Emilie, vous ne me ſuivrez point. J'ai pu juſqu'à ce jour reſter quelquefois ſeule avec vous; mais mon amour aujourd'hui m'impoſe un devoir contraire. Auſſi-tôt elle remonte ſur ſon courſier, jette encore ſur ſon amant un regard de tendreſſe, ſort du bocage, & s'éloigne rapidement. . . . . .

Victor, qui l'avoit ſuivie des yeux juſqu'au bocage, & qui, en l'y voyant entrer, s'étoit enhardi à voler après elle, avoit entendu l'entretien des deux amants ; caché ſous le feuillage au travers duquel ſes yeux ſe gliſſoient furtivement, il avoit vu le tendre embarras d'Emilie, cet embarras, qui, plus que ſes paroles, avoit décelé ſon amour. Furieux à ce ſpectacle, il avoit lancé ſur l'un & ſur l'autre des regards qu'enflammoit la fureur : Comme ils ſont heureux, diſoit-il ! comme ils s'aiment ! comme elle me hait ! & je reſterai ſpectateur tranquille de leur bonheur ! Non, je les diviſerai, je les ſéparerai : ils ne ſeront jamais unis, jamais : j'en fais le ſerment. Et à peine a-t-il vu s'éloigner Emilie, qu'il ſort du lieu qui le recele, s'élance avec fureur dans le bocage, & ſe précipitant vers ſon frere : C'eſt donc toi, malheureux, c'eſt toi qui fais le tourment de ma vie ! Roger ſurpris de ce diſcours : Que dis-tu ? quel trouble t'égare, ô mon frere ! — Moi ! ton frere ! Je ne le ſuis point ; je ſuis ton rival. — Mon rival ! juſte ciel ! qu'ai-je entendu ? Quoi ! Emilie... — Remplit mon cœur tout entier. Je l'aime avec fureur ; je veux l'obtenir ; je veux la poſſéder : malheur à qui traverſera mon amour ! Tu m'entends, Roger ? En parlant ainſi, il montre de la main ſon épée. A ce geſte mena-

çant, Roger se croit outragé. Il ferme, pour ainsi dire, l'oreille à la voix du sang, pour n'écouter que la menace insolente de son frere. Cependant il réprime ce premier mouvement d'indignation : Victor, s'écria-t-il, tu as cru me faire trembler? Mais né du même sang que toi, j'ai le même courage; & si quelqu'autre que mon frere eût osé me menacer, déja la peine auroit suivi son insolence... Crois-moi, Victor, n'écoute plus un amour inutile : le cœur d'Emilie n'est point à toi; tu ne le posséderas jamais. — Je ne le posséderai jamais ! & c'est toi qui me le dis ! c'est un rival ! un rival aimé ! Ah ! je ne me connois plus. Eh bien ! tu ne le posséderas pas toi-même. Ce fer du moins en va décider. A ce mot, sans aucun égard pour les nœuds du sang & de l'amitié, sans respect pour la foiblesse de son frere, il porte la main à l'épée, & la tirant du fourreau : Défends-toi; & il l'agite rapidement devant lui, comme pour presser son frere de lui répondre. Roger tire à son tour son épée, l'éleve, fixe les yeux sur Victor; mais la nature, plus forte en lui que l'ardeur de se défendre, lui rappelle plus vivement que jamais que Victor est son frere. A cette pensée, il se trouble, le glaive lui échappe des mains : Frappe ton frere, s'écrie-t-il, frappe; voilà son sein; & il se précipite dans les bras de Victor. Celui-ci fait

d'abord un mouvement comme pour le repouſſer; mais la nature le ſoumet à ſon tour. Sa main laiſſe tomber auſſi le fer, & l'œil attaché ſur Roger, il regarde, non ſans émotion, ce frere qui verſe des larmes dans ſon ſein.

Au même inſtant, le Connétable & ſa fille, & toute la jeune Nobleſſe arrivent dans le bocage. Quel ſujet d'étonnement pour eux, que le ſpectacle de ces deux freres penchés l'un ſur l'autre, tandis que leurs épées nues ſont auprès d'eux ſur l'herbe! On les obſerve quelque temps ſans rien dire. Emilie ſur-tout cherchoit à deviner dans les yeux de Roger la cauſe d'une ſcene auſſi extraordinaire. Amauri s'approche des deux freres: Jeunes gens, leur dit-il, pourquoi ces larmes, ce ſilence, ces ſoupirs & ce fer nud? Parlez; hâtez-vous de m'inſtruire. Victor, plutôt maître de lui-même que Roger, dreſſe la tête, apperçoit Emilie, & ſe ſouvient que cette beauté ne ſera jamais ſon épouſe. Le jaloux amour rentre auſſi-tôt dans ſon cœur. Sa figure s'altere, & il s'écrie: Demandez, Seigneur, à votre fille elle-même pourquoi deux freres ſont diviſés; elle le ſait; elle pourra vous en inſtruire. — Que dis-tu, interrompt Roger? Quoi! pour excuſer tes fureurs, tu vas noircir la vertu d'Emilie! Amauri regarde alors ſa fille, qui, pâle & tremblante, tombe aux genoux du

Connétable : Mon pere, pardonnez à votre fille. C'eſt moi, (car je le reconnois à leur diſcours) c'eſt moi qui les ai diviſés. Ils ont pris l'un & l'autre de l'amour dans mes yeux, & ils m'en ont fait l'aveu. Je ne pouvois être favorable à tous les deux. Alors ſans doute la jalouſie a rompu les nœuds de l'amitié fraternelle. — Et quel eſt celui que ma fille a vu d'un œil favorable? Emilie rougit à ces mots; elle héſite à répondre : l'impétueux Victor la prévient : C'eſt Roger, s'écrie-t-il, en le montrant de la main; & ſans plus rien ajouter, il attache un œil farouche à la terre. Le Connétable garde le ſilence. Profondément frappé des malheurs qu'entraîne la jalouſie, il cherche en lui-même les moyens d'établir une paix ſolide entre les deux rivaux. Après avoir réfléchi quelque temps : Roger, Victor, dit-il, vous êtes également dignes tous les deux, & par votre ſang, & par votre amour, de prétendre à la main de ma fille. J'avoue que ſi j'étois contraint à faire un choix parmi vous, mon ame ſeroit long-temps en balance; auſſi ne choiſirai-je point. C'eſt à vous-mêmes à faire votre ſort. Vous avez ſans doute les vertus d'un Chevalier; mais vous n'en avez encore ni le titre, ni les lauriers. Montez donc à ce dernier grade de l'honneur : je vous engage ma parole de Chevalier, & je ſais que ma

fille ne me désavouera point, que celui d'entre vous qui, deux ans après y être arrivé, reviendra illustré par les beaux faits d'armes, sera conduit par moi aux autels pour y recevoir la main d'Emilie ; & se tournant vers sa fille : Approuves-tu sans peine ce que je viens de proposer? Victor & Roger, également enflammés par le prix glorieux qui doit être leur récompense, & se flattant l'un & l'autre de l'espoir de le mériter, s'avancent rapidement vers la fille du Connétable : Hâtez-vous de consentir, Madame, & vous êtes a moi. — Oui, mon pere, dit-elle aussi-tôt, oui, je n'accepterai pour époux que celui des deux freres qu'un plus grand nombre d'exploits aura signalé. Le Connétable l'embrasse ; puis s'adressant aux rivaux : Vous n'avez point encore l'âge, où l'on peut être admis à l'ordre de Chevalerie ; mais comme votre mérite vous a rendu *vieux & mûrs*, je vais songer à vous le faire obtenir avant le terme prescrit par les loix. Notre Roi va bientôt célébrer son mariage avec Marguerite de Provence : à cette magnifique cérémonie, il créera des Chevaliers ; je vous y conduirai, & vous aurez la gloire d'être conduits par la main de ce grand Prince au Temple de l'honneur.

Le soleil, près de disparoître, avertissoit d'abandonner la chasse, de quitter la forêt & de

retourner au château; on en prend le chemin. A peine Amauri & sa Cour y sont-ils rentrés, que, selon la coutume de ces temps, on leve le pont qui en forme la seule entrée. Bientôt un cor se fit entendre; c'étoit un Ecuyer, qui, arrêté sur les bords du fossé, demandoit qu'on ouvrît à son maître: C'est notre Roi qui l'envoye! il vient chargé de ses ordres. A l'instant même le pont est abattu.

Le Chevalier entre. Amauri paroît avec la belle Emilie, qu'entoure la jeune Noblesse. L'Envoyé ordonne au Connétable, de la part de son maître, d'amener à la cérémonie du mariage tout ce qu'il a dans sa Cour de jeunes gens dignes de recevoir l'ordre de Chevalerie. Après ce discours, Emilie aide au Chevalier à descendre de cheval, le désarme, lui donne de nouveaux habits, & le conduit à table, où elle va le servir elle-même. Roger & Victor, témoins de tous les soins & de tous les services que mérite à l'Envoyé de Louis son titre de Chevalier, le regardoient d'un œil d'envie, & se disoient en secret: Oh! quand jouirons-nous d'un pareil honneur!

Le Connétable & la plus grande partie de sa Cour, à qui la présence d'Emilie prête toujours un nouveau lustre, prennent, dès le jour suivant, la route de Sens, où doit être célébré

le mariage du Monarque. Chacun brûle de voir un Roi, qui, à la fleur de ses années, a su déja réprimer la tyrannie des grands Vassaux de la Couronne, s'opposer aux efforts de l'Angleterre, & ramener à leur devoir les Evêques, qui, sous le voile sacré de la Religion, marchoient vers une autorité sans bornes. Le jour du mariage arrive. Louis conduit aux autels la belle Marguerite. A peine le Pontife de Sens a béni leur auguste union, qu'au son de la trompette & du hautbois, on annonce au Monarque la jeune Noblesse, à qui l'âge permet de recevoir le grade de Chevalier. Le nombre de ces illustres novices étoit prodigieux. Préparés dès la veille par les cérémonies sacrées de l'Eglise & les institutions symboliques de la Chevalerie, en habits blancs, l'épée suspendue en écharpe à leur cou, ils approchent du Monarque, s'inclinent devant lui, & se relevent. Cependant le Connétable, montrant des yeux, de la voix & du geste les deux freres, demande pour eux au Monarque qu'il avance le temps où ils doivent entrer au Temple de l'honneur : Sire, ajoute-t-il! ils sont dignes que Votre Majesté leur accorde cette faveur insigne. J'en atteste & ce Dieu qui m'entend, & cet autel, où leurs épées vont être consacrées, & votre main souveraine, qui va les armer en fa-

veur de la Patrie & de la Religion. Puis se tournant vers sa fille : Approche, Emilie, lui dit-il, viens tomber aux genoux de ton Roi, & demande-lui la même grace. Emilie s'avance vers le Roi, fait un mouvement pour se prosterner devant le Monarque; mais celui-ci la retient avec bonté : Je suis Chevalier, lui dit-il, & je ne dois pas souffrir que votre sexe s'abaisse jusqu'à ce point. Je vous accorde ce que vous demandez, vous & votre pere; ils seront faits Chevaliers. Aussi-tôt la troupe, sur deux files, s'avance vers l'autel, où le Pontife l'attend. Chacun lui remet son épée. L'Evêque la reçoit, la place sur l'Autel, & les mains nues, les yeux au ciel : O toi! qui te plais à t'entendre appeller le Dieu de bonté, toi qui as fait à l'homme une loi sacrée de chérir son semblable, de l'aider dans l'infortune, de le protéger & de le défendre; toi qui rends le Guerrier responsable à ta justice de chaque goutte de sang qu'il a versée; toi, enfin, qui réserves aux Conquérants barbares tous les tourments dont ton éternelle équité punit les crimes de la terre, Dieu bienfaisant, vois d'un œil favorable ces glaives, qui ne seront employés qu'à repousser l'ennemi de la Patrie & qu'à venger l'innocence opprimée. Puis, se tournant vers les jeunes Candidats : Vous savez quels devoirs vous vous im-

poſez en ce jour; vous ſavez quelles récompenſes vous promettent le ciel & la terre, ſi vous reſtez fideles à vos auguſtes engagements; mais ſavez-vous, ſi vous les violez, quel prix recueillera votre infidélité? Ecoutez, & tremblez: c'eſt Dieu même qui vous parle. Vous ſerez en horreur à votre ſiecle, que fera trembler votre épée; vous ſerez en horreur à la race future, qui, pour effrayer les tyrans dont elle ſera la proie, inſultera votre cendre, maudira vos exploits, & couvrira vos noms d'un éternel opprobre; vous ſerez en horreur à vous-même, qui, voulant vous fuir ſans ceſſe, pour échapper au remords, vous retrouverez toujours; vous ſerez, enfin, en horreur à moi-même, à moi, qui dis à l'homme, en mettant la valeur dans ſon ſein, ne la fais ſervir qu'au bonheur de tes ſemblables; à moi, qui garde fidélement en dépôt les ſoupirs, les plaintes, les larmes du Peuple; à moi, qui, au jour de leur mort, les repréſenterai aux Rois & aux Miniſtres de leurs paſſions pour leur en demander un compte ſévere; à moi, qui prononcerai, enfin, ſur eux un jugement terrible, & les punirai comme les tyrans de mon plus cher ouvrage. Le Pontife ſe tait à ces mots, & remet à chacun l'épée qu'il doit porter le reſte de ſa vie.

La troupe redeſcend vers le ſiege, où le Mo-

narque eſt aſſis, ſe range en ordre devant lui, & s'écrie : Sire, nous demandons l'Ordre de Chevalerie pour défendre la cauſe de Dieu & des hommes. Louis ſe leve, & ceint à chacun d'eux l'épée qu'il préſente. Enfin, le Monarque, tirant la ſienne du fourreau, les en frappe trois fois en diſant : *De part Dieu, Notre-Dame & Saint Michel, je te fais Chevalier.* Auſſi-tôt Amauri, de Neſles, Vendôme, le Comte de Saint-Pol & la belle Emilie s'approchent des nouveaux Chevaliers pour les revêtir de leurs armes. La fille d'Amauri donne à chacun d'eux des éperons dorés ; le Connétable, une côte de mailles ; de Neſles, une cuiraſſe ; Vendôme, des braſſards, & le Comte de Saint-Pol, des gantelets. La cérémonie achevée, on ſort du Temple ; & les Chevaliers ſont à peine arrivés ſur la place, où eſt élevé le palais qu'habite le Monarque, qu'on amene à chacun d'eux un ſuperbe courſier ſur lequel il monte. Alors, jaloux d'étaler ſon adreſſe aux yeux du Peuple & de l'auguſte aſſemblée, il fait *caracoler ſon cheval & flamboyer ſon épée.* Emilie voyoit, avec les tranſports de la plus vive joie, que, de tous ces nouveaux Chevaliers, Roger étoit celui qui fixoit davantage les regards, & méritoit le plus l'approbation générale. Huit jours ſe paſſerent au milieu des fêtes les plus magni-

ſiques. Cependant Emilie & Roger, malgré le violent deſir qu'ils en avoient l'un & l'autre, n'avoient pu trouver l'occaſion de ſe parler en ſecret. Souvent ils étoient ſur le point de jouir de ce bien tant deſiré, & le jaloux Victor, qui les obſervoit ſans ceſſe d'un œil inquiet, venoit auſſi-tôt mettre obſtacle à leur bonheur. Enfin l'inſtant où il falloit ſe ſéparer, arrive; trois jours encore, & l'on touchoit à ce cruel moment. Emilie, triſte, abattue, ſe déſeſpéroit en penſant au départ de Roger : Il va me quitter! il va chercher la gloire! ſera-t-il aſſez heureux pour échapper à la mort! le ſera-t-il aſſez pour trouver, autant que ſon frere, des occaſions de ſignaler ſon courage! car, je n'en doute point, s'il vit & que je ſois contrainte de lui refuſer ma main, je ne pourrai en accuſer que ſa fortune, & point du tout ſa valeur. En parlant ainſi avec elle-même, elle ſe promenoit dans un réduit écarté du jardin, où ſon Amant l'avoit vu entrer. Long-temps en balance entre la crainte & l'amour, Roger ſe décide enfin à l'y ſuivre. Il paroît. A ſa préſence inattendue, Emilie pouſſe un cri d'étonnement, puis le regardant avec une tendre émotion : Que venez-vous chercher, lui dit-elle ? Et voulez-vous, ſi votre frere nous ſurprend encore, que ſa jalouſe fureur s'arme contre vous ? Et elle marchoit pour

ſortir du boſquet : Ne craignez rien de mon frere, Madame, répond Roger ; je l'ai laiſſé tranquille auprès du Roi. Demeurez un moment, demeurez, de grace, & ne me refuſez pas, ſi vous avez quelques bontés pour moi, belle Emilie, ne me refuſez point une faveur qui doit nourrir & même enflammer mon courage.

Emilie s'arrête, le regarde avec bonté, & Roger pourſuit : Je ne me défie point de ma valeur; le prix qui doit la recompenſer eſt bien capable de l'élever au-deſſus d'elle-même; cependant je vais perdre votre préſence; je n'aurai plus vos yeux pour témoins de mes actions. Ah! ſi, par une grace que vous pouvez aiſément m'accorder, vous vouliez réparer une partie de la perte que je vais faire, belle Emilie, j'oſe croire que je pourrois atteindre & même ſurpaſſer la gloire des plus illuſtres Chevaliers. — Et quelle eſt-elle cette faveur, qui doit produire de ſi brillants ſuccès? — C'eſt.... mais, Madame, vous craindrez peut-être de me l'accorder. — Non, ſi je le puis faire ſans aucun danger, comptez que vous allez être ſatisfait. — Eh bien, puiſque votre bouche m'en fait la promeſſe, Madame, j'oſe vous demander votre portrait. Vous n'avez rien à redouter de ma tendreſſe ; elle ne ſera point indiſcrete. Je le pla-

cerai ſur mon cœur; je l'y porterai toujours: il y nourrira l'amour de l'honneur & de la gloire. Dans la ſolitude des bois, dans l'ombre de la nuit, j'y attacherai mes yeux, je lui rendrai les hommages que je ne pourrai vous rendre à vous-même; enfin, ſi mon deſtin m'ordonne de mourir loin de vous, du moins aurai-je la conſolation d'y fixer ma vue à mon heure derniere, & de confier à votre image les derniers accents de ma voix.

A ce diſcours, Emilie ſent couler ſes larmes; cependant elle héſitoit encore de ſatisfaire l'empreſſement de Roger; mais de nouvelles prieres furent ſi éloquentes & ſi vives, qu'elle ſe rendit enfin: Chevalier, dit-elle, car ce n'eſt point ſans plaiſir que je vous appelle de ce nom, puiſqu'il vous donne le droit de conquérir ma main, Chevalier, je ne vous vanterai point la grandeur du ſacrifice que vous fait mon amour: votre cœur en ſent tout le prix. Puiſſe cette faveur vous faire triompher de Victor! Il eſt votre frere, il vous reſſemble, il a votre port, votre front, tous vos traits enfin; mais il n'a point votre ame; je ne lui crois point vos vertus; & ce ſont vos vertus qui me captivent. Adieu, Roger, adieu. N'oubliez jamais la tendre Emilie. En achevant ces mots, elle ſort du boſquet, où reſte ſon Amant accablé de douleur

& triftement penché fur le préfent qu'il vient de recevoir.

Cependant le foupçonneux Victor cherchoit fon frere & la belle Emilie dans le palais & dans les jardins. Il craignoit à chaque inftant qu'une nouvelle entrevue ne favorifât leur amour. Il marchoit à grands pas, les yeux fans ceffe errants autour de lui. Il ne lui reftoit plus que deux bofquets du jardin à vifiter, quand fes yeux apperçurent Emilie à l'inftant qu'elle venoit de faire fes adieux à Roger. Les regards de cette tendre Amante, tournés de temps en temps vers le lieu où elle laiffoit fon Amant, ne furent pas un figne équivoque à l'œil de Victor : fa jaloufie ne l'entendit que trop bien. Il court après la fille du Connétable ; mais il la voit bientôt environnée d'une Cour nombreufe, qu'elle attire fur fes pas, à mefure qu'elle avance vers le palais. Il perd l'efpoir d'un entretien particulier avec elle, & fes pas s'adreffent au réduit, d'où il l'a vu fortir. Au bruit qu'il fait en entrant, Roger revient à lui-même, & de peur de quelque furprife indifcrete, cache précipitamment dans fon fein le portrait de fon Amante. Victor arrive auprès de lui l'œil fombre & farouche : Eh bien, dit-il, vous avez oublié, fans doute, qu'Emilie ne vous appartient pas encore ? — Et fur quoi, mon frere,

jugez-vous que je l'oublie? — Sur l'entretien que vous venez d'avoir ensemble. Osez me démentir. — Je l'avouerai; un heureux hasard m'a conduit dans cette retraite aux pieds de la fille d'Amauri. — Et votre bouche en se taisant sur votre amour a respecté le mien? — Ma bouche n'a rien dit que.... Mais de quel droit venez-vous ici m'interroger? Et depuis quand mon frere est-il mon juge? — Depuis que més droits sur Emilie sont aussi sacrés que les vôtres. Comme je respecte les vôtres, respectez aussi les miens. — Et comment ai-je mérité ce nouveau transport de votre jalousie? Vais-je épouser Emilie? La victoire n'est-elle pas encore incertaine entre nous? N'avons-nous pas encore deux années de combats pour la mériter? — Non, non, votre adresse à ne me point répondre est trop ingénieuse. Vous m'avez détourné du but que je poursuis. Donnez-moi une réponse précise. — Et que demandez-vous? — Attestez votre foi de Chevalier, & jurez-moi que votre bouche n'a rien osé de contraire aux intérêts de mon amour. — Je vous l'ai déja dit, vous n'êtes pas mon juge. — Je vous l'ai déja dit, je suis votre rival; & pour vous le prouver, encore une fois, je veux que tous les deux, à l'instant même, nous quittions cette Cour, & que... — Vous voulez, dites-vous? Certes, vos volontés

ne furent jamais mes loix. — Elles commenceront à l'être. — Avant que Roger s'humilie à ce point, il faudra que vous m'arrachiez la vie. — Eh bien, s'il le faut... Ton insolence pousse ma fureur jusques au bout. Je veux bien toutefois la retenir par grace; mais tremble. — Moi trembler! Je ne l'ai point appris encore. —Je pourrai te l'apprendre. — Vous! — Moi. Et à l'instant, en effet, il tire son épée; Roger tire la sienne aussi, & ils fondent l'un sur l'autre. Le premier coup que porta Victor fut poussé avec si peu d'adresse, que Roger s'écria: Attends, & vois si j'ai appris à trembler. Mais le fer de Roger n'eut pas un succès différent de celui de son rival. Ils combattirent quelque temps encore sans donner ni recevoir la plus légere blessure. Le cliquetis de leurs armes fut entendu; on accourt; on veut s'opposer à leur fureur jalouse; mais tous les deux à la fois menacent de percer celui qui, le premier, voudra se placer entr'eux. L'effroi retient les plus déterminés. Bientôt se forme autour d'eux un grand cercle, spectateur immobile de leur combat. Cependant la nouvelle est portée au Connétable, à sa fille; elle parvient même aux oreilles de Louis. Le Monarque sort avec précipitation du palais; il marche vers le bosquet; il y arrive en même-temps qu'Amauri & sa fille: Arrêtez,

s'écrie le Monarque, arrêtez. C'eſt le Roi, s'écrie-t-on à l'inſtant, & le cercle s'ouvre. La préſence du Monarque, ainſi qu'un coup de foudre, ſuſpendit la fureur des deux freres : Indignes Chevaliers, dit le Roi, voilà donc l'uſage que vous faites de l'épée, dont je vous ai armés, de cette épée, qui ne devoit être employée qu'à venger le Ciel & l'innocence! Donnez-la-moi, donnez : vous ne méritez point de la porter. Il les leur arrache des mains à tous les deux, les rompt en éclats ſur ſes genoux, en rejette les tronçons loin de lui ; & ſe tournant vers le Connétable : Amauri, lui dit il, gardez-vous de me préſenter à l'avenir des Ecuyers auſſi indignes d'entrer au Temple de l'honneur. Si jamais vous vous rendez coupable d'une faute pareille, c'en eſt fait de mon amitié pour vous & de mes bienfaits. Et vous, dit-il, aux deux freres, hâtez-vous d'aller remplir les engagemens ſolemnels que vous avez pris. Que la nuit ne vous retrouve point dans ma Cour; allez, je vous l'ordonne, allez en Orient ſervir ſous les drapeaux de la Milice du Temple. On va vous remettre de ma part une lettre adreſſée au Grand-Maître ; & lorſque ſera venu le temps d'épouſer Emilie, le témoignage de votre chef nommera celui de vous que aura mérité une ſi belle union. Le Monarque

ajoute à ce discours quelques paroles de paix qui rétablissent l'intelligence entre les deux freres. Il leur ordonne de s'embrasser. L'un & l'autre se montre docile à cet ordre; mais il est aisé de lire sur le front de Victor qu'il s'est imposé, pour obéir, une pénible contrainte.

La lettre du Monarque leur fut bientôt remise. Armés en Chevaliers, ils montent à cheval & s'éloignent de la Cour, en tournant de temps en temps leurs regards vers le palais. Leur voyage jusqu'au Port de Marseille, d'où ils devoient passer en Orient, ne fut qu'une suite d'exploits consacrés à réparer les torts faits à l'infortune & aux Dames. Arrivés en Syrie, ils furent accueillis par le Chef des Templiers avec la distinction due à la gloire de leur nom & à la recommandation du premier Prince de l'Europe. A cette gloire, qui leur étoit étrangere, ils en ajouterent bientôt une autre plus réelle, & qui leur fut propre, celle que procure la valeur la plus haute & la plus heureuse. Dans moins de deux années, ils se signalerent à trois sieges, à neuf batailles. Roger enleva deux drapeaux aux Infideles; Victor fit sur eux un grand nombre de prisonniers. Le Maître du Temple lui-même ne dut qu'à l'audace réunie des deux freres la conservation de ses jours, que la fureur des Infideles avoit été sur le point de trancher aussi-

ge de Ptolémaïs. Enfin, expirerent les deux années d'épreuves. Il fallut que le Grand-Maître prononçât entre les deux rivaux. Il comprit combien ce choix étoit difficile. Et comment, en effet, oser prononcer sur le mérite militaire de deux Guerriers également estimés de leurs compagnons & de leurs ennemis !

Hybelin (c'est le nom du Chef des Templiers) assemble son Conseil. Il veut que le sentiment du plus grand nombre décide lequel des deux freres est supérieur en courage à l'autre. Le Conseil reste à son tour quelque temps en balance. S'il ne falloit que nommer le plus cher à tout l'Ordre, Victor ne disputeroit point un seul instant la palme à Roger. Celui ci, par ses douces vertus, a mérité l'attachement de tous les cœurs. Mais c'est la bravoure qu'il faut juger, & tous les Chevaliers, flottants dans l'incertitude, gardent le silence. L'un d'entr'eux propose, enfin, de s'en rapporter à l'avis des prisonniers que les deux freres ont faits eux-mêmes dans la derniere bataille. Cet avis est unanimement embrassé. Tandis que les Gardes vont chercher les captifs pour les amener au Conseil, Hybelin ordonne qu'on introduise les deux freres. Ils paroissent, & on leur annonce qu'ils vont entendre leur jugement de la bouche de ceux mêmes qu'ils ont vaincus. Bientôt arriverent les prisonniers

au nombre de soixante. A leur aspect, Victor & Roger sentirent leurs corps agités d'un long tremblement. Ils craignent, ils esperent tour à tour.

Cependant Hybelin impose silence au tumulte de l'assemblée, & s'adressant aux captifs: Apprenez nous quel est celui de ces deux Guerriers, dit-il en montrant les deux freres, dont la valeur a été la plus funeste à vous & à vos concitoyens. Expliquez-vous sans détours sur ce point, & la liberté vous est rendue.

Tout-à-coup le sallon du Conseil retentit de cette voix universelle: C'est Roger, c'est Roger. Vils esclaves, s'écrie Victor transporté de fureur, c'est bien à vous d'oser ici parler! Vous jugez la valeur... & vous ê.es dans les fers! Rendez grace à la ho te dont je me couvrirois, si je trempois mes mains dans votre sang. Sans cette honte qui retient ma fureur, vous ne seriez déja plus. La prudence du Grand Maître & de son Conseil s'applique aussi-tôt à réprimer cette aveugle colere de Victor. Mais il demeure sourd à la sagesse de leurs avis; il ne par e que de sa vengeance: Roger, dit-il, n'est plus mon frere, c'est mon plus cruel ennemi. Le sort en est jetté, il faut qu'il expire de ma main, ou que je meure de la si nne. A ces mots, il a déja tiré son epée, & s'élançant vers son rival: Dé-

fends-toi, lui dit-il, ou reçois la mort. Tous les Chevaliers se précipiterent en foule au devant du furieux Victor. Ils lui arracherent son épée; & le Grand Maître, contraint d'user de rigueur, ordonna qu'il fût entraîné dans son appartement, & qu'une garde nombreuse lui en défendît la sortie.

Cependant Roger ne cessoit de gémir sur la haine envenimée de son frere : il voudroit en pouvoir triompher. Quelquefois il ose l'espérer; bientôt il en découvre l'impossibilité. Enfin, le Grand-Maître, persuadé que le seul moyen qui reste encore de conserver l'un & l'autre, c'est de mettre entr'eux le vaste intervalle des mers, donne à Roger le témoignage de valeur qui doit lui assurer la main d'Emilie, & dès le jour même, lui ordonne de reprendre le chemin de sa patrie. Roger s'éloigne avec le profond regret de n'avoir pu embrasser son frere pour la derniere fois, douce satisfaction que Victor lui a refusée. Dans peu de jours, il arrive au Port de Jaffa. Il presse le départ d'un vaisseau qui s'apprête à faire voile vers la France. Près de trente jours s'écoulerent jusqu'à celui où l'encre, enfin, fut levée. Un soleil pur & radieux promit une heureuse navigation. Des vents favorables pousserent longtemps le vaisseau; mais à ce calme succéderent des jours orageux. Le navire, promené à cha.

que inſtant & ſans contrainte, fut emporté vers les côtes d'Afrique. Là, cent fois il courut le danger d'être pris par les vaiſſeaux Egyptiens, qui couvroient cette mer, & cent fois l'agilité de ſes rames & le courage de ceux qu'il portoit aſſurerent ſon ſalut.

Trois mois entiers ſe paſſerent dans ces combats contre les Infideles & contre les flots. Les cieux, comme fatigués de lui oppoſer tant d'obſtacles, veulent, enfin, lui rendre le calme. Ils le laiſſerent voguer en paix; mais ce fut pour mieux aſſurer ſa perte. Il étoit près d'entrer dans le Port, lorſqu'un tourbillon le pouſſa rapidement vers la pointe voiſine d'un immenſe rocher. Le vaiſſeau ſe briſe en mille éclats; & de trois cents hommes qu'il enfermoit, le ſeul Roger échappa à ce funeſte naufrage. Contraint, pour nager avec plus de liberté, de rejetter loin de lui ſon caſque, ſon bouclier & ſa lance, il luttoit encore contre les flots ſoulevés, lorſqu'une lame d'eau le jetta ſur le ſable de la rive, & ſe retirant ſoudain, y laiſſa le jeune Chevalier ſans force, & preſque mourant.

Cependant Victor avoit échappé à la vigilance de ſes Gardes. Le deſir de joindre ſon rival, & l'eſpérance de lui arracher, le jour avant qu'il eût pu recevoir la main d'Emilie, l'avoit emporté rapidement vers la route que Roger avoit

tenue. Plus fortuné que celui-ci, il avoit traversé la mer dans l'intervalle de quarante jours, & le jour même que le vaisseau de son frere avoit échoué au Port de Marseille, le sien y avoit heureusement abordé.

La voix publique ne tarda point d'apprendre aux deux amants d'Emilie, que les Hérauts de Louis avoient annoncé un Tournois pour les noces des Princes Robert & Alfonse, freres du Monarque. C'étoit à Paris que devoit se tenir cet exercice de vaillance, où de toutes les parties du Royaume, se rendoient en foule les Preux & les Dames. Le jour qui devoit être témoin de ce noble spectacle n'étoit pas éloigné, & il ne restoit aux deux rivaux que le seul temps nécessaire pour s'y rendre. Ils ignoroient l'un & l'autre qu'ils fussent dans la même Ville; & cependant, comme s'ils se fussent communiqués leurs projets, ils se disposerent à partir dès le soir même. Victor, qui se flattoit du cruel espoir de trouver son frere à ce Tournois, de l'appeller au combat, & de l'envoyer au tombeau; Victor, dans le dessein de rester inconnu à l'assemblée, quitte l'écharpe écarlate qu'il portoit sans cesse à son bras; & pour mieux tromper tous les yeux, change ses couleurs & son bouclier contre une armure entiérement blanche. Roger, de son côté, se voit contraint, pour

remplacer la ſienne, de vêtir celle que le hasard lui préſente. Sous cette parure étrangere, ils partent à quelques heures de diſtance l'un de l'autre; & leurs ſuperbes courſiers volent vers la Capitale bien plutôt qu'ils ne courent.

Après pluſieurs jours d'une marche forcée, ils arriverent à la forêt de Fontainebleau. Le jour penchoit vers ſon déclin, & l'œil commençoit à voir moins diſtinctement les objets. Victor, qui devançoit toujours ſon frere, & qui, ſans ceſſe agité des fureurs de la jalouſie, ne penſoit qu'aux moyens de ſe venger, entendit auprès de lui une voix gémiſſante. Il tourne les yeux, il apperçoit une femme, qui, les cheveux épars autour de ſon viſage, qu'ils laiſſent voir à peine, marche rapidement vers lui: Noble Chevalier à l'armure blanche, lui crie-t-elle, de grace, détournez-vous pour un inſtant de votre route, & venez avec moi dans le prochain vallon porter du ſecours à mon pere. Nous traverſions cette forêt pour nous rendre aux barrieres du Tournois, que Louis ouvrira dès la prochaine aurore. D'indignes Chevaliers, ennemis de mon pere, l'ont aſſailli, & m'ont cruellement chaſſée. Dans l'état affreux où je ſuis réduite, je n'ai pour tout ſecours que votre généreuſe pitié. Victor s'arrête; il conſulte un inſtant s'il doit pourſuivre ſa marche, ou courir le

risque, pour secourir l'infortune, de s'engager peut-être dans de longues aventures, & perdre ainsi l'occasion de signaler publiquement sa vengeance. Ce dernier sentiment le rend infidele au serment qu'il a prononcé aux pieds des autels, de prêter son appui aux malheureux; & sans répondre un seul mot à la belle infortunée, il presse son cheval de l'éperon, & la délaisse trempée de nouvelles larmes. L'insensé! combien il va gémir, lorsqu'il apprendra le nom de celle qu'il méconnoît, & qu'il refuse de défendre.

Victor étoit à peine disparu lorsqu'arriva Roger. L'infortunée, que l'excès de sa douleur & l'ombre plus épaisse du soir ne permettent point au Chevalier de reconnoître, lui adresse la même priere : Conduisez-moi vers votre pere; & fallût-il perdre la vie pour le défendre, j'en ferai le sacrifice, pour remplir les engagements que j'ai contractés en entrant au Temple de l'Honneur. Il la fait aussi-tôt monter avec lui sur son pale froi, qu'il pousse vers la partie de la forêt qu'elle indique.

Ils entroient déja dans le sentier qui conduisoit au vallon où le pere s'étoit vu attaqué. A quelques pas d'eux, ils entendent cette voix : Ma fille, ma chere fille, où pourrai-je te trouver! qu'es-tu devenue? Ah! si je t'ai perdue,

que ne ſuis-je tombé ſous le fer de mes ennemis, plutôt que de leur avoir donné la mort! A ces mots, la fille s'élance de cheval, & courant vers l'endroit d'où ces paroles conſolantes font venues la frapper : Mon pere eſt ſauvé, s'écrie-t-elle ! je retrouve mon pere! Et ils ſont déja dans les bras l'un de l'autre. Des larmes d'attendriſſement coulent en abondance de leurs yeux. Conſoles-toi, ma fille, s'écrie le pere, la force de mon bras a ſauvé mes jours. Nous n'avons plus rien à craindre. Emilie, conſoles-toi. — Emilie ! ſe dit à lui-même Roger ! Emilie ! Ciel, ai-je bien entendu? Ne me trompois-je point! Oui, c'eſt elle-même, c'eſt le Connétable Amauri : je reconnois leur voix. Au même inſtant, il dégage ſes pieds des étriers, ſe précipite à terre, vole vers le couple attendri, & les environnant tous les deux de ſes bras : O mon pere, dit-il! ô mon adorable Amante ! je vous revois, enfin; reconnoiſſez Roger. Et l'excès de la ſenſibilité étouffe la parole dans ſa bouche. Revenu par degrés à lui-même, il leve la viſiere de ſon caſque, & à la faveur des rayons de la lune, qui, ſortant d'un nuage, les frappe tous les trois; Emilie & ſon pere reconnoiſſent le jeune Guerrier, dont ils ſont reconnus à leur tour. Déja curieux d'entendre le récit de ſes aventures, autant que preſſés du beſoin de goûter quelque

repos, ils s'aſſeyent ſur un roc revêtu d'un épais gazon. Le Connétable & ſa fille prêtent une oreille avide à Roger qui les inſtruit, & de ſes exploits, & de la victoire qu'il a remportée ſur Victor, & des fureurs, & de la captivité de ce frere jaloux, & des périls qu'il a courus dans ſa derniere navigation, & de l'impatience qu'il avoit de revoir ſon Amante, & de la mériter encore par quelque coup éclatant ſignalé en plein Tournois. Amauri l'embraſſe de nouveau : Oui, mon fils, dit-il, (car je me plais déja à vous donner ce nom) je vous verrai avec plaiſir entrer demain dans la lice, & rompre une lance en l'honneur d'Emilie. Il ſe tait; & ſa fille ayant auſſi-tôt raconté le refus cruel qu'elle venoit d'eſſuyer de la déloyauté d'un Chevalier à l'armure blanche : Roger, lui dit-elle, je vous aime, & je ne rougis point de vous le dire, puiſque mon pere en accorde la permiſſion à ma tendreſſe. J'avouerai même, avec orgueil, que vos rares exploits ont mérité ma main; mais je ne conſentirai jamais à vous la donner, ſi vous ne me vengez de l'indigne Guerrier qui a rejetté ma priere : nous le trouverons, ſans doute, au Tournois. Jurez-moi donc que vous le combattrez en mon nom, & que vos efforts contre lui ne finiront qu'après lui avoir arraché la vie. — Je le jure, Madame, & par mon ti-

tre de Chevalier, & par ceux d'époux & d'amant. Ce bras ne quittera l'épée, qu'après avoir rempli les ſoins glorieux dont votre piété filiale ſe repoſe ſur ma valeur. Oh! que ne ſuis-je déja dans la carriere, que le retour du ſoleil va tarder à mon impatience!

Ils paſſerent la nuit ſur ce même gazon; & ſitôt que l'aurore eut annoncé le jour, Amauri & ſa fille, entiérement remis de leurs fatigues, monterent ſur le même cheval. Roger, porté fiérement ſur le ſien, marchoit à côté d'eux, l'œil ſans ceſſe attaché ſur ſon Amante.

Ils arriverent aux portes de la Capitale quatre heures après le retour du ſoleil. Mais déja les jeux avoient commencé. Louis, placé au milieu de ſa mere & de ſon épouſe, de ſes deux freres, à qui il n'avoit point voulu permettre de combattre, & de leurs auguſtes moitiés, Louis étoit aſſis ſur un Trône revêtu d'un riche tapis, couronné d'un ſuperbe dais, où l'éguille avoit ſemé des lys d'or. Autour du Monarque on voyoit répandus en cercle douze échafauds conſtruits en forme de tours, & partagés en loges & en gradins. Là, brilloient dans tout l'appareil de la magnificence, les maiſons les plus illuſtres de la France & des Royaumes voiſins, qui, pour aſſiſter à ces combats François, avoient déſerté leurs châteaux & leur patrie.

Les quadrilles étoient déja aux mains. Un silence profond étoit gardé par tous les Spectateurs, & l'on n'entendoit que le bruit des lances & des épées, qui retentissoient en tombant sur les boucliers, les casques & les cuirasses. Emilie apperçut, au milieu des assaillants, le Chevalier dont elle avoit fait jurer la mort à Roger. Il lui fut aisé de le reconnoître à l'armure blanche, qui le cachoit tout entier, & le distinguoit de ses Compagnons d'armes. Elle le montre de la main & des yeux à son Amant & à son pere; & pour en tirer la vengeance qu'elle médite, elle attend la fin du combat. La valeur, la force & l'adresse de tous les Preux, balancerent longtemps la victoire. Enfin, le quadrille où Victor se signaloit fut proclamé vainqueur. Il marchoit en triomphe vers le Trône du Roi, pour recevoir de la main des Princesses le prix qu'il avoit mérité, lorsqu'Emilie, qui, avec son pere & son amant, avoit demeuré hors de la lice durant tout le combat, demanda qu'on lui en ouvrît la barriere. Les Gardes les abaissent devant elle. Elle entre avec Amauri & Roger. Elle appelle un Héraut d'armes : Allez dénoncer, lui dit-elle, à Louis & aux Juges du Camp, qu'un des Chevaliers vainqueurs, le Chevalier à l'armure blanche, a violé la foi de ses serments, qu'hier même il n'a point voulu défendre une

Dame, qui, dans ses malheurs, a eu recours à lui. Ajoutez que ce *Déloyal*, s'il ne veut point encourir la peine de la dégradation, doit, ou perdre la vie, ou l'arracher à celui qui s'offre à être mon *Poursuivant d'amour*. Le Héraut s'éloigne aussi-tôt; il arrive aux marches du Trône à l'instant où le quadrille vainqueur étoit prêt de les monter: Arrêtez, fils des Preux, s'écriet-il, arrêtez. Il n'est pas temps encore de recevoir la couronne. Vous avez parmi vous un traître qui vous déshonore. Le quadrille s'arrête: le Héraut impose silence à l'assemblée; & se tournant vers le Monarque, il dénonce & l'accusé & son crime. A peine les Dames du Tournois eurent-elles entendu le Héraut, qu'elles s'écrierent d'une voix unanime: Qu'il soit dégradé, qu'il soit dégradé! Mais le Héraut demande encore silence, & poursuit ainsi: Sire, la Dame contre laquelle le Chevalier blanc a forfait, lui permet de se justifier dans un combat que propose un *Poursuivant d'amour* qu'elle présente. Mais elle veut que le combat soit *à outrance*: à ce prix on lui fera grace. Alors le Monarque ordonne d'appeller l'accusé. Le Héraut obéit, & le Chevalier s'avance: Vous avez entendu, dit Louis, de quel crime vous êtes accusé. Il faut, ou que l'on vous en punisse, ou que vous vous en purgiez vous-mê-

me. Lequel acceptez-vous ? —J'accepte le combat. Auſſi-tôt le Monarque ordonne qu'on ſe retire, & que la lice reſte libre aux deux combattants.

Tandis que les guerriers dont le quadrille eſt compoſé, ſe rangent à l'écart, tandis que Briſſac & d'Aubuſſon, nommés Juges du Camp, ſe placent aux deux côtés de la barriere, Emilie détache la gaze d'argent qui flotte ſur ſes épaules, la préſente au Chevalier pour qu'il en décore ſa cotte d'armes, & l'enflamme d'une nouvelle ardeur par ſes regards & par ſes paroles.

Les deux rivaux, la lance en arrêt, volent l'un contre l'autre. Le fer, dont la pointe eſt armée, vole en éclats dès le premier choc; ils combattent quelque temps encore avec le ſimple bois qui leur reſte; car, dans l'ardeur dont ils ſont tranſportés, ils n'ont point vu partir le fer. Le bois ſe briſe enfin lui-même; leurs mains en rejettent l'inutile tronçon; & tirant rapidement du fourreau l'épée redoutable pendue à leurs côtés, s'élancent avec impétuoſité de leurs chevaux ſur la terre, & combattent déſormais à pied : ils ne ſont plus uſage ni de l'adreſſe, ni de la ruſe; ils ne déployent que leurs ſeules forces.

Ce combat duroit depuis une heure entiere,

&

& toute l'assemblée, osant respirer à peine, admiroit également les deux guerriers, lorsque épuisés, vaincus de fatigue, ils se voyent contraints de suspendre leurs coups quelques instants. La main appuyée sur le pommeau de leur épée, dont la pointe touche à terre, ils se fixent, ils se parcourent l'un & l'autre d'un œil inquiet & menaçant. Tout-à-coup, emportés à la fois par le même mouvement, leurs bras se relevent & s'attaquent plus agiles & plus furieux. Roger reçoit un coup si terrible, que tous les Spectateurs, intéressés à la cause qu'il défend, poussent un cri d'effroi; car ils l'ont vu chanceler, & l'ont cru blessé à mort; mais le fer de son rival n'a porté qu'un coup inutile : il est repoussé par un autre que le hasard conduit. Celui-ci atteint Victor à l'endroit où le casque s'unit à la cuirasse. Victor chancele, tombe, & son adversaire triomphe de sa chûte. Malheureux jeune homme, que tu vas payer cher cette cruelle victoire! Que de larmes vont arroser le laurier dont elle te couronne! Il s'approche de son ennemi renversé; & d'une voix superbe : Tu meurs, lui dit-il, & tu l'as mérité. Ton courage cependant est bien digne de ma pitié. A ces mots, il rejette loin de lui son épée, &, courbé sur Victor, il détache son casque & découvre son visage. Quel coup de foudre, ô

Ciel! pour ce Héros malheureux! C'eſt mon frere, s'écrie-t-il! c'eſt Victor que j'ai égorgé! & il tombe ſans force, ſans voix & ſans chaleur, à côté du mourant.

Amauri & ſa fille, effrayés de ſa chûte, courent vers lui. Ils arrivent. O ſurpriſe qui les glace de terreur! ils reconnoiſſent Victor, Victor, qui, noyé dans ſon ſang, & ſe débattant contre la mort, ſemble vouloir dévorer ſon frere des yeux. La fille du Connétable demeure immobile d'horreur. Ni elle, ni ſon pere n'ont la force de ſecourir Roger. Ils redoutent de lui rendre l'uſage de ſes forces. Bientôt il r'ouvre les yeux, de lui-même: O mon frere, s'écrie-t-il, en ſe jettant ſur lui pour l'embraſſer, ô mon frere! je t'ai donné la mort! pardonne-moi mon crime; il eſt involontaire! Mais Victor, rendu plus furieux par la préſence d'Emilie, qu'il reconnoît à ſon tour, voudroit ſe dégager des embraſſements de ſon rival: Monſtre, s'écrie-t-il, d'une voix affoiblie, retire-toi; va, laiſſe-moi mourir. A ces mots, il rend le dernier ſoupir, & ſa figure porte encore l'empreinte de ſa haine. Emilie s'approche de Roger, &, lui tendant la main, veut l'arracher à ce pitoyable ſpectacle: Ah! Madame, lui répond-il d'une voix lamentable, à quel crime avez-vous porté mon courage! Quoi! pour vous obtenir, j'ai

égorgé mon frere! il se jette de nouveau sur le cadavre, & le serrant entre ses bras : O mon frere, tu fus, malgré ta haine contre moi, tu fus toujours l'objet de ma tendresse; tu le seras encore après ta mort. Oui, rien ne mettra jamais un terme à ma douleur. Le désespoir le saisit & le froid de la mort vient encore glacer tout son corps. Le généreux Louis, accouru auprès des deux freres, ordonne qu'on enleve Roger. On l'emporte; & le Monarque, prenant par la main l'inconsolable Emilie, & se tournant vers Amauri : Connétable, lui dit-il, entraînez loin du Tournois votre malheureuse fille; sa présence troubleroit l'allégresse de cette fête, & la fête l'affligeroit elle-même. Allez, & puisque le Ciel a permis que Victor mourût, sans doute qu'il vouloit que votre fille & son Amant n'eussent plus rien à craindre. Laissons passer les premiers éclats de leur douleur; le temps en saura tempérer les excès. Je prends sur moi le soin d'achever leur hymen.

Quelques mois s'écoulerent avant que Roger pût se déterminer à conclure une si noble alliance; mais, enfin, l'amour triompha d'une douleur que ne méritoit pas peut-être un frere tel que Victor. Emilie, devenue l'épouse de son amant, redoubla de soins & de tendresse, & ferma une plaie qui avoit saigné trop long-temps.

LE

DÉCAMÉRON FRANCOIS,

N°. X.

THÉLAÏRE.

NOUVELLE MEXIQUAINE.



THÉLAÏRE.

NOUVELLE MEXIQUAINE.



SI le luxe des Européens a droit de s'applaudir des tréſors que leur a procuré la découverte du nouveau monde, combien les ames ſenſibles n'ont-elles point à gemir du ſang que nous avons répandu pour conquérir ces contrées lointaines que le Ciel déroba long-temps à notre barbare avarice ! Mais c'eſt ſur-tout contre les cruels ſuccès des armes Eſpagnoles que l'humanité doit s'indigner. Cette nation noble, ardente & belliqueuſe plaint ſans doute aujourd'hui le ſort de ces peuples paiſibles que les Pizzares & les Cortez égorgerent comme de vils troupeaux, pour les dépouiller de cet or que la nature avoit malheureuſement enfoui dans leur ſol. Cependant comme ſi leur avarice ne leur eût point ſuffi

pour ravager l'Amérique, ces fameux conquérants n'y furent que trop allier les fureurs d'une autre paſſion non moins dévaſtatrice. On conçoit aiſément que nous voulons parler de l'amour. Pourquoi faut-il que ce ſentiment fait pour reproduire & conſoler l'univers, lorſqu'il s'introduit dans l'ame des guerriers féroces, y devienne féroce comme eux! Cortez ne le prouva que trop. Cet homme à jamais célebre, en qui le Ciel s'étoit plu à réunir & les avantages d'une heureuſe phyſionomie & l'intrépidité du courage & l'étendue du génie & la nobleſſe de la bienfaiſance, déshonora toutes ces brillantes qualités par d'injuſtes conquêtes, par un faux zele de religion, & par un emportement quelquefois barbare.

Après mille obſtacles que la fortune lui avoit fait rencontrer, ſoit dans la jalouſie de ſes compatriotes, ſoit dans la valeur des Américains, Cortez étoit arrivé ſur le fleuve du Grijalva dont les flots arroſent la Province de Champotan. Un nombre infini d'Indiens lui en diſputa le paſſage. Sa valeur les mit en fuite; & pouſſant toujours ſes conquêtes, il força la ville de Tabaſco, capitale de la Province, impoſa des loix au Cacique, & le contraignit de recevoir la paix. La bonne foi en ſerra les nœuds de part & d'autre; des préſents mutuels la cimenterent.

Parmi ceux que le Cacique de Tabasco offrit à Cortez, on distingua dix femmes Indiennes destinées à paîtrir pour ses soldats du pain de maïs. Cortez au milieu de toute la pompe qu'il étaloit adroitement, lorsqu'il vouloit en imposer à ces peuples sauvages, accueillit cette troupe brillante, dont l'esclavage n'avoit pu altérer les charmes. Ses yeux furent frappés sur-tout des traits de noblesse & de grandeur qu'il découvrit sur le front de la plus jeune; il sentit son cœur enflammé tout-à-coup pour elle, & sitôt que débarrassé de l'éclat que lui prescrivoit la politique, il se vit rendu à lui-même, ses ordres appellerent auprès de lui l'esclave qui déja commandoit à son cœur. Elle étoit bien loin de prévoir l'autorité qu'elle avoit sur l'ame de son maître. Tremblante, l'œil baissé & le visage couvert d'une rougeur modeste, elle parut devant lui. Cortez, pour la rassurer, lui tend la main: Cessez de craindre, lui dit-il, vous n'êtes plus esclave, c'est moi qui suis le vôtre. Mais ce discours bien loin de la rassurer, ne fit qu'accroître son embarras. L'un & l'autre garderent le silence; Cortez l'interrompit enfin: Ou je me trompe, ou vous n'êtes point née pour cet état d'abaissement où je vous ai trouvée: daignez m'apprendre de grace & votre nom & votre pays & votre âge, & de quel sang vous êtes

née. Alors il la fait asseoir à ses côtés, & la fixant d'un œil amoureux, lui prête une oreille attentive : Vous me forcez, lui dit-elle, de rappeller un bien triste souvenir. Je suis née au Mexique, dans la Province la plus éloignée de la capitale. Là je croissois loin des yeux de Quetlavaca, mon pere, que son rang & sa valeur avoient placé à la tête des armées de Montézume notre Empereur. La fortune long-temps fidelle à ses drapeaux les abandonna enfin. Les peuples de Tlascala remporterent sur lui une victoire signalée, & le laisserent couché dans la foule des morts. Dès ce jour la Province que j'habitois fut inondée de nos ennemis; ils la ravagerent, la dépeuplerent, & me chargeant d'indignes fers, me vendirent à un maître barbare, sous le pouvoir duquel je languis durant trois années. Pour me faire mieux sentir la honte de l'état où le sort m'avoit fait descendre, il me dépouilla du nom cher que j'avois reçu au berceau : le nom de Marina remplaça celui de Thélaïre. Des fers de mon premier tyran, j'ai passé successivement sous le joug de trois Caciques. Je touchois à ma treizieme année lorsque je devins la conquête de celui de Tabasco. Deux ans se sont écoulés dans ce cruel esclavage; mon sort, je le vois trop bien, mon sort est de vivre & de mourir esclave, je ne reverrai jamais

les lieux qui m'ont vu naître, je ne reverrai jamais la mere qui m'a donné le jour, quand même elle vivroit encore; tout ce que je puis prétendre, c'est de trouver un maître qui allege le poids de mes chaînes. — Vous l'avez trouvé, répond aussi-tôt Cortez. Vous n'êtes plus Marina; redevenez Thélaïre. Il est bien doux pour moi d'adoucir vos malheurs. Oui, Thélaïre, espérez que je saurai tempérer l'injustice de votre fortune. C'est au Mexique que je prétends adresser mes pas: si votre mere jouit encore de la vie, vous pourrez l'embrasser; mais j'ose demander le prix du bonheur que je vous promets: c'est à votre cœur que j'aspire; je vous aime & je voudrois être aimé. Vous entrez dans l'âge où la voix du cœur commence à se faire entendre: je serois trop heureux s'il commençoit à vous parler pour moi. Thélaïre rougit de nouveau, & sa langue embarrassée, craignit de répondre: Vous vous taisez, Thélaïre, reprit vivement Cortez; voudriez-vous tromper mon espérance? Ah! quelque réponse que vous ayez dessein de me faire entendre, ne craignez point de vous expliquer. Vous ne sauriez me faire souffrir un tourment plus cruel que l'impatience qui m'agite à présent. — Espérez tout de moi si je revois ma patrie & ma mere. Elle se leve alors, & demande à Cortez la permission de se retirer.

Thélaïre fort ; & le Général Efpagnol plus ardent que jamais à pénétrer jufqu'au Mexique, s'apprête à lever tous les obftacles qui s'oppofent à fon départ. Ils étoient grands fans doute. C'étoit peu des vaftes régions, des immenfes déferts, des hautes montagnes, de leurs neiges éternelles, des larges fleuves, des torrents écumeux, des profondes vallées, des précipices efcarpés qu'il avoit à franchir; c'étoit peu du petit nombre de foldats qui marchoient fous fes drapeaux, il falloit leur perfuader que du fond de l'Europe, l'Efpagne envoyeroit à leur fecours de nouveaux bataillons; il falloit dérober à leur vue la cruelle famine prête chaque jour à défoler leur camp ; il falloit leur montrer trente nations différentes prenant la fuite devant eux ou écrafées fous leurs coups : voilà tout ce qu'avoit à furmonter l'intrépidité de Cortez; il le favoit & n'en fut point étonné. Il ordonne pour le lendemain l'affemblée générale de fes troupes : le lieu du rendez-vous fut la cour du palais qu'il avoit forcé les Indiens de lui céder. Il arrive; il commande que toutes les avenues en foient fermées, & fe plaçant fur un fiege d'où fon œil domine aifément toute l'affemblée : Mes amis, car vous l'êtes tous, leur dit-il, vous favez quel eft depuis long-temps le but de nos pénibles travaux; nous n'afpirons, vous & moi,

qu'à la conquête du Mexique. Il ne faut point se dissimuler que nous avons de grands obstacles à vaincre : vous ne le savez que trop ; & d'ailleurs la victoire n'est pas toujours le prix de la constance & du courage. Je ne m'étonne donc point s'il en est quelques-uns parmi vous qui projettent déja de s'arrêter au milieu de leur course, & de retourner même sur leurs traces. Il n'est pas donné à tout soldat de porter le cœur d'un héros ; peu d'ames privilégiées ont reçu du ciel cette mâle fermeté qui se roidit contre les difficultés : mais songez au péril & à la honte qui vous attendent si vous retournez en-arriere ; voyez alors tout le fruit de nos travaux perdu ; ces mêmes peuples que nous avons vaincus & qui sont encore tremblants & fugitifs s'animeront de notre découragement. Ils sont les maîtres de défiler ; ils nous poursuivront sans relâche ; ils nous accableront dans notre marche. Ceux mêmes qui nous servent aujourd'hui avec autant de fidélité que de courage, nos alliés, l'unique ressource de notre retraite, chercheront l'occasion de nous échapper : ils nous abandonneront, & pourquoi ? pour aller publier notre honte. Ils diront qu'ils s'étoient trompés dans l'espoir qu'ils avoient conçu de nos armes, & d'ailleurs de quel front oserons-nous nous montrer à nos concitoyens ! Voyez leur sourire

outrageux qui nous attend ; entendez-les ſe dire les uns aux autres en nous montrant de l'œil & de la main : L'eſpace immenſe qui ſépare l'Europe de l'Amérique a ſuffi à peine à leur fuite, ils ont préféré les honteuſes douceurs de la paix dans le ſein de la patrie, à la gloire de combattre & de mourir pour elle. Vous ne voudrez point que votre nom ſoit flétri d'une tache auſſi noire : je vous connois, vous me reſterez fideles, & l'Eſpagne par vos efforts deviendra maîtreſſe de cet autre univers. Cependant ſi quelques-uns d'entre vous effrayés de tout ce qui nous reſte à ſouffrir, veulent m'abandonner, qu'ils partent : j'y conſens : un navire eſt déja prêt à faire voile pour eux.

L'éloquence & l'adreſſe de ce diſcours eurent un ſi heureux ſuccès, que les ſoldats les plus découragés éleverent la voix, & s'écrierent : Reſtons avec Cortez, & ſoumettons le Mexique.

Cependant un de leurs chefs qui portoit impatiemment le joug de l'obéiſſance, & qui, ſecrétement jaloux de l'autorité du Général, tramoit depuis long-temps les moyens de le perdre, Dom Lopez fut à peine rentré chez lui, que convoquant en ſilence ſes partiſans, il leur apprit que lié ſecrétement avec un grand nombre de citoyens de Tlaſcala, & ſur-tout avec

l'Empereur du Mexique, il avoit préparé la perte de tous les Espagnols fideles à Cortez; que vingt mille Mexiquains s'étoient approchés de la ville, qu'on avoit distribué des armes aux habitants, amassé des pierres sur les terrasses des maisons, & tiré dans les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles on avoit planté des pieux fort aigus, qu'on les avoit couverts de terre sur des appuis légers & fragiles, pour y faire tomber les chevaux; qu'enfin il avoit promis de livrer à Montézume Cortez, dont cet Empereur vouloit faire un sacrifice à ses Dieux: Toutefois, ajouta-t-il, s'il étoit en notre pouvoir de nous saisir de Cortez, sans répandre une seule goutte de sang, vos jours, les miens, ceux de tous nos compatriotes seroient en sûreté, & rendus à nous-même, nous irions oublier dans notre patrie le projet insensé qui nous avoit conduits sur ces rives étrangeres.

Dom Lopez promit alors de s'emparer sans effort du Général; & dès le soir même, il se rendit chez Thélaïre, à qui une liberté entiere avoit été rendue : il n'étoit point échappé à l'œil du rebelle combien cette jeune beauté avoit déja d'empire sur l'ame de Cortez. Il se flattoit que son art & ses promesses pourroient la séduire, la détacher du parti d'un maître dont

le nom eſt toujours odieux, & l'engager à l'introduire pendant la nuit dans l'appartement du Général: Vous avez gagné l'amour de Cortez, dit-il à Thélaïre, & je n'en ſuis point ſurpris: c'eſt l'effet naturel que votre beauté produira ſur tous les cœurs. Qui vous voit ſe ſent intéreſſé à vos vertus, à vos charmes, à votre jeuneſſe; le bonheur devroit être leur partage; & vous vous flattez de l'avoir trouvé auprès de Cortez: vous vous trompez, Thélaïre; le bonheur eſt ſouvent bien plus loin qu'on ne penſe: ſi vous ſaviez quel ſort affreux vous menace; ſi vous ſaviez combien de flots de ſang doivent couler dans cette ville, vous ſortiriez de cette fauſſe ſécurité, effet des vaines promeſſes que vous a fait Cortez. — Eh! quel eſt donc le malheur que vous m'annoncez? hâtez-vous de finir mon inquiétude. Mais bien-loin de répondre, Lopez garde un ſilence affecté. Enfin comme s'il ne cédoit qu'aux prieres obſtinées de Thélaïre: Songez, lui dit-il, que c'eſt uniquement pour votre intérêt que je vais vous révéler ce que je viens d'apprendre. Dès demain doit éclater contre Cortez une révolte générale. Eſpagnols, Tlaſcalans, Mexiquains, tous ſeront réunis pour lui arracher la vie. Il eſt impoſſible qu'il échappe à leurs efforts. Les avenues de ſon palais, de la ville ſont gardées;

malheur à quiconque oſera prendre ſa défenſe; il eſt aiſé de prévoir cependant que pluſieurs l'embraſſeront : & qui ſait ſi parmi les horreurs de ce déſordre, vous & moi-même nous ne perdrons point la vie? Sans doute nous la ſacrifierions volontiers, ſi le ſalut de ce grand homme devoit en être le fruit; mais je l'ai déja dit, notre mort lui deviendroit inutile. Ne ſeroit-il donc pas plus digne de vous & de moi de nous ſoumettre à la volonté du Ciel, & de l'abandonner à ſon funeſte ſort pour l'intérêt de la cauſe commune? Cette horrible propoſition fit frémir Thélaïre. Cependant elle déguiſe adroitement ſa penſée; & comme ſi elle entroit dans les vues de Lopez : Je conçois, dit-elle, la grandeur du péril que vous m'annoncez. Sans doute il ſeroit doux pour moi de l'écarter de votre Général; mais je le vois bien, il faut ſe ſoumettre, & malgré moi-même, laiſſer périr un vaillant Capitaine, que nous voudrions ſauver aux dépens de nos jours. Achevez donc, & dites-moi ce que vous exigez de Thélaïre: me voilà prête à tout entreprendre pour épargner le ſang de vos compatriotes & des miens. Lopez la crut alors engagée ſi loin, qu'achevant de s'ouvrir ſans ménagement: Vous avez un libre accès auprès du Général, ajouta-t-il; il faut donc que vous favoriſiez ceux des Tlaſcalans qui veulent pé-

nétrer cette nuit jufqu'à l'appartement de Cortez.

Thélaïre promit fon entremife; on convint de l'heure où les conjurés fe rendroient auprès d'elle pour la fuivre, & Lopez la quitta plein de l'efpérance de fe voir délivré d'un chef que fa jaloufie ne voyoit que d'un œil de haine.

La jeune Mexiquaine ne tarda point à rejoindre fon amant. Elle lui fit un récit fidele du fecret important qu'on venoit de lui confier. Cortez fans s'effrayer l'entendit jufqu'au bout, & fe précipitant fur les mains de fa maîtreffe : Que bénit foit le jour que le Ciel vous a préfentée à ma vue; vous êtes mon génie tutélaire. Je vous devrai bien plus que vous ne me devez, je vous fuis redevable de la vie; & foudain il appelle fes gardes, leur ordonne de fe faifir fecrétement de Lopez, & de l'amener captif.

Les gardes obéiffent. A peine le rebelle étoit-il entré chez lui que fe voyant entouré de fatellites : Je fuis trahi, s'écria-t-il, je fuis trahi, & fes mains font à l'inftant chargées de chaînes pefantes. Le jour penchoit vers fon déclin, & les conjurés s'apprêtoient à l'exécution du deffein barbare qu'ils avoient projetté.

Tandis qu'on exécute fes ordres, Cortez refté feul confulte avec lui-même, ou s'il doit fe

venger, ou s'il faut qu'il pardonne. D'un côté il voit sa sûreté & le succès des armes Espagnoles; de l'autre la gloire immortelle & le doux plaisir de la clémence. Long-temps incertain entre tant de motifs, il sentit son ame tour-à-tour satisfaite & déchirée. Il combattoit encore avec lui-même, lorsqu'il vit paroître Lopez. A sa vue il essaye de commander au trouble de son cœur & de ses sens, & prenant la tranquille majesté d'un juge : Approche-toi, Lopez, & réponds-moi. Que t'ai-je fait, & pourquoi ta haine en vouloit-elle à mes jours? Encore une heure, & j'étois en ta puissance. Oh! comme la fortune se joue des vains projets des hommes! tu es maintenant dans la mienne, & si tes jours m'importunent, je n'ai qu'à dire un seul mot, & tu n'es plus.

Lopez bien-loin de paroître abattu & couvert de honte à ce discours : Oui, Cortez, lui dit il, je te hais, & je sens que je te haïrai toujours; pourquoi faut-il que mes projets ayent été indignement trahis? j'aurois délivré mes amis, mes concitoyens d'un chef dont l'ambition les fatigue, les assaille de mille dangers renaissants, & l'Amérique d'un conquérant injuste. Cortez, voilà ce que je pense de toi, voilà ce que j'en penserai toujours: & je t'en avertis, garde-toi de me faire grace; car cette vi

que ton adroite clémence veut me laiſſer peut-être, ſeroit employée toute entiere à te haïr, à te chercher par-tout des ennemis, à ſoulever contre toi tes amis, tes alliés & tes propres ſoldats. Après un tel aveu, donne l'ordre de ma mort : je l'attends ſans crainte. — Oui, tu mourras, s'écrie Cortez, ton inſolence m'en fait une loi bien plus que ta haine. Et comme il faut que ta mort ſoit utile à ma patrie autant qu'à ma ſûreté, je veux qu'elle épouvante l'Amérique entiere.

Cortez appelle alors le chef de ſes gardes. Il lui donne cet ordre terrible que dicte la vengeance : Emmenez Lopez, ajouta-t-il, & que dès la renaiſſance du jour, tout ce que je veux ſoit exécuté. Alors on charge Lopez de chaînes plus peſantes, & déja il eſt dans un obſcur cachot, d'où il ne ſortira plus vivant.

Le jour ſe leve, & les ſons du tambour Eſpagnol annoncent par un bruit ſourd, tantôt rallenti, tantôt précipité, la ſanglante tragédie qui va ſe paſſer dans les cours du palais de Cortez. Eſpagnols, Tlaſcalans, étrangers, tous y accourent en foule. Un large échafaud eſt dreſſé au milieu de cette cour. Le Général Eſpagnol revêtu de toutes les marques du pouvoir, & environné de ſa garde, eſt aſſis en face ſur une

estrade élevée à ce dessein. Il ordonne un profond silence. Le tumulte de l'assemblée se tait à sa voix : Qu'on amene les complices de Lopez, ajoute-t-il. Alors & dans un moment on les vit paroître au nombre de trente. Douze d'entr'eux étoient Espagnols, les autres Tlascalans, ou Mexiquains. La terreur de la mort étoit empreinte dans tous leurs traits. Ils montent à l'échafaud ; là rangés en cercle ils attendent en silence qu'on leur arrache la vie : Votre crime est connu, leur crie le Général. Votre aveu & celui de Lopez vous en ont convaincus. Vous allez voir comment je sais le punir : Encore un instant, & je serai vengé : Que Lopez paroisse ; & il se tait, & toute l'assemblée attend dans un morne silence.

Bientôt au milieu d'une escorte nombreuse arrivent six soldats qui portent sur leurs épaules un lit couvert d'un grand voile, dont les extrêmités pendent de toutes parts. Ils montent sur l'échafaud, y déposent le lit qu'ils ont apporté, & immobiles autour de lui, attendent que le Général fasse entendre le signal convenu. Cortez éleve la main, & les six Soldats découvrent le lit qu'ils entourent. Un cadavre sanglant frappe alors tous les yeux. C'est Lopez que ses complices reconnoissent d'un air effrayé Le voilà celui qui devoit me livrer en vos mains

c'eſt ainſi qu'il a été fidele à ſa promeſſe. Une morne ſtupeur s'empare d'eux à ce diſcours, & cependant Cortez pourſuit : Je devrois me venger de même de tous ceux qui avoient fait avec lui une ſociété de crime ; mais j'aime mieux écouter un reſte de clémence. Coupables Eſpagnols, vous allez tirer au ſort, pour ſavoir qui d'entre vous perdra la vie : la mort d'un ſeul ſuffit à ma vengeance : j'abandonne les autres au remords. Coupables Tlaſcalans, je vous remets au pouvoir de vos Magiſtrats : je n'attenterai point à leurs droits : qu'ils vous puniſſent à leur gré : je m'en remets à leur ſage équité. Coupables Mexiquains, vous qui d'un climat éloigné êtes venus conſpirer lâchement contre un guerrier qui ne vous avoit point attaqué encore, vous allez perdre tous une main ſous le tranchant de la hache : après quoi vous ſerez les maîtres d'aller rejoindre vos compatriotes : je vous rends la liberté.

Cet arrêt fut exécuté au même inſtant, & Cortez délivré de toute crainte, court en rendre grace à la jeune Thélaïre. Cependant les Mexiquains mutilés & ſanglants ſortent de Tlaſcala. Ils arrivent avec la nuit dans la forêt où leurs concitoyens cachés, attendoient l'occaſion favorable de paroître & de s'avancer contre Cortez. A la vue des malheureux que leur

renvoyoit le Général, ils furent frappés d'une si grande terreur, que sortant de l'obéissance qu'ils devoient à Quetlavaca leur chef, ils parlerent aussi-tôt de retourner sur leurs pas, ou du moins de se retirer dans les montagnes voisines de leur patrie : & là, d'attendre que les Espagnols fussent prêts à les franchir. Quelques-uns cependant persuadés que les Espagnols étoient des dieux, vouloient qu'on se hâtât de les appaiser par des adorations. Quetlavaca, effrayé du premier avis, & rempli d'indignation contre ceux qui avoient ouvert le second, fut long-temps incertain des moyens de retenir encore sous ses drapeaux cette multitude lâche & superstitieuse. Sa sagesse lui inspira un projet que couronna le succès. Des présents riches & nombreux lui gagnerent la voix des Prêtres de la contrée, après quoi les appellant dans une assemblée générale de ses Capitaines & de ses soldats, il leur demanda de l'éclairer de leurs sages conseils. Ces imposteurs qui se disoient en commerce avec le Ciel, répondirent que tandis qu'une esclave Américaine (ils vouloient parler de Thélaïre qu'ils ne connoissoient que sous son premier nom de Marina) seroit au pouvoir de Cortez, ce Général seroit invincible; qu'il falloit s'en rendre les maîtres, ce qui étoit bien plus facile que de se saisir du chef Espagnol; que les Dieux du Mexi-

que en exigeoient le ſacrifice; qu'alors appaiſés par le ſang de cette victime, les Dieux accorderoient la victoire aux enfants du Soleil (*). L'aſſemblée donna de grands éloges à cet avis; on l'embraſſa ſans délai, & Quetlavaca s'applaudit en ſecret du ſtratagême qu'il avoit mis en uſage; car c'étoit lui-même qui avoit dicté cette réponſe par la bouche des Prêtres, que ſes largeſſes avoient acheté autant pour raſſurer ſes troupes, que pour ſe venger d'une eſclave, à qui, d'après le rapport des Mexiquains mutilés, il ſavoit devoir le malheureux ſuccès de la conſpiration de Lopez.

Il appelle alors ſon fils, jeune homme qui ſortoit à peine de ſon troiſieme luſtre, mais de qui la prudence & le courage devançoient les années : Prends, lui dit-il, tous les ſymboles qui annoncent un Miniſtre de paix, & marche à leur faveur vers Cortez. Tu ſais qu'il eſt rempli du projet de conduire ſes ſoldats à la Cour de Montezume. Offre pour l'en diſſuader des ſommes immenſes de cet or dont ſa nation eſt ſi avide. Je vais en charger trente Mexiquains dont ſera compoſé ta ſuite. Trompe par cet

(*) On doit ſe rappeller que les Mexiquains ſe diſoient enfants de cet aſtre.

cet appas l'ennemi des enfants du soleil, & tandis que ce témoignagne de notre respect assoupira la vigilance, fais enlever, enleve toi-même s'il le faut l'esclave criminelle, cette Marina qui nous a trahis. En achevant ces mots, il ordonne les apprêts de l'ambassade, & dès le jour suivant, son fils prit le chemin de Tlascala.

Les sentinelles que le Général avoit chargé du soin de veiller sur les remparts de la ville, découvrirent au point du jour une troupe d'Indiens qui s'avançoient vers le camp. Cortez en fut instruit à peine, qu'il donna ordre qu'on leur laissât la liberté d'approcher. L'ambassade s'avança rangée sur deux files. Chaque Mexiquain revêtu d'un habit blanc, & la tête couverte d'une espece de casque qu'ombrageoit un large panache de même couleur, portoit en ses mains une grande corbeille remplie de différends ouvrages de l'or le plus pur. Altimozin, c'étoit le nom du fils de Quetlavaca, marchoit à la suite de ces trente Indiens. Ils s'arrêterent par intervalles avec de profondes inclinations vers la Ville; & baissant les mains jusqu'à terre, ils les portoient ensuite à leurs levres. A quelques pas des murs, ils rendirent leurs derniers hommages par des encensements qu'ils firent à Tlascala. Ile s'avancerent & furent introduits dans le palais de Cortez. Celui-ci les reçut avec un

appareil de grandeur & d'un air de févérité qu'il jugea néceſſaires pour leur inſpirer du reſpect & de la crainte. Après avoir recommencé leurs révérences & leurs encenſements, ils dépoſerent à ſes pieds les tréſors dont le poids les ſurchargeoit.

Les Eſpagnols à cette vue ne purent contenir leur joie. L'aſpect de ce funeſte métal enflamma leur cupidité, & la plupart de ceux qui entouroient le Général, bien-loin de prêter l'oreille au diſcours d'Altimozin, n'avoient d'attention que pour cet or que leur avarice déroboit des yeux.

Le fils de Quetlavaca déſavoua la conduite des Mexiquains qui avoient été mutilés; puis il ajouta : Notre grand Empereur aux yeux duquel vous êtes impatients de paroître, conſent à vous accueillir : vous êtes les freres de nos Dieux (*). Il nous envoye vers toi, Cortez,

(*) Les Indiens adorateurs du ſoleil étoient perſuadés que les Eſpagnols étoient réellement les freres de cet aſtre. On lit dans le tome 12 de l'édition in-4°. de l'*Hiſtoire générale des Voyages* le récit d'une délibération qui prouve combien cette idée avoit d'empire ſur ces nations éloignées. La » nouvelle de la déroute de l'armée Indienne (par » les efforts de Cortez) avoit jetté tant de conſ-

pour t'en donner l'aſſurance, & nous offrons à te conduire juſqu'en ſa capitale. Tel eſt l'ordre

---

„ ternation dans la ville de Tlaſcala, que le peu-
„ ple y demandoit la paix à grands cris. Les plus
„ timides propoſoient de ſe retirer dans les monta-
„ gnes avec leurs familles. Mais la plupart perſuadés
„ que les Eſpagnols étoient des Dieux, vouloient
„ qu'on ſe hâtât de les appaiſer par des adorations.
„ Le Sénat s'étant aſſemblé pour chercher quelque
„ remede aux malheurs publics, conclut que le
„ merveilleux exploits des étrangers devoient être
„ l'effet de quelque enchantement; & cette idée le
„ fit recourir à quelques magiciens du pays, pour
„ détruire un charme par un autre. Les impoſteurs
„ furent appellés. Ils déclarerent qu'ayant deja rai-
„ ſonné ſur les circonſtances, ce qui paroiſſoit obſ-
„ cur aux Sénateurs, étoit d'une extrême clarté
„ pour eux; que par la force de leur art, ils avoient
„ découvert que les Eſpagnols étoient des enfants
„ du ſoleil; produits par l'activité de ſes influences
„ ſur la terre des régions orientales; que leur plus
„ grand enchantement étoit la préſence de leur pe-
„ re, dont la puiſſante ardeur leur communiquoit
„ une force ſupérieure à celle de la nature, qui les
„ faiſoit approcher de celle des immortels; mais
„ que l'influence ceſſant lorſque le ſoleil déclinoit
„ vers le couchant, ils s'affoibliſſoient alors, & ſe
„ flétriſſoient comme l'herbe des prairies; d'où

du Ciel : il nous la fait entendre par mille prodiges. Une comette effroyable a paru durant plusieurs nuits ; & courant d'un pole à l'autre, a marqué sa trace par une infinité d'étincelles. Un de nos temples s'est embrasé, sans qu'on ait pu découvrir la cause de cet incendie, ni trouvé le moyen d'en arrêter l'activité. Des voix plaintives se sont fait entendre dans les airs, & nos Dieux nous ont répondu que te refuser la liberté d'entrer au Mexique, c'étoit nous exposer au danger de voir la ruine de notre Em-

---

„ les Magiciens inféroient qu'il falloit les attaquer „ pendant la nuit, avant que le retour du soleil „ les rendît invincibles „.

„ Le Sénat donna de grands éloges à cette dé„ couverte, & se flatta d'une victoire certaine. „

On voit par ce récit curieux combien la supériorité des Européens sur ces nations superstitieuses étoit profondément gravée dans l'esprit de ces derniers. L'auteur auroit bien desiré que cette délibération extraordinaire eût pu trouver place dans le corps de son ouvrage ; mais le plan de cette nouvelle ne le lui a point permis ; il s'est contenté d'en adopter quelques détails, & sur-tout de saisir l'esprit & les mœurs de ces Indiens dont le rapide asservissement cesse d'étonner, quand on pense aux avantages que nos arts nous donneront toujours.

pire. Consens donc à nous suivre : nous sommes prêts à te servir de guides.

Cette réponse captieuse où le faux se trouvoit adroitement mêlé à la vérité, séduisit Cortez. Il ne douta pas que le bruit de ses conquêtes n'eût inspiré un juste effroi aux Mexiquains. Il s'en applaudit secrétement; mais déguisant sa joie, il pria l'Ambassadeur d'attendre qu'il pût lui donner une réponse décisive, & se retira après l'avoir comblé de quelques présents.

Ce délai de Cortez servit favorablement les projets d'Altimozin ; il l'employa tout entier à épier l'occasion de se saisir de l'esclave. Les yeux de ses émissaires étoient sans cesse ouverts sur tous les pas du Général & de son amante. Il apprit que le vaillant Espagnol, dès que la nuit étoit de retour, alloit dans les bosquets dont son palais étoit environné, se reposer des fatigues du jour & des chaleurs brûlantes du soleil de ces climats. Il jugea cet instant propice à l'exécution du dessein qu'il avoit conçu.

Cortez, accompagné de son amante, se rendoit fidélement sous ces verds feuillages. Là, débarrassé des soins du commandement, il jouissoit du plaisir d'aimer & d'être aimé. La nuit qui précéda le jour auquel il devoit annoncer aux Mexiquains qu'il consentoit à les suivre cette nuit, il arriva tenant par la main le jeune

objet de son amour : Oui, belle amante, lui dit-il, oui, vous reverrez votre chere patrie ; vous respirerez encore l'air pur dont votre berceau fut environné ; & c'est-là, c'est aux yeux de vos concitoyens que je prétends recevoir le doux nom de votre époux.

Les émissaires d'Altimozin qui s'étoient cachés dans un bosquet voisin, pour épier l'instant où la belle esclave se sépareroit de Cortez, entendirent ces dernieres paroles, & se dirent tout bas les uns aux autres : Son époux ! il ne l'est pas encore ; puis ils prêterent de nouveau l'oreille aux tendres discours de la belle Mexiquaine. L'innocence & tout le feu de l'amour les embellissoit, les rendoit plus puissants : Ah ! Cortez que j'aurai de plaisir à t'appeller mon époux ! Quelle chaîne d'heureux jours me promet une semblable destinée ! Après tous les malheurs dont j'ai été poursuivie, puis-je croire qu'ils doivent finir ? Ah ! Cortez, dès aujourd'hui tu as droit sur tous les sentiments de mon ame. Peut-être qu'en Europe une fausse délicatesse de mœurs me défendroit de t'ouvrir ainsi mon ame toute entiere ; mais dans ces climats, que souvent tes soldats ont appellés barbares, nous sommes vrais, & l'amour ainsi que toutes les autres passions s'exprime avec franchise.

Une grande partie de la nuit s'étoit écoulée

dans ces témoignages mutuels de leur tendresse; L'heure vient de se séparer, & ce ne fut qu'après un long adieu que chacun des deux amants prit le chemin de sa demeure. Cortez fut à peine rentré, que trois soldats Mexiquains environnant sa maîtresse, l'un lui porta la main à la bouche pour en étouffer les cris, lui enfonça sous le palais un globe formé de coton; les autres l'enleverent sur leurs épaules, après lui avoir lié les mains sur le dos, & dans cet état l'emporterent en silence hors des murs de la ville, où leurs concitoyens qui s'étoient déja rendus sans bruit, les attendoient pour retourner ensemble vers Quetlavaca.

Qui pourroit exprimer la joie inhumaine qu'Altimozin & ses compagnons firent éclater à la vue de cette amante infortunée: comment décrire la douleur muette, le morne effroi de cette jeune beauté, lorsqu'elle entendit ses cruels ravisseurs se dire les uns aux autres : Elles sera sacrifiée; elle mourra : nos Dieux, nos justes Dieux n'attendent que son sang pour s'appaiser en notre faveur. Alors Altimozin donna le signal de la fuite. Dans un instant ils ont perdu de vue les murailles de Tlascalala. Cependant il envoye à Quetlavaca un exprès chargé de lui annoncer qu'on s'est rendu maître de l'esclave, qu'avant la fin du jour elle sera remise aux mains

des Prêtres, & que ceux-ci peuvent tout préparer pour le ſacrifice. L'Indien à qui on a remis le ſoin de porter cette nouvelle, accoutumé dès long-temps à ſervir de courier rapide, double les pas de ſa marche. Il arrive à l'heure où le ſoleil parvenu au milieu de l'horiſon partage le jour en deux parties égales. La joie qui brille dans ſes yeux, dans tous ſes traits, annonce la nouvelle de la captivité de Marina, long-temps avant que ſa bouche l'ait confirmée. Le grand Prêtre, témoin de l'audience que lui donne Quetlavaca, l'entend parler à peine qu'il s'écrie : O ſoleil! ô pere brillant de ces contrées, tu nous as donc regardé d'un œil favorable! O ſoleil! tu ne veux pas que le Mexique devienne la proie des avides Européens! Tes enfants aujourd'hui vont t'en remercier, & il ſort. Ses ordres aſſemblent tout le college des Prêtres. Leurs mains placent un autel portatif au milieu d'un vaſte cirque formé dans la forêt par un double rang d'épais cocotiers, temple champêtre, où la main libérale de la nature n'avoit point prodigué la verdure & les fleurs, pour les voir ſouillées par l'effuſion du ſang des hommes. Quelques heures après, les ſoldats de Quetlavaca s'y rendent en foule de toutes parts. Leur incrédulité ſuperſtitieuſe eſt avide d'un ſpectacle qui doit armer le Ciel en leur faveur. Quetlavaca lui-même

y paroît après eux. Il se place à côté de l'autel sur un siege élevé, d'où ses yeux se promenent librement sur toute l'assemblée, & où toute l'assemblée le distingue sans peine à son tour. Alors les Prêtres conduits par le souverain Pontife, vont en ordre au-devant de la victime. Ils sont revêtus de robes à longs plis, dont la blancheur éblouissante est relevée par l'image de vingt soleils d'or. Les sons de mille instruments guerriers & religieux dirigent leur marche.

Arrivés au tournant d'un côteau, ils découvrent à la distance de cent pas, Altimozin & sa troupe. Le grand Prêtre fait un signe, & toutes les voix, tous les instruments se taisent, un profond silence regne alors autour d'eux. Le fils de Quetlavaca arrive, il s'incline; & prenant sa captive par les mains, la présente au Pontife. Mon ministere finit, lui dit-il, ici le vôtre commence. Il se retire alors vers la troupe, & les Prêtres détachent les fers dont leur victime est chargée. Ils rendent à sa bouche l'usage de la voix; mais elle se tait : nulle plainte ne lui échappe ; elle se voit couvrir d'un vêtement couleur de sang, symbole du sien qu'on va répandre. On décore sa tête d'une couronne de fleurs, & déja les Prêtres & les soldats, chacun sur une ligne séparée, marchent vers le temple. Ils arrivent. A leur aspect un long cri d'al-

légresse s'élève de tous les côtés. Tout-à-coup le soleil qui durant toute la journée avoit roulé brillant & radieux, se couvre d'un épais nuage. On eût dit qu'indigné de l'exécrable hommage qu'il alloit recevoir, il refusoit de l'éclairer. Bientôt à l'ordre du Souverain Pontife, le silence renaît, & tous les yeux viennent se confondre sur la jeune victime. Elle sent alors toute sa constance prête à l'abandonner. Sa bouche pousse un profond gémissement, & des larmes coulent en abondance le long de ses joues. On la vit tantôt lever les yeux vers le Ciel avec de longs regards effarés, tantôt les arracher stupidement à la terre. L'idée horrible qu'elle étoit au milieu d'une assemblée nombreuse, où nulle voix ne s'élevoit en sa faveur, où nulle ame ne sentoit pour elle aucun mouvement de pitié, cette idée accablante vint la saisir toute entiere.

Cependant elle continue sa marche à travers cette foule de barbares altérés de son sang: elle touche aux marches de l'autel. Le glaive qui doit l'égorger, déja brille à ses yeux, déja le grand Prêtre la saisit, & deux autres ministres déployent le bandeau funéraire dont ses yeux doivent être couverts. Les plaintes sortent alors en foule de sa bouche: Mourir si jeune, s'écrie-t-elle, en reculant d'horreur! O Roi des astres!

ô pere du jour! Soleil ſacré, peux-tu permettre qu'une de tes plus fidelles adoratrices ſoit ainſi ſacrifiée. Etoit-ce pour ce deſtin auſſi tragique que tu fis naître Thélaïre!

A ce nom de Thélaïre, Quetlavaca dont l'œil étonné, avoit cru appercevoir dans cette touchante victime quelques traits de reſſemblance avec ſa fille; Quetlavaca convaincu enfin qu'il l'a retrouvée, s'élance de ſon ſiege, arrache des mains des Prêtres le bandeau qu'ils commençoient à étendre, & les écartant: C'eſt ma fille, s'écrie-t-il! c'eſt ma fille! c'eſt Thélaïre! & la preſſant contre ſon ſein, il reſte muet. La jeune victime tremblante, étonnée, le regarde: Quoi! c'eſt-vous, mon pere, quoi, ſe peut-il que votre fille vous embraſſe encore! Altimozin, de ſon côté, deſcendu du ſiege où il s'étoit placé, vole dans les bras de ſa ſœur qu'il n'a pu reconnoître juſqu'à ce moment; car il en avoit été ſéparé dès ſa huitieme année. Il ſerre tout enſemble dans ſes bras & ſon pere & Thélaïre, quand une clameur effrayante ſe répand tout-à-coup dans l'aſſemblée. Quetlavaca & ſon fils ſe tournent; ils voyent les Prêtres, les ſoldats ſe précipiter en foule à travers la forêt; ils voyent un corps nombreux d'Eſpagnols conduits par Cortez, & montés ſur des courſiers ardents, impétueux, henniſſants. Ce ſpectacle offert pour

la premiere fois aux yeux de ce peuple, fit prendre les Européens pour des Dieux terribles, devant lesquels tout devoit céder. Quetlavaca lui-même, malgré toute l'intrépidité de son courage, sentit son cœur saisi d'un mouvement de crainte, sur-tout à l'approche de Cortez, qui, plus grand que jamais, se précipitoit comme un furieux au milieu des fuyards, en s'écriant : Où est-elle ? qu'on me la rende ! A ce cri, le Général Mexiquain frappé du danger qu'il court de perdre sa fille une seconde fois, sent renaître toute son audace. Il secoue fiérement l'espece de lance qu'il porte à la main, & se jettant au-devant des fuyards : Arrêtez, s'écrie-t-il, arrêtez, ou ce fer va vous immoler tous. En effet, il étend mourants à ses pieds deux Mexiquains les plus voisins de lui. Les autres effrayés de ce coup peut-être nécessaire, s'arrêtent, se rallient autour de lui & de son fils qui se signaloit par un courage presque égal ; & d'un pas assuré ils s'avancent vers les Espagnols, dont ils soutiennent le choc durant quelques instants. Thélaïre tremblante & seule à l'autel, le tenoit étroitement embrassé, & invoquoit à grands cris, & tout en larmes, les Dieux de sa patrie en faveur de son pere. Vœux inutiles. Cortez & toute sa troupe ont bientôt massacré une partie de ceux qui leur résistent ; les autres sont forcés de pren-

dre la fuite. Il s'apprêtoit à les pourſuivre, lorſque ſes yeux ſe portent par haſard vers l'autel, & découvrent Thelaïre. Soudain il vole vers elle : Enfin je vous retrouve, lui dit-il; & triomphant de vos infames raviſſeurs, je puis vous jurer un éternel amour. Mais quoi! vous détournez la vue! Thélaïre feriez-vous changée? ne m'aimeriez-vous plus? un inſtant eût-il pu produire dans votre cœur un pareil changement? que vois-je encore? pourquoi cet habit couleur de ſang? parlez, expliquez-vous : de grace, parlez. — Ah! Cortez, lui dit-elle, non, ce cœur n'a point changé; il vous aime encore; & c'eſt cet amour qui peut-être fait ma honte, comme il a penſé faire mon ſupplice. C'étoit pour m'en punir que cet autel avoit été dreſſé. Voyez ce bandeau, ce glaive épars à vos pieds : l'un étoit deſtiné à couvrir mon front, l'autre à me percer le ſein. Cortez pénétré d'horreur à ce diſcours : Quoi! vous alliez être égorgée! votre ſang précieux alloit couler ſur cet autel! Autel exécrable, il faut que ma main te renverſe. Il dit, & ſon bras furieux lui porte des coups redoublés, le renverſe, & foulant ſes débris à ſes pieds : Chere amante, ajouta-t-il, viens à préſent, ſuis-moi. Des autels plus favorables à l'innocence, à la beauté t'attendent. — Non, reprit Thélaïre, non, je ne puis te ſuivre. Et à

quel œil le Ciel me verroit-il unie à toi, quand ton bras vient peut-être d'immoler mon pere? Oui, Cortez, mon pere. C'eſt ici que je l'ai rencontré après de longues années d'infortunes. Tu as paru; il a voulu te réſiſter: hélas! il a diſparu. Mes yeux le cherchent en vain. Ah! laiſſe-moi le chercher parmi cette foule de morts, dont tes coups ont jonché cette forêt. Laiſſe-moi le chercher & mourir en l'embraſſant.

Cortez immobile à ce diſcours, n'oſe en croire à ce qu'il vient d'entendre. Il voit, ſans oſer s'y oppoſer, Thélaïre ſortir de la place où il l'a trouvée, & la tête baiſſée & la vue errante, s'avancer à demi-penchée parmi les mourants & les morts. Elle gémit, elle pleure, les noms de pere & de frere ſortent inceſſamment de ſa bouche. Hélas! toutes ſes recherches ſont ſuperflues; ni Quetlavaca ni Altimozin ne s'offrent encore à ſa vue. Ses cris, ſes pleurs, ſes gémiſſements redoublent. Tout-à-coup un rayon d'eſpérance luit à ſon ame: Peut-être que leurs jours ont été conſervés; peut-être pourrai-je les voir encore.

Cependant Cortez revenu de ſon profond étonnement, la rejoint, & la prenant par la main: Si le ſort a ordonné des jours de ton pere, un amant, un époux ne peut-il point t'en cou-

fôler ; & fans lui permettre de réfifter plus long-temps, il l'entraîne vers fa troupe, qui s'étoit déja ralliée. Il la contraint de monter avec lui fur fon cheval, & ils reprennent enfemble le chemin de Tlafcala. Ils marcherent durant toute la nuit. Au lever de l'aurore, ils fe trouverent aux portes de la ville. Mille cris de triomphe, mille acclamations de joie les y accueillirent ; & Cortez quoique toujours plein de fon amour, ne fongea plus qu'à hâter fon départ pour le Mexique. Durant ce temps, Quetlavaca, heureufement échappé au carnage, erroit avec fon fils, percé de trois bleffures, à travers la vafte étendue de la forêt, cherchant avec lui le moyen d'immoler Cortez, & de lui arracher une feconde fois des mains la jeune Thélaïre. Leur choix les ramena au lieu où les armes Efpagnoles avoient triomphé de leur réfiftance. Au milieu de cette multitude de Mexiquains égorgés, ils découvrirent un cadavre que fes habits & fon armure leur firent reconnoître pour un Efpagnol. Ils le dépouillerent, & Quetlavaca ne différa point de fe couvrir de cette parure étrangere. Ce vaillant homme projettoit à l'aide de ce déguifement, d'entrer dans Tlafcala, de s'introduire jufqu'au palais de Cortez, d'y furprendre ce Général, & de délivrer par fa mort fa patrie & fa fille.

Mais hélas! un événement douloureux le retint malgré lui-même dans la forêt. Les blessures de son fils étoient profondes, & tous les soins de ce malheureux pere ne purent le guérir. Altimosin poussoit nuit & jour des cris horribles; il se déchiroit lui-même, se rouloit sur le sable, & prioit la mort de venir mettre un terme à ses maux. On dit même que, lassé de souffrir, il tourna les yeux vers son pere, & lui demanda comme une grace de finir ses tourments: C'est de toi, lui dit-il, que j'ai reçu le bienfait de la vie; eh bien, il dépend de toi de m'en accorder un plus grand. Mon pere, ô mon pere, donne-moi la mort: ce sera la plus forte preuve de ton amitié paternelle. En prononçant ces mots, il sentit ses douleurs redoubler, & s'apperçut qu'il n'avoit enfin que quelques instants à vivre: Les Dieux m'exaucent, ajouta-t-il; ils vont me réunir à la foule de nos concitoyens que le fer Espagnol a moissonnés. O mon pere, n'oublie jamais que c'est la main de Cortez qui m'a déchiré le flanc. Joins ce souvenir à celui de la captivité de Thélaïre, & que cette double pensée nourrisse éternellement dans ton cœur l'ardeur de te venger de cet Européen. Tu lui dois les malheurs de ta famille entiere. O mon pere, jure-moi que tu ne lui pardonneras jamais: que j'emporte au

tombeau ce consolant espoir! Va, lui répond Quetlavaca, repose-toi sur ton pere du soin de ta vengeance ; c'est dans tes mains défaillantes & déja glacées par le froid de la mort que je lui jure un haine implacable. A ces mots, Altimozin laisse éclater sur ses levres pâles & livides un pénible sourire, & meurt. Son pere se jette sur lui, & l'arrose de larmes brûlantes. Enfin il se releve, & chargeant sur ses épaules le corps de son fils, il le porte vers une grotte voisine, pour lui donner les honneurs de la sépulture. Il l'étend sur le sable de cette caverne, place à ses côtés les armes dont ce jeune guerrier avoit cent fois illustré sa valeur, & les couvre ainsi que le cadavre, de la robe rouge & trempée encore du sang qu'il avoit perdu dans le combat. Après lui avoir rendu ce triste devoir, il sort de la grotte, en scelle l'entrée d'une grosse pierre, qu'il couvre d'une touffe de buissons, & se dispose à marcher vers Tlascala.

Il prenoit déja sa route, & la nuit se déployoit sur la forêt, lorsqu'à travers le feuillage, ses yeux guidés par un reste de clarté, apperçurent les Espagnols campés à cent pas du lieu où les Mexiquains avoient été égorgés ou mis en fuite : Dieux de ma patrie, s'écria-t-il! vous approuvez sans doute les projets de ma haine,

puiſque vous me facilitez les moyens de les remplir. Vous amenez ſous mes coups mon ennemi; achevez votre ouvrage: je m'abandonne à vous. Que je délivre Thélaïre, & que ſon cruel raviſſeur paye de ſon ſang celui de mes ſoldats & de mon fils. Il ſe cache alors, & attend que les ténebres de la nuit deviennent plus profondes. Après deux heures écoulées dans l'impatience de la haine, il s'achemine ſans bruit vers le camp. Il en trouve les gardes endormis, ſe gliſſe le long des tentes, où tous les feux ſont éteints, & dirige ſes pas vers celle qu'à ſa largeur & à ſon élévation il juge devoir être la tente de Cortez. Il ne ſe trompoit pas : c'étoit la ſeule où brilloit encore un reſte de lumiere. Il s'en approche avec prudence, & s'arrête auprès d'elle. Une voix le frappe alors : O Dieux! ô, s'écrie t-il, c'eſt la voix de Thélaïre! Que dit-elle ? écoutons. Il prête une oreille plus attentive. Ce n'eſt plus Thélaïre qui parle; c'eſt Cortez : O ma chere, ô ma tendre amante! — Son amante! ma fille! — Oubliez mes ſuccès; & comme vous faiſiez naguères, ne voyez que mon amour. Mais ce n'eſt point aſſez; conſervez-moi le vôtre, & promettez-moi de nouveau le don de votre main. Vous le ſavez, mon cœur, mon cœur n'aſpire qu'à porter le titre de votre époux. Cortez redouble alors le témoi-

gage de sa tendresse, & Thélaïre vaincue par tant de sollicitations : — Je vous avois promis & mon cœur & ma main : aurai-je la force de vous les refuser? Elle quitte alors la tente de Cortez pour gagner la sienne qui en est voisine : Je n'en puis douter, se dit Quetlavaca à lui-même : elle adore l'assassin de son frere. O Dieux ! & c'est moi qui suis réservé à ce comble d'infortune ! Non, je ne le souffrirai point ; ou je triompherai de la foiblesse de Thélaïre, ou ma main, ma propre main lui arrachera la vie.

Lorsque Cortez, après avoir ramené sa maîtresse, est de retour dans sa tente, Quetlavaca sortant de l'endroit où il avoit resté caché, s'avance vers celle de Thélaïre. Il s'arrête à la porte, & là d'une voix à demi-étouffée : Ma fille, ouvre à ton pere, dit-il, ouvre à Quetlavaca : ne crains point : c'est lui, c'est lui-même ; les Dieux te l'ont conservé. Thélaïre effrayée garde un profond silence. Elle doute si ce qu'elle vient d'entendre n'est point une illusion ; mais son pere fait ouir encore sa voix. Alors elle se hasarde à s'avancer vers la porte. Elle l'ouvre : Quetlavaca paroît : Ce n'est point une illusion, s'écria-t-elle ! c'est vous, c'est mon pere. — Oui, lui-même, répond le Mexiquain, & qui vient te reprocher ta coupable foiblesse. Thélaïre ! est-il bien possible que ton cœur brûle pour un

barbare qui se promet de détruire ta patrie, qui déja a égorgé ton frere : non, tu ne feras point cet outrage à ton sang . je te connois ; ma fille est trop généreuse. Viens, viens, Thélaïre, suis-moi, sortons de ce camp odieux. J'avois juré à ton frere mourant, d'arracher la vie à Cortez : je devrois, sans doute, aller de ce pas remplir ma parole ; mais il vaut mieux te rendre libre, & remettre à un autre temps plus favorable l'accomplissement de ma promesse ; & sans donner le temps à Thélaïre de réfléchir ni de répondre, il la prend par la main, l'entraîne hors de sa tente, & sort du camp avec elle.

A peine eût-elle franchi l'enceinte, que son amour parle plus fort que jamais à son cœur : Je quitte donc ce que j'aime ; il faut que j'y renonce. Ah ! que ne puis-je accorder ce que je dois à mon amant avec ce que je dois à ma patrie, à mon pere ! En proférant ces plaintes que sa douleur prolonge & répete, ils arrivent au pied de la caverne où Alzimozin est enséveli. L'aspect de ce tombeau réveille dans Quetlavaca le souvenir de son fils, celui du serment qu'il a prononcé entre ses mains mourantes, & l'ardeur de le venger. Il lui semble même que l'ombre sanglante de son fils en sort, la colere sur le front. Il croit l'entendre lui reprocher l'indigne oubli qu'il a fait de sa parole ; & s'adressant à Thélaï-

re : Je t'ai arrachée des mains de Cortez, s'écrie-t-il, il eſt temps que je lui arrache la vie. Oui, je vais retourner ſur mes pas; & duſſé-je périr dans mon entrepriſe, tenter du moins de venger Altimozin & le Mexique. Il tire alors du fourreau le glaive Eſpagnol qu'il avoit ſuſpendu à ſes flancs : Ce fer, ajouta-t-il, ce fer qu'on avoit aiguiſé contre nous, il ſera plongé dans le ſein même de celui qui nous le deſtinoit. Attends-moi, & dans peu je te rejoins, vainqueur de celui qui nous regardoit déja comme ſa conquete : & il veut s'échapper, mais Thélaïre l'arrête par ſes vêtements : O mon pere, calmez la fureur qui vous tranſporte, & ſi ce n'eſt pour vous-même, que ce ſoit du moins pour ménager la foibleſſe de votre fille. Je ne me cache point à moi-même que l'ennemi de ma patrie ne devroit avoir aucun empire ſur mon cœur. Mais pardonnez à la foibleſſe de Thélaïre : je ſais que je ne pourrois pas ſurvivre à ſa mort : c'eſt bien aſſez pour moi de la victoire cruelle à laquelle vous m'avez forcée. Mon pere, je vous demande grace pour Cortez. — Tu me demandes ſa grace! ah, fille indigne de moi, ceſſe de vouloir retenir mon bras déja trop lent à punir : non, je ne t'écoute point : il faut qu'il meure : il mourra. Et il tente un nouvel effort pour ſe dégager des mains de Thélaïre; mais

les bras de cette amante plus fortement attachés à lui, le retiennent. Eh quoi, s'écrie Quetlavaca! chaque instant te rend plus opposée à mes justes desseins! viens donc, viens avec moi jusqu'à cette caverne, & voyons si tu oseras encore persister dans ton criminel amour. Alors il l'entraîne avec force, & dans un morne silence jusqu'au tombeau d'Altimosin. Il écarte les buissons épineux dont il l'a couvert; il renverse la pierre dont il en a fermé l'entrée, & à la clarté de la lune, qui en ce moment sort des nuages, il lui montre le cadavre que ses mains paternelles ont enseveli. Sais-tu, lui dit-il, sais-tu de qui est le corps que tu vois ainsi étendu? c'est celui de ton frere. Il se courbe alors, prend entre ses mains la robe dont il l'a enveloppé, & la déployant aux yeux de Thélaïre: Tu la vois cette tunique: elle est encore rouge de sang, du même sang qui coule dans tes veines & dans les miennes. Et qui l'a répandu? c'est ton barbare amant, c'est Cortez..... Tu frémis, tu détournes la vue, tu pleures même. Ah! donne plutôt des larmes à ton criminel amour. Assez long-temps ton lâche cœur l'a nourri: qu'il en rougisse & permette un libre cours à ma fureur. Hé bien, s'écrie Thélaïre désespérée, hé bien, vous pouvez suivre à votre gré les transports qui vous égarent; mais ce fer, ajouta-t-elle, en

ſe jettant ſur le glaive qu'elle arrache à ſon pere, il terminera mes jours; & au-lieu d'un enfant qu'enferme ce tombeau, vos yeux pourront en contempler deux. En effet ſon bras déja levé alloit la percer de ce fer, lorſque Quetlavaca s'oppoſant à ſon déſeſpoir : Arrête, ô fi le encore trop chere, arrête; tu abuſes ſans doute de ton pouvoir ſur moi, puiſque tu triomphes de ma juſte colere. Laiſſons donc, comme tu le veux, les jours à cet Européen, & tâchons, s'il eſt poſſible, de rejoindre les débris fugitifs de mon armée : nous verrons enſuite... Quetlavaca n'acheva point; & prononçant encore ſur le corps de ſon fils les derniers adieux, il en ſcelle le tombeau comme auparavant, & fuyant à travers les ténebres de la nuit avec Thélaïre, il arrive avec le jour ſur le rivage d'un fleuve dont les eaux rouloient encore les cadavres de ſes ſoldats égorgés.

A cette vue, ſa haine pour Cortez ſe rallume; & il ne peut s'empêcher de lancer ſur Thélaïre un regard d'indignation. Cependant il traverſe le fleuve, pourſuit ſa marche durant tout le jour, & s'arrête enfin dans une ville ſituée aux pieds des montagnes qui ſervent de barriere aux Mexique.

Il ſe promettoit d'y trouver les reſtes malheureux de ſon armée. Son eſpérance ne fut

point trompée. A peine la nouvelle de son arrivée fut répandue, que soldats & Capitaines vinrent en foule se rendre auprès de lui, & le solliciter à grands cris de les ramener contre les Espagnols. Son courage applaudit à leur empressement ; & il leur promit de les satisfaire dès le jour suivant.

Cependant Cortez s'avançoit furieux & désespéré de la perte de Thélaïre. Dans les premiers transports de son amour trompé, il avoit été sur le point d'envoyer à la mort les gardes dont la négligence avoit laissé un libre passage à son amante. Ensuite, réfléchissant que trop de sévérité pourroit lui faire perdre le cœur de ses soldats dont il avoit besoin, sur-tout pour le moment où il alloit tenter la plus grande entreprise, celle d'entrer sur les frontieres du Mexique, il leur fit grace. Mais s'imaginant que Thélaïre l'avoit trahi, se persuadant même qu'elle ne l'avoit abandonné que par infidélité, il jura que si jamais il retrouvoit la parjure, il se vengeroit par son trépas de tous les tourments qu'elle lui faisoit souffrir. Dans cette pensée, il hâta la marche de son armée, traversa sans obstacle la riviere que Quetlavaca avoit franchie la veille, & s'avança vers la premiere ville du Mexique : il espéroit la surprendre. Aussi quel fut son étonnement, lorsqu'il se vit arrêté tout-à-coup

à-coup par une armée nombreuſe de Mexiquains qui lui préſenterent le combat. C'étoient ces mêmes guerriers battus & diſperſés quelques jours auparavant, mais qui, pleins d'une noble confiance en la valeur du chef qu'ils avoient retrouvé, béniſſoient le nom de Quetlavaca, & ſe promettoient la victoire.

Quand les deux armées furent en préſence l'une de l'autre, Thélaïre, qui avoit ſuivi les pas de ſon pere, ſentit un trouble violent au fond de ſon cœur : O Dieux! ſe diſoit-elle, fut-il jamais ſituation plus déchirante que la mienne! Mon cœur combattu par deux ſentiments contraires, craint de former le moindre vœu. Ici mon pere, là mon amant va combattre. Quel que ſoit l'arrêt du ſort, j'aurai bien des larmes à répandre. La victoire ou la défaite de ma patrie me feront également douloureuſes. Ciel! ô ciel! avant de fixer le ſort affreux auquel tu me deſtines, ordonne à la mort de terminer mes jours. Thélaïre gémiſſoit ainſi en elle-même, lorſque ſon pere lui adreſſant la parole : Retire-toi dans le temple voiſin, & va aux pieds de nos Dieux attendre la victoire que j'eſpere & qu'ils doivent nous accorder. Reçois ce baiſer de ton pere, & qu'il rende le calme à ton ame. Ils s'embraſſent tendrement alors, & ſe ſéparent. Thélaïre arrive tremblante aux autels du ſoleil, &

bientôt ſon oreille entend le tumulte & les cris des deux armées, qui ſont déja aux priſes. Les Mexiquains, après deux heures d'une réſiſtance opiniâtre, commençoient d'enfoncer les bataillons Européens, lorſque Cortez voyant qu'il falloit enfin mettre en uſage des armes qu'il n'avoit point employées encore, & que les Mexiquains ne connoiſſoient pas, ordonna de faire pleuvoir ſur eux le plomb chaſſé par le ſalpêtre. Dans un inſtant deux cents tubes d'airain grondent, éclatent, & renverſent un corps nombreux d'Indiens. A cet orage inattendu, & qui les fait prendre pour les Dieux qui gouvernent le tonnerre, les Eſpagnols voyent leurs ennemis ſe précipiter en foule les uns ſur les autres; mais le tonnerre Européen les pourſuit ſans relâche; & dans un moment la plaine eſt nettoyée de combattants. On n'y voit plus qu'une foule de morts entaſſés, ou de mourants dont la voix plaintive remplit les airs de longs & lugubres gémiſſements. Parmi ceux-ci, Cortez entendit Quetlavaca crier péniblement à ceux de ſes ſoldats fugitifs qui paſſoient auprès de lui : Mes amis, je vous recommande Thélaïre : ne permettez pas qu'elle retombe encore aux mains des cruels à qui je l'avois arrachée. Vous connoiſſez le temple où elle a cherché un aſyle; mes amis, allez l'en retirer, & en lui portant

mes derniers adieux, rappellez-lui ma tendreſſe pour elle & la haine qu'elle doit à l'ennemi de ſa patrie.

Cortez frappé de ce diſcours, & ne doutant plus de l'infidélité de Thélaïre, ordonne à quelques-uns de ſes ſoldats de ſuivre les pas de ces fugitifs, qui, dociles à l'ordre de leur chef expirant, marchoient déja vers le temple : Ne permettez pas, leur dit-il, qu'ils enlevent la perfide. Raviſſez-la plutôt à leur pouvoir, chargez ſes mains parjures de chaînes; amenez-la devant moi, & que je puiſſe, en lui reprochant ſon infidélité, m'en venger par ſa mort. Enſuite tandis que cet eſſaim de ſoldats ſe hâte de remplir les volontés du Général, celui-ci vole vers Quetlavaca : C'eſt donc toi qui m'as ravi tout ce que j'adorois. En parlant ainſi, il appelle d'autres ſoldats : Emportez ce barbare hors de la mêlée, leur dit-il; qu'on tâche par toutes ſortes de ſecours d'arrêter ſon ſang & ſa vie qui va s'éteindre : ma fureur en a beſoin : il n'eſt pas digne de mourir au lit d'honneur, c'eſt la honte du ſupplice que je lui apprête. Obéiſſez. Ses ordres ſont remplis à l'inſtant. Le malheureux Quetlavaca eſt emporté dans la tente la plus voiſine. Là on arrête le cours de ſon ſang, & l'on applique à ſes plaies l'appareil le plus aſſuré.

Cependant Cortez pourſuit ſa victoire. Il acheve d'écraſer le foible reſte des Mexiquains qui ſe faiſoient une gloire de lui réſiſter ; il les laiſſe noyés dans leur ſang, & couchés ſur la plaine. Enfin, vainqueur en tous lieux, après quatre heures de combat, il reprend le chemin de ſon camp au milieu de ſes Capitaines qui portent en triomphe devant lui les armes ſanglantes qu'ils ont enlevées aux Mexiquains, & qu'ils dépoſent ſans ordre dans ſa tente. A peine y fut-il rentré, qu'on lui annonça le retour des ſoldats qu'il avoit envoyés pour ſe ſaiſir de Thélaïre. Soudain il ordonne qu'on lui amene les Mexiquains dont ſa fureur jalouſe a conſervé les jours : Je veux, dit-il, les confondre l'un par l'autre, & les envoyer enſuite à la mort. Oui, couple odieux, & plus mon ennemi que tous les Amériquains enſemble, je goûterai le plaiſir de voir couler les flots de ton ſang : j'entendrai tes cris, tes gémiſſements, & le bruit en ſera agréable à mon oreille.

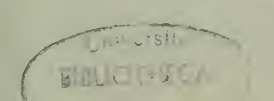
Son amante paroît bientôt. Ses beaux cheveux ſont épars & flottent en déſordre ſur ſon viſage tout trempé de larmes. Ah! Cortez, s'écrie-t-elle en arrivant, dois-je regarder comme un bonheur ou comme le comble de l'infortune de paroître encore à tes yeux? Cortez dans une contenance farouche ne daigne pas même lui ré-

pondre. Il la voit, ſans en être ému, abymée dans ſa profonde douleur. Il attend pour lui reprocher ſa perfidie, que le captif ſoit devant elle. Le Mexiquain ne tarda point à paroître; ſes habits, ſon viſage ſont ſouillés de ſang; les douleurs aiguës qu'il ſouffre, l'ont défiguré & rendu preſque méconnoiſſable : il ſe ſoutient à peine ſur ſes genoux défaillants. Infidelle, s'écrie alors Cortez, ouvre les yeux & reconnois celui que ton lâche cœur me préféroit. Thélaïre regarde le priſonnier qui la regarde à ſon tour : Ah! mon pere! Ah! ma fille! s'écrierent-ils en ſe précipitant mutuellement dans les bras l'un de l'autre; & leur langue troublée ne peut en dire davantage. — Lui, ſon pere! elle, ſa fille! ajoute Cortez; ſeroit-il vrai que... Mais non, c'eſt une impoſture. A leur premier crime, ils ne rougiſſent pas d'ajouter le menſonge : qu'on les mene à la mort! A ce mot, Thélaïre s'arrache des bras de ſon pere, & tombant aux genoux de ſon amant : Ah! Cortez, s'il eſt vrai que jamais j'aye été aimée de toi, par cet amour même que je te porte encore, malgré tous les maux que tu as fait ſouffrir à ma famille, Cortez, je t'en ſupplie, épargne les jours de ce brave guerrier. Je t'ai vu toujours eſtimer la valeur, même en tes ennemis, & leur faire grace en ſa faveur. Mon pere ſeroit-il le ſeul pour qui tu

te dépouillerois de ce noble ſentiment ? Tu m'as aimée, tu m'aimes peut-être encore ; & tu veux me forcer à voir ruiſſeler ſous mes yeux le ſang de mon pere ! Cortez, j'embraſſe tes genoux. — Que fais-tu, Thélaire, interrompt Quetlavaca ! ma fille aux genoux de l'ennemi de ma patrie, de l'aſſaſſin de mon fils ! leve-toi ; ou je croirai que tu méritois d'être eſclave. — Eh bien, reprend Cortez, il te reſte un moyen de me prouver que cet eſclave eſt ton pere, & que tu ne m'étois point infidelle. Renonce à tes Dieux, crois à celui que je t'ai fait connoître, & viens aux pieds de ſes autels m'accepter pour époux. — Ma fille, ton épouſe ! ah ! plutôt la voir cent fois expirer à mes yeux ! puiſſé-je plutôt rendre le dernier ſoupir ſur ſon corps déchiré ! — Eh bien, tu le rendras. Tu viens de prononcer toi-même l'arrêt de ta mort. Soldats, qu'on m'en délivre ! — Ah ! Cortez, ſuſpendez en faveur de Thélaïre, ſuſpendez votre fureur : laiſſez-moi ſeule un inſtant avec mon pere : je vais tenter de le fléchir. A ce diſcours de Thélaïre, Quetlavaca garde un morne ſilence ; il fixe les yeux ſur ce funeſte amas d'armes ſanglantes dont on a rempli une partie de la tente. Une terrible penſée s'offre à ſon eſprit ; ſon amour pour la vengeance l'embraſſe avec avidité. Il maîtriſe les mouvements de ſa fu-

reur, & d'un ton de voix moins animé : Chef des Européens, je connois ta foibleſſe, & je commence peut-être à en avoir pitié. Tu adores ma fille. Il eſt vrai, je brûle pour elle; je chercherois en vain à le diſſimuler : le repos de mes jours dépend de la poſſeſſion de Thélaïre. — Eh bien, puiſque ſi peu de choſe ſuffit à ton bonheur, je pourrai peut-être te ſatisfaire. Cede à ſa priere; laiſſe-moi ſeul un inſtant avec elle. — Tu m'acceptes donc pour gendre? — Eſt-il beaucoup d'hommes qui refuſaſſent un pareil honneur? — Brave Guerrier, tu me rends la vie. — Il n'eſt pas temps encore de me remercier : tu ſatisferas à ce devoir quand tu auras reçu le bienfait. — Sortons donc, ô mes amis, laiſſons Thélaire & ſon pere en liberté.

A peine la porte de la tente fut-elle fermée, que Quetlavaca reprenant l'air terrible que ſon viſage avoit d'abord montré : Ma fille, dit-il d'une voix baſſe & qui craint d'être entendue, arme-toi de conſtance, & prépare ton ame au coup que ma haine me conſeille. Le ſort que je te deſtine eſt horrible ſans doute; mais ſonge que ton pere va le partager; mais ſonge combien il ſeroit affreux pour nous de rendre la vie ſous la main des barbares ſatellites de Cortez; car je ne penſe pas que tu te ſois flattée de me voir conſentir à ton hymen avec celui que notre



malheureuse patrie & ton malheureux penchant doivent nous rendre à jamais exécrable. Puisqu'il faut que tu meures, il vaut bien meux que ce soit de ma main, & que le même fer me fasse tomber auprès de toi. Il saisit alors une des fleches envenimées qu'on a ravies à ses soldats; & s'approchant de Thélaïre : Embrassons-nous, ma fille, & que ce coup soit le dernier témoignage de mon amour. Il lui plonge alors dans le sein la fleche dont il est armé. Thélaïre tombe, jette encore un tendre regard sur son pere, & meurt. Cortez, s'écria alors Quetlavaca, Cortez, tu peux entrer. Le Général Espagnol arrive. Le Mexiquain lui montrant Thélaïre d'une main : Voilà ma fille, lui dit-il; pour te la ravir je l'ai assassinée : & de l'autre il se frappa de la même fleche toute fumante du sang de l'infortunée. Il tombe auprès d'elle, lance un œil farouche sur l'Européen, & rend son ame avec des flots de sang. Cortez frappé d'un muet désespoir, se jette sur le corps de son amante. Il l'embrasse sans pouvoir répandre une seule larme; puis se relevant tout-à-coup, il veut fouler à ses pieds le cadavre de Quetlavaca: mais ses Capitaines l'arrêtent & l'entraînent dans une tente prochaine, où tout entier à sa douleur, il ne fait entendre d'autre parole que le nom de Thélaïre.

FIN.


a39003 009557363b